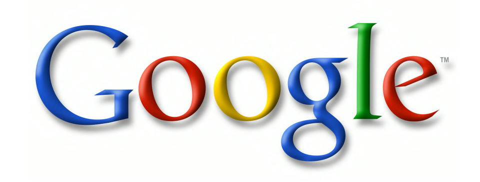
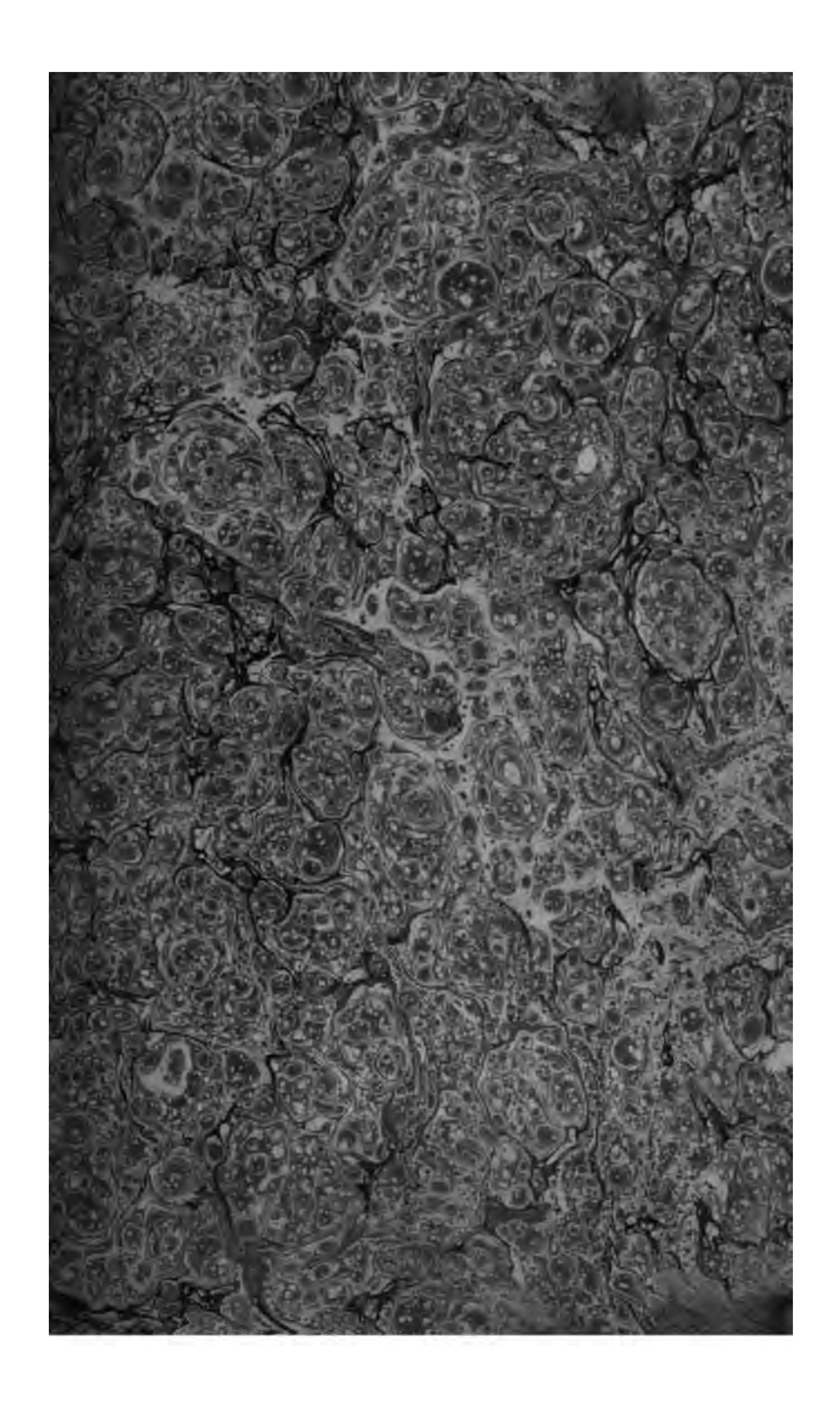

Google




116. b. 11
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

NOUVELLE ÉDITION,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENS, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS;

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,

Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE, grand'croix de plusieurs ordres.

TOME ONZIÈME.

CAMPAGNE DE 1799. — PREMIÈRE PÉRIODE.

A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1822.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

LIVRE XIV.

CAMPAGNE DE 1799. — PREMIÈRE PÉRIODE.

SOMMAIRE.

État des affaires depuis le milieu de 1798. — Rupture des conférences de Seltz, entre la France et l'Autriche. — Suite des négociations de Rastadt. — Difficultés relatives à Ehrenbreitstein et aux indemnités. — La Russie, garante du traité de Teschen, réclame en faveur de l'Empire, et envoie le maréchal prince Repnin à Berlin et à Vienne. — Projet de la députation française. — Le cabinet de Vienne dépêche Cobentzel à Berlin et à Pétersbourg, et se prépare à la guerre. — La Prusse, malgré les efforts du prince Repnin persiste dans sa neutralité. — La Porte, déjà indisposée par l'occupation de Corfou et les menaces de l'affranchissement de la Grèce, éclate à la nouvelle de l'invasion de l'Egypte. — Le Grand-Visir est déposé; Jussuf-Pacha lui succède. — Le Divan déclare la guerre à la France. — Alliance imposée à la république helvétique. — Changement dans son directoire.—Insurrection des petits cantons. — Massacre de Stanz. — Les Autrichiens entrent dans le pays des Grisons. — Nelson,

victorieux, de retour à Naples, entraîne Ferdinand dans les intérêts de l'Angleterre. — Démarches qui provoquent la guerre de la seconde coalition.

Le directoire, au lieu de renoncer à ses empiètemens, propose l'établissement de la conscription, et demande une levée de 200 mille hommes. Il négocie avec l'Autriche par l'entremise de la légation d'Espagne, et les deux partis poursuivent pendant ce temps leurs préparatifs. — La Russie s'étant alliée à l'Autriche, dirige une armée aux ordres de Suwarof sur la Moravie. — Note des ministres français au congrès de Rastadt.

Le roi de Naples, excité par Nelson et la Reine, prend l'initiative et envahit les Etats romains. Son armée sous les ordres de Mack s'empare de Rome, tandis qu'une division napolitaine est débarquée à Livourne par la flotte anglaise. — Championnet réunit sa petite armée et bat séparément les colonnes ennemies.—Déroute des Napolitains. — Mack se rend aux Français qui s'emparent de Naples. — Ferdinand au lieu de disputer les Calabres se sauve en Sicile. — Proclamation de la république parthénopéenne. — Joubert nommé général en chef de l'armée d'Italie, fait occuper le Piémont. — Le roi forcé d'en souscrire l'abandon se retire en Sardaigne. — Serrurier occupe la Toscane. — L'Autriche décidée à la guerre n'attend pour éclater que l'arrivée de Suwarof en Italie. — La France de son côté presse la levée des conscrits pendant qu'elle attend une décision sur les notes relatives à la marche des Russes.

Déclaration de guerre. — Mauvais plan de campagne du directoire, attribué au général Lahorie. — Jourdan ayant passé le Rhin s'avance avec 30 mille hommes sur le Danube. — Masséna envahit les Grisons, et détruit la division Auffemberg au Lucisteig et à Coire. — Hotze repousse Oudinot à Feldkirch. — Lecourbe envahit l'Engadin et pousse Laudon sur Nauders. — La division Dessoles, destinée à établir la jonction de l'armée d'Italie avec celle d'Helvétie, passe les Alpes de Bormio et descend sur Tauffers. — Le corps de Laudon pris entre deux feux est détruit. — L'Archiduc marche à la rencontre de Jourdan avec des forces supérieures et le bat à Ostrach et à Stockach. — Masséna échoue une seconde fois contre Feldkirch.

Le général Bellegarde, débouchant du Tyrol avec des forces considérables, attaque les Français dans les Grisons.

Etat des affaires en Italie. — Schérer qui a remplacé Joubert attaque Kray à Vérone et Legnago. — Succès balancés de cette journée.—Les Français victorieux à la gauche et battus sur leur droite se replient entre Vérone et Mantoue. — Bataille de Magnan. — Retraite de Schérer sur l'Adda, après avoir jeté garnison dans Mantoue. — Reddition de Corfou.

Suwarof arrivé avec un renfort de 20 mille Russes, ordonne successivement le passage de l'Oglio et celui de l'Adda à Cassano. — Moreau prend le commandement de l'armée républicaine disséminée et démoralisée par deux défaites. Il est percé par son centre et se retire sur Milan. — La division Serrurier, coupée à l'extrême gauche, est forcée de capituler près de Verderio. — Les Français se retirent sous Valence et Alexandrie.

L'archiduc Charles après avoir fait poursuivre les divisions de Jourdan marche sur Schafhouse. — Masséna menacé de se voir enfermer dans les Grisons, et pressé de front par Bellegarde, se retire derrière le Rhin. — Hotze s'empare du Lucisteig et y passe le fleuve. — Les Français se retirent sur la Thur, où, à l'aide de la petite armée helvétique, ils comptent rallier leurs forces. — Lecourbe, abandonné dans l'Engadin, et prévenu par l'ennemi, se replie avec les plus grandes difficultés sur le St.-Gothard et gagne Altorf dans un état de dénûment affreux.

Masséna, malgré un avantage remporté à Frauenfeld, est forcé à se retirer sur Zurich. — L'Archiduc le suit pied à pied, et attaque cette ville que les Français évacuent pour prendre une position plus serrée sur l'Albis. — Le gouvernement helvétique se retire à Berne; sa petite armée, à l'exception des bataillons vaudois et des cadres zuricois est dissoute. — Soulèvemens dans quelques cantons.

Suwarof, maître de Milan, s'avance sur Tortone; un de ses lieutenans passe le Pô seul à Bassignano où Moreau le culbute. — Prise de Turin et siége de la citadelle. — Kray assiége Mantoue. — Le général Bellegarde avec le corps du Tyrol marche en Italie. — Insurrection du Piémont. — Moreau se replie sur l'Apennin, et les alliés investissent Alexandrie et Tortone. — Le

général Macdonald reçoit l'ordre d'évacuer les états de Naples et de Rome, en laissant des garnisons dans les places; il s'avance par Modène sur Plaisance pour chercher à faire sa jonction avec Moreau, entre l'Apennin et le Pô : celui-ci se dirige à cet effet par Gênes et la Bochetta pour gagner Alexandrie. — Suwarof pénètre ce projet, et vole d'abord contre Macdonald.— Les avant-gardes se rencontrent sur le Tidone. — Combat de Sermet. — Bataille de la Trebbia; les Français se replient sur la Nura et sont entamés à San Georgio; ils gagnent la corniche de Pontremoli et la rivière de Gênes. — Moreau qui a obtenu des succès contre Bellegarde dans la plaine d'Alexandrie, regagne la Bochetta, puis rallie les débris de l'armée de son collègue. — Capitulation successive des garnisons laissées dans le fond de la Péninsule. — Ferdinand rentré à Naples, cédant aux conseils de Nelson et de la Reine, y exerce les plus grandes cruautés. — L'escadre russo-turque attaque Ancône.

Etat des affaires en Egypte. — Expédition de Syrie. — Bonaparte est contraint de lever le siége de St.-Jean-d'Acre. — Desaix s'empare de Suez. — Les Turcs débarquent près d'Alexandrie au moment où le général français revient de Syrie, il les détruit à Aboukir. — La nouvelle des revers essuyés en Italie et en Allemagne décide Bonaparte à s'embarquer pour la France.

Les Anglais, craignant que Tippoo-Saïb ne s'entende avec les républicains, envoient 5 mille hommes d'élite dans l'Inde. Ils corrompent les ministres du Nizam, qui signe le traité honteux d'Hyderabad, et leur livre le corps organisé par Raymond. — Ils attaquent Tippoo qui, abandonné des Marates, se défend bravement à Seringapatnam. Assaut de cette place; le sultan meurt en combattant sur la brèche, et son empire est partagé par les vainqueurs.

CHAPITRE LXXXI.

Précis des événemens à la fin de 1798. — Intervention de la Russie en faveur de l'Empire. — La rupture des conférences de Seltz porte l'Autriche à se rapprocher d'elle et à se préparer à la guerre. — A la suite d'un traité, une armée russe se rassemble sous les ordres de Suwarof, et entre en Galicie. — Le directoire, de son côté, fait décréter une conscription de 200 mille hommes. — Révolutions intérieures de la Cisalpine, de la Hollande et de la Suisse. — Laharpe et Ochs sont nommés au directoire helvétique. — Traité d'alliance, signé à Paris, par Jenner et Zeltner. — Les petits cantons refusent le serment de fidélité. — Combat de Stanz. — Les Grisons appellent les Autrichiens, qui entrent à Coire. — État des négociations de Rastadt; elles sont suspendues par la nouvelle de la marche d'une armée russe.

Intérêts majeurs débattus à Seltz.

L'Europe attendait avec une sorte d'anxiété l'issue des négociations avec l'Empire. Toutefois si l'Autriche n'avait apporté aucune entrave à

l'exécution des articles convenus à Campo-Formio, elle savait bien que la négociation de Rastadt, entièrement secondaire, dépendait de ce qui serait stipulé à Seltz. On se rappelle que le comte de Cobentzel après avoir remis le portefeuille à Thugut, s'était rendu dans cette ville pour conférer avec François de Neufchâteau sur les nouveaux événemens arrivés depuis la paix. Quoique l'objet spécial de ces conférences n'ait pas été avoué, on peut présumer quels intérêts y furent agités : il est évident que les conseillers de François II eussent trompé la confiance de ce prince, s'ils avaient admis l'état de l'Europe au milieu de 1798, comme équivalent à celui qui venait d'être tout récemment stipulé à Campo-Formio. A la vérité, à chacune de ses agressions, le directoire protestait ingénument de son désir de maintenir les relations pacifiques avec la maison impériale, comme s'il fallait assaillir directement un état du premier ordre pour se constituer en guerre avec lui, et qu'il ne suffit pas de détruire l'un de ses voisins pour lui faire un devoir de courir aux armes. Outre l'évacuation de la Suisse et le rétablissement de son entière indépendance, qui devaient être les premiers gages de l'exécution du traité de paix; les conventions récentes qui venaient de transformer la Cisalpine et Rome en véritables provinces conquises, autorisaient le cabinet de Vienne à de-

mander que ces états fussent de même rendus à leur indépendance, ou que la maison d'Autriche obtînt du moins des équivalens pour cet accroissement de la puissance rivale. S'il faut en croire des versions qui n'offrent que trop de probabilités, il paraît qu'on marchanda à Seltz plusieurs provinces de la péninsule italique, pour indemniser l'Empereur de ce qu'il perdrait en renonçant à Salzbourg et à l'Innviertel; ou en souffrant l'ascendant de la France sur les républiques élevées autour d'elle.

Démarches de la Russie en faveur de l'Empire.

Le cabinet de Vienne, convaincu, par le rejet de ses propositions, qu'il n'y avait rien à espérer de la part du directoire, se décida à se rapprocher de la Russie. Cette puissance pouvait d'autant moins rester étrangère aux événemens qui venaient de changer la face de l'Europe, que garante de la constitution germanique en vertu du traité de Teschen, elle voyait l'Empire menacé d'un bouleversement, par l'extension qu'on voulait donner au système de sécularisations et d'indemnités. Et lors même que la politique n'eût pas prescrit à Paul I[er] de s'intéresser vivement à ce qui se passait en Suisse, à Turin, à Rome et dans la Méditerranée, il y eût été porté naturellement par l'affection qu'il avait constamment témoignée pour l'ordre de Malte.

Négociations du

Le cabinet de St.-Pétersbourg sentit tout l'avantage de sa position, et cédant à l'évidence

prince Repnin à Berlin. des dangers qui menaçaient le système général de l'Europe, il envoya le prince Repnin, d'abord à Berlin, puis à Vienne, tant pour décider les deux cours à se désister de toute indemnité en Allemagne, que pour aviser au moyen de refouler l'ambition du directoire dans de justes limites.

Embarras de la Prusse. Le premier objet de sa mission fut assez facile à remplir; car Frédéric-Guillaume trouvait dans les termes mêmes du traité de Campo-Formio les moyens de recouvrer la Gueldre, si l'on rejetait le système des indemnités. Mais la Prusse, plus scrupuleuse sur le second article, persista à garder la neutralité. Le jeune roi, animé de l'amour du bien, s'exagérant les avantages de la paix, ne s'attachait qu'à réparer les brêches faites à l'Etat par la dissipation de son père. Il demeura convaincu que la politique ne lui imposait d'autres combinaisons que de faire respecter sa frontière et son pavillon, et de prospérer tandis que ses rivaux s'appliquaient à se détruire. Des critiques sévères ont blâmé la gestion du comte de Haugwitz, son ministre; et malgré l'éloquente défense publiée quelques années après, par le célèbre Lombard, il n'est pas démontré en effet que le cabinet de Berlin ait apprécié toute l'étendue de ses avantages. Sans doute, on ne saurait nier que la position de la Prusse ne fût délicate; elle était dans le

cas de toutes les puissances du second rang, lorsqu'elles se trouvent appelées à tenir l'équilibre entre deux masses supérieures prêtes à se heurter. De quelque côté que le cabinet de Berlin se déclarât, la balance pouvait pencher de manière à rendre ensuite tout contre-poids inutile, et il était néanmoins embarrassant de rester spectateur oisif du déchirement de l'Empire, de l'assujettissement de la Suisse et de l'Italie. Une médiation armée eût peut-être prévenu de grands malheurs, bien mieux qu'une stricte neutralité. Ces sortes d'interventions décidées à propos, et dans un sens convenable, sont le signe d'une politique vaste et profonde : aussi, toute la logique de Lombard n'a-t-elle point réussi à persuader que la Prusse ait fait des efforts proportionnés à ce qu'elle pouvait, pour détourner la guerre qui allait éclater. En se prononçant avec fermeté, franchise et modération, elle eût obligé le directoire à évacuer les territoires envahis depuis la paix, et le cabinet de Vienne à modérer ses prétentions.

Vues de l'Autriche.

L'Autriche, de son côté, quelque disposée qu'elle fût à remplir ses engagemens, ne pouvait se dissimuler la nécessité de poser les bases des rapports futurs entre les quatre grandes puissances : elle ne pouvait qu'y gagner ; car si l'on ne tombait pas d'accord, elle n'entrevoyait que des chances heureuses pour ses armes.

Ses espérances sur l'Italie.

La nouvelle de la défaite d'Aboukir et de la déclaration de guerre de la Porte à la France, prouvait assez au cabinet de Vienne qu'il ne tenait qu'à lui, en rentrant en lice, de reconquérir l'Italie, dont la fortune semblait encore une fois remettre la destinée entre ses mains. La politique ombrageuse des directeurs en avait écarté le grand capitaine qui la lui avait arrachée : on y comptait bien 100 mille Français, depuis les Alpes jusqu'au Tibre; mais cette armée, dépourvue d'attirail, en proie aux besoins les plus pressans par l'incurie et les dilapidations des administrateurs, forcée d'ailleurs de se disséminer pour couvrir ses conquêtes, paraissait hors d'état d'entrer en campagne avec succès. D'ailleurs, les actes arbitraires qui avaient frappé le directoire cisalpin; et le despotisme successivement exercé par Trouvé et par Brune sur les magistrats d'une république qui devait être indépendante, avaient mécontenté les Lombards les plus attachés à la France, en même temps qu'ils avaient redoublé la haine des partisans de l'Autriche. Brune improuvé par le directoire avait été à la vérité remplacé par Joubert dans le commandement en chef de l'armée d'Italie; mais le mal était fait, l'impression difficile à effacer, et les causes toujours existantes. Le Piémont foulé de toutes les manières n'était pas mieux disposé. Le grand-duc de Toscane seul penchait pour la neutralité.

Naples signe une convention secrète avec les Anglais, et fait des levées considérables.

A ces chances de succès, il faut ajouter que le cabinet de Vienne pouvait compter sur le secours de celui de Naples, à qui l'éloignement de Bonaparte, et l'approche de l'orage révolutionnaire qui menaçait de franchir les Etats romains, avaient rendu toute sa haine. Un traité signé le 19 mai 1798, comme simple mesure défensive, avait été suivi d'une levée pour compléter l'armée napolitaine. Acton n'attendit pas la victoire de Nelson, pour manifester l'intention de revenir à son ancienne politique : l'accueil qu'on fit à cet amiral, au mépris du traité de Paris, en souffrant qu'il fût reçu et approvisionné dans le port de Syracuse pour faciliter sa course à la recherche de Brueys, démasqua la partialité de ce cabinet. Il n'en eût pas fallu davantage pour prouver qu'il se jetait de nouveau dans les bras de l'Angleterre, si une convention secrète, signée dès le 11 juin par les plénipotentiaires des deux cours, ne les avait déjà formellement liées contre la France. A peine la victoire d'Aboukir fut-elle connue, que les conseillers de Ferdinand IV jetèrent le masque, en ordonnant une levée de tous les hommes de 18 à 45 ans, pour couvrir, disaient-ils, les côtes des Deux-Siciles, contre les dangers auxquels elles se trouvaient exposées depuis la prise de Malte. On ne se borna pas à porter les régimens de ligne au complet : un nombre égal

de milices provinciales bien organisées, éleva la force de l'armée napolitaine jusqu'à 60 mille hommes : auxiliaire puissant, qui devait assurer aux armées impériales la supériorité dans la Péninsule.

Chances favorables pour l'Autriche.

Dans de telles circonstances, François II pouvait-il balancer; quand les Russes et les Turcs marchaient de concert contre l'ennemi commun; que d'un côté la Lombardie lui tendait les bras, et que de l'autre, il voyait le cœur de ses états menacé par l'irruption des Français en Suisse? Lors même que dénué d'ambition il eût franchement renoncé à recouvrer ses possessions d'Italie, le salut de la monarchie autrichienne ne lui imposait-il pas la loi de détourner les calamités que présageait à l'Allemagne l'établissement des Français jusqu'aux portes du Vorarlberg?

Quoi qu'il en soit, son premier soin avait été de mettre Naples à l'abri du sort que venait d'éprouver Rome, en signant avec cette cour le traité défensif, dont nous venons de parler, et qu'on jugea suffisant pour la garantir d'invasion.

A ces alliances de pure précaution succédèrent bientôt des mesures plus sérieuses : l'inutilité des conférences de Seltz ne fut pas plutôt connue, que le comte de Cobentzel partit pour Berlin et Pétersbourg, à l'effet de se rapprocher des intérêts de ces deux cours. L'alliance avec la

Russie ne fut pas difficile à conclure; et dès le mois d'octobre, une armée auxiliaire, dont Suwarof devait prendre le commandement, entra en Gallicie pour se diriger sur la Moravie. D'un autre côté le conseil aulique, aussitôt après la nouvelle de la chute de Berne, se hâta de remettre les armées impériales sur un pied respectable; et ce qui se passait autour de lui ne justifiait que trop ses armemens.

La politique du directoire devient de plus en plus oppressive.

Quel espoir restait-il en effet, de ramener Rewbell et ses collègues à un système plus modéré? L'influence de Talleyrand dans la politique de la France, s'était-elle signalée d'une manière à justifier la réputation dont ce ministre jouissait? N'était-ce pas depuis son installation qu'on avait médité tant d'invasions et de fausses démarches?

Révolution intérieure en Hollande

D'ailleurs, les exactions des agens du directoire ne faisaient que s'étendre de plus en plus, depuis les sources du Tibre jusqu'aux bouches de l'Ems et aux confins de la Rhétie. Ses proconsuls frappaient des contre-épreuves du 18 fructidor, partout où ils pouvaient craindre le moindre germe de résistance; partout où l'on osait croire que la liberté ne consistait pas dans une obéissance aveugle à leurs prétentions. La Cisalpine était à peine revenue de l'étonnement causé par la destitution arbitraire de ses magistrats, que la Hollande eut son tour. Ici du

moins le prétexte fut plausible. La constitution batave acceptée, il s'agissait de nommer des autorités nouvelles. L'assemblée nationale provisoire, telle qu'elle était restée après la journée
1798. du 22 janvier, avait décrété, le 4 mai, à l'exemple de la Convention, que la majeure partie du nouveau corps législatif, serait prise dans son sein, tant il est naturel de retenir l'autorité, quand on en a une fois goûté les charmes. Le général Daendels, jaloux de prouver son amour pour la liberté, courut à Paris dénoncer les vues de quelques membres de ce gouvernement, que Charles Delacroix alors ministre à La Haye soutenait. Le directoire batave lança contre son général réfractaire un mandat d'arrêt, et sollicita son extradition de la France. Mais Daendels ayant persuadé Rewbell, revint le 10 juin avec des ordres au général Joubert, de le seconder dans son entreprise. La lutte s'engagea promptement: des commissaires désignés pour remplacer les chambres, furent arrêtés par le directoire : l'assemblée nationale se disposa à la résistance; et Daendels, à l'exemple d'Augereau, paraissant à la tête de quelques compagnies de grenadiers, fit dissoudre le corps législatif, et voulut procéder à l'arrestation de trois directeurs, Wreede, Langen et Finyie; mais deux s'étaient enfui, et l'on remit aussitôt le troisième en liberté. Le pouvoir fut confié à un gouvernement provi-

soire, en attendant la mise en activité des autorités constitutionnelles.

La Suisse ne fut pas exempte de ces sortes de commotions. Rapinat continuait à exercer ses déprédations. Peu content de porter ses mains avides sur toutes les propriétés du canton de Berne, il n'eut pas honte de s'emparer des caisses de Zurich, et de déclarer propriétés françaises, tous les magasins, caisses, et dépôts cantonnaux. Etrange système, que celui de s'emparer de toutes les ressources d'un gouvernement, à l'instant même où l'on exige de lui une alliance offensive et défensive des plus étroites! Des mesures vexatoires, relatives aux passe-ports et à la liberté de la presse, apprirent bientôt l'étendue du joug que les commissaires français prétendaient imposer. De tels procédés, augmentés par les charges que le cantonnement de 40 mille hommes occasionnait dans un pays peu habitué aux impôts et aux sacrifices, avaient refroidi le zèle des uns et augmenté l'exaspération des autres. L'indignation était générale, et son action se faisait sentir jusques dans les autorités helvétiques récemment installées à Arau. Elles se plaignaient avec amertume à Schaumbourg des excès commis par ses troupes, et à Rapinat des attentats nombreux qu'il se permettait contre leur indépendance. Exactions de Rapinat en Suisse.

A ces contrariétés, le proconsul imagina d'op- Il demande

le remplacement de deux directeurs.

poser le moyen favori de ses maîtres; il demanda le 16 juin la destitution des directeurs Bay et Pfiffer, que leur qualité d'anciens magistrats bernois et lucernois rendaient suspects: il désigna même Dolder et Ochs pour les remplacer, et poussa l'insolence jusqu'à annuler par un arrêté, tout acte du gouvernement helvétique, qui oserait contrarier ses vues. Les conseils crièrent au scandale, et parlèrent de résister (1). Les plus ardens patriotes furent les premiers à se plaindre; ils invoquaient l'accomplissement des promesses qu'on leur avait faites, ou la mort, préférable à l'espèce de liberté qu'on leur accordait. Les deux directeurs, demandant eux-mêmes leur démission, épargnèrent une levée de boucliers qui n'eût fait qu'aggraver le mal. Rapinat, improuvé par le gouvernement français, n'en resta pas moins à son poste.

Les conseils helvétiques nommèrent alors Laharpe et Ochs, qui, principaux moteurs de la révolution, devaient avoir les moyens de rap-

(1) Dès le 3 juin, la tribune des conseils helvétiques retentit de plaintes contre le despotisme du proconsul, et les plus purs républicains ne furent pas les derniers à se prononcer. Secretan surtout s'éleva avec une noble énergie contre ses dispositions : Nucé qui avait été général de brigade à l'armée des Pyrénées en 1793, Souter, Huber, s'exprimèrent avec plus de véhémence, et juraient de mourir plutôt que de s'y soumettre. Rapinat, voulant braver l'orage, prit le 18 juin un arrêté qu'on trouvera aux pièces justificatives, n° 2.

procher la république de la France. Le premier, d'un caractère ferme et droit, bien qu'il ne fut pas insensible aux douceurs de l'autorité suprême, voyant qu'il ne recueillerait que les fruits amers d'une révolution, provoquée dans l'espoir de rendre le bonheur à sa patrie, hésita à prendre le timon des affaires. Il n'entrait pas dans ses principes de se soumettre à d'insolens proconsuls, de consentir à l'humiliation de la Suisse, et de sanctionner sa ruine par une lâche complaisance. Il craignait d'ailleurs, qu'on imputât à l'ambition ce qu'il prétendait n'avoir fait que pour le bonheur du peuple, ou qu'on lui reprochât d'avoir cherché la domination sans égard aux maux qui fondraient sur la patrie? De telles considérations étaient de nature à l'effrayer : mais réfléchissant ensuite que c'était une faiblesse d'abandonner la Suisse dans une circonstance aussi critique, et présumant peut-être que ses relations avec Talleyrand et les chefs du gouvernement lui feraient obtenir de meilleurs traitemens de la France, il accepta la charge difficile de directeur. Ochs n'eut pas besoin de tant de réflexions pour s'y décider.

Traité d'alliance, conclu à Paris.

Peu de temps après, un traité entre la Suisse et la France fut signé à Paris, le 19 août. Pour l'honneur des négociateurs Jenner et Zeltner, aussi bien que pour celui du gouvernement helvétique, il faut croire que ses stipulations furent

dictées par la force, et justifiées par le refus de toutes les puissances européennes d'intervenir en faveur des opprimés; car cette alliance offensive et défensive imposait à l'Helvétie la fourniture d'un contingent, et l'établissement de deux routes militaires, pour descendre en Italie d'un côté, ou en Souabe de l'autre. C'était pire qu'une conquête et une réunion formelle à la France; car, en cas de guerre, on supportait tout le fardeau des levées, des impôts et du théâtre des hostilités, sans avoir aucune compensation à espérer. Le faible prix de ce sacrifice était l'acquisition du Fricktal, et la promesse de l'évacuation de la Suisse sous trois mois: clause illusoire, dont l'exécution semblait impossible.

Serment de fidélité, refusé par les petits cantons.

Tandis que le directoire helvétique associait ainsi ses destinées à celles de la république française sous de si funestes présages, l'intérieur le menaçait d'une guerre civile. La mise en activité d'une constitution acceptée avec tant de répugnance, n'avait pas paru suffisante; on demandait la prestation d'un serment de fidélité solennel, ce qui remettait de nouveau à la décision tumultueuse des assemblées populaires, un acte de pure formalité. Ce serment, prêté dans la majeure partie de l'Helvétie, trouva dans les petits cantons la plus vive opposition. Underwald, surtout jura de mourir plutôt que de s'y soumettre.

Expédition de Schawembourg contre Stanz.

Schawembourg se rendit à Lucerne avec des troupes, pour en imposer; mais ses négociations ayant été vaines, il résolut d'étouffer ce germe de résistance dans les Alpes, et dirigea deux colonnes sur le canton réfractaire. On sait qu'il se compose d'une petite vallée, à laquelle on aboutit par le mont Brunig du côté de l'Oberland, et par le lac de Lucerne du côté du nord. Une colonne partie de Thoun, débarqua à Brienz, gravit le sentier du Brunig et descendit sur Saxelen : une autre, embarquée à Lucerne, se présenta devant Stanzstadt. Deux ou trois mille paysans exaspérés, avec une artillerie peu nombreuse et mal servie, ne pouvaient rien contre une division de 7 à 8 mille hommes victorieux en cent combats; mais, dans l'impossibilité de vaincre, la plupart vendirent chèrement leur vie, et succombèrent en héros, après deux jours d'une lutte sanglante. Les femmes même, saisissant les armes de ceux qui tombent, reçoivent à leur tour une mort qu'elles ne savent pas donner, et augmentent le nombre des victimes sans changer les chances du combat. Les Français exaspérés par le nombre de braves qu'ils perdent, et furieux de recevoir des coups de fusil de toutes les maisons, mettent le feu au bourg entièrement construit en bois; il devient en un clin-d'oeil la proie des flammes, et le combat

après s'être prolongé dans les décombres, s'étend de proche en proche jusqu'à la vallée d'Engelberg. Tirons un voile sur ces scènes d'horreur, aussi déplorables dans l'intérêt de la France que dans celui de l'Helvétie, et dont il ne faut pourtant accuser que le machiavélisme de quelques hommes. Schwitz et Uri, pour éviter le même désastre que Stanz, prêtèrent le serment exigé, et n'en éprouvèrent pas moins mille vexations.

Les Autrichiens appelés par les Grisons.

Après cette triste expédition, il restait à décider sur le sort des Grisons : celui des autres cantons n'était pas fait pour engager les Ligues à le partager. Les démarches de Florent Guyot, ministre de France, l'exemple des Planta et des Salis-Seevis, ne purent décider les patriciens à se soumettre en même temps au régime populaire, et au joug politique le plus onéreux. Vainement ils sollicitèrent à Paris la conservation de leurs antiques institutions et leur indépendance : la réponse de Talleyrand ne leur laissant pas d'espoir, ils s'abandonnèrent aux conseils des Salis, qui, dévoués à l'Autriche, réclamèrent le secours du cabinet de Vienne. Celui-ci s'empressa d'y porter un corps de 6 à 7 mille hommes, stipulé par d'anciens traités avec l'empereur Maximilien; et le 19 octobre, une division impériale entra à Coire. Dans le fait, tant

que l'Autriche n'était pas en guerre avec la France, il suffisait d'une chaîne de vedettes pour mettre ce pays à l'abri d'invasion.

C'était dans de telles conjonctures que le gouvernement helvétique, transféré à Lucerne, devait requérir l'évacuation de son territoire. Il était trop évident que la constitution de Rewbell et de Ochs eût été renversée en un clin-d'œil, et que la jeune république, livrée à toutes les horreurs d'une réaction, n'eût pas tardé à voir ses vallées teintes de sang. Toutefois, si une évacuation formelle n'était pas même désirable, on se flatta du moins de réduire bientôt l'armée d'occupation à une simple division de 7 à 8 mille hommes, surtout si l'Autriche et la France se rapprochaient de bonne foi : une telle force, maintenue pendant un an, eût suffi pour consolider des institutions qui, à part l'amalgame des trois petits cantons en un seul et quelques défauts susceptibles d'être modifiés, eussent obtenu peu à peu l'assentiment général. Espoir trompeur, dont se berça vainement le gouvernement suisse, mais qui s'évanouit bientôt de la manière la plus cruelle.

Embarras du gouvernement helvétique, pour réclamer l'évacuation de son territoire.

Cependant un rayon consolateur se répandit encore un moment sur la Suisse au milieu de novembre. Perrochel vint remplacer en qualité d'ambassadeur les proconsuls qui l'avaient humiliée, et cette démarche promettant du moins

quelques égards pour l'avenir, contribua à adoucir les maux présens.

Le directoire français songe à compléter ses armées.

Dans le temps que ces événemens se passaient, le directoire, à qui le retour de François de Neufchâteau prouva qu'il ne fallait compter sur la paix qu'en faisant de grandes concessions, sentit la nécessité de se mettre en mesure. Ses armées ne présentaient que des cadres appauvris, et les meilleurs régimens se morfondaient sur les rives du Nil et dans les sables de la Syrie, aussi inutilement que jadis les troupes de Gui de Lusignan devant Ptolemaïs.

La réquisition ne fournissait plus d'hommes, et d'ailleurs cette loi révolutionnaire ne pouvait plus être exécutée dans les circonstances présentes. Le départ pour l'Egypte de Bonaparte, Desaix, Kléber et Reynier, ne laissait pas la France moins dénuée de généraux que de soldats; car la mort de Hoche, la proscription de Pichegru, la disgrace de Moreau et de Pérignon, remettaient la conduite de la guerre à Jourdan et à Schérer. Les autres généraux, distingués comme de bons lieutenans, n'avaient jamais commandé d'armée. Joubert, Masséna, St.-Cyr, étaient les seuls qui fussent à la hauteur de leur réputation; et encore, n'allait-elle pas alors jusqu'au commandement suprême.

Loi sur la conscription.

Le directoire, après avoir conféré avec les militaires qui siégeaient au corps législatif, les

pénétra de la nécessité d'assurer à l'armée un mode de recrutement, aussi prompt dans son exécution que sûr dans ses résultats. Le général Jourdan présenta, dès la fin d'août, le projet de loi qui assujettissait sans distinction au service militaire, tous les jeunes gens de 20 à 25 ans. Cette levée, moins rude que la réquisition, ne frappait pas indistinctement toute une génération; en rangeant naturellement la population militaire en cinq classes, elle permettait de n'appeler que le nombre d'hommes indispensable, laissait la chance du tirage au sort, et en dernière analyse la faculté de se faire remplacer.

Suites de la défaite d'Aboukir et de la déclaration de la Porte.

Le désastre d'Aboukir et la déclaration de guerre de la Porte vinrent signaler au directoire l'impossibilité de se maintenir en Egypte contre les forces de l'Angleterre et de la Turquie réunies, et lui donner d'amers regrets sur la légèreté avec laquelle il avait combiné cette expédition, cause première de l'incendie qui allait de nouveau embraser le monde.

Décret pour la levée de 200 mille hommes.

Un seul parti s'offrait dans une situation pareille : c'était de presser la levée qui devait compléter les armées; de négocier néanmoins avec modération, autant pour gagner du temps que pour éviter réellement une rupture, si cela était encore possible.

Dans ces entrefaites, on procéda à la levée de 200 mille conscrits, qu'une loi du 28 septembre

mit à la disposition du directoire. Un traité signé à Lucerne le 30 novembre, fixa le contingent de la république helvétique, à 18 mille hommes, que la France s'engagea à équiper et entretenir (1).

L'appel des conscrits s'exécuta généralement assez bien si l'on en excepte la Belgique, où les réfractaires, aidés des paysans, arborèrent ouvertement l'étendard de la révolte. Heureusement les corps stationnés en-deçà du Rhin et en Hollande purent y envoyer à temps des colonnes suffisantes pour tout faire rentrer dans le devoir: mais le feu qui n'en couvait pas moins sous la cendre, pouvait se rallumer à la moindre étincelle.

Embarras des finances.

Il était encore plus difficile d'obtenir de l'argent que des hommes. Les signes factices de circulation étaient détruits, le numéraire disparu, les impôts réguliers presque nuls, et les dépenses au contraire se trouvaient triplées par les bénéfices immenses qu'il fallait accorder à des fournisseurs immoraux et méfians, pour les décider à se charger des différens services.

---

(1) Outre cela l'Helvétie devait lever une armée de milices, lorsque son territoire serait menacé. Une loi très-sage en fixa l'organisation : l'élite qui était seule mobile se composait des hommes de 18 à 45 ans, autant que possible non mariés. Elle comptait 64 bataillons de mille hommes chacun : le premier contingent fut fixé à 25 mille.

Les contributions n'avaient point été payées dans le courant de 1798; et il était d'autant plus difficile d'établir le budget de l'an VII, que les conseils, sur la demande du directoire, venaient de réduire les contributions directes. On ne se tira de cet embarras qu'en faisant figurer au chapitre des recettes la plupart des ressources, sur le même pied que l'année précédente. Attendu cependant que plusieurs ressources extraordinaires étaient diminuées ou épuisées, on se flatta de les remplacer par les 25 millions du droit de passe qui commençait à se percevoir sur les routes; par des impôts sur les tabacs, sur les portes et fenêtres, sur l'expédition des actes de justice; par une réserve de 22 millions et demi sur l'arriéré des contributions; enfin, par une réduction de 16 millions sur la totalité des dépenses.

Mais, bientôt, le directoire fit apercevoir que l'habillement et l'armement des 200 mille conscrits récemment appelés n'étaient point compris au budget; et pour se procurer les 125 millions auxquels devait s'élever cette dépense, on l'autorisa à reprendre aux créanciers de l'Etat les biens nationaux qui leur avaient été abandonnés en paiement.

Cependant, avant l'expiration du premier trimestre de l'an VII, l'on s'aperçut qu'on avait estimé les recettes trop haut, et dès le 3

novembre 1798, Bergasse annonça que le déficit s'élèverait à 200 millions. Sa prédiction engagea une controverse entre le conseil des Cinq-cents et le ministre des finances, qui fut le prélude de la lutte du corps législatif avec le directoire. Plusieurs membres niaient qu'il existât; d'autres soutenaient qu'il ne serait pas aussi considérable que le faisait pressentir le directoire. Enfin, il appartint à Chasset de porter cette fatale conviction dans l'âme de ses collègues. Il fallut donc aviser aux moyens de couvrir le déficit par de nouveaux impôts.

Celui proposé sur le sel ayant été repoussé comme trop odieux, Ramel indiqua un moyen tout-à-fait neuf d'y suppléer : c'était de mettre en vente tous les chemins vicinaux, jugés inutiles au commerce et à l'exploitation des terres. On doubla, quintupla même en certains cas, l'impôt sur les portes et fenêtres : on ordonna le partage anticipé des successions qui devaient écheoir aux émigrés; enfin, on s'empara des propriétés du clergé protestant, qui avaient échappé comme par miracle au système de confiscation; bien qu'elles eussent été achetées par les communes, et fussent consacrées moins à l'entretien du culte qu'à l'éducation de la jeunesse.

Les négociations traînent, par l'entremise de l'Espagne

Toutefois, malgré l'activité avec laquelle on se disposait de part et d'autre à la guerre, soit qu'on espérât encore s'entendre, soit qu'on ne

voulût que le temps d'achever les préparatifs, on négociait toujours par l'entremise de l'Espagne, dont les ambassades à Vienne et à Paris échangeaient les propositions respectives. Prête à renoncer à l'Innviertel par déférence pour la Russie et la Prusse, l'Autriche demandait qu'on lui rendit en échange Mantoue et la ligne du Mincio, que les troupes françaises évacuassent la Suisse et Rome, enfin qu'elles rendissent le Piémont et la Cisalpine à leur indépendance.

Si ces demandes eussent été faites de bonne foi, dans l'intention de vivre en parfaite intelligence, on ne pourrait se refuser d'en reconnaître la justice. Mais n'était-il pas à craindre que Mantoue une fois rendu, l'Italie et l'Helvétie évacuées, le cabinet de Vienne ne provoquât une nouvelle guerre? Quand une méfiance réciproque s'établit entre de grandes puissances, il en résulte une politique ombrageuse et tracassière: le directoire voulait tout accaparer pour se fortifier contre ses ennemis; et l'Autriche voyait dans ces empiétemens un esprit d'usurpation intolérable. Aussi, malgré la marche pacifique des affaires au congrès de Rastadt, le recrutement était pressé avec activité dans les états héréditaires, les régimens complétés: les Russes s'avançaient vers l'Inn, sans précipiter une marche que les circonstances pouvaient encore rendre inutile.

État des négociations à Rastadt.

Le congrès de Rastadt cheminait, dans cet intervalle, vers l'accomplissement de sa tâche, sans faire attention que ses travaux étaient subordonnés à la tournure que prendraient les négociations particulières entre les grandes puissances. Les Français avaient obtenu presque tout ce qu'ils désiraient. La démolition d'Ehrenbreitstein souffrit bien quelques difficultés; mais la députation de l'Empire était trop portée à la paix pour ne pas y consentir, moyennant la restitution et la démolition de Kehl. Le système de sécularisation présenté par Roberjeot (1) venait d'être adopté; enfin l'ultimatum des plénipotentiaires français pour la première base était admis, et tout semblait prendre une tournure satisfaisante, quand la nouvelle de la marche des Russes vers la Moravie, provoqua une note du gouvernement français, dans laquelle il déclara qu'il considérerait cette marche comme une déclaration de guerre si ces troupes franchissaient le territoire de l'Empire, et que les négociations seraient suspendues jusqu'à ce qu'on lui eût donné toute satisfaction à ce sujet. Cette note termina les opérations du congrès de Rastadt, qui dès-lors n'exista plus que pour la forme,

---

(1) Depuis le départ de Bonaparte pour l'Egypte, et la nomination de Treilhard au directoire, la députation française était composée de Bonnier, de Roberjeot, et de Jean Debry.

car la guerre de la seconde coalition venait déjà de s'allumer, par les hostilités de la Turquie et de Naples.

L'Angleterre triomphait de nouveau en voyant de toutes parts la foudre s'amonceler sur la France privée de ses plus habiles et de ses plus braves défenseurs. Cette fois du moins son cabinet n'avait pas eu besoin de profondes combinaisons pour lier une nouvelle coalition, et la folie du directoire avait fait plus que tous les agens d'Albion, pour reunir des intérêts aussi opposés que ceux de la Russie, de la Porte et de l'Autriche. Toutefois le ministère ne perdait aucune occasion de les animer contre la France; car il fit offrir au mois de novembre des subsides au cabinet de Vienne, qui les refusa, dit-on, pour ne pas nuire aux négociations entamées relativement à la cession d'une partie de l'Italie. Angleterre.

Les escadres anglaises, maîtresses de la Méditerranée depuis la victoire d'Aboukir, et résolues d'y former un établissement solide, venaient de s'emparer de l'île de Minorque. L'île de Gozzo était reprise par Nelson au nom du roi de Naples, et Malte, bloquée par mer, allait bientôt être investie par terre.

L'Angleterre ne chercha pas seulement au dehors les moyens d'étendre sa puissance, la réunion complète de l'Irlande, et la fusion du parle-

ment de ce royaume dans celui de la Grande-Bretagne, devait servir d'acheminement à une réconciliation complète, à un amalgame des deux peuples, dont on se promettait un accroissement de force nationale.

Les moyens nécessaires pour remplacer les 5 mille hommes détachés aux Indes orientales, et préparer en outre une expédition capable d'arracher l'Egypte aux Français, devaient entraîner un surcroît de levées et de dépenses. La marine, en multipliant ses stations et les conquêtes coloniales, exigeait également des sacrifices proportionnés. L'intérêt exorbitant de la dette publique augmentait chaque année par de nouveaux emprunts, malgré l'heureuse institution de l'amortissement. L'impôt du dixième sur les revenus, substitué à quelques voies insuffisantes, ajouta une somme 240 millions aux recettes de l'année précédente, en sorte que le budget fut aisément couvert.

Russie. Les débris de l'ordre de Malte, réfugiés en Allemagne, venaient de déférer à l'empereur Paul la dignité de grand-maître de cet ordre, en remplacement du baron de Hompesch, et les sentimens de ce prince, connus depuis longtemps, ne laissaient aucun doute sur le prix qu'il attacherait à ce titre. Les flottes russo-turques, arrivées à la fin d'octobre dans l'Archipel,

et précédées d'un appel de l'archevêque grec aux fidèles, soulevèrent les îles Ioniennes contre les Français, qui, confinés en petit nombre dans les remparts de Corfou, s'y virent bientôt attaqués par terre et par mer.

Espagne.

Le cabinet de Madrid, fidèle à son alliance naturelle, mais fatigué des sacrifices qu'il croyait faire, bien plus aux caprices des chefs d'une république turbulente, qu'à l'intérêt réel de la France et de l'Espagne, se voyait de nouveau dans la nécessité de hasarder ses flottes sur l'Océan ou sur la Méditerranée. A la faiblesse de ses efforts, on eût dit qu'il suivait malgré lui l'affinité de ses intérêts politiques, et qu'il cherchait par son apathie à obtenir des droits à quelques ménagemens de la part du cabinet de St.-James. Résolution d'autant plus naturelle à Charles IV, que les traitemens dont on accablait les rois de Naples et de Piémont, alliés de sa famille, lui laissaient quelques regrets des obligations qu'il s'était imposées à St.-Ildefonse. Cependant, la force des événemens l'entraînait; les dangers de l'équilibre maritime le décidaient à fournir du moins les contingens auxquels il s'était engagé, et les efforts de ses envoyés à Paris et à Vienne, pour empêcher de nouvelles hostilités, attestent d'ailleurs combien son cabinet apprécia les inconvéniens qui en résulteraient pour la guerre maritime.

Portugal. Le Portugal était enchaîné plus étroitement que jamais à la fortune britannique, et la victoire d'Aboukir était une garantie certaine qu'il resterait long-temps dans cette dépendance.

Suède et Danemarck. La Suède et le Danemarck n'avaient éprouvé aucun changement notable dans leur situation. Quoique leur pavillon commençât à se ressentir des entraves mises par l'Angleterre au commerce des neutres, il prospérait encore au milieu de l'embrasement universel.

CHAPITRE LXXXII.

Invasion de la république romaine, par les Napolitains. — Combats de Civita-Castellana, de Fermo, de Borghetto, de Calvi, de Magliano, de la Storta. —Evacuation de Rome par les Napolitains. — Championnet reprend l'offensive, et envahit le royaume de Naples. — Prise de Gaëte et de Pescara. — Combat devant Capoue. — Armistice. — Prise de Naples. — Erection de la république parthénopéenne.

La cour de Naples, placée au bord du volcan révolutionnaire depuis l'érection des états de l'Eglise en république, embrassa avec transport l'idée d'une nouvelle guerre continentale, qui, selon toute apparence, devait amener l'évacuation de l'Italie, et la débarrasser de l'anxiété perpétuelle dans laquelle elle vivait. Les assurances qu'elle recevait de la Russie et de l'Angleterre, la certitude d'être soutenue par l'Autriche, confirmèrent Acton et la reine dans l'idée que la puissance napolitaine ne devait pas seulement figurer comme auxiliaire, mais qu'elle pourrait jouer un rôle principal dans la nouvelle coalition.

En vain l'ambassadeur français, à qui aucune de ces démarches n'échappait, essaya de ramener le cabinet des Deux-Siciles: on lui répondit par des protestations, dont les formes devinrent plus tranchantes à mesure que les préparatifs de guerre approchaient de leur terme.

Etat de l'armée napolitaine.

Ces préparatifs demandaient du temps et de longs efforts: car, bien que depuis 1792, l'armée napolitaine fut censée sur le pied de guerre, elle était loin de pouvoir entrer en campagne. Elle se composait alors d'environ 30 mille hommes de troupes de ligne, et 15 mille de milices (1). L'artillerie de cette armée, organisée par des officiers français, possédait un matériel parfaitement conforme à celui de la république, et laissait peu à désirer pour l'instruction du personnel. La cavalerie, montée sur une race de chevaux excellente, avait donné assez bonne idée d'elle sur le Pô en 1796; mais l'infanterie, après celle du Pape, était la plus mauvaise de l'Europe. Exercée tour à tour à l'allemande, à l'espagnole, suivant les caprices de la reine ou

(1) 24 régimens d'infanterie de ligne, 2 bataillons. 48 }
Bataillons légers . . . . 4 } 76 Bons.
Milices . . . . 24 }
16 régimens de cavalerie à 3 escadrons, 48 escadrons.
4 régimens d'artillerie, outre la garde noble.
Les bataillons devaient être de 500 hommes, les régimens de cavalerie de 350.

de son favori, commandée par des officiers qui ne devaient leurs emplois qu'à l'intrigue ou à la vénalité, cette arme, qui fait la force des armées, manquait absolument de tenue, de confiance et d'esprit militaire, malgré les efforts des généraux suisses Salis et Bourcard, secondés de quelques autres chefs. Au lieu de penser à retremper son moral, on ne visa qu'à enfler ses rangs : 40 mille hommes furent appelés pour la porter au complet de guerre, en même temps qu'une ordonnance quadrupla le nombre des milices. Si toutes ces mesures avaient été exécutées, les forces napolitaines auraient dépassé 100 mille hommes; mais les levées rencontrèrent des obstacles insurmontables : et, malgré les ressources extraordinaires que la cour se créa en dépouillant les églises, ou en exigeant des dons patriotiques des particuliers et des corporations, sa force n'excéda pas 60 mille hommes, dont 40 mille environ composèrent l'armée d'expédition. Le surplus forma les garnisons des places frontières et des côtes.

Il n'existait à Naples aucun général capable de diriger cette masse : Salandra et Micheroux ne savaient que les minuties de leur métier; le tacticien Bourcard n'avait pas fait la guerre; le comte de Damas avait de la bravoure et de l'expérience; mais cet émigré français, à peine arrivé dans le royaume, ne s'était signalé par aucun

exploit assez éclatant pour lui faire décerner le commandement en chef : le ministère eut donc recours au cabinet de Vienne, qui lui envoya le général Mack, alors parvenu à l'apogée de sa gloire dans l'armée autrichienne. Le mérite de cet officier était pourtant moins réel que brillant. Imbu de théories dont l'expérienceautant que le bon sens prouvaient la fausseté, il était moins propre que tout autre à suppléer au vice des élémens de l'armée napolitaine : il fit cependant un tel étalage de son savoir, qu'il acheva de fasciner les yeux d'une cour prévenue en sa faveur, et fut accueilli comme le sauveur de l'Italie.

Plans du gouvernement napolitain.

L'intention du cabinet était de laisser l'initiative à l'Autriche, pour agir avec plus de sûreté et d'efficacité lorsque la lutte serait déjà engagée sur l'Adige; mais l'arrivée de Nelson victorieux à Aboukir, en précipitant les événemens, changea aussi les projets du roi de Naples. Les partisans de la guerre insistèrent pour commencer immédiatement les hostilités, afin de prévenir le directoire. La reine, les ministres Acton et Castel-Cicala, étaient l'ame de ce parti, auquel Nelson et Mack donnaient l'impulsion. Ce général, ne rêvant que triomphes, sans connaître l'armée qu'il allait commander, s'indignait de chaque jour de retard, et ne cessait de représenter les avantages d'une attaque inopinée. De son

côté la reine, regardant déjà la conquête de l'Etat romain comme assurée, appuyait avec complaisance sur le rôle que jouerait alors Naples dans la coalition : elle insistait pour qu'on n'attendît ni les Piémontais ni les Toscans, trop gênés pour oser se déclarer avant que les Français eussent éprouvé une défaite; ni les Russes, ni les Autrichiens, qui paraissaient ne vouloir ouvrir la campagne qu'au mois d'avril. S'il faut en croire un auteur contemporain, elle employa une ruse coupable pour déterminer le roi à accéder à ses désirs, en lui faisant écrire de Vienne, ou peut-être en supposant une lettre de la cour impériale, qui donnait le signal des hostilités (1). Toujours est-il certain que le conseil aulique n'eut connaissance de cette pièce qu'après la déroute des Napolitains, et que Ferdinand fut dupe de ce stratagème.

Il est résolu de prendre l'offensive.

En vain, les ministres Ariola et Gallo, les conseillers d'état de Marco et Pignatelli, représentèrent le danger d'attaquer des vétérans, forts de leur discipline et de leurs triomphes, commandés par des généraux éprouvés, avec une armée manquant de confiance, d'instruction et d'habitude de la guerre; la présomption du parti dominant était si grande, que leurs avis furent rejetés avec dédain, et l'ordre donné

(1) Saggio Istorico, sulla rivoluzione di Napoli.

d'entrer en campagne, sans qu'on eût pris les moindres précautions pour assurer les subsistances des troupes et garantir le royaume des suites d'un revers.

Le directoire envoie Championnet à Rome.

Cependant le directoire, prévenu de l'orage qui se formait à Naples, paraissait persuadé que Ferdinand n'entrerait point en lice sans le secours de l'Autriche, et se bornait à faire, par son ambassadeur, des admonitions menaçantes qui aigrissaient davantage le cabinet des Deux-Siciles. En apprenant les dernières levées opérées dans tout le royaume, et le rassemblement des troupes sur la frontière de l'Etat romain, il comprit enfin l'imminence du danger, et se hâta d'envoyer le général Championnet prendre le commandement du corps stationné dans les environs de Rome. Il lui fut recommandé de ne rien compromettre, et de se retirer sur l'armée que commandait Joubert dans la république cisalpine. Cette disposition, quoique prudente, n'est point exempte de blâme; parce qu'en partageant l'armée d'Italie entre deux chefs indépendans, on s'exposait à voir les intérêts de la république sacrifiés à des considérations particulières. Si les inquiétudes que l'on avait sur le Piémont ne permettaient pas à Joubert de s'éloigner du Milanais, il fallait lui donner le commandement en chef, et concentrer toutes les troupes sur le Pô, jusqu'à ce que les circonstances se présentassent

de se venger du roi de Naples. En agir autrement, c'était exposer le corps d'occupation de Rome à être accablé : mais la faute du directoire fut heureusement réparée par la vigueur de Championnet, et plus encore par les mauvaises dispositions des Napolitains.

Position des Français.

Au moment où ce général vint prendre le commandement, les Français tenaient une ligne immense. Macdonald, à l'aile droite, avec environ 6 mille hommes, s'appuyait d'un côté à Terracina, et de l'autre aux montagnes de la vallée de Roveto (1). Le général Casa-Bianca, à la gauche, gardait, avec environ 5 mille hommes, depuis le revers de la chaîne de Leonessa jusqu'à l'Adriatique. Au centre le général Lemoine, qui avait son quartier-général à Terni, couvrait avec environ 3 mille hommes, toute l'étendue comprise entre les débouchés de Rieti et de Carsoli : une petite réserve gardait Rome. Ainsi, 18 mille hommes disséminés sur une ligne de plus de 60 lieues, sans véritables points d'appui, allaient être assaillis par une armée deux fois plus nombreuse, qui avait encore le choix des points d'attaque. Cette chance n'était pas la seule à l'avantage des Napolitains. Les Français avaient peu d'artillerie, presque point de munitions, une cavalerie ruinée : d'ailleurs loin de s'attendre que la guerre éclatât avec Naples avant la dé-

(1) Consultez la carte de Bacler d'Albe.

claration de l'Autriche, ils cantonnaient sans défiance et sans précautions. Les habitans des campagnes, travaillés sourdement par les agens de Ferdinand IV, n'attendaient que les premiers revers pour se joindre à leurs ennemis.

Mauvaises dispositions de Mack.

Dans un pareil état de choses, il semblait que Mack, sûr des avantages de l'initiative et même de la surprise, n'eût qu'à vouloir la ruine de son adversaire pour l'obtenir : car la ligne d'opérations était telle, que la droite des Napolitains et même le centre débordaient de beaucoup le gros des Français à Rome et Terracine.

Cependant Mack, dans le plan de campagne qu'il fit adopter, sembla n'avoir d'autre but que de faire évacuer Rome; encore s'y prit-il d'une manière maladroite. Au lieu de profiter du disséminement des Français, pour percer leur centre et accabler successivement leurs ailes, dont l'éloignement et les montagnes rendaient les communications très-difficiles ; il partagea son armée en cinq colonnes, pour entrer dans l'Etat romain par autant de débouchés. Douze bataillons et 8 escadrons commandés par le lieutenant-général Micheroux, devaient marcher sur Ancône en longeant l'Adriatique, après avoir passé le Tronto près d'Ascoli. Une seconde colonne, forte de 3 bataillons et d'une centaine de chevaux, eut ordre de déboucher, sous la conduite du colonel San-Filippo, par Introdoco, sur Terni et

Foligno. Le colonel Giustini, avec une colonne de pareille force, reçut l'instruction de se porter de Tagliacozzo rapidement sur Magliano, et de s'y lier avec la précédente. Le corps de bataille, à la tête duquel se trouvait le roi avec Mack, composé de 32 bataillons et de 24 escadrons, devait se diriger par Valmontone sur Frascati. Enfin, le chevalier de Saxe, avec 12 bataillons et 4 escadrons, avait l'ordre de marcher de Fondi par Terracine et les marais Pontins sur Albano; d'où, après avoir effectué sa jonction avec le corps de bataille, les deux colonnes eussent marché sur Rome par la voie Appienne.

C'était peu, pour Mack, de disséminer ainsi ses troupes sur la frontière de l'Etat romain : il voulut aussi qu'un corps de 8 bataillons fût débarqué à Livourne, pour effectuer, conjointement avec les troupes du grand-duc de Toscane, une diversion sur les derrières des Français. Cette petite division fut transportée sur des bâtimens de l'escadre de lord Nelson. Le général Naselli, qui la commandait, reçut l'instruction de chercher à rejoindre l'armée napolitaine, lorsqu'elle serait à hauteur de Bologne.

Un coup-d'œil sur la carte convaincra tout militaire que ce plan d'invasion ne valait guère mieux que celui d'inonder la West-Flandre en 1794, pour sauver l'armée alliée. En dirigeant ses plus fortes colonnes le long de la Méditerranée,

Mack était sûr, à la vérité, de forcer les Français à évacuer Rome; mais alors rien n'empêchait ceux-ci de réunir, par un mouvement concentrique de retraite, leurs troupes éparses en arrière de cette ville; de culbuter les faibles colonnes qui prétendaient intercepter leurs communications, et de se maintenir dans une position défensive, jusqu'à l'arrivée des renforts. La marche du corps principal par Valmontone avait une apparence d'habileté, en paraissant destinée à tourner les troupes de Macdonald à Terracine; mais alors il eût fallu ne point faire avancer le chevalier de Saxe par les Marais Pontins, puisque en poussant les Français de front sur Rome, on les mettait soi-même sur leur voie de retraite. D'ailleurs il était probable que Championnet n'engagerait dans ce coupe-gorge des Marais Pontins, qu'une faible avant-garde, et qu'il réunirait toutes ses troupes vers Frascati. Dans la position respective des deux armées, il eût fallu rassembler le gros des Napolitains aux environs de Civita-Ducale, s'emparer des points de Rieti et de Terni, et marcher ensuite sur la rive droite du Tibre vers Rome ou Viterbe, pendant qu'un corps de 4 à 5 mille hommes eût tenu en échec la division Macdonald à Terracine. En adoptant ce parti, il devenait inutile d'aventurer 4 mille hommes en Toscane, et même de porter l'aile droite à Ancône: il eût suffi de se tenir sur la défensive le

long du Tronto. Dès que les républicains auraient eu connaissance que 30 mille Napolitains étaient maîtres du cours du Tibre, leur gauche loin de songer à attaquer Civitella ni Pescara, se serait estimée fort heureuse de se retirer sur Ancône, et le mouvement du gros de l'armée sur Terni eût probablement placé Macdonald dans l'obligation de se faire jour l'épée à la main. Sans doute, le chemin de Rieti à Terni est moins beau que la chaussée de Rome; mais il était praticable, et une fois à Terni on gagnait la grande route, ce qui rendait le succès certain; car dès-lors aucun moyen ne restait aux Français de réunir leur armée. Cette combinaison, si simple, ne frappa pas le général autrichien; il trouvait bien plus d'art à multiplier ses colonnes. A la vérité, avec une armée mal disposée, le plus beau plan ne réussit pas toujours; mais le général du moins, dont les combinaisons tendent aux plus grands résultats en restant fidèle aux principes, n'a rien à se reprocher alors même que la fortune tromperait sa sagesse.

Les colonnes napolitaines envahissent les États romains.

Il serait difficile de préciser l'époque à laquelle les troupes napolitaines partirent de leurs cantonnemens dans l'intérieur du royaume. On sait seulement que leurs têtes de colonnes pénétrèrent toutes, le 23 novembre, sur le territoire romain, à l'exception de celle du chevalier Micheroux qui ne passa le Tronto que le lende-

main. Le roi fit précéder cette irruption d'une espèce de manifeste, où il déclarait ne vouloir point faire la guerre à la république française, mais restituer seulement les états de l'Eglise au Pape. Cette pièce singulière était accompagnée de sommations aux généraux français de se retirer sans commettre d'hostilités.

Championnet rassemble ses forces.

La lenteur des mouvemens de l'armée napolitaine permit à Championnet de recueillir tous les postes. Au premier bruit de l'invasion, le général Kellermann fut dirigé sur Tivoli, avec un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, pour observer l'ennemi et protéger le ralliement des cantonnemens. Le général Mathieu vint s'établir à Albano pour le même objet. Les Napolitains, embarrassés par des équipages immenses et les effets de campement qu'ils traînaient à leur suite, marchaient mal, formaient une longue queue, et faisaient de petites journées. L'incohérence des ordres de leur général qui n'avait nullement songé à faire reconnaître les chemins, le manque de vivres, l'indiscipline, et surtout les pluies affreuses qui achevèrent de défoncer les routes; toutes ces causes réunies entravèrent tellement l'invasion, que, le 27 seulement, la colonne du chevalier de Saxe atteignit Albano, et le corps de bataille Valmontone. Leurs avant-gardes communiquèrent le même jour à Frascati.

Évacuation de Rome.

Dès le 25, Mack, sans attendre l'arrivée de toutes

ses troupes, avait forcé Championnet d'évacuer Rome. Celui-ci, jugeant qu'il était impossible de s'y maintenir, rappela les détachemens des généraux Kellermann et Mathieu, jeta 800 hommes dans le château Saint-Ange, puis se replia, conformément à ses instructions, sur Civita-Castellana.

Le roi de Naples y fait son entrée.

Le 29, le roi de Naples fit son entrée triomphante à Rome. Son premier soin fut de créer une commission de gouvernement, en attendant le retour du Pape, qu'il invita à rentrer dans sa capitale. Malgré les mesures de prudence prises pour empêcher une réaction, la populace commit de grands excès : tous les partisans des Français furent maltraités, emprisonnés, et la dépouille mortelle du général Duphot, tirée de son dernier asile, reçut un nouvel outrage.

Premier succès des Français contre la gauche.

Pendant que le roi de Naples jouissait d'une gloire si facilement obtenue, et que Mack se donnait mille peines pour réorganiser des colonnes qui n'avaient encore été battues que par la pluie, San-Filippo, après avoir enlevé le pont de Rieti, avait été tenu en échec devant Terni par le général Lemoine : celui-ci, ayant heureusement reçu de Spolette un renfort de trois bataillons, enleva le 27 le colonel napolitain, sa troupe et son artillerie, puis rentra dans Rieti. De son côté le colonel Giustini, rencontrant le général Kellermann en avant de Vicovero, re-

vint sur ses pas pour se joindre à la colonne de San-Filippo ; mais obligé de suivre des sentiers presque impraticables, il employa trois jours pour arriver à Rieti, où il fut arrêté tout court par les Français. Une simple reconnaissance lui ayant prouvé l'impossibilité de forcer le passage, il prit le parti de se jeter à gauche à travers les montagnes, pour gagner les bords du Tibre et se mettre en communication avec le gros de l'armée.

Dispositions de Mack pour réparer cet échec.

A la première nouvelle de l'échec essuyé par ses deux petites colonnes du centre, Mack détacha le maréchal-de-camp Metsch avec 3 bataillons et 4 escadrons pour les rallier, nettoyer la rive gauche du Tibre, et inquiéter les communications des Français. Le 29, ce général fut rejoint par le colonel Giustini, et par quelques fuyards du corps de San-Filippo. Se trouvant alors à la tête d'environ 4 mille hommes, il marcha sur Magliano avec le dessein de s'emparer du pont de Borghetto. Macdonald, averti de ce mouvement, replia sur-le-champ ses postes de Nepi et de Rignano sur Civita-Castellana, et porta le gros de sa division sur le point menacé. Il était temps, Metsch s'était déjà rendu maître de Magliano; mais en apercevant les Français en bataille en avant du Tibre, il n'osa engager l'action, et se retira. Son arrière-garde atteinte dans la ville par le chef de brigade Kniazewitz, fut taillée en pièces, et le reste gagna, non sans peine, les montagnes de Calvi.

La colonne de l'extrême droite, dirigée sur Ancône, ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Elle s'empara d'abord d'Ascoli, mal défendu par un bataillon cisalpin; mais elle fut bientôt arrêtée, puis battue et ramenée sur la frontière avec perte d'une partie de son artillerie, par les généraux Rusca et Casa-Bianca, accourus de Macerata et d'Ancône avec quelques troupes. Si elle n'éprouva pas de plus grands revers, elle dut en rendre grâce à la circonspection de Casa-Bianca qui, privé de renseignemens sur la situation du reste du corps d'occupation, crut devoir attendre les ordres de Championnet, avant de pénétrer sur le territoire ennemi. Opérations de la droite.

Cependant Mack faisait une guerre de plume très-active à Championnet, pour obtenir le château Saint-Ange, que les Français, disait-il, n'avaient pas plus de raison de garder que la ville. Ses étranges réclamations étant restées sans réponse, il prit un ton menaçant, que Macdonald tempéra, en lui déclarant que le moindre attentat commis sur les malades laissés à Rome, serait l'arrêt de mort de l'armée napolitaine. Sommations de Mack.

Championnet utilisait mieux son temps. Témoin de l'hésitation de son adversaire, instruit aussi que Lemoine avait poussé l'ennemi au-delà de Rieti, et que Casa-Bianca venait de le rejeter sur la rive droite du Tronto, il conçut l'idée de s'établir sur le revers méridional de l'Apennin, la Le général français se dispose à défendre l'Apennin.

droite à Civita-Castellana, la gauche à Civita-Ducale, le centre à Cantalupo. Mais comme cette position exigeait presque le double des troupes qu'il avait sous la main, il donna l'ordre à Casa-Bianca qui se trouvait hors de danger, de faire filer en toute hâte la 17ᵉ de ligne à Terni, prescrivit à Macdonald de camper le gros de sa division à Civita-Castellana, petite ville avantageusement située entre deux ravins; lui recommanda d'occuper Nepi, Rignano et Magliano, de retrancher le pont de Borghetto; enfin poussa un officier intelligent, avec quelques escadrons, à Péruggia, pour observer les Toscans et Naselli. Ces premières dispositions arrêtées, il partit pour Ancône, où sa présence était nécessaire, tant pour accélérer l'arrivée de l'artillerie et des munitions dont on manquait, que pour former l'établissement du grand parc, de la manutention et des ambulances, à Foligno et à Spoletto. Son absence, dans ce moment, lui parut avoir d'autant moins d'inconvénient, qu'en supposant à Mack le projet d'attaquer la droite de cette nouvelle ligne, Macdonald, à l'aide des remparts naturels de Civita-Castellana et de quelques retranchemens, résisterait assez pour donner le temps au centre de le secourir.

Il part pour Ancône.

Cette détermination fait honneur à Championnet: il avait bien jugé de sa position, et de celle de l'ennemi. Voyons maintenant les dispo-

Dispositions de Mack pour l'attaquer.

sitions que Mack prit pour le déloger. D'abord, après avoir laissé 5 bataillons et 6 escadrons à Rome, il porta le corps du maréchal-de-camp Bourcard sur Castel-Novo, et la division du chevalier de Saxe à Monterosi, dans l'intention d'attaquer Civita-Castellana avec le gros de son armée, pendant qu'un petit détachement passant le Tibre à la hauteur de Ponzano, favoriserait l'attaque principale, et qu'un autre se dirigerait de Nepi sur la route de Viterbe pour entrer en communication avec la division de Livourne. De pareilles dispositions ne sont pas à l'abri de la critique, et je n'aurais ici aucun mérite à répéter, après tous les militaires, qu'une attaque en force sur Terni, par la route qui passe à Cantalupo, était plus convenable. En effet, Terni enlevé, la position de Civita-Castellana n'était pas tenable, et le mouvement pour joindre Naselli se fût exécuté tout naturellement. Mais Mack, fidèle à son système, préféra faire battre son armée en détail, et livrer aux coups des Français des colonnes isolées, que la nature du terrain empêchait de se soutenir mutuellement.

Macdonald et Kellermann détruisent une de ses colonnes.

Le 4 décembre les avant-postes français furent assaillis de toutes parts. La division du chevalier de Saxe, poursuivant deux objets, marchait sur deux colonnes; l'une se porta directement sur Nepi, l'autre fila à gauche par le chemin qui conduit de Santa-Maria-di-Fallari à

Borghetto, en vue de tourner Civita-Castellana. La première attaque fut conduite avec vigueur; mais Kellermann, après avoir laissé amortir le premier feu des Napolitains, les chargea à son tour et les culbuta sur le chemin de Monterosi, où bientôt les dragons français les poursuivirent le sabre dans les reins : 2,500 prisonniers, 15 pièces de canon et tous les bagages tombèrent au pouvoir des républicains.

L'attaque du pont de Borghetto, par le chevalier de Saxe, ne fut pas plus heureuse : à peine eût-il débouché de Santa-Maria, que Macdonald poussa à sa rencontre le chef de brigade Kniazewitz avec 2,500 fantassins, 200 chevaux et 3 pièces de canon. Le combat s'engagea aussitôt; mais le chevalier de Saxe ayant été blessé grièvement au commencement de l'action, et l'infanterie de Kellermann venant à paraître sur les derrières de cette colonne, les Napolitains, saisis de terreur, s'enfuirent sur la route de Viterbe, laissant toute leur artillerie aux vainqueurs. Le petit détachement qui devait remonter la rive gauche du Tibre pour se porter sur Magliano, prévenu à temps des désastres de la gauche, repassa le fleuve à Ponzano, et rejoignit le corps de bataille.

Le centre sous Bourcard est repoussé

Le maréchal-de-camp Bourcard qui avait la plus forte tâche, força d'abord le poste de Rignano. Mais il n'était point aussi facile de réussir

à Civita-Castellana : cette ville et un petit fort contigu, sont situés entre deux ravins d'une profondeur effrayante, que les eaux ont creusés à pic dans une sorte de tuf sablonneux et noirâtre, et que l'on traverse sur deux beaux ponts de pierre. C'était l'ancienne *Veïes*, si redoutable aux Romains : défendue par des Français, pouvait-elle être réduite par des Napolitains sans expérience ni discipline? Bourcard avait vainement tenté de forcer le pont de la route de Rome, lorsque Mack, instruit de la défaite du chevalier de Saxe, prescrivit au premier de se tenir en observation hors de portée de canon de Civita-Castellana; il détacha ensuite le maréchal-de-camp Damas avec 5 bataillons et 6 escadrons à Monterosi pour couvrir la route de Rome; et tâcha de rallier les fuyards de sa gauche. à Civita-Castellana.

Cette leçon ne fut pas entièrement perdue; Mack vit enfin qu'il fallait porter le gros de ses forces sur le centre des Français à Terni. Mais en cherchant à réparer sa première bévue, il en commit de nouvelles, car il éparpilla ses troupes derechef. Il laissa fort inutilement Bourcard avec 5 bataillons et 2 escadrons devant Civita-Castellana, où il s'imaginait paralyser toute la division Macdonald; et ordonna au lieutenant-général Saladdra de faire passer le Tibre à 14 bataillons et 6 escadrons sur des bateaux du pays, afin d'aller camper sur les hauteurs de Cantalupo. Son projet Nouveau projet de Mack.

était de culbuter le général Lemoine à Terni, pendant que Macdonald serait tenu en échec, d'un côté par la marche de Damas sur Borghetto, et de l'autre, par les démonstrations de Bourcard. Dans le même temps Metsch, qui occupait les hauteurs de Calvi, fut chargé d'enlever Otricoli, afin de couper la communication des Français.

Il perd du temps en préparatifs.

La célérité était la première condition de réussite d'un semblable plan; mais toutes les dispositions préparatoires ne furent terminées que le 8 décembre, l'artillerie ayant été obligée, faute de grands bateaux, de descendre jusqu'à Corrèse et Rome pour y franchir le fleuve. Mack, qui aurait dû chercher à récupérer les mômens perdus par cette contrariété, marcha au contraire à pas de tortue, séjourna le 9 à Cantalupo, ne s'avança le 10 qu'à moitié chemin de Terni, et remit l'attaque au jour suivant.

Championnet revenu à l'armée le prévient.

Tant de lenteur dans un moment aussi décisif, devait amener une catastrophe. Championnet, à son retour d'Ancône, n'eut pas de peine à deviner le projet de son adversaire, ni à prendre les mesures pour le faire échouer. Macdonald après avoir laissé une petite garnison dans le fort de Civita-Castellana, passa le pont de Borghetto avec le gros de sa division, et porta le chef de brigade Kniazewitz à Magliano. De son côté Lemoine, qui venait d'être renforcé par 3 bataillons et 2 régimens de chasseurs qu'amenait le

général Rey, s'établit à Rieti et à Civita-Ducale, et poussa un bataillon à Contigliano pour inquiéter Cantalupo.

Il fait enlever la colonne du général Metsch à Calvi.

Telle était la position respective des deux armées, lorsque le général Metsch, qui n'aurait dû s'ébranler que le 10 décembre, trompé par de faux renseignemens, descendit de Calvi dans la nuit du 7 au 8, et surprit Otricoli, où il massacra les malades et les blessés. Assailli lui-même, quelques heures après sa victoire par le général Mathieu, il fut délogé et repoussé avec perte à Calvi. Toutefois, comme de cette dernière position Metsch menaçait encore les communications et le flanc de l'armée, Championnet ordonna de l'enlever. Le 9 au point du jour, Mathieu et Kniazewitz arrivent devant Calvi par les routes d'Otricoli et de Magliano : les Napolitains, culbutés par l'infanterie du premier, abandonnent les hauteurs et se réfugient dans la ville, où ils sont bientôt cernés et sommés de se rendre. Metsch intimidé met bas les armes, quoique la force des deux colonnes qui l'attaquaient n'excédât pas 3,500 hommes : 4 mille prisonniers et 5 pièces de montagne furent les trophées de cet exploit.

Le général autrichien se décide à la retraite.

Mack allait porter son avant-garde sur Vaccone, lorsqu'il apprit la reddition de Calvi. N'ajoutant point foi à ce rapport, il détacha dans cette direction le prince de Hesse-Philipsthal ; mais cet

officier ne tarda pas à confirmer la fatale nouvelle de la capitulation. Cet événement changea tous les plans : il ne fut plus question de marcher en avant, mais bien de se retirer jusqu'au pied des montagnes de Frascati et d'Albano, pour réorganiser l'armée, et y attendre des renforts, des munitions et des subsistances. Des instructions furent dressées en conséquence à l'état-major. Damas et Bourcard devaient opérer leur mouvement rétrograde le 12, par les deux routes qui longent la rive droite du Tibre, pendant que Salandra descendrait par celle de Terni. Afin de dissimuler, autant que possible, ce que cette retraite avait d'humiliant, et d'empêcher la garnison du château St.-Ange d'effectuer une sortie, on commanda à ces trois colonnes de ne traverser Rome que de nuit. Sa garnison avait l'ordre de ne se retirer qu'au moment où Bourcard et Damas seraient sur la route d'Albano.

Le roi de Naples part de Rome.

Quelque secrètes que fussent ces mesures, elles transpirèrent bientôt, et firent lever la tête aux partisans des Français. Le bruit ayant couru qu'ils se proposaient d'enlever le roi de Naples, ce prince, accompagné du duc d'Ascoli, gagna furtivement la porte St.-Jean, où il monta en voiture et se rendit d'une seule traite dans sa capitale. Sortie remarquable si on la compare à l'entrée triomphante de ce monarque, qu'une tourbe de flatteurs proclamait libérateur de l'Italie!

Pendant que Mack faisait tous ces préparatifs de retraite, Championnet méditait une attaque générale. Macdonald après avoir laissé dans Borghetto 4 bataillons et 12 pièces de canon sous les ordres de Kellermann, se porta dans la direction de Cantalupo. Rey marcha de Terni sur Vaccone, tandis que Lemoine s'avança, de Rieti, vers l'hôtellerie de Corrèse, pour couper la retraite aux Napolitains. Salandra se tira de danger à la faveur d'un rideau de troupes légères qui déroba sa retraite aux Français. Grâce à cette ruse, le corps de bataille arriva sain et sauf, dans la matinée du 13 décembre, à Albano, où s'était déjà rendue la brigade Bourcard. Mais l'arrière-garde, laissée sous le prince de Hesse-Philipsthal, serrée par les chasseurs de Rey, n'atteignit pas Rome sans peine. Quant à Damas, les instructions du capitaine-général ne lui ayant pas été transmises à temps, il faillit tomber dans le gros des républicains. Effectivement, Championnet ayant eu avis de sa marche, prescrivit à Rey qui avait passé la nuit à Ponte-Salaro, de traverser le Tibre à Ponte-Molle pour l'amuser, pendant que l'infanterie qui avait déjà franchi la Farfa, doublerait le pas pour venir s'établir devant Rome. Les têtes de colonnes ne tardèrent pas à se rencontrer : Damas en fut surpris; car Mack lui avait promis d'envoyer un gros détachement pour le recueillir. Toutefois, il fit bonne mine à

Dispositions de Championnet pour une attaque générale.

Embarras de la division Damas.

mauvais jeu; sommé de mettre bas les armes, il feignit d'entrer en pourparler. Rey et Damas jouaient au plus fin; et chacun d'eux crut tromper l'autre, en acceptant une suspension d'armes de deux heures. Le premier avait caloulé que l'infanterie de Macdonald ne pourrait être en mesure de le soutenir avant ce temps: le second, au contraire, comptait sur une diversion de Mack. Tous deux s'abusèrent, car, d'une part, l'infanterie française avait à peine dépassé Monte-Alto; et de l'autre, le brigadier Pignatelli chargé de revenir des environs d'Albano sur Rome, s'en trouvait encore trop éloigné. Mais celui dont l'espoir fut le plus cruellement déçu, fut Damas. Après avoir vu la suspension d'armes s'écouler sans entendre le canon sur les derrières des Français, il commença à se retirer sur la route d'Orbitello, la seule qui lui fût encore ouverte: trop heureux d'en être quitte pour une partie de son artillerie, dont les chasseurs français s'emparèrent, dans un engagement non loin de la Storta.

Les Français rentrés à Rome.

Cependant à peine l'infanterie de Macdonald était rentrée dans Rome, que Pignatelli se présenta à la porte de Saint-Jean-de-Latran, avec 4 bataillons et 2 escadrons : il fut reçu très-rudement par les Français, et poursuivi, l'épée dans les reins, plus de deux lieues.

Alors, le général Championnet établit la division Macdonald en avant de Rome, et laissa

Lemoine en réserve, près de l'hôtellerie de Corrèse. Kellermann, auquel il avait prescrit de se porter de Borghetto sur Viterbe et Ronciglione, pour étouffer l'insurrection qui venait d'y éclater, reçut l'ordre de se mettre seul aux trousses de Damas; et le général Rey, après avoir rallié ses troupes, fut lancé à la poursuite du gros des Napolitains dans la direction de Velletri.

Kellermann force Damas à s'embarquer.

Kellermann atteignit Damas auprès de Montalto, et lui livra un combat où la victoire, longtemps disputée, se déclara enfin pour les Français. Le général napolitain, quoique grièvement blessé, parvint à gagner Orbitello avec environ 3 mille hommes; mais craignant d'être enlevé dans ce poste, qui ne lui parut pas à l'abri d'un coup de main, il conclut avec son adversaire une convention, d'après laquelle il lui fut permis de se rembarquer avec armes et bagages sans être considéré comme prisonnier. Cette expédition achevée, Kellermann réduisit Viterbe à l'obéissance, et rejoignit plus tard l'armée aux environs de Fondi.

Résultat de ces événemens.

Ainsi, dix-sept jours après l'ouverture de la campagne, l'armée française rentra victorieuse à Rome, qui semblait perdue pour elle à jamais. Les Napolitains, battus partout, démoralisés par une série d'échecs moins dus peut-être aux fautes du général en chef, qu'à l'inexpérience des officiers et à l'indiscipline des troupes, refluaient

en désordre vers leurs propres frontières, ouvertes désormais aux républicains.

Affaires du Piémont.

Championnet s'arrêta quelques jours à Rome, pour attendre des nouvelles de l'Italie septentrionale; car, au moment où le roi de Naples le chassait de cette capitale, le bruit s'était répandu que celui de Sardaigne et le grand-duc de Toscane faisaient cause commune avec ce prince. Quoiqu'aucun acte diplomatique ne confirmât ces rapports, les relations du Directoire avec ces Souverains étaient chargées de trop fréquens nuages pour dissiper toutes les craintes. Il venait d'en coûter récemment 8 millions au cabinet de Turin, pour avoir laissé échapper, dans sa correspondance avec la cour de Vienne, le vœu d'être débarrassé des Français.

Joubert s'empare de Turin.

Joubert que cette nouvelle extorsion avertissait de se tenir en garde, instruit que Charles-Emmanuel faisait des préparatifs clandestins, crut devoir le prévenir dans la rupture. D'abord, sur l'avis de l'invasion de la république romaine, il fit requérir par l'ambassadeur Eymar, l'exécution du traité de l'année précédente, par lequel le roi s'engageait à fournir un contingent de 8 mille hommes, dans toutes les guerres de la république française en Italie. Le cabinet de Turin s'étant excusé sur l'impossibilité de réunir de suite cette division, Joubert, sans attendre les ordres ultérieurs du Directoire, sûr d'agir selon ses vues, consigna

ses griefs dans une espèce de manifeste, réunit le 5 décembre les divisions Victor et Dessolles sur le Tesin; et, pendant que les places de Novare, de Suze, de Coni et d'Alexandrie, tombaient par surprise au pouvoir des Français, il dirigea ces deux divisions sur Verceil. Les troupes piémontaises, après une ombre de résistance, furent poussées sur Turin, où les républicains, déjà maîtres de la citadelle, entrèrent en même temps qu'elles.

Charles-Emmanuel abreuvé de dégoûts et d'humiliations sur un trône chancelant, en descendit avec résignation, et signa le 8 décembre une renonciation à ses droits sur le Piémont, en se bornant à stipuler quelques mesures de sûreté personnelle, jusqu'à son arrivée en Sardaigne où il s'exilait. Le roi abdique.

Le détrônement de ce Souverain ainsi opéré sans secousse, Joubert avait dirigé la division Serrurier sur Florence, lorsque de nouvelles protestations d'attachement du grand-duc de Toscane, et peut-être aussi les ordres du directoire, retinrent son bras prêt à frapper. Certain alors de la soumission de toute l'Italie, il se hâta d'annoncer à Championnet qu'il pouvait prendre l'offensive à son tour contre les Napolitains, et lui envoya des renforts. Serrurier est dirigé sur Florence.

Tandis que ces choses se passaient, Ferdinand, à qui la peur avait donné des ailes, était rentré Le roi de Naples revenu dans

sa capitale se réfugie en Sicile.

à Naples, où son premier soin fut de décréter une levée en masse contre les Français, qu'il s'attendait bien à voir arriver sur ses traces. Une proclamation engagea les habitans à s'armer et à défendre leurs biens, leurs familles, et la religion de leurs pères. Mais cette mesure, qui seule pouvait encore sauver le royaume, devint, par la faiblesse de la cour, la principale cause de sa ruine. En effet, quand un Souverain en vient à cette extrémité, il faut que par sa présence et son dévouement, il encourage les efforts de son peuple. Croit-on que les Prussiens, par exemple, eussent été si dociles à la voix de Fréderic-Guillaume en 1813, s'il s'était embarqué pour l'Angleterre quand Napoléon menaçait Berlin? Ferdinand, moins sage, après avoir mis en fermentation la populace de sa capitale, craignant de ne pouvoir la diriger, résolut d'aller chercher un abri en Sicile. Il fut, dit-on, amené à ce parti par le ministre Acton, accusé de tous les malheurs publics, et qui voulait conserver les rênes des affaires prêtes à lui échapper. Après avoir transporté sur des bâtimens anglais et portugais les meubles et les effets les plus précieux des palais de Caserte et de Naples, les curiosités les plus rares des musées de Portici et de Capo-di-Monte, avec 20 millions en numéraire, dernière ressource d'une nation vouée à la misère; la Cour s'embarqua de nuit, comme si les Français eussent été déjà aux portes de Naples.

Le 21 décembre au matin, la capitale apprit, par des placards, que son Souverain était parti pour aller chercher des secours en Sicile, et laissait, en attendant son retour, le prince Pignatelli en qualité de vicaire-général. A la stupeur que causa un événement aussi imprévu succédèrent bientôt les intrigues des partis. La *Città* (1) se mit en opposition avec ce vice-roi, et prétendit n'avoir aucun ordre à recevoir de lui. Cette rivalité eut des conséquences funestes, en donnant plus de jeu aux factions. Dès-lors on ne put compter sur l'harmonie et l'unanimité des efforts, si nécessaires pour sauver la patrie.

Le prince Pignatelli reste chargé du gouvernement.

Cependant Championnet méditait la conquête de Naples : expédition qui, selon lui, devait assurer le repos de la république romaine. Considérée sous les rapports de la politique, cette entreprise était très-nuisible aux intérêts du Directoire, dont elle achevait de dévoiler l'ambition, tout en disséminant les troupes de plus en plus : elle différait en cela de l'envahissement du Piémont justifié du moins par le besoin de tenir libres les communications de France en Italie. Envisagée militairement, c'était une opération pour le succès de laquelle il fallait maintenant moins de troupes que de vigueur et d'habileté : la première qualité ne manquait pas plus

Championnet se décide à envahir le royaume de Naples.

(1) Autorité municipale choisie par les notables.

alors aux généraux républicains qu'à leurs soldats; reste à examiner si Championnet déploya de l'habileté.

La totalité des forces dont il pouvait disposer consistait, depuis les renforts reçus, en 29 bataillons et 21 escadrons, formant environ 24 mille hommes de pied et 2 mille chevaux : en sorte qu'avec les troupes d'artillerie et du génie, l'armée d'expédition devait s'élever à près de 28 mille combattans, sur lesquels il fallait défalquer les garnisons de Rome et d'Ancône.

Dispositions décousues pour cette invasion.

En réfléchissant aux causes premières des échecs successifs des Napolitains, Championnet eût senti la nécessité de n'avoir qu'une ligne d'opérations. Loin de là, cependant, il commit la même faute que son adversaire en pénétrant dans le royaume de Naples par cinq débouchés.

A la droite, le général Rey qui avait poursuivi l'ennemi jusqu'à Cisterna avec 2 bataillons et 12 escadrons, eut l'ordre de s'avancer par la route des Marais-Pontins jusqu'à Terracine, tandis que Macdonald, avec 8 bataillons et 3 escadrons, marcherait par Frosinone et Ceprano; la division Lemoine, forte seulement de 6 bataillons et 3 escadrons, déjà maîtresse d'Aquila, poussserait sur Sulmona : enfin à la gauche, 11 bataillons et 3 escadrons sous le général Duhesme, après avoir refoulé l'ennemi vers Pescara, remonteraient la rivière de ce nom jusqu'à Popoli,

où ils effectueraient leur jonction avec la division Lemoine. Comme on ne pouvait se dissimuler que ces deux dernières colonnes ne fussent très-éloignées de celles de droite, on crut remédier à cet inconvénient, en faisant prendre à un détachement de 800 hommes, commandé par le chef de bataillon Maréchal, le chemin qui, de Tivoli et de Vicovaro, débouche par Carsoli et Tagliacozzo, en longeant le lac de Celano sur Sulmona.

Observations sur ce projet.

Ce plan était radicalement vicieux, puisque sa réussite dépendait de la réunion sur un point fort éloigné et au pouvoir de l'ennemi, de 4 colonnes marchant dans des vallées qui n'avaient de communication qu'à leur issue. Il eût beaucoup mieux valu différer l'invasion de quelques jours, pour donner le temps à la division Duhesme de se rabattre des environs d'Ascoli sur Tivoli; et au général Lemoine d'évacuer Aquila, afin de porter la majeure partie de leurs troupes sur la route de San-Germano, ne fût-ce qu'à un jour ou deux de distance de la division Macdonald: par ce moyen on se fût présenté devant Capoue avec une masse imposante. En agir autrement, c'était courir les chances de Wurmser, lorsqu'il voulut chasser les Français de la Lombardie, en débouchant, sur plusieurs colonnes séparées, par le lac de Garda et les montagnes: mais heureusement, Mack, malgré toute sa science, ne montra ni la vigueur ni les talens de Bonaparte.

Position de Mack.

Alors il avait réuni devant Capoue environ 30 bataillons et 16 escadrons. Il n'était resté que 2 bataillons sous le colonel Piscicelli sur la route de la Corniche, pour défendre le Pas-d'Itri; et 4 escadrons pour observer la rive gauche du Garigliano, depuis les environs de Sora jusqu'à Ceprano. D'un autre côté, Micheroux, après avoir rallié ses troupes et renvoyé sa cavalerie sur les derrières, avait pris position avec son infanterie sur la rive droite du Trontino, entre Teramo et la mer; et le lieutenant-général Gambs tenait Popoli, avec 6 bataillons. Ces deux divisions, comme on voit, n'étaient ni assez rapprochées pour se prêter un mutuel appui, ni même pour arriver à temps à Capoue, dès que la route, qui y conduit de San-Germano, restait ouverte à l'ennemi.

Nouvelles fautes qu'il commet.

Cette dissémination des Napolitains ne frappa point Mack. Au lieu de faire rabattre en toute hâte Micheroux et Gambs sur Capoue, en laissant garnison dans Pescara, il leur donna l'ordre de tenir le plus long-temps possible pour couvrir son flanc droit. Il se flattait de défendre facilement la ligne du Volturno avec les débris de son armée, surtout lorsqu'il serait renforcé par les troupes de Naselli et de Damas, dont il sollicita le prompt retour auprès du vice-roi. Ainsi, trop de confiance dans ses mesures défensives et dans des troupes sur lesquelles il ne fallait déjà

plus compter, fascinant les yeux du capitaine-général des Napolitains, le succès de l'expédition ne dépendit plus que de la valeur des soldats.

Après avoir terminé ses dispositions, et ordonné l'établissement d'un camp retranché à Foligno, pour recevoir l'armée en cas d'échec, Championnet se mit en mouvement, dans l'ordre que nous venons d'expliquer. L'événement prouva bientôt qu'il eût mieux fait de diriger le gros de ses forces par la route de Frosinone et San-Germano. Macdonald n'eut à surmonter que des obstacles d'inertie, causés par le mauvais état des chemins et le gonflement de quelques torrens; car il ne faut pas compter l'ombre de résistance qu'il éprouva devant Isola, pour passer le Garigliano. Il recueillit, même sans tirer un coup de fusil, toute l'artillerie que les Napolitains avaient abandonnée, et alla s'établir dans la journée du 30, entre Venafro et la route de San-Germano à Capoue, à hauteur de Cajanello.

L'armée française se met en mouvement.

La facilité avec laquelle cette colonne s'était avancée, les intelligences que l'on s'était ménagées dans l'armée napolitaine, et plus que tout cela l'arrivée d'un parlementaire qui sollicitait un armistice, enhardirent Championnet: aussi dès qu'il eut été rejoint par la cavalerie du général Rey, qu'il avait rappelée en arrivant à Ceprano, il poussa jusqu'à Calvi; d'où, après avoir sommé

Mack à tout événement, il ordonna, le 3 janvier, une reconnaissance de la ligne ennemie.

Positions des Napolitains sous Capoue.

Elle s'étendait derrière le Volturne, alors non guéable, depuis Castellamare à son embouchure, jusqu'à la Scafa-di-Cajazzo. Capoue en occupait le centre : 10 bataillons et 8 escadrons campaient à chaque aile; le reste des troupes formait la garnison de la place, et de la tête de pont construite en toute hâte sur la rive droite. Le tout était garni d'une formidable artillerie. La position semblait donc tenable, pour peu qu'on voulût combattre; mais, soit lâcheté, soit trahison, les troupes de la gauche se replièrent sur Capoue, à l'approche des Français; et il fallut que Mack menaçât de mitrailler les fuyards, pour les tenir à leur poste. A la faveur de ce désordre, Macdonald obtint d'abord quelques avantages; mais bientôt le feu terrible des remparts, auquel il ne pouvait opposer que des pièces de campagne, le força de se retirer avec une perte assez considérable. Cet échec aurait eu des suites fâcheuses, si le prince de Moliterno, à qui Mack donna l'ordre de sortir de derrière les retranchemens avec deux régimens de cavalerie, eût assailli l'infanterie française au moment où elle était ébranlée. Il fut au reste compensé par les succès du général Rey. Sa petite colonne, renforcée à Fondi par l'infanterie de Kellermann qui venait de rejoindre, força les gorges d'Itri à la suite

Macdonald y est repoussé.

Gaëte se rend au général Rey

d'un combat opiniâtre, et rejeta sur Gaëte le détachement de Piscielli. Ce premier avantage l'ayant engagé à sommer cette place et à y jeter quelques obus, le général Tschudi, octogénaire, amoureux d'une jeune femme qu'il venait d'envoyer à Naples et qu'il brûlait de rejoindre, se rendit sans peine aux sollicitations de l'évêque, qui l'engageait à épargner aux habitans les horreurs d'un siége. Il livra donc la place aux Français : la garnison, forte d'environ 3,600 hommes, fut prisonnière ; le gouverneur et les officiers seuls obtinrent le honteux privilége de rentrer dans l'intérieur jusqu'à parfait échange. Outre des approvisionnemens en tout genre, on trouva dans la place un équipage de pont, dont Rey se servit pour franchir le Garigliano, et aller s'établir dans les environs de Sessa.

Embarras de Championnet pour réunir ses colonnes

Quelque heureuse que fût la jonction de ces deux divisions, elle n'amenait pas assez de monde au point décisif, et il fallut attendre l'arrivée des deux autres, dans une position précaire, qui offrit inutilement à Mack l'occasion de prendre sa revanche. Depuis dix jours, Championnet n'avait reçu aucune nouvelle du centre et de la gauche. Les partis poussés de Sora sur le lac de Celano, pour aller aux nouvelles des flanqueurs de Maréchal, trouvèrent les sentiers obstrués par les neiges ; et aucun des officiers d'état-major envoyés aux généraux Lemoine et Duhesme, n'é-

tait revenu. Dans cette perplexité, Championnet, pressé d'ouvrir au moins ses communications avec eux, détacha vers Sulmona un parti de 200 chevaux; et, en attendant le résultat de cette tentative, qui pouvait bien échouer comme les précédentes, il garda sa position de Calvi, et chargea le général Eblé d'organiser à Gaëte l'équipage de siége destiné à réduire Capoue.

Succès de la gauche.

Les inquiétudes du général français se calmèrent en partie dans la journée du 5, en apprenant que Lemoine touchait à Venafro. La colonne de ce général, harcelée sans cesse dans sa marche par des nuées de paysans qui massacraient impitoyablement les traîneurs, n'avait eu cependant qu'un seul combat à livrer aux troupes régulières, pour se rendre maîtresse de Popoli. L'action fut chaude à la vérité; car Gambs qui venait d'être renforcé par la cavalerie de Micheroux, s'attendait d'un moment à l'autre à voir arriver l'infanterie: le général Point y perdit la vie, mais la valeur française l'emporta, et les Napolitains, fort maltraités, se replièrent sur Sulmona, d'où ils descendirent par Isernia et Boyano, à Bénévent.

Maître de ce point important, Lemoine attendit quelques jours la division Duhesme. Mais voyant grossir autour de lui les rassemblemens d'insurgés, il marcha sur Sulmona, où il trouva le 4 les flanqueurs de Maréchal, et le parti envoyé du grand quartier-général à leur rencontre.

Championnet resserra alors davantage Capoue. L'infanterie de Lemoine prit poste à Alife et Piedimonte; la cavalerie resta à Venafro, pour aller aux nouvelles vers Sulmona. Macdonald occupa Cajazzo, et s'étendit jusqu'à la grande route de Naples, à la droite de laquelle Rey s'établit en se prolongeant jusqu'à la mer. Une petite réserve fut placée à Calvi.

Insurrection du pays

Telle était la position des Français au 6 janvier, lorsque l'insurrection des habitans qui, jusqu'alors, n'avait été exécutée que dans les Abruzzes, s'étendit avec une rapidité effrayante dans toute la terre de Labour. Le principal rassemblement se fit à Sessa, qui venait d'être évacué. Les insurgés attaquèrent avec audace tous les détachemens envoyés contre eux, détruisirent le pont du Garigliano, et firent sauter le parc de réserve établi tout auprès. Itri, Fondi et San-Germano, tombèrent en leur pouvoir; et l'armée française sembla moins bloquer Capoue, qu'être elle-même cernée par une multitude exaspérée.

Fermeté de Championnet.

Il faut le dire à la gloire de Championnet : cette situation n'ébranla point son courage. Loin de se laisser abattre par l'imminence du danger, il refusa d'écouter les propositions de Mack, qui offrait de rendre Capoue sous la condition d'un armistice. Résolu de tenir tête à l'orage, il prescrivit à la cavalerie légère du général Forest de passer le Volturne au gué de Lago, pour se réunir

à la division Lemoine, et à celle qui était restée à Venafro de venir renforcer la réserve.

Mack ne profite point de ses avantages.

Si, dans cette circonstance, Mack, décidé à tenter un dernier effort, eût attiré à lui le corps de Gambs, et attaqué les Français avec l'élite de ses forces en débouchant de Capoue; croit-on que leur bravoure eût suppléé, dans une position aussi peu favorable, au nombre et au défaut de munitions? N'est-il pas probable qu'ils eussent été battus, et réduits bientôt à la nécessité de se faire jour à travers les insurgés, pour regagner l'Etat romain, par les Marais-Pontins ou San-Germano? Mais, soit manque de résolution, soit qu'il n'eût que des données incertaines sur les succès de l'insurrection, Mack n'osa rien entreprendre. A la vérité, il venait de voir échouer une tentative contre les montagnes de Cajazzo; et d'apprendre que, des 9 bataillons de Micheroux coupés à Popoli, il n'était rentré à Naples que les officiers; tandis que d'un autre côté les vents contraires retenaient en mer la division de Damas. Désespérant de sa position, il envoyait courrier sur courrier au vice-roi, pour obtenir l'autorisation d'évacuer Capoue, et de former un camp retranché sur les hauteurs en avant de Naples; mécontent de ses troupes, dont aucune mesure ne semblait capable de relever la confiance, il insistait surtout pour qu'on armât les Lazzaroni.

Mais, déjà, Pignatelli se trouvait dans l'impossibilité de seconder ses vues. Haï d'un parti sans être aimé de l'autre, son autorité était à peu près méconnue de tous. Le peuple, qui peu de jours auparavant avait vu incendier les bâtimens et chaloupes canonnières que la cour dans sa fuite prématurée n'avait pu emmener en Sicile, l'accusait de connivence avec elle, et le chargeait de malédictions. Il savait qu'une faction puissante, qui avait des ramifications dans l'armée, s'agitait pour renverser le gouvernement monarchique; et, dans cette crise, désespérant de l'armée comme de la nation, il ne vit de salut que dans de promptes négociations avec les Français. Il se hâta donc d'envoyer au quartier-général de Championnet deux fondés de pouvoirs autorisés à consentir à tout, sauf l'occupation de Naples. Quelque onéreuse que dût être la trève sollicitée, il espérait en retirer de grands avantages, soit en négociant à loisir la paix avec le directoire, soit en réorganisant le système défensif du royaume. Le gouvernement provisoire de Naples propose de traiter.

Les envoyés du vicaire-général arrivèrent à Teano, le 11 janvier, au moment où Championnet commençait à se repentir de n'avoir pas accepté les propositions de Mack. En effet, sa situation devenait de jour en jour plus alarmante; des nuées de paysans armés tenaient les camps dans un état de blocus continuel; les petits détachemens étaient massacrés; les communications Championnet accepte l'armistice.

avec Rome, entièrement coupées. Le général Lemoine, placé sur la rive gauche du Volturne, tenait tête à Santa-Agatha à la division Gambs, renforcée de trois bataillons tirés de la garnison de Naples. On pouvait craindre que, soutenue par les insurgés, elle ne prît l'armée à revers, après avoir culbuté ce petit corps dans le Volturne. On commençait d'ailleurs à manquer de vivres, de munitions; et, pour comble d'anxiété, de faux avis annonçaient que les divisions Naselli et Damas allaient débarquer à l'embouchure du Garigliano. Toutes ces causes, jointes à l'incertitude où l'on était sur le sort de la division Duhesme, firent accueillir les propositions des parlementaires; et, le jour même, on signa un armistice de deux mois. Le gouvernement napolitain s'engageait à payer 2 millions et demi dans le délai de quinze jours, ainsi qu'à fermer ses ports aux ennemis de la république. Il cédait en outre Capoue, Acerra et Bénévent à l'armée française, dont la ligne de démarcation suivait les Regi-Lagni, la rive droite du Lambardo, et le cours de l'Ofanto jusqu'à l'Adriatique.

Nouveaux projets de Mack.

Après cette étrange convention, Mack, par une mobilité de caractère inexplicable, passa pour un moment, de l'abattement à la plus grande confiance. Il se flattait de réorganiser dans cet intervalle une armée de 30 mille hommes; en réunissant aux débris qui allaient quitter le Vol-

turne, les divisions de Livourne et d'Orbitello, et tirant des recrues des bataillons de dépôt. Mais ce rêve fut de courte durée. Il s'aperçut bientôt qu'une partie des officiers napolitains étaient d'intelligence avec les Français; la désertion se manifesta dans tous les corps, et atteignit même les officiers; des 5 mille hommes qui composaient la garnison de Capoue, il n'en arriva pas moitié à Aversa. Des clameurs s'élevèrent contre lui; et, pour se dérober à la vindicte publique, il donna sa démission.

Le peuple napolitain s'insurge à la nouvelle de l'armistice.

Cependant l'armistice, que le vice-roi avait regardé comme un chef-d'œuvre de politique, n'avait pas été envisagé de cette manière par le peuple, qui se crut trahi à la fois par la Città, le vicaire-général, Mack et l'armée. L'arrivée du commissaire-ordonnateur envoyé pour recevoir le premier paiement de la contribution, en confirmant ses soupçons, redoubla sa fureur. Tout à coup il court aux armes; et tandis qu'un attroupement se porte sur Caivano pour arrêter Mack, un autre désarme la division d'Orbitello qui débarquait au port, et incendie les bâtimens qui la ramenaient. Le vice-roi qu'on accuse d'avoir excité ces furieux, sent néanmoins la nécessité d'une force capable de maîtriser leurs mouvemens; mais quelle est la troupe exempte de contagion qui voudra agir contre eux? Dans cette perplexité, il informe Mack des événe-

mens, lui fait part de toutes ses craintes, et lui demande un renfort de troupes fidèles. Mais la brigade Dillon que celui-ci lui envoie, arrêtée et désarmée par les Lazzaroni sur les hauteurs de Capo-di-Chino, laisse Pignatelli en butte aux coups de ses ennemis qui le cherchent pour l'immoler. Alors, désespérant de sa mission, il s'enfuit comme le roi; laissant la capitale, l'arsenal du Châteauneuf et les forts, à la discrétion de la multitude. Bientôt tous les liens sociaux sont rompus. Des hordes d'une populace effrénée parcourent les rues, en criant: *Viva la Santa fede, viva il popolo napolitano!* Pendant trois jours, la ville fut livrée aux horreurs de l'anarchie, et il n'y eut de relâche, que lorsque le prince Moliterno et le duc de Rocca-Romana, qui jouissaient d'une grande popularité, furent déclarés chefs de l'insurrection, et entreprirent de lui donner une direction, pour sauver la capitale de ses ennemis comme de ses propres défenseurs.

Le vice-roi s'enfuit en Sicile.

Tandis que ces événemens se passaient à Naples, Championnet après avoir mis garnison dans Capoue, chargea le général Dombrowski, commandant la légion polonaise, de rétablir le pont du Garigliano, et de purger le pays des bandes qui infestaient ses derrières.

Championnet maître de Capoue.

De son côté, Duhesme forçait de marche pour rejoindre le gros de l'armée. Ce général qui, dès les premiers jours de décembre, s'était rendu

Opérations de Duhesme dans l'Abruzze.

maître de Civitella-del-Tronto, se mit en mouvement le 12; et, après avoir battu sur le Vomano et à Scurzano les troupes de Micheroux, partagea sa division en trois colonnes, dont deux suivirent la route de San-Marino à un jour de distance; la troisième prit le chemin des montagnes, sur les sommités inférieures de l'Apennin. Rendu le 22 devant Pescara, il allait, malgré la faiblesse de ses moyens, tenter de l'enlever d'un coup de main; lorsqu'un rassemblement de 5 à 6 mille insurgés brûla le pont du Tronto, et s'empara de Teramo sur ses derrières. Cet incident ne retarda que d'un jour la prise de Pescara; car, tandis que le chef de brigade Charlot allait soumettre Teramo et rétablir le pont, l'adjudant-général Monnier, resté devant Pescara avec 4 bataillons, 4 escadrons et 6 pièces de campagne, en obtint l'entrée. Le gouverneur Préchard, ayant vu retirer en désordre la division Micheroux, se crut perdu; et, sans faire attention que les Français ne pouvaient commencer le siége de la place, ni même en compléter le blocus, faute d'artillerie et d'équipage de pont, il se rendit à la première sommation. Ce coup de fortune tira Duhesme d'embarras; laissant alors une petite garnison dans Pescara, il remonta la rivière sans difficulté jusqu'à Popoli, et de là s'achemina par Sulmona et Isernia sur le Volturno, où il opéra sa jonction.

Entouré vers Pescara la reddition de cette place le sauve.

Il rejoint l'armée.

L'armée française réunie est organisée.

La réunion si fortuite de toute l'armée permit à Championnet de lui donner une organisation plus régulière; il la partagea en trois divisions, dont les généraux Dufresse, Duhesme et Rey prirent le commandement. Lemoine fut chargé de porter l'armistice au directoire; et Macdonald, pour des motifs particuliers de mécontentement, donna sa démission. Dufresse à la droite garda la ligne de Regi-Lagni; Duhesme à la gauche occupa Acerra et Arienzo, et détacha le chef de brigade Broussier à Bénévent. La réserve sous Rey s'établit à Caserta, où fut transféré le quartier-général.

Championnet apprend l'inutilité de l'armistice.

Telle était la position de l'armée au 15 janvier, lorsque l'irruption d'une bande d'insurgés sur les avant-postes d'Aversa, l'apparition simultanée de plusieurs autres rassemblemens sur le front de l'armée, et presque aussitôt un message du général Mack qui demandait un asile dans le camp français contre la fureur des Napolitains, prouvèrent à Championnet que l'autorité du vice-roi, avec lequel l'armistice avait été conclu, était méconnue, et l'avertirent de se tenir sur ses gardes. La gravité des circonstances eût sans doute autorisé le général républicain à ne point accorder au général ennemi l'asile qu'il implorait; mais la jactance et les mauvais procédés de ce dernier, ne parurent point suffisans pour lui refuser l'hospitalité. Mack vint s'asseoir au foyer

de Championnet, qui lui laissa son épée et la liberté : conduite admirable, que le directoire improuva, en retenant Mack prisonnier.

Ses menaces redoublent l'insurrection des Lazzaroni.

Cependant les meneurs de l'insurrection de Naples, sentant qu'on ne pouvait laisser plus long-temps les Français dans l'incertitude des dispositions du peuple, envoyèrent à Championnet une députation des principaux démocrates, pour l'assurer qu'ils rempliraient fidèlement les conditions de l'armistice, et payeraient même une plus forte contribution, s'il renonçait à occuper la capitale. Championnet, ne voyant pas de garantie, accueillit mal ces propositions, et chercha à intimider les députés, en joignant la menace à l'insulte : mais cette manière d'agir produisit un effet contraire à celui qu'il attendait. La ville fourmillait d'agens secrets de la cour, de prêtres et de moines fanatiques, qui s'emparèrent de cette circonstance pour exciter les Lazzaroni à de nouvelles fureurs. La Città, dont l'autorité s'était jusqu'alors maintenue, fut anéantie. Le peuple, se croyant abandonné et trahi de tous, courut de nouveau aux armes; en un instant celles qui avaient été déposées au couvent de St.-Laurent furent enlevées; des hommes du peuple furent substitués aux commandans des châteaux, envahis par la multitude; Paggio et Michel-le-Fou, simples Lazzaroni, furent proclamés chefs de l'insurrection. Alors il

y eut une réaction sanglante contre les nobles et les riches, accusés de jacobinisme: Moliterno et Rocca-Romana coururent même quelques dangers. La capitale offrit durant plusieurs jours le spectacle d'une ville prise d'assaut et livrée aux excès d'une soldatesque sans frein.

Les habitans paisibles désirent l'entrée des Français.

Au milieu de ces désordres, les républicains (et alors, tous les habitans qui possédaient quelque propriété foncière ou industrielle passaient pour l'être) ne cessaient d'appeler les Français de leurs vœux. Le quartier-général de Championnet était rempli d'émissaires qui l'assuraient qu'un grand nombre de citoyens se joindrait à ses troupes pour réduire les Lazzaroni. Mais ce général restait dans une sage inaction, afin de laisser amortir les premiers feux du peuple, et ne consentit à se mettre en marche pour Naples, qu'avec l'assurance que les partisans des Français se rendraient maîtres du fort St.-Elme qui domine la ville. Cette promesse lui ayant été donnée, le 20 janvier, il concentra la division Duhesme en avant d'Acerra, où le détachement que commandait Broussier à Bénévent fut rappelé; forma celle de Dufresse en avant d'Aversa, et poussa la brigade Kellermann en avant-garde à Melito. Ces divers mouvemens ne s'exécutèrent pas sans combat. Duhesme fut obligé de déloger un rassemblement d'insurgés à Pomigliano; et Broussier, après s'être fait jour à travers les dé-

Championnet s'avance sur Naples où il a des intelligences

filés des Fourches-Caudines, arriva assez à temps pour rejeter dans Naples celui qui était venu des environs d'Ottaïano menacer les derrières du quartier-général.

Dispositions hostiles des insurgés.

L'approche des Français n'en imposa point aux insurgés. La population, déterminée à se défendre quoique sans chefs capables et mal armée, déployait une énergie digne d'une meilleure cause. On tira de l'artillerie des châteaux pour garnir les places et les principales avenues de la ville dont les portes furent barricadées. Des bandes de Lazzaroni se portèrent sur tous les points de l'enceinte. Le peu de troupes de ligne qui avaient échappé au désarmement, consistant en 2 bataillons Suisses, 2 d'Albanais et quelques centaines de canonniers, formèrent une espèce de réserve. A défaut de dispositions plus efficaces, on enflamma le zèle des Napolitains par une procession nocturne, où le cardinal-archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, accompagné de tout son clergé, promena avec pompe la tête et le sang de St.-Janvier autour de la ville.

Le général français se décide à l'attaquer.

Championnet, informé de ces préparatifs, n'en crut pas moins devoir brusquer le dénoûment de la crise. En conséquence, il prescrivit à Dufresse de s'établir en avant de Capo-di-Chino, et de chercher à se mettre en communication avec le fort St.-Elme, aussitôt qu'il serait au pouvoir des partisans des Français. Duhesme,

de son côté, reçut l'ordre de s'emparer de la porte Capuana, et du pont de la Madeleine sur la route de Salerne.

Dufresse eut peu de peine à former son établissement; mais le détachement poussé sur le fort St.-Elme, fut tenu en échec par les insurgés, toujours maîtres de ce poste important.

Combats divers aux portes de la ville.

La tâche de Duhesme fut plus difficile à remplir : le pont de la Madeleine, défendu par 6 pièces de canon, un bataillon d'Albanais et 1,500 Lazzaroni, protégé d'ailleurs par l'artillerie du fort del Carmine, ne tomba au pouvoir du chef de brigade Broussier, qu'après un combat de six heures. La porte Capuana, confiée à un bataillon suisse et à environ 2 mille Lazzaroni pourvus d'une douzaine de pièces de canon, n'était pas facile à forcer. Si l'adjudant-général Monnier, qui s'en approcha le premier par la route d'Acerra, obtint d'abord quelques succès, il ne tarda pas à être chassé du faubourg par une grêle de balles tombant des maisons où les Lazzaroni s'étaient barricadés. Une seconde attaque, conduite par le capitaine Ordonneau, échoua également; et la troisième, commandée par le chef d'état-major Thiébault, eût sans doute été pareillement ramenée, si Duhesme n'eût attiré les Napolitains en plaine dans une embuscade. Thiébault, arrivé sur la place feignit de battre en retraite; les Lazzaroni sortirent en foule des

murs pour l'entamer; l'artillerie même, soutenue des Suisses, vint s'établir sur la chaussée. Tout à coup la scène change : les braves qu'on croyait en fuite font volte face, les grenadiers et les chasseurs embusqués, s'élancent baïonnettes croisées, sabre au poing. A leur aspect inattendu, l'artillerie est abandonnée par ceux qui la servent; les Suisses accablés se dispersent; les Lazzaroni se précipitent vers la porte où les Français entrent pêle-mêle avec eux, au terrible pas de charge.

Démarches pacifiques.

Les pertes que Duhesme éprouva dans ce coup de main, indiquaient assez qu'une attaque de vive force serait trop chanceuse. Aussi, Championnet crut-il devoir faire des ouvertures pacifiques; mais son parlementaire fut reçu à coups de fusil. L'anarchie continuait à exercer des ravages dans Naples; cependant, les partisans des Français, les propriétaires, et généralement tous ceux qui prévoyaient les désastres qu'entraînerait une plus longue défense, commençaient à se grouper autour de Moliterno et de Rocca-Romana, disposés à tout entreprendre pour se soustraire au joug des prolétaires.

Ceci fut une sorte d'intermède au dénoûment de la catastrophe. Vers six heures du soir, au moment où les Lazzaroni accablés de fatigue se livraient au sommeil, Duhesme, dont le débouché était barré par un bâtiment dont il avait

voulu vainement déloger l'ennemi, le fait attaquer par une compagnie de grenadiers, suivie de quelques braves chargés de barils de poudre. Cette troupe déterminée arrive jusqu'au rez-de-chaussée, y jette les barils de poudre, fait une traînée, et y met le feu. La maison saute avec un fracas épouvantable, et ensevelit ses défenseurs sous ses décombres.

Les patriotes napolitains s'emparent du château St.-Elme.

A la même heure, Moliterno et Rocca-Romana, ayant réuni 5 à 600 jeunes gens bien armés, se portèrent de la place de la Trinité sur le château St.-Elme, et l'enlevèrent par surprise aux Lazzaroni qui le gardaient. Championnet, averti de la réussite du coup de main, envoie aussitôt par les hauteurs de Capo-di-Monte, le chef de brigade Girardon avec 2 bataillons prendre possession du fort, et y arborer le drapeau tricolore.

Dispositions pour une attaque générale.

Le général en chef employa le reste de la nuit à régler ses derniers préparatifs. L'attaque dut avoir lieu sur 5 colonnes, dont 3 formées par la division Dufresse, moins fatiguée que celle de Duhesme, qui fournit les 2 autres. A droite, le chef de brigade Calvin eut ordre de filer par les rues qui bordent le pied de la hauteur du fort St.-Elme, et de se rabattre brusquement sur le fort de l'Œuf. Une autre colonne, dirigée par le général Dufresse, devait descendre directement de Capo-di-Monte par la rue de Tolède sur le palais du Roi, dont il était recommandé de prendre pos-

session; tandis que le général Kellermann, partant de Serraglio, arriverait par des rues détournées sur le fort Neuf, dont il avait ordre de s'emparer de vive force. La marche et les opérations de ces trois colonnes devaient être protégées, tant par des batteries et des réserves établies sur des points favorables du faubourg de Capo-di-Monte, que par le feu et des sorties vigoureuses du fort St.-Elme. A la gauche, les deux tiers de la division Duhesme, partagés en deux colonnes commandées par Rusca et Broussier, devaient déboucher par le faubourg de Capoue et le pont de la Madeleine; puis se réunir devant le fort Del-Carmine, dont il leur était prescrit de tenter l'escalade. Le reste, formant réserve, eut la tâche de contenir le faubourg de Capoue, et de s'emparer de la porte de Nola, où tenait encore un rassemblement considérable de Lazzaroni.

Journée du 23 janvier.

Le 23, à la pointe du jour, Girardon donna le signal de l'attaque, en foudroyant du fort St.-Elme, les Lazzaroni qui inondaient les places. Toutes les colonnes se mirent aussitôt en mouvement sur les points qui leur étaient assignés. Quoique surpris par l'occupation du château, les Lazzaroni opposèrent la plus vive résistance; mais elle ne pouvait servir qu'à retarder leur perte. Broussier et Rusca refoulèrent les flots de la multitude qui s'opposait à leur passage, et allaient escalader le fort Del-Carmine, lorsque

la garnison mit bas les armes et demanda quartier. Le rassemblement qui défendait la porte de Nola ne fut pas plus heureux, et abandonna toute son artillerie.

La marche de Kellermann éprouva plus d'obstacles. Il avait en tête le fameux Paggio; lequel, retranché à la hâte assez près de Serraglio, le tint long-temps en échec, avec quelques centaines d'Albanais et de canonniers de marine qui servaient son artillerie avec dextérité. Ce rempart forcé, il lui disputa le terrain pied-à-pied, jusqu'au Largo-del-Castello.

Calvin, quoique protégé par une sortie vigoureuse de Girardon, gagnait peu de terrain. Les deux colonnes, secondées par quelques Napolitains, combattaient au pied du fort; et de ce côté la victoire était encore incertaine.

Michel-le-Fou, chef des Lazzaroni, est fait prisonnier.

Cependant, le général Rusca, près duquel étaient venus se ranger une foule d'habitans, rencontra au Studi, Michel-le-Fou, aussi peu disposé que son collègue à céder le terrain; mais son zèle l'ayant trop exposé, il fut fait prisonnier, et conduit au quartier-général, sur la place Delle-Pigne.

Il calme le peuple.

Cette circonstance, assez indifférente en apparence, décida pourtant de la reddition de Naples. Championnet ayant accueilli ce prisonnier avec bonté, lui ayant promis de respecter St.-Janvier, et accompagné cette promesse d'offres

non moins séduisantes pour ce Lazzaroni, il s'établit son intermédiaire auprès du peuple ; et, moyennant une garde d'honneur envoyée au Saint, et une distribution de quelques écus, l'effervescence de la multitude se calma. Cette population exaspérée qui, peu d'instans auparavant, jurait de s'ensevelir sous les ruines de Naples, jeta ses armes, et fit succéder aux cris de mort, celui de *vivent les Français !* Championnet profita habilement de cette mobilité ; tous les forts furent occupés ; des réserves bivouaquèrent sur les principales places ; et le reste de l'armée campa sur les hauteurs qui dominent la ville.

Soumission de Naples. Proclama- de la république parthéno-péenne.

Naples était conquis. Soixante pièces de canon, 6 drapeaux et 20 mille prisonniers furent les fruits de cette courte campagne; mais l'armée française avait chèrement payé ces trophées, par la perte de 2 mille de ses braves, tués ou blessés. Championnet la récompensa de ses travaux, en la proclamant armée de Naples. Cette cérémonie, qui eut lieu avec toute la solennité dont elle était susceptible, fut précédée d'une déclaration où le général appelait les Napolitains à la liberté, et les rassurait sur les vues ultérieures du directoire.

Le général Duhesme, nommé commandant de la place, fut chargé d'opérer le désarmement des Lazzaroni. Cette mesure, commandée par la sûreté commune des troupes et des habitans

de cette cité populeuse, n'éprouva pas de résistance. Championnet sans attendre que le cabinet du Luxembourg eût envoyé de nouvelles instructions, et sûr d'agir dans ses vues, abolit la royauté et proclama la république parthénopéenne, dont il confia l'administration à un comité de 21 membres, présidé par Charles Laubert.

Nous parlerons, dans le chapitre 87, des institutions de ce nouveau gouvernement, ainsi que des expéditions partielles, dirigées contre les villes ou communes qui refusèrent de se soumettre.

CHAPITRE LXXXIII.

Plan de campagne des différens partis. — Jourdan passe le Rhin et s'avance au-devant des Autrichiens. — Bernadotte s'empare de Manheim et somme Philipsbourg. — Masséna envahit les Grisons. — Affaires de Feldkirch, de Tauffers, de Nauders, d'Ostrach, de Luciensteig. — Bataille de Stockach. — Retraite de l'armée du Danube. — Massacre des plénipotentiaires français à Rastadt.

LA conquête de Naples dont le directoire s'enorgueillissait tant, était loin de diminuer les chances de succès de l'Autriche, et le conseil aulique trouvait dans l'histoire moderne plus d'un exemple pour s'en consoler.

Il n'était pas nécessaire de se reporter au temps de François Ier (1), et de se rappeler l'influence qu'une expédition semblable au fond de la péninsule avait exercée sur la bataille de Pavie.

(1) François Ier, en détachant 10 mille hommes sur Naples, 6 mille sur Gênes, prépara la défaite de Pavie que ses fautes dans la journée même achevèrent.

Tout militaire expérimenté savait que le sort du royaume de Naples se déciderait sur le Pô, et que plus il y aurait de Français en Calabre, plus il serait facile de leur reprendre la Lombardie.

Le cabinet de Vienne pouvait sans trop de présomption se flatter de faire cette conquête; car le directoire, qui soulevait l'Europe par tant d'envahissemens, ne se trouvait pas avoir plus de 200 mille hommes disponibles pour conjurer l'orage amoncelé sur la France. Si dans les siècles précédens cette force avait paru suffisante pour soutenir de grandes guerres, il n'en était pas de même, après que la révolution eut tendu tous les ressorts des puissances, et au moment où chacune d'elles s'empressait à l'envi de doubler son état militaire.

Fausses combinaisons du directoire.

Le plan de campagne du gouvernement français ne fut pas moins digne de blâme que sa politique; au lieu de réunir ses forces en deux masses, et de sacrifier les accessoires, du moins jusqu'à ce que la victoire et la levée de la conscription lui eussent fourni les moyens de s'étendre au gré de son ambition, il s'appliqua en quelque sorte à cumuler ses fautes. Sur 110 mille hommes qui se trouvaient en Italie, plus de 30 mille demeurèrent engouffrés au fond de la presqu'île napolitaine, ou à Rome; 15 mille furent employés à soumettre le Piémont et la Toscane; et à peine resta-t-il 50 mille combattans à pré-

senter sur l'Adige aux forces de l'Autriche réunies à celles de Suwarow.

En Allemagne on ne commit pas moins de fautes dans la distribution et la direction des masses. Au lieu de considérer la Suisse uniquement comme un point de départ avantageux, et de s'appliquer à réunir 90 mille hommes entre le Haut-Danube et Constance, on voulut faire entrer dans le front d'opérations, un pays sauvage, couvert de montagnes arides, hors d'état de nourrir ses propres habitans, à plus forte raison une armée nombreuse. On affecta ainsi la moitié de l'armée d'Allemagne à la conquête des Alpes Rhétiennes, depuis le Splugen jusqu'aux défilés du Vorarlberg; exposant ces 30 mille hommes à une course dangereuse, si l'ennemi triomphait sur le Danube; et laissant, à 38 mille combattans et au général Jourdan, la pénible tâche de lutter contre la masse et l'élite des forces autrichiennes conduites par un grand capitaine.

Détail du plan arrêté.

Quoi qu'il en soit, la marche que prenaient les affaires, et la réponse évasive faite par les Cercles à la note des plénipotentiaires de Rastadt, prouvant que la guerre allait recommencer, on crut important de prendre l'initiative pour frapper un coup décisif en Italie ou en Allemagne, avant que les Russes joignissent les armées impériales. Résolution très-sage, si l'on eût été en

mesure; mais qui devait hâter un fâcheux dénoûment, dès qu'on n'avait rien préparé pour assurer un succès. La conscription venant d'être instituée tout récemment, il fallait un travail préparatoire assez long pour en arrêter les rôles, opérer le tirage, assembler et faire partir les hommes. Les troubles de Belgique, la crainte de la Vendée, l'embarras des élections, avaient porté le directoire à retenir dans l'intérieur un certain nombre de troupes (1); et les armées affaiblies manquaient des principales choses nécessaires à la guerre.

Cependant, un plan d'opérations attribué à Lahorie, sous-chef d'état-major de Moreau, et que revendique Jourdan (2), fut envoyé aux généraux en chef des diverses armées républicaines. Suivant ses dispositions, l'armée de Mayence, forte de 45 mille hommes, devait passer le Rhin à Kehl et à Huningue, traverser les montagnes noires, s'emparer des sources du Danube, et prendre position entre ce fleuve et Brégentz.

---

(1) Milet-Mureau, qui venait de prendre le porte-feuille de la guerre des mains de Schérer, dans sa correspondance avec le général Jourdan, attribue aux élections la nécessité de conserver autant de troupes en France.

(2) Le plan de Jourdan, à peu près semblable, exigeait 320 mille hommes, dont 60 mille pour Naples. Quoique défectueux dans ses détails, il était pourtant possible qu'il réussît avec des forces aussi considérables.

En cas que les Autrichiens ne fussent pas encore en mesure, il était enjoint au général Jourdan, auquel le directoire en confia le commandement, de se porter rapidement sur le Haut-Lech, afin de les empêcher de le passer. Le but principal de cette armée était de favoriser l'invasion des Grisons et du Tyrol, et d'occuper les débouchés de cette dernière province en Bavière, aussitôt qu'elle aurait pénétré dans la vallée de l'Iser.

Masséna, à la tête de 30 mille hommes, fut chargé de passer le Rhin entre Brégentz et Mayenfeld, et de porter sa gauche et son centre sur Brégentz. Maîtresse de Coire et de Brégentz, l'armée d'Helvétie devait s'avancer sur l'Inn, et s'emparer d'Inspruck, pendant que l'aile droite, renforcée d'une brigade tirée de l'armée d'Italie, marcherait de Bormio sur Glurenz, pour se saisir de la vallée du Haut-Adige, et descendre sur Botzen pour tourner cette ligne. Mouvement inconcevable; car il reposait sur l'opinion bizarre que deux ou trois brigades portées aux sources d'un fleuve suffiraient pour déloger une armée de 80 mille hommes, victorieuse au point décisif.

Un corps d'observation sous Bernadotte, qu'on pensait porter à 48 mille hommes, était destiné à former les blocus de Manheim et Philipsbourg, à fournir les garnisons des autres places du Rhin, à couvrir les ponts, et enfin à appuyer, par des démonstrations sur le Meyn, le Necker et l'Enz,

les opérations de l'armée du Danube. Les deux corps précédens furent mis sous les ordres du général Jourdan dont ils devaient recevoir l'impulsion.

L'armée d'Italie, forte de 50 mille hommes non compris les auxiliaires Liguriens, Cisalpins et Piémontais, devait porter son aile gauche sur Trente, tandis que le centre et la droite passant l'Adige vers Vérone, pousseraient l'ennemi derrière la Brenta et la Piave. Le commandement de celle-ci, d'abord destiné à Joubert, fut ensuite donné à Schérer qui abandonna le portefeuille de la guerre pour se charger de cette tâche délicate, dont on lui dissimula toutes les difficultés, en l'autorisant, si les circonstances l'exigeaient, à rappeler de Brixen le corps détaché pour soutenir l'armée de Masséna; il lui était recommandé de se tenir prêt à envahir la Toscane au premier ordre.

Une cinquième armée, sous Macdonald, fut chargée d'achever la conquête du royaume de Naples, et de fournir des secours aux garnisons de Malte et de Corfou.

Quinze mille hommes restaient sous Brune en Batavie, pour la protéger contre les attaques des Anglais et les tentatives des stathoudériens, de concert avec l'armée nationale (1).

---

(1) On n'a pas compris dans ces évaluations l'armée batave, dont

Ainsi le directoire, avec 170 mille hommes disséminés des bords de l'Adige à l'embouchure du Meyn, espérait s'emparer du saillant que forment le Tyrol et le Vorarlberg sur les états héréditaires de l'Autriche, tourner l'armée impériale d'Italie, et la couper à jamais de celle qui opérerait sur les bords du Danube. Ce plan, aussi gigantesque dans son ensemble que vicieux dans ses détails, était basé sur la fausse maxime que la possession des montagnes rend maître des grandes vallées. En visant à transporter le théâtre de la guerre en Tyrol, au lieu de le placer dans la vallée du Danube, on oublia que la conquête de ce pays était d'autant moins assurée, qu'on n'était maître ni de Feldkirch ni de la vallée de l'Adige; que d'un côté, il n'y aurait de communication entre l'armée d'Italie et l'armée d'Helvétie que par le Splugen; que de l'autre, cette dernière se lierait difficilement à l'armée du Danube, lorsqu'elle aurait dépassé le lac de Constance. Ajoutez qu'en disséminant les troupes en Allemagne, en Suisse, en Italie, on s'enlevait la faculté de frapper un grand coup sur l'un de ces points à l'ouverture de la campagne;

---

la force s'élevait à 20 mille hommes; elle ne comptait guère que pour la défense de ses côtes, et dès que les hostilités n'en approchaient pas, il fallait la regarder comme une force négative. Il en était de même des milices helvétiques.

et que, partager en cinq armées les forces en Italie et sur le Rhin, c'était les faire écraser successivement pour s'occuper d'accessoires insignifians. Il était facile de voir pourtant que la conquête du royaume de Naples ne serait qu'éphémère, si l'armée principale était battue sur l'Adige; et que la possession d'Ehrenbreitstein, de Philipsbourg et de Manheim servirait bien peu, si celle du Danube éprouvait des revers sur la rive droite du Rhin.

D'ailleurs, quand bien même le plan de campagne eût été mieux conçu, il aurait fallu d'autres moyens que ceux alors à la disposition du directoire pour le faire réussir; car au lieu de 170 mille hommes, il ne s'en trouva que 128 mille à mettre en action. Après deux ans de paix, les cadres se trouvaient considérablement réduits: la cavalerie était faible et généralement mal montée; l'artillerie et le train des vivres manquaient de chevaux; une foule de braves officiers avaient été mis à la réforme par une économie mal entendue; ceux qui restaient sous les drapeaux étaient dégoûtés par l'espèce d'abandon dans lequel on avait laissé la troupe; l'armée d'observation n'existait encore que sur le papier; et, quoique sur la fin de 1798 on eût décrété une levée de 200 mille conscrits, et la formation de 18 bataillons suisses, à peine 40 mille hommes avaient-ils renforcé les cadres; le

reste s'assemblait encore dans les places frontières pour y être organisé en bataillons de garnison. Pour tout dire en un mot, on n'avait fait que des préparatifs insuffisans, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur, pour soutenir une guerre de longue haleine : négligence impardonnable dont on a voulu conclure que le directoire désirait la paix ; si cela était vrai, il faut convenir que depuis 1797, il s'abusait étrangement sur les moyens de la conserver.

Préparatifs de l'Autriche.

L'Autriche avait mieux employé son temps : ses armées étaient belles, nombreuses, bien disciplinées et pourvues d'un immense matériel. L'Empereur, certain de l'arrivée prochaine d'un corps auxiliaire russe, voulait laisser aux Français tout l'odieux de l'agression, et n'avait point encore arrêté le système d'opérations à suivre. Pour parer néanmoins à tout événement, trois corps d'armée avaient été réunis derrière le Lech, dans le Tyrol et sur l'Adige. Le premier sous les ordres du prince Charles, fort de 54 mille fantassins et 24 mille chevaux, cantonnait en Bavière; le général Hotze, qui lui était subordonné, gardait outre cela le Vorarlberg et les frontières des Grisons avec 26 mille hommes, dont 1,400 de cavalerie.

L'armée du Tyrol composée de 44 mille hommes d'infanterie et 2,600 chevaux, sous le comte de Bellegarde, occupait la vallée de l'Inn et le

Tyrol méridional, et avait détaché le général Auffemberg dans les Grisons avec une division de 7 mille fantassins. Cette réunion de 72 mille hommes dans les montagnes du Tyrol et du Vorarlberg, était une faute grave dans les dispositions du cabinet de Vienne; il aurait dû dès le principe, renforcer l'armée de l'Archiduc de la moitié de ces troupes, puisque le succès de la campagne dépendait de la première victoire entre le Danube et le Rhin.

L'armée d'Italie comptait 85 mille hommes, dont 11 mille de cavalerie, y compris les deux divisions qui étaient encore entre la Muhr et l'Izonzo : en sorte que le total des trois armées formait près de 240 mille combattans, indépendamment des 60 mille Russes attendus en trois colonnes différentes.

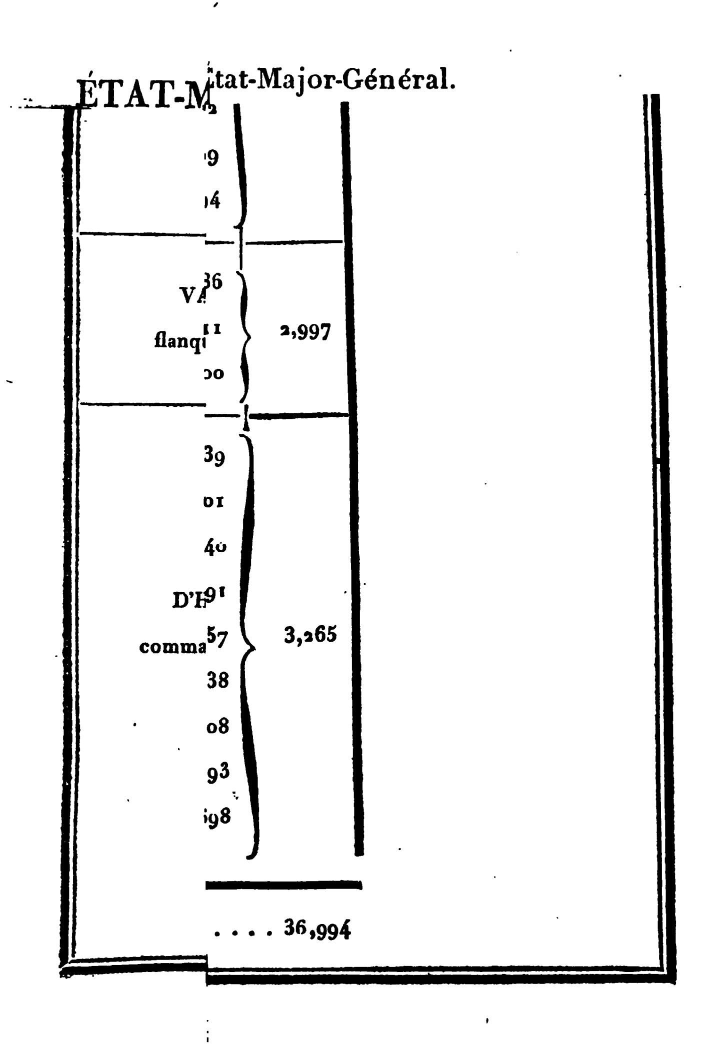
L'armée de Jourdan passe le Rhin et s'avance par la Forêt-Noire.

Le cabinet autrichien n'ayant pas répondu à la note par laquelle le directoire exigeait impérieusement le renvoi des Russes, les généraux français reçurent l'ordre de passer le Rhin, et de se conformer à leurs instructions. Jourdan fit son mouvement le 1er mars, et son armée, après avoir traversé les ponts de Kehl et de Bâle, entra en Souabe sur quatre colonnes. (*Voyez le Tableau ci-joint*). Celle de droite, aux ordres de Férino, marcha par les villes forestières sur Blumberg, en même temps que trois bataillons de l'armée d'Helvétie venaient s'établir à Schaff-

14, page 96.

ÉTAT [illegible] POQUE DU 1er MARS 1799.

ÉTAT-M [illegible] tat-Major-Général.



	2	
	9	
	4	
V	36	
flanq	11	2,997
	00	
	39	
	01	
	40	
D'H	91	
comma	57	3,265
	38	
	08	
	93	
	98	
	. . . .	36,994

hausen, pour lier les opérations de Jourdan et de Masséna. La réserve sous d'Haupoult, franchit le val d'Enfer, se dirigeant sur Loffingen et Breunlingen. La troisième colonne, commandée par le général en chef, composée de l'avant-garde, de la division Souham et du grand parc, remonta la vallée de la Kintzig, et vint déboucher sur Villiugen. La division St.-Cyr, formant l'extrême gauche, prit la vallée de la Renchen, et s'avança par Freudenstadt à Rothweil (1). Ces divers mouvemens furent terminés le 6, et l'armée, portée au-delà des montagnes noires, prit des cantonnemens entre Rothweil, Blumberg et Tuttlingen qu'occupait l'avant-garde : le total de ses forces n'excédait pas 38 mille hommes, dont 8 mille de cavalerie, au lieu de 46 mille qu'elle devait avoir d'après les dispositions du plan général.

Bernadotte occupe Manheim et investit Philipsbourg.

De son côté, Bernadotte passa le Rhin le même jour que Jourdan. Son armée, s'il est permis de donner ce nom à une division forte à peine de 8 mille hommes, marcha sur Manheim dont elle s'empara sans résistance, et se porta aussitôt devant Philipsbourg. Le rheingrave de Salm qui y commandait une garnison de 2 mille Palatins, fut sommé inutilement, et se couvrit par des

(1) On peut suivre tous ces mouvemens sur la carte en quatre feuilles, que nous avons fait dresser pour cet ouvrage.

inondations; ce qui força de laisser un petit corps devant cette place avant d'aller prendre position à Heilbronn.

Jusqueslà, il n'y avait pas de déclaration de guerre; et, quoiqu'aux termes du traité de Campo-Formio le passage du Rhin fût une véritable hostilité, les proclamations du directoire ne présentaient la marche de l'armée que comme une mesure de précaution.

Cette circonstance contribua, dit-on, à augmenter l'incertitude de Jourdan, et le détermina à séjourner jusqu'au 13 mars au revers oriental de la Forêt-Noire, au lieu de marcher vivement sur Waldsée et Saulgau pour accélérer sa jonction avec l'armée d'Helvétie.

Il est plus probable néanmoins que cette stagnation fut le résultat d'un vice dans les combinaisons du plan de campagne, et que l'armée du Danube ne pouvait prendre la direction au nord-est du lac de Constance, qu'autant qu'elle eût été sûre d'y rencontrer celle de Masséna.

Bien loin de compter sur cette jonction, Jourdan, incertain de ce qui se passait dans les Grisons, et craignant que l'Archiduc ne gagnât son extrême gauche, avant que Bernadotte ne fût en mesure de l'appuyer, dut nécessairement mettre beaucoup de circonspection dans sa marche.

L'Archiduc passe le

D'ailleurs, quelque activité qu'il y eût apportée, il n'aurait point pris l'Archiduc en défaut.

Aussitôt que ce prince eut connaissance du passage du Rhin, il se hâta de réunir son armée : dès le 4 mars, son avant-garde, commandée par le général Nauendorf, forte de 9,500 fantassins et 7,800 chevaux, ayant passé le Lech, marcha en trois colonnes sur Biberach, Waldsée, Ravensburg; où elle arriva le 9, et d'où elle lança ses coureurs dans la direction de Pfullendorf : 6 mille hommes furent jetés dans Ulm sous les ordres de Kerpen, et 1,500 dans Ingolstadt : le général Starray qui se trouvait à Neumarck avec 13 mille hommes, eut ordre de se porter sur la Rednitz. Le reste de l'armée impériale, consistant en 37,800 fantassins et 16 mille cavaliers, défila par les ponts d'Augsburg, Landsberg et Schongau, puis vint s'établir le même jour entre la Mindel, la Gunz et l'Iller. Instruit alors de la faiblesse du corps de Bernadotte, l'Archiduc prescrivit à Starray de renoncer à sa marche vers la Franconie pour se rabattre sur Ulm, et de se borner à éclairer la vallée du Necker par des partis.

Lech et s'avance sur l'Iller.

On voit ainsi que tout ce que Jourdan aurait pu tenter, était de s'avancer jusqu'à Stockach dans l'espoir d'y être joint par Masséna qui eût passé à Schaffhausen et Constance; opération formellement contraire au plan général de campagne, et sur laquelle on ne devait dès-lors baser aucune combinaison, bien que le général en chef fût autorisé d'appeler cette armée à lui.

L'armée d'Helvétie envahit les Grisons.

Pendant que l'Archiduc et Jourdan se rapprochaient l'un de l'autre, les hostilités avaient déjà commencé dans les Grisons. Masséna, chargé d'en expulser les Autrichiens, rassembla ses troupes le 5 mars sur la rive gauche du Rhin, et le lendemain matin, en même temps qu'on envoyait sommer le général Auffemberg d'évacuer le pays, les colonnes françaises se mirent en mouvement. La gauche formée de la division Xaintrailles, fut chargée d'entretenir les communications avec l'armée du Danube. La brigade Oudinot passa le Rhin près de Werdenberg, et se porta sur Feldkirch pour empêcher Hotze de renforcer le corps des Grisons. Menard, au centre, devait forcer le passage du fleuve devant Flaesch, enlever les retranchemens de Luciensteig, pendant que le général Demont, originaire de ce pays, et connaissant les lieux, tournerait les hauteurs de Coire en s'emparant des ponts de Reichenau. Enfin, la division Lecourbe pénétrerait à la droite dans l'Engadine, en même temps que Loison, avec sa brigade, devait descendre du St.-Gothard sur Dissentis et se lier à Demont.

Ces dispositions, excellentes pour accabler la faible division des Grisons, paraissaient excentriques, dès qu'il importait avant tout de forcer Feldkirch, et d'opérer de concert avec Jourdan.

Le général

Le général Auffemberg ayant répondu d'une

manière évasive à la sommation de Masséna, fut bientôt attaqué de tous côtés. Demont partit de Veltis, força le pas de Künkel, et se rendit maître des deux ponts au-dessous de Reichenau, où il se maintint malgré les efforts des Autrichiens; il fit filer ensuite par la vallée du Rhin une partie de ses troupes pour prendre à dos le poste de Dissentis qui, à l'aide de 2 mille paysans, avait repoussé le général Loison: ce mouvement dispersa les insurgés, et força le détachement autrichien à poser les armes. Auffemberg est investi à Coire.

La division Menard dut franchir le fleuve sur différens points. Ce général chercha à passer vis-à-vis de Ragaz, et Chabran près de Meyenfeld, afin de contenir le gros des troupes d'Auffemberg. Lorges devait passer au gué de Flaesch pour assaillir à revers les retranchemens de Luciensteig, qu'une petite colonne passée à Azmoos attaquerait de front.

Les bataillons de Lorges se jetèrent bravement dans le Rhin sous un feu meurtrier; vainement ils cherchèrent à le passer à l'aide de quelques charrettes jetées dans le fleuve, ils ne purent réussir à cause de la crue des eaux. Masséna étant parvenu à construire un pont de chevalet auprès d'Azmoos, rappela cette brigade et la porta sur la rive droite, pendant que le général Menard occupait l'ennemi du côté de Meyenfeld par une canonnade. Lorges attaqua

sans succès les retranchemens jusqu'à quatre reprises; ils ne tombèrent que sous les coups redoublés de la réserve, secondée par un bataillon de grenadiers qui gagna les montagnes dominantes; 800 hommes des 1,200 qui les défendaient, furent pris avec 5 pièces de canon.

Auffemberg aurait dû mesurer d'un coup-d'œil tout le péril qui le menaçait, et se replier en toute hâte sur l'Albula pour joindre Laudon dans l'Engadine: il crut de son devoir de défendre le terrain pied à pied; et ayant réuni pendant la nuit ses troupes derrière la Lanquart, à l'exception d'un bataillon laissé à Embs pour observer le général Demont, il se retira à la vue des colonnes françaises sur Zizers et Masans. Chassé successivement de ces deux positions, il se replia sur les hauteurs de Coire, où Masséna le suivit avec la brigade Chabran, après avoir eu soin de jeter sur la route de Davos et dans les montagnes, des partis pour lui couper la retraite vers le Tyrol. Auffemberg expia alors la faute qu'il avait commise: attaquée par des forces supérieures, sa troupe fut mise en déroute: quelques compagnies seulement parvinrent à s'échapper à travers les montagnes; lui-même fut obligé de se rendre avec 2 mille hommes et 10 pièces de canon; le bataillon laissé à Embs subit le même sort.

Oudinot

Dans l'instant où ceci se passait, Oudinot

s'étant avancé le 6 vers Feldkirch, avait failli surprendre le corps de Hotze dispersé dans ses cantonnemens, où il ne semblait pas s'attendre à une irruption si soudaine, car il ignorait encore le 7 au matin le sort de Luciensteig. Instruit que les Français gravissaient déjà le Schellenberg, Hotze ordonna aussitôt le rassemblement de ses troupes, et se mit à la tête des quatre premiers bataillons et de deux escadrons, résolu de tout faire pour rétablir ses communications avec le général Auffemberg. Il rencontra bientôt la colonne d'Oudinot qui le tint d'abord en échec; mais celle-ci ayant été soutenue par une partie des troupes de Lorges qui s'avançait par le chemin de Balzers, le culbuta ensuite, et le poursuivit jusqu'à Feldkirch en lui enlevant un millier de prisonniers et partie de son artillerie.

repousse Hotze à Feldkirch.

Si Lecourbe, au lieu de pousser une pointe dangereuse et isolée sur l'Inn, eût été dirigé à gauche pour seconder Masséna, et lui donner les moyens d'établir une jonction avec Jourdan, ils eussent soutenu Oudinot, et c'en était fait du corps de Hotze comme du camp retranché de Feldkirch.

Loin de prendre cette direction, l'aile droite de l'armée d'Helvétie, commandée par Lecourbe, avait quitté Bellinzona le 7 mars, pour entrer dans l'Engadine. Cette division, après avoir franchi le mont Bernardin, descendit dans la vallée

Lecourbe pénètre dans l'Engadine.

du Rhin postérieur, et arriva à Tusis où elle se partagea en deux colonnes. La première sous la conduite du général Mainoni se dirigea sur les sources de l'Inn, à travers les monts Septimer et Julien; l'autre commandée par Lecourbe remonta l'Albula. La marche de ces deux colonnes, pour atteindre son objet, devait coïncider avec celle du général Dessoles, qui avait l'instruction de déboucher de la Valteline dans la vallée du Haut-Adige; mais diverses circonstances ayant retardé son mouvement, Lecourbe eut à lutter contre toutes les forces autrichiennes.

Dispositions de Bellegarde.

Sa perte eût été certaine, si le général Bellegarde avait su profiter de ses avantages. Dans l'état des choses, il n'y avait pour les Autrichiens qu'un parti à prendre; c'était de laisser à 5 ou 6 mille hommes, renforcés des milices tyroliennes, le soin de couvrir les défilés les plus importans de ce pays; puis de jeter tout le reste du corps de Bellegarde sur l'Ill et Bludenz, afin de s'y réunir à Hotze, de tomber avec 40 mille hommes sur Masséna et Oudinot, et d'enfermer ensuite dans les vallées étroites de l'Engadine les troupes que les Français y avaient imprudemment compromises. A la vérité, le manque total de magasins gênait les opérations de Bellegarde et le retint dans une malheureuse incertitude; le conseil aulique qui voulait tout faire, croyant avoir pourvu à tout en donnant des or-

dres, ne laissait aucune latitude aux généraux; et ceux-ci ne savaient pas prendre sur eux de céder à la loi impérieuse du besoin. Douze à quinze mille hommes n'eussent pas péri de faim en exécutant deux ou trois marches dans la vallée de l'Ill, une des plus riches de cette contrée; et il n'en fallait pas davantage pour accabler Masséna. Bellegarde manqua du coup-d'œil nécessaire pour prendre vivement une telle résolution, ou peu jaloux d'aller se joindre à une armée qui n'était pas sous ses ordres, il crut avoir rempli sa tâche en ordonnant au général Laudon de pourvoir à la défense des diverses entrées du Tyrol. Celui-ci fit sur-le-champ occuper tous les sentiers qui conduisent des vallées de Munster, de Bormio, de Davos et de la Lanquart, dans celle de l'Adige et de l'Inn; ordonna à 2 bataillons cantonnés dans les vals de Puschiavo et de Bregaglia de se replier sur lui; puis réunit en toute hâte 4 bataillons à Zernetz, 5 entre Taufers et Ste.-Marie, et 3 à Nauders. Les débris du corps d'Auffemberg furent placés dans les montagnes de Scaletta et de Fluela, pour couvrir la droite, un bataillon prit poste au Col-de-Tchirfs, et un autre alla s'établir sur les sommités des montagnes de Bormio, pour assurer sa gauche. Le reste des troupes disséminées dans l'intérieur du Tyrol se mit en mouvement sur trois colonnes : 6 bataillons se dirigèrent sur la vallée de l'Ill, 6 au-

tres sur Botzen; la réserve se concentra dans les environs d'Imst et de Landeck.

Lecourbe s'avance sur Martinsbruck.

Certes, quand Bellegarde eût voulu livrer passage aux Français, il n'aurait pu prendre des mesures plus propres à remplir son but. Déjà Lecourbe, profitant de la dissémination de ses troupes, avait forcé le 10 mars, l'entrée de la vallée de l'Inn, et s'était emparé de Pont, tandis que Mainoni entrait à Sylva-Plana. Les 2 bataillons autrichiens qui revenaient des vals Bregaglia et Puschiavo, se trouvant ainsi coupés voulurent se rejeter dans la vallée de l'Adda, et furent pris par les troupes cisalpines du général Lecchi, qui remontèrent le 12 à Tiranno. Laudon partit de Zernetz avec les 4 bataillons qui s'y trouvaient, marcha sur les Français et leur enleva le village de Pont, sans pouvoir cependant les déloger des hauteurs de l'Albula. Son succès fut de courte durée; bientôt attaqué à dos par un détachement que Lecourbe avait dirigé sur Scaletta, il abandonna Zernetz, et se retira sur Martinsbruck, laissant un assez grand nombre de prisonniers. Lecourbe le suivit avec chaleur dans l'espoir de s'emparer de Nauders, point important où se réunit la communication de la vallée de l'Adige avec celle de l'Inn. Mais pour y parvenir, il fallait forcer le poste de Martinsbruck qui fut attaqué le 14 sans succès.

Le général

Laudon voulant profiter de l'avantage que lui

donnait la possession de tous les débouchés du Munster-Thal sur Schuls et Zernetz, avait rassemblé quelques bataillons soutenus de milices tyroliennes; et le 15, il assaillit le flanc droit des Français, pendant que la garnison de Martinsbruck faisait une sortie. Mainoni y fut enlevé dans son quartier-général à Schuls avec quelques grenadiers; mais l'infatigable et audacieux Lecourbe ne laissant qu'un fort détachement devant Martinsbruck, fit volte-face, reprit le village et culbuta les Autrichiens sur la route de Ste.-Marie. Moins heureux le 17 dans une seconde attaque contre Martinsbruck, il fut repoussé à son tour par le général Alcaini, qui fit mettre bas les armes à un bataillon de la 38e, jeté dans les montagnes, pour tourner les retranchemens par le pas de Novella.

Laudon l'attaque.

Enfin, Dessoles étant arrivé à Bormio le 17, replia tous les postes autrichiens. Laudon se retira de Ste.-Marie à Taufers; et le 18, l'avant-garde française vint prendre position à Munster.

Dessoles arrive avec une division d'Italie.

Tel fut le résultat immédiat de l'invasion des Ligues-Grises : la surprise de l'ennemi qui ne s'attendait pas à des hostilités si prochaines, la dispersion de ses forces, et surtout la vigueur de Masséna en assurèrent le succès. Mais autant l'exécution de cette entreprise fait honneur au général français, autant l'opération en elle-même était contraire aux vrais principes de la

guerre, et on ne tarda pas à en acquérir la funeste certitude.

Jourdan passe le Danube.

La nouvelle des premiers succès de Masséna dans les Grisons parvint au général Jourdan, et l'engagea le 12 mars, à se porter en avant. Le lendemain son armée passa le Danube, et vint en quatre marches camper entre le fleuve et le lac de Constance, la gauche à Mengen, le centre à Pfullendorf et la droite à Salmansweiler. L'Archiduc dont les troupes légères couvraient tous ces villages, les fit replier sur Biberach, Buchau, Alschausen et Waldsée : ce prince prévoyant que l'effort de Jourdan serait dirigé contre son centre, aggloméra ses troupes entre Ochsenhausen et Wurzach, attira à lui 4 bataillons de la garnison d'Ulm, et ne laissa sur sa gauche que le général Piaczek avec un corps léger pour observer la division Férino et maintenir ses communications avec Bregentz.

Oudinot tente inutilement d'emporter Feldkirch.

Jourdan trop faible pour rien tenter contre l'Archiduc, avant que l'armée d'observation ne fût en mesure de lui faire passer des renforts, et que la position de Feldkirch n'eût été enlevée, engagea Masséna à renouveler ses efforts pour s'en rendre maître, en lui promettant de le faire appuyer par sa droite. On a pensé généralement qu'il eût mieux manœuvré en attirant à lui l'armée d'Helvétie par Constance. Cette résolution, très-sage avant d'entrer en campagne, pouvait

procurer une victoire passagère dans les plaines de Stockach : elle eût été encore fort bien, si en quittant la Suisse on eût rendu ce pays à sa neutralité. Mais comment abandonner Lecourbe et Dessoles dans la vallée de l'Inn, pour laisser à Hotze et Bellegarde la faculté d'envahir les Cantons suisses, d'en chasser les autorités et d'y rétablir un ordre de choses qui armerait la moitié du pays pour les Impériaux. D'ailleurs il n'était plus temps d'y songer; car Masséna n'avait pas attendu cette invitation pour agir. Comme il ne pouvait abandonner la vallée du Rhin tant que les Impériaux tenaient Feldkirch, il les fit assaillir le 14 par le général Oudinot, qui échoua non-seulement dans l'attaque du camp retranché, mais aussi dans la tentative qu'il fit pour passer l'Ill, et jeter un pont sur le Rhin en face de Meiningen.

Masséna renouvelle ces tentatives.

Ce mauvais succès, loin de décourager Masséna, lui impose le devoir de se venger. Les renseignemens qu'il reçoit sur les opérations de l'ennemi l'y excitent encore. Il apprend que Hotze, inquiété des progrès de la division Férino sur le lac de Constance, venait de se porter avec 10 mille hommes entre Bregentz et Leuthofen, pour défendre le passage de la Leibach, et que 6 mille hommes seulement de troupes régulières, avec quelques bataillons de la levée en masse, gardaient les retranchemens de Feldkirch. Jamais

moment ne parut plus favorable pour s'emparer d'un poste dont la possession était en quelque sorte le gage de tous les succès ultérieurs de la campagne, puisqu'elle ouvrait la communication avec l'armée du Danube et rendait maître du principal débouché du Vorarlberg dans le Tyrol : avantage inappréciable et qui justifie de reste tous les efforts qu'on fit pour l'obtenir.

Le 22 mars, le général en chef réunit à cet effet la division Menard aux troupes d'Oudinot : celui-ci fut chargé d'établir une batterie sur le Schellemberg qui dominait la rive gauche de l'Ill, pour voir s'il ne serait pas possible de chasser les Autrichiens des retranchemens par une forte canonnade. Cette tentative n'ayant pas réussi, Masséna se décida à les emporter de vive force; entreprise hardie, comme on le verra par la description suivante.

La ville de Feldkirch, située sur la rive droite de l'Ill, dans un étroit vallon formé d'un côté par les rochers du contrefort qui sépare la vallée du Rhin de celle de Jamina, et de l'autre par un mamelon à travers lequel l'Ill s'est creusé un passage, offre une position formidable. Le chemin de Coire à Bregentz qui côtoie le pied de ce contrefort est resserré à une petite demi-lieue de Feldkirch, par une plaine marécageuse où se dégagent les torrens qui se précipitent des hauteurs. La route de Rheineck à Bludentz, remon-

tant la rive droite de l'Ill, est traversée près de Feldkirch, au point où cette rivière s'est creusé son lit, par un défilé de 200 toises de profondeur très-aisé à défendre.

Description du poste de Feldkirch.

L'Artezemberg, partie du mamelon situé sur la rive droite de l'Ill, de même que le contrefort qui lui est opposé, ne présentant de tous côtés que des flancs rocailleux impraticables aux piétons les plus intrépides, on s'était borné à en couvrir le pied par des flèches, mais on avait fortement retranché le village d'Altenstadt à l'ouverture du vallon, à l'embranchement des chemins de Bregentz et de Ranckweil (1).

Le Blazemberg à gauche de l'Ill, ainsi que la croupe du contrefort principal, était sillonné par quelques sentiers; un double système de retranchemens bien ordonné les liait l'un à l'autre, depuis le village de Diffis jusqu'à la forêt située au pied des montagnes. D'autres ouvrages avaient été construits au-dessus de St.-Michel (pointe occidentale du Blazemberg la plus accessible), afin de mieux résister à l'ennemi s'il eût tenté de s'établir sur le contrefort de Schellemberg, qui borne la plaine dans une direction à peu près parallèle sur une étendue de 5 ou 600 toises. Outre cela des retranchemens détachés avaient été élevés sur le contrefort principal en avant

(1) Voyez la carte de Souabe, de Cotta.

de Gallmist, et la lisière du bois qui le tapisse de même qu'un ravin remontant vers sa crête furent garnis d'abatis.

Les Français y sont repoussés avec perte.

Telle était la position qu'il s'agissait d'enlever. Tout fut disposé pour l'attaque de vive force, qui eut lieu sur quatre colonnes. La plus considérable, formée par la brigade Oudinot et les grenadiers réunis, s'avança de Nendlen par la grande route sur les retranchemens. La seconde colonne forte de deux bataillons seulement, passa l'Ill au gué de Nofels pour prendre l'ennemi à revers, si la chose était praticable; les deux autres se dirigèrent à droite et à gauche des ouvrages de Blazemberg. Les Autrichiens couronnaient toutes les hauteurs avec une nombreuse artillerie, et les approches de leur position ainsi que les pentes des montagnes se trouvaient hérissées d'abatis. Ces obstacles ne firent qu'irriter l'ardeur des Français : la colonne de Masséna attaqua de front les retranchemens, pendant qu'un détachement les tournait sur la droite par les bois de Gallmist. Malgré la grêle de boulets et de mitraille qui éclaircissaient les rangs des Français, ils étaient sur le point de triompher, lorsque le général Jellachich qui venait de repousser les trois petites colonnes, fit gravir les hauteurs dominantes par quatre compagnies, soutenues des chasseurs tyroliens, et se porta avec sa réserve sur les grenadiers

républicains. Cette manœuvre fut décisive : assaillis de front par des troupes fraîches, et écrasés par les balles et les pierres que les Tyroliens faisaient pleuvoir du haut des montagnes, ils furent forcés de plier, et se retirèrent sur le moulin de Nendlen. Après cette malheureuse entreprise qui lui coûta près de 3 mille hommes, Masséna se borna à garder le Luciensteig, et alla établir son quartier-général à Coire; Oudinot repassa le Rhin, et prit position à Rheineck.

Opérations dans la vallée de Glürns.

Sur ces entrefaites, Lecourbe qui venait de recevoir quelques bataillons de renfort, combina avec le général Dessoles une attaque simultanée dans les vallées de l'Inn et de l'Adige. Ce dernier quitta Ste.-Marie dans la nuit du 24 au 25, et marcha sur Taufers, que Laudon défendait avec 8 bataillons. Les Autrichiens occupaient deux lignes de retranchemens armés de 16 pièces de canon; la première, couverte par le ruisseau de Vallarola, appuyait sa gauche au lit encaissé du Rambach, et sa droite à des montagnes; elle était protégée par sa seconde ligne, placée à 300 pas en arrière : outre cela, 5 à 600 hommes d'infanterie légère gardaient les hauteurs des deux côtés de la vallée.

Succès brillant de Dessoles à Taufers.

Dessoles saisit en maître l'unique moyen qui s'offrait d'attaquer avec quelques chances de succès, sans artillerie, un ennemi non-seulement supérieur en nombre, mais encore protégé de

redoutes et de gros canon. Le lit du torrent que es Autrichiens avaient compté pour un obstacle, présentait un chemin tout frayé pour manœuvrer à l'abri de leur feu, déborder la ligne et l'attaquer même à revers. Dessoles s'en aperçoit et prend son parti en un clin-d'œil : il débouche le 25 au matin de Munster, culbute les avant-postes autrichiens, et dirige aussitôt 3 bataillons sur Bundweil, pendant qu'un cordon de tirailleurs amusait l'ennemi sur le front du Vallarola. Arrivée à hauteur du hameau, cette colonne se jette dans le lit du Rambach, le suit jusqu'en face de Taufers, puis sortant du ravin, s'empare de ce village et de la route de Glürns. Cette manœuvre non moins hardie que savante décide la victoire. Dessoles à la tête du reste de sa brigade aborde les retranchemens par le pont de Vallarola, la 39e les escalade avec intrépidité, les Cisalpins soutiennent l'attaque à la gauche : les Autrichiens ainsi pris entre deux feux, et enfoncés sur tous les points, laissèrent mille hommes sur la place, outre 4 mille prisonniers, et toute l'artillerie, qui tombèrent au pouvoir des Français.

Laudon coupé par Lecourbe est détruit.

Laudon avec le reste voulut chercher un refuge à Nauders, mais arrivé au col de Reschen, il y reçut la fatale nouvelle que cette ville venait d'être enlevée par Lecourbe. Sa position était affreuse, et il ne lui resta d'autre salut que de

s'enfoncer avec 3 à 400 hommes dans les glaciers de Gebatsch (1), où il faillit périr dans les neiges en voulant gagner Imst ou Landeck.

En effet, Lecourbe n'avait pas été moins heureux que son collègue : la même manœuvre lui valut un semblable résultat. Informé que 2 bataillons seulement gardaient Martinsbruck sur la rive gauche de l'Inn, et que la réserve de 4 bataillons sous les ordres du général de Briey, cantonnait à Nauders à la rive droite, tandis que les Tyroliens tenaient les montagnes jusqu'à Reschen entre Glürns et Nauders, il résolut de forcer la chaîne des derniers, puis de tomber sur Briey pour prendre ainsi l'ennemi à revers. Loison reçut à cet effet l'ordre de passer l'Inn entre Ramis et Strada, afin de gravir les hautes montagnes qui bordent sa rive droite, jusqu'alors jugées inaccessibles; il devait déboucher ensuite par la route de Reschen, et prendre en flanc la position de Nauders, en même temps qu'un détachement qui était parvenu sur la hauteur de St.-Norbert l'assaillirait de front. Après une marche aussi hardie que pénible, et un combat où les Impériaux perdirent beaucoup de monde, Loison les rejeta en désordre sur Finstermüntz, et les força d'abandonner les 2 bataillons de Mar-

(1) Voyez la carte en quatre feuilles.

tinsbruck qui, renonçant à l'espoir d'être secourus, se rendirent prisonniers.

Jamais succès n'avait été plus brillant et mieux mérité. Il faut connaître ces contrées âpres, sauvages et couvertes de neiges la plus grande partie de l'année, pour apprécier tout ce que les troupes eurent à souffrir dans cette glorieuse mais trop inutile expédition. Les généraux républicains n'y déployèrent pas moins de talens que leurs soldats de résignation, de courage et de dévouement.

Après cette double victoire, qui compensait en quelque sorte l'échec éprouvé devant Feldkirch, Dessoles s'empara de Glürns, et Lecourbe poussa son avant-garde jusqu'à Pfünds sur la route de Landeck. Mais les réserves placées dans cette ville et à Laas les forcèrent de s'arrêter. Le général Bellegarde, dont l'armée jointe aux milices du pays s'élevait à plus de 40 mille combattans, venait enfin de recevoir l'ordre de prendre l'offensive, et les deux corps français ne pouvaient opposer que 12 mille combattans à cette masse imposante. Cette extrême disproportion, et plus encore la divergence de leur ligne d'opérations de celles des armées principales devaient donc finir par les contraindre à la retraite. Les événemens de Souabe hâtèrent le dénoûment.

Jourdan

Jourdan avait reçu le 19 mars, à son quartier-

général de Stockach, la nouvelle de la déclaration de guerre à l'Autriche, et en même temps une invitation pressante du directoire d'attaquer. Tous les rapports s'accordant à assurer que l'Archiduc était encore derrière la Mindel, il se décida à porter en avant l'armée du Danube, en appuyant sur sa droite, afin de faciliter les entreprises de celle d'Helvétie contre Feldkirch. En conséquence la division Férino vint s'établir le 20 à Barendorf sur l'Aach, petite rivière qui se jette dans le lac de Constance à Buchorn, et observa les débouchés de Ravensburg. Souham campa en avant de Pfullendorf sur la route d'Ostrach, et forma avec la cavalerie du général d'Haupoult, la réserve de l'armée. L'avant-garde sous les ordres de Lefebvre se porta derrière l'Ostrach sur les hauteurs du village de ce nom, et fit occuper Magenbach ainsi que les chemins de Einhardt, de Habsthal, de Wangen et de Jetkofen (1). Enfin la division St.-Cyr, placée en avant de Mengen, éclaira le cours de l'Ostrach jusqu'à son confluent, en se liant par la droite aux troupes du général Lefebvre. Les flanqueurs de Vandamme devaient prendre poste sur la rive gauche du Danube en face de Sigma-

s'avance sur l'Aach.

(1) Quelque surchargée que soit la carte annoncée, il ne faut pas s'attendre à y trouver tous les villages cités dans un combat; mais se contenter des indications principales.

ringen ; mais les habitans des vallées de la Kintzig et d'Oberkirch, ayant répandu le bruit que le prince Charles avait tourné la gauche des Français, et marchait sur Kehl, les administrations prirent l'alarme et se sauvèrent à Strasbourg où le général Châteauneuf-Randon appela à la hâte les gardes nationales de l'Alsace, en informant par courrier le général Jourdan des prétendus dangers qu'il courait. Celui-ci n'étant pas à même de vérifier d'abord la fausseté de ces bruits, craignit que l'Archiduc n'y eût donné lieu par quelque mouvement sérieux, et détacha le corps de Vandamme vers la vallée du Necker, ce qui l'empêcha de venir prendre le poste qui lui avait été assigné. Ce malheureux incident ne fut pas au reste le seul qui favorisa l'ennemi ; il eut pourtant un résultat heureux, celui de prouver le zèle patriotique des braves Alsaciens, dont on aurait pu profiter pour lever des gardes nationales propres à la défense des places, et renforcer les armées d'un bon nombre de bataillons employés à ce service.

L'Archiduc marche contre lui.

Le prince Charles qui occupait des cantonnemens resserrés entre Ochsenhausen et Wurzach, ne voulant point laisser l'initiative à son adversaire, porta son armée le 18 à Biberach, et arriva le 19 sur la Schussen. Son avant-garde renforcée de 9 bataillons et 4 escadrons replia les avant-postes français derrière l'Ostrach. Le

gros de son armée se concentra entre Saulgau et Alschausen. Dès-lors Jourdan qui avait compté avoir le temps de faire ses dernières dispositions pour livrer bataille, se trouva dans la nécessité de la recevoir dans une position trop étendue, ou de battre en retraite en perdant tous les avantages qu'il s'était flatté de recueillir de sa marche offensive.

Dispositions pour l'attaque.

Dans la nuit du 20 au 21, l'Archiduc fit ses dispositions d'attaque pour le lendemain. La rivière qui le séparait de Jourdan coule dans un vallon marécageux qu'on ne peut franchir que par les chemins qui, de Saulgau et d'Alschausen, aboutissent à Ostrach. C'était donc sur ces points qu'il résolut de porter ses forces. Il partagea son armée en trois grandes divisions : la première forte de 11 bataillons et 20 escadrons, commandée par le prince de Furstemberg, se rassembla derrière Fulgenstadt; elle devait chasser les Français de Friedberg, repousser St.-Cyr des hauteurs en avant de Mengen, passer l'Ostrach à Einhardt, et se rabattre ensuite sur Pfullendorf. La 2e, dirigée par l'Archiduc en personne, composée de 22 bataillons et 50 escadrons, se réunit à Clostersiessen, en avant de Saulgau, pour marcher sur Ostrach par le grand chemin : le général Wallis débouchant d'Alschaussen devait suivre la même direction avec 15 bataillons et 42 escadrons. Ainsi 50 mille

hommes allaient fondre sur le point d'Ostrach, défendu par la seule division Lefebvre, forte à peine de 9 mille hommes, toutes armes comprises.

Combat d'Ostrach.

Le 21, à la pointe du jour, les colonnes autrichiennes s'ébranlèrent, et assaillirent en un instant tous les avant-postes français. Jourdan, averti par Lefebvre de cette attaque inattendue, ne désespéra pas de faire face à l'ennemi. D'abord craignant que l'Archiduc ne tournât sa droite en pénétrant entre les sources de l'Aach et de l'Ostrach, il ordonna à Souham de porter un détachement à la défense de ces défilés, et de renforcer l'avant-garde avec 2 bataillons et 6 pièces de canon. La cavalerie de réserve fut réunie dans la plaine de Pfullendorf pour protéger au besoin la retraite de l'avant-garde. St.-Cyr fut engagé à se tenir sur ses gardes, à réunir sa division et à occuper fortement le bois d'Altenweiler qui le liait à la division Lefebvre.

Cependant le général Nauendorf avec l'avant-garde de l'Archiduc, ayant fait enlever par la brigade Giulay les hauteurs boisées entre Davidweiler et Ostrach, la 25e légère qui les défendait se retira sur Einhardt, Jetkofen et Ostrach, dont elle rompit les ponts. Wallis, qui aurait dû tomber à Honkirch sur 1,500 hommes d'infanterie et 800 chevaux que Lefebvre y avait envoyés la veille sous la conduite de l'adjudant-général

Fontaine, n'éprouva aucun obstacle, parce que ce détachement en avait été rappelé à temps. Cependant, quelque diligence qu'eut faite Fontaine pour échapper, lorsqu'il eut dépassé Weiler, il s'aperçut que les troupes de la colonne du centre étaient déjà dans la vallée de l'Ostrach, et crut prudent de se jeter par sa gauche vers Riedhausen, où après avoir soutenu un vigoureux engagement avec les flanqueurs de l'attaque de gauche, il parvint à effectuer heureusement sa jonction avec le général Decaen, envoyé par Souham pour garder ces défilés avec la 2e de ligne, un régiment de dragons et 2 pièces de canon.

Le général Meerfeld, commandant l'avant-garde de la colonne de droite, détacha de Friedberg le régiment de Wenckeim qui replia de Hohentengen les avant-postes de St.-Cyr, tandis que le gros marcha par Rupperweiler sur Einhard : après en avoir délogé les détachemens qui s'y étaient retirés de Davidsweiler, il se rabattit sur Ostrach.

Le chemin ainsi ouvert, le prince de Furstemberg croyait arriver sans obstacle, lorsque St.-Cyr, ralliant les troupes qui venaient de plier, passa l'Ostrach, culbuta à son tour le régiment de Wenckeim, et parut tout à coup sur le flanc droit de la colonne autrichienne. Le prince, ne jugeant pas que ce retour offensif fût

dangereux, se contenta d'envoyer à la rencontre des Français 5 bataillons et 12 escadrons, qui les ramenèrent à Hohentengen où le combat s'engagea sérieusement sans fixer toutefois l'attention du général autrichien qui continua sa route sur Einhardt avec le reste de ses troupes. Alors l'Archiduc, maître de toutes les hauteurs, développa sa nombreuse cavalerie sur leurs pentes, et y fit amener de l'artillerie.

De son côté, Jourdan accourut de Pfullendorf; lors même qu'il n'eût pas approuvé les dispositions défensives de Lefebvre, il n'était plus temps de les changer : cependant le général en chef témoigna qu'il ne désespérait point de se maintenir, et chercha à communiquer sa confiance aux troupes; mais elles étaient trop disséminées et trop faibles pour soutenir longtemps un choc aussi inégal. Decaen s'étendait à droite vers Riedhausen avec 4 mille fantassins et mille chevaux, contenus par de simples flanqueurs. St.-Cyr, à six lieues de là, disputait Hohentengen à des forces égales, et tout l'espace du centre était gardé par de faibles postes dispersés devant Ostrach, Einhardt et Wangen.

De telles mesures n'étaient pas capables d'arrêter les Impériaux. Aussitôt que les colonnes furent formées, l'Archiduc fit mine d'attaquer le village d'Ostrach contre lequel il détacha 2 ou 3 bataillons; mais ce n'était qu'une ruse pour

attirer l'attention de son adversaire sur ce point, et tandis que ce village était pris et perdu, deux colonnes chacune de 8 bataillons formés en masse passaient le ruisseau au gué. Les postes de la 25e légère furent bientôt culbutés. En vain Lefebvre voulut la secourir en portant de ce côté la cavalerie de Klein et son bataillon de réserve; ces faibles moyens ne purent l'empêcher de plier, et les Autrichiens gravirent les hauteurs qui forment la berge gauche du bassin de l'Ostrach.

Jourdan ordonne une retraite devenue indispensable.

Dans cette position, Jourdan ne se dissimulant point le danger de tenir plus long-temps, donna l'ordre de la retraite sur Pfullendorf; Ostrach fut évacué et son pont coupé à la vue de l'ennemi. Il était temps; car le prince de Furstemberg, après plusieurs tentatives, s'était rendu maître d'Einhardt, et commençait à gravir le chemin qui mène à Pfullendorf. La 7e demi-brigade, détachée par Souham, arriva fort à propos pour soutenir la retraite qui s'effectua d'ailleurs en bon ordre sous la protection de la cavalerie du général d'Haupoult. S'il était aisé à Decaen qui n'avait personne devant lui de se retirer sur l'Andel, il n'en était pas de même pour St.-Cyr qui, déjà se trouvait coupé de Pfüllendorf. Aussi reçut-il l'ordre de se diriger sur Mœskirch, où il arriva heureusement après avoir rallié les détachemens qu'il avait sur la rive gauche du Danube à Sigmaringen et Schérer; malgré les efforts de

l'ennemi pour l'entamer au passage de l'Ostrach.

L'Archiduc poussa ses troupes légères sur l'Andelbach; mais comme tous les ponts avaient été rompus, il remit au lendemain son attaque sur Pfullendorf, se proposant de la diriger par Denkingen afin d'isoler tout-à-fait la division Férino: son aile droite campa à Magenbuch, et le reste de l'armée entre Kalkreut et Burgweiler.

Cette affaire coûta un peu plus de 2 mille hommes à chaque parti. Outre l'importance d'un premier revers à l'ouverture de la campagne, elle mit la division Férino en danger d'être prise. Il faut imputer la perte de la ligne de l'Ostrach, au grand intervalle qui séparait les divisions françaises. Si le corps de Vandamme eût été à la droite du Danube, St.-Cyr eût pu se porter de Mengen sur les hauteurs qui dominent les gués de Wangen et d'Einhardt, et les défendre avec succès. D'un autre côté on doit regretter que le détachement du général Decaen ait été employé à un objet qu'un ou deux escadrons de dragons eussent aussi bien rempli; finalement les réserves n'étaient point assez rapprochées de la ligne pour être d'aucun secours, aussi a-t-on vu qu'elles n'arrivèrent que lorsque l'action était déjà décidée.

Les Français se retirent derrière Stockach.

Jourdan ne voulut pas courir les chances d'un second combat à Pfullendorf, avant d'avoir réuni toutes ses forces. Il avait déjà expédié au général

Férino l'ordre de se replier par Salmansweiler sur Stockach, et dans la nuit du 21 au 22 mars, il fit exécuter le même mouvement aux autres divisions; le centre s'établit à Stockach, la droite au-dessus de Bodmann, et la gauche au Danube près de Friedingen. L'armée française passa la journée dans cette position; mais Jourdan ne la trouvant pas assez forte, se remit en marche: le général St.-Cyr vint camper sur les hauteurs de Tuttlingen; les divisions Souham, Lefebvre et d'Haupoult se déployèrent sur le plateau d'Engen, celle de Férino appuya sa droite à Hohentweil. Le corps de flanqueurs du général Vandamme resta sur la rive gauche aux environs de Friedingen.

L'Archiduc les suit.

L'armée autrichienne loin de songer à inquiéter la retraite des Français, séjourna le 23 aux environs de Pfullendorf, et ne se dirigea sur Stockach que le lendemain. L'avant-garde forte de 11 bataillons et 34 escadrons traversa cette ville, et se porta en trois colonnes sur les routes de Liptingen, d'Aach et d'Orsingen. Un parti marcha sur Radolfzell pour pénétrer vers Constance, et le gros de l'armée vint prendre position en avant de Stockach. Treize bataillons et 24 escadrons formant l'aile gauche occupèrent le plateau que borde la Stockach entre Wahlwies et Nenzingen. Le centre fort de 9 bataillons et 13 escadrons campa entre la ville et la mon-

tagne du Nellemberg. Quinze bataillons et 24 escadrons s'établirent sur la droite, face au hameau de Mahlspüren, flanqués par la forêt que traversent les chemins de Liptingen et de Neuhaus-ob-Eck (1).

Combats d'avant-garde.

Pendant que l'Archiduc formait sa ligne de bataille, les trois colonnes de son avant-garde attaquaient les avant-postes français. Les généraux Nauendorf et Schwarzenberg replièrent d'abord ceux de Férino et de Souham à Singen et Engen; les républicains ayant été soutenus, l'ennemi fut rejeté au-delà de Aach et de Steusslingen, mais un renfort de 4 bataillons lui permit d'y rentrer avant la nuit. Meerfeld eut un engagement plus sérieux avec la division St.-Cyr qui défendait le débouché de Stockach sur Liptingen. Il parvint à s'emparer de ce village ainsi que de Neuhaus-ob-Eck, où renforcé de 5 bataillons, il se maintint nonobstant les efforts réitérés de St.-Cyr, et couvrit ainsi le flanc droit de l'armée impériale.

Incertitude de l'Archiduc.

Cependant l'Archiduc était arrivé au point où il fallait se décider à entrer en Suisse, ou à diriger ses opérations vers les sources du Danube;

---

(1) On peut suivre toute la bataille de Stockach sur la planche 28; seulement les mouvemens tracés étant ceux des deux batailles livrées en 1800 sur le même terrain, on a eu soin d'indiquer ceux de 1799 sur un papillon.

mais bien que le premier parti lui parût préférable, il n'osait s'y déterminer, parce qu'il n'avait pas d'idée précise de la position et des projets de son adversaire. Il n'était pas invraisemblable que Jourdan, après avoir acquis la certitude de la supériorité numérique des Autrichiens, ne cherchât à éviter une bataille, dans l'intention de prendre une position sur la rive droite du Rhin entre le lac de Constance et Schaffhausen, pour attirer à lui une partie de l'armée d'Helvétie, et tenir ainsi les Impériaux en échec, jusqu'à ce que la fortune lui offrît une occasion plus favorable de reprendre l'offensive. Il fallait donc avant tout lui surprendre son secret, et ce fut dans cette vue qu'après avoir renforcé Nauendorf de 3 bataillons et 12 escadrons, le prince se proposa de pousser le lendemain sur Aach une forte reconnaissance, tandis que le comte de Meerfeld chercherait à débusquer St.-Cyr du bois où il s'était maintenu la veille.

Jourdan se décide à l'attaquer.

De son côté, Jourdan pénétré de l'importance de Stockach où aboutissent toutes les routes de Suisse, de Souabe et de la vallée du Necker, et ne pouvant d'ailleurs continuer sa retraite sans compromettre ses communications avec Masséna, avait résolu d'attaquer les Autrichiens. Averti par les démonstrations de la journée, des projets de l'Archiduc, il voulut le prévenir, et

le 25, à quatre heures du matin, toute son armée s'ébranla. Les généraux Férino et Souham marchant le premier par Steusslingen, et le second par Aach, devaient se réunir devant Stockach. Soult qui avait remplacé Lefebvre blessé à Ostrach, se dirigeait avec l'avant-garde par Emingen-ob-Eck, soutenu par la réserve de cavalerie; sa tâche était d'appuyer le mouvement que St.-Cyr avait ordre de faire sur Liptingen, avec l'aile gauche renforcée de la division Vandamme.

Ce projet eût été passable si le point de départ des différentes divisions n'avait pas été beaucoup trop étendu pour qu'on pût compter qu'elles arrivassent simultanément à celui de concentration; inconvénient qui provenait du défaut des positions de la veille. Dans l'emplacement respectif des armées, Jourdan aurait dû d'abord réunir la sienne ou vers Liptingen ou autour d'Aach, afin de faire effort à volonté sur la droite ou la gauche des Impériaux, tandis que Férino ou Vandamme les eût tenus en échec sur l'aile opposée. De cette manière, il eût mis toutes les chances en sa faveur; car, en attaquant la droite, il refoulait l'armée autrichienne sur Stockach, vrai coupe-gorge où elle eût laissé au moins toute son artillerie. L'effort était-il dirigé contre la gauche? Alors il leur enlevait la communication du Tyrol, et les rejetait sur Ulm.

Cette dernière manœuvre semblait préféra-

ble; car pour l'exécuter il suffisait de concentrer Férino et Souham vers Orsingen sur la route directe de Schaffhouse, et tout le reste de ses forces à Aigeltingen, couvrant la route d'Engen: c'était renoncer, il est vrai, à la route de Strasbourg; mais dans l'état des choses, celles de Schaffhouse et d'Engen étaient préférables, puisqu'en cas d'échec on pouvait atteindre le Rhin en une seule marche et opérer la jonction avec l'armée d'Helvétie.

L'éloignement des colonnes françaises du champ de bataille, laissa l'honneur des premiers coups de la journée aux Autrichiens. Meerfeld, aux termes de ses instructions, s'était déjà emparé à 5 heures d'Emingen-ob-Eck, lorsque l'apparition des colonnes de Soult le força à jeter une partie de ses troupes dans le bois qui sépare ce village de celui de Liptingen, pour couvrir sa retraite. Mais le général Mortier qui venait de reprendre Emingen avec la 25e, gagna par le bois la gauche des Impériaux, pendant que Soult avec 6 bataillons et 4 régimens de cavalerie, débouchait sur la route et refoulait l'ennemi devant lui. Cette attaque fut si vigoureuse que Meerfeld ne put tenir à Liptingen; ses troupes rompues se réfugièrent en désordre dans les bois qui bordent la route de Stockach. Deux bataillons et 3 escadrons seulement résistèrent un instant à l'entrée de la forêt du Grauholz, dont

Soult bat Meerfeld à Liptingen.

ils furent bientôt chassés : l'infanterie gagna Stockach, et la cavalerie se jeta sur la route de Mœskirch pour couvrir les derrières.

St.-Cyr débouche sur Neuhaus

Pendant que l'avant-garde française obtenait ces avantages, l'aile gauche sous les ordres de St.-Cyr, débouchait sur trois colonnes de Tuttlingen, de Mulheim et de Friedingen. Les deux dernières commandées par les généraux Vandamme et Walther culbutèrent l'ennemi et vinrent se former devant Neuhausen-ob-Eck, où la brigade Legrand ne tarda pas à les joindre.

Jourdan le détache sur Mœskirch.

Jourdan témoin des succès de l'avant-garde, bien qu'il n'eût aucune nouvelle de Férino ni de Souham, supposa qu'ils occuperaient assez le prince Charles pour l'empêcher de dégarnir sa gauche et de rétablir le combat de Liptingen. Il ordonna donc à Soult de se mettre à la poursuite de l'ennemi, et détacha St.-Cyr sur Mœskirch, afin de prévenir à Pfullendorf l'armée autrichienne dont la retraite lui paraissait infaillible. Ce mouvement était une faute grave; car on ne pouvait se dissimuler que la troupe de Meerfeld ne fût qu'un détachement, et qu'on allait disséminer ses forces à l'instant même d'aborder le gros de l'armée ennemie. Pour assurer la victoire, il n'y avait guère qu'un moyen : la presque impossibilité de forcer le centre au Nellenberg indiquait qu'il fallait se jeter en masse ou sur la droite ou sur la gauche des Impériaux;

l'attaque de cette dernière convenait mieux pour se lier avec Masséna, car l'inconvénient de longer entre Wahlwies et le lac de Constance eût été atténué par la facilité qu'offrait la presqu'île de Petershausen pour la retraite. Mais l'affaire étant déjà engagée dans une autre direction, il ne restait qu'à tenter un effort par la gauche contre la droite de l'Archiduc; manœuvre d'autant plus naturelle que le gros de l'armée se trouvait plus à portée de ce point, et que l'avantage déjà obtenu sur Meerfeld y promettait des succès certains. Jourdan aurait dû diriger à l'instant même Souham, Soult, St.-Cyr et Vandamme sur Raithaslach, tandis que Férino eût inquiété la gauche des Impériaux.

Dispositions de l'Archiduc.

Cependant l'Archiduc, qui dès le matin s'était porté sur la route de Aach pour faire la reconnaissance projetée, n'eut pas plutôt appris l'échec essuyé par Meerfeld, que laissant au général Nauendorf le soin d'observer la division Souham qui commençait à se déployer, il partit au galop pour sa droite: au lieu d'y diriger une bonne partie de ses forces, il se fit suivre seulement par 6 bataillons de grenadiers et 12 escadrons de cuirassiers placés en réserve dans la plaine en arrière de Nellenberg. Douze autres escadrons prirent position près de Stockach pour soutenir la retraite en cas d'échec, et 6 furent lancés sous la conduite du prince de Wurtemberg, sur

la route de Mœskirch, pour contenir les flanqueurs de Vandamme.

Efforts des deux partis dans le bois de Liptingen.

Pendant que le prince Charles faisait à la hâte ces dernières dispositions, le comte de Wallis qui commandait son centre, avait prescrit aux 8 bataillons placés en face de Malhspüren, d'exécuter un changement de front à droite pour s'établir à cheval sur la chaussée de Liptingen, et ordonné au prince d'Anhalt-Kœthen d'appuyer la gauche de cette nouvelle ligne avec sa cavalerie. Les débris du corps de Meerfeld se reformaient derrière cette division, lorsque Soult qui avait pénétré dans le bois de Buswinkel, fit attaquer vigoureusement les Autrichiens. Ils pliaient déjà de toutes parts; mais l'arrivée de l'Archiduc ranima leur courage. Ce prince les ramena à la charge, et le combat recommença avec plus de fureur; bientôt toute la division Soult se trouva engagée.

Les deux partis se battaient avec une égale opiniâtreté. Trois fois les Français s'élancèrent au pas de charge sur la ligne autrichienne, et trois fois ils furent repoussés. Toutefois celle-ci éprouvait les pertes les plus sensibles. Le prince de Furstemberg, fut tué, de même que le prince d'Anhalt-Bernbourg, colonel du régiment de l'Empereur, avec une foule de vaillans officiers. Depuis plusieurs heures les chances étaient variées, et la victoire flottait incertaine, lorsque

la colonne de renforts qu'attendait l'Archiduc vint faire pencher la balance de son côté. Jourdan qui n'avait pas de réserve d'infanterie à lui opposer, et dont les troupes étaient accablées de fatigue, voyant des bataillons frais se porter sur sa droite, ordonna à Soult de se retirer, en combattant, sur la cavalerie de d'Haupoult déployée dans la plaine de Liptingen; il détacha aussi le général Klein avec deux régimens de cette arme, pour surveiller les débouchés par lesquels l'ennemi pouvait se glisser sur les derrières de l'armée. Se faisant néanmoins toujours illusion sur le véritable état des choses, et ne renonçant pas à remporter la victoire, au lieu d'appeler St.-Cyr à son secours, le général en chef lui recommanda de presser sa marche sur Mœskirch, de détacher Vandamme avec 1,200 hommes d'infanterie et 600 chevaux sur les derrières des Autrichiens, et se borna à lui demander un seul régiment de renfort.

Les réserves de l'Archiduc décident la victoire.

Sur ces entrefaites, le comte de Kollovrath déboucha de la forêt, à la tête de 6 bataillons de grenadiers et de 12 escadrons de cuirassiers de la réserve autrichienne. Aussitôt l'Archiduc porta 2 bataillons sur la hauteur de Neuhaus, pendant que les autres se déployèrent en seconde ligne, et que les cuirassiers se formaient à droite. Jourdan, témoin de ce mouvement, voulut faire un dernier effort pour rejeter l'ennemi dans le

bois. Il ordonna à d'Haupoult de charger la cavalerie autrichienne, tandis que les généraux Mortier et Leval, avec la 25e légère, les 53e et 67e de ligne, aborderaient l'infanterie et l'empêcheraient de déboucher. La 8e, détachée par St.-Cyr, qui venait d'arriver, eut la tâche de gagner le flanc de l'Archiduc par le ravin d'Edenstetten.

Jourdan déploie un courage inutile.

La charge de la réserve de cavalerie se fit sans ensemble et trop tard. Les cuirassiers de Nassau et de Mack soutinrent le choc sans être rompus, et tombant à leur tour sur les Français, les culbutèrent sur Liptingen. En vain Jourdan voulut rallier les carabiniers et les ramener à l'ennemi, sa voix fut méconnue et lui-même entraîné dans le tourbillon des fuyards. Cette déroute força l'infanterie à la retraite; elle s'effectua avec une attitude beaucoup plus ferme qu'on ne devait s'y attendre après tant de fatigues; mais la 8e, abandonnée à elle-même dans le ravin, fut enveloppée et prise presqu'entièrement, après avoir vu tomber son chef et la plupart de ses officiers. L'Archiduc, craignant de compromettre le succès qu'il venait d'obtenir, arrêta la poursuite et forma sa ligne face à Neuhaus-ob-Eck et Liptingen. Jourdan se retira derrière ce dernier village, et de part et d'autre l'on se canonna jusqu'à la nuit.

Belle

St.-Cyr averti de l'issue du combat de Liptin-

gen, jugea promptement tout le danger de sa position : certain qu'il lui serait impossible de rejoindre l'armée vers Tuttlingen. Il se décida, sans perdre une minute, à gagner Sigmaringen, afin d'y surprendre le passage du Danube, dont tout faisait croire qu'un détachement autrichien gardait le pont. Cette résolution, la seule au reste qu'il y eût à prendre, sauva l'aile gauche d'une ruine inévitable; on se saisit du pont, les troupes le passèrent dans la nuit, et opérèrent le lendemain leur retraite par la rive gauche. Vandamme, de son côté, rejoignit heureusement la division Soult, après avoir été repoussé de Millingen et de Schwandorf par la cavalerie du prince de Wurtemberg.

retraite de St.-Cyr.

Pendant que ceci se passait au centre et à la gauche, Férino et Souham avaient attaqué les corps de Schwarzenberg et de Nauendorf dans leurs positions. Ceux-ci, conformément aux instructions de l'Archiduc, replièrent leurs troupes éparses, et après avoir défendu assez long-temps Aach et Steusslingen, vinrent se former entre Orsingen et Eigeltingen dans les bois d'Erlen. Férino ayant réussi à les en déloger après un vigoureux engagement, marcha sur Nenzingen, dont il s'empara à trois heures, ainsi que des hauteurs qui le dominent. Il croyait s'y lier au général Souham qu'il supposait sur la route de Stockach; mais celui-ci s'étant arrêté sans motif

Le centre et la droite des Français sont contenus.

à Eigeltingen, se contenta de pousser la brigade Decaen en avant du village; ainsi de ce côté, comme à la gauche, le but de Jourdan fut manqué, puisqu'une seule division ne suffisait pas pour forcer la gauche et le centre de l'Archiduc. Férino fit cependant quelques tentatives contre le Nellenberg et Wahlwies, mais elles furent déjouées par le général Staader qui occupait encore avec des forces imposantes le beau plateau dont le pied est baigné par la Stockach.

Résultats de cette bataille

Ainsi finit la bataille de Stockach qui porta quelque atteinte à la réputation de Jourdan, tout en faisant briller sa valeur d'un nouvel éclat. L'on n'attribua point en France sa défaite au retard ni au peu d'ensemble de la charge de cavalerie différée par d'Haupoult; mais bien au détachement prématuré de St.-Cyr sur Mœskirch, au moment même où sa présence eût été si nécessaire pour rétablir l'équilibre des forces. On ne sut aucun gré du courage personnel que Jourdan avait déployé; et à la faveur des plaintes qui s'élevèrent contre lui, le général qui avait compromis par sa désobéissance l'honneur d'un corps jusqu'alors sans tache, échappa à l'animadversion de tous.

Quelque désastreuse que cette journée fût pour les Français, les Autrichiens n'en recueillirent cependant pas grands trophées; les pertes furent à peu près balancées; l'armée ré-

publicaine même partagea le champ de bataille, et se retira le lendemain sans être entamée. Toutefois comme elle se trouvait déjà partagée en trois corps, trop éloignés les uns des autres, pour se réunir sur-le-champ et prendre une attitude imposante, elle fut forcée de renoncer à l'espoir de se lier à l'armée d'Helvétie : jonction qui, dans l'état des choses, était absolument nécessaire pour donner quelque consistance aux opérations de la campagne. Réduite à moins de 30 mille combattans, dont le tiers encore était isolé et sans communications avec le reste, il devenait impossible qu'elle se soutînt devant les forces nombreuses de l'Archiduc : Jourdan battit donc en retraite, afin de réunir ses divisions éparses. Il pouvait se retirer en Suisse par Stein et Schaffhausen; mais un mouvement de flanc en présence d'une armée victorieuse qui ne comptait pas moins de 20 mille chevaux, lui parut trop scabreux : d'ailleurs une faute en nécessite souvent une autre, et il devenait urgent de ne pas abandonner St.-Cyr au milieu de l'armée ennemie. Ces raisons, jointes aux promesses de renforts que lui donnait journellement le directoire, décidèrent donc le général en chef à regagner les débouchés des montagnes Noires.

Retraite de l'armée française.

Le 26, après une fausse attaque sur Wahlwies, qui réussit à attirer l'attention des Autrichiens, l'armée du Danube commença son mouvement.

La brigade Rubi passa le Rhin à Schaffhausen et rentra sous les ordres du général Xaintrailles. Férino coucha à Singen, et prit le lendemain position entre Lofingen et Unadingen. Les divisions Soult, Souham et d'Haupoult s'établirent entre Donaueschingen et Villingen, après avoir détruit tous les ponts du Danube. St.-Cyr qui avait forcé sa marche, arriva à Rothweil et se lia par des postes au reste de l'armée.

L'Archiduc ne poursuit pas assez vivement.

L'étendue de cette nouvelle ligne aurait donné beau jeu à l'Archiduc, s'il eût porté rapidement la totalité de ses forces en avant; mais voulant attendre le corps de Starray qui le rejoignit le 28, il ne lança que son avant-garde, renforcée de 6 bataillons et 24 escadrons à la poursuite des républicains, et concentra le reste de ses troupes aux environs de Liptingen.

L'apparition des coureurs autrichiens sur la droite de Rothweil, fit craindre à Jourdan que l'Archiduc ne cherchât à le tourner, et le 31 mars il continua sa retraite. Férino occupa Neustadt et garda l'entrée de la vallée par des postes à Rottembach et Lenzkirch. Les généraux Soult et Souham campèrent sur le plateau de Brenz-Ebene, couvrant leurs flancs par des détachemens à Furstwangen, Tryberg et Schramberg. St.-Cyr marcha sur Freudenstadt et le Kniebis. Le général Vandamme observa les débouchés de Schiltach, et lia la division de gau-

che à celles du centre. La cavalerie de réserve rentra dans la vallée du Rhin.

Ernouf remplace Jourdan et hâte sa retraite.

L'armée française était dans cette position depuis quatre jours, et Jourdan, malade, venait d'en remettre le commandement provisoire au chef d'état-major Ernouf, lorsque l'avant-garde autrichienne réussit à pénétrer le 3 avril entre l'aile droite et le centre. De forts partis enlevèrent Peterzell et St.-Georges et menacèrent par Tryberg le flanc des divisions Soult et Souham, pendant que d'autres têtes de colonnes se montraient du côté de Schiltach. Ernouf croyant avoir toute l'armée impériale sur les bras, fit replier dans la nuit du 3 au 4, les divisions du centre par la vallée de la Kintzig, prescrivit à celle de droite de gagner le Rhin par le val d'Enfer, et à St.-Cyr de se retirer par Oberkirch. Le 5, le général Férino repassa le fleuve à Vieux-Brisach, et après avoir laissé 3 bataillons dans cette place, dirigea le reste de son infanterie par la rive gauche sur Bâle. Souham et Soult prirent position à Gengenbach, St.-Cyr à Renchen et à Appenweier. Toutes ces troupes traversèrent le pont de Kehl, le 6 avril, ne laissant sur la rive droite que des postes d'observation.

L'Archiduc enchaîné par les ordres du cabinet ne poursuit pas

Les Autrichiens perdirent cette occasion unique d'écraser les républicains dans leur retraite précipitée; toutefois, il y aurait de l'injustice à en attribuer la faute à l'Archiduc. S'il mit d'abord

de la lenteur à recueillir les fruits de sa victoire, ses vues furent ensuite entravées par le cabinet de Vienne, qui lui défendit de quitter les bords du lac de Constance, sous prétexte que son mouvement offensif laisserait le Tyrol en butte aux attaques de Masséna. Le prince abreuvé de dégoûts et trop sensible peut-être aux contrariétés qu'on lui suscitait tous les jours, cantonna de dépit l'armée entre Engen et Wahlwies, et porta son quartier-général à Stockach. Quatre bataillons et 8 escadrons observèrent le cours du Rhin, depuis Eglisau jusqu'à Constance. Un camp intermédiaire de 7 bataillons et 13 escadrons, fut établi à Singen. Enfin 18 bataillons et 64 escadrons formèrent un corps séparé avec lequel le général Starray dut interdire aux Français l'accès de la Forêt-Noire. Pour remplir cet objet, il concentra 10 bataillons et 28 escadrons aux environs de Villingen, afin de tomber en forces sur ce qui voudrait déboucher. Le reste de ce corps garda toutes les issues depuis Neustadt jusqu'à Freudenstadt, et jeta des partis dans la vallée du Rhin.

Bernadotte se retire derrière le Rhin.

La retraite de l'armée du Danube entraîna celle de l'armée d'observation. Bernadotte qui avait, comme nous l'avons dit plus haut, poussé jusqu'à Heilbronn et formé l'investissement de Philipsbourg, travaillait déjà à établir des batteries incendiaires, lorsqu'il fut obligé de repasser

le Rhin. Cette armée prétendue ne se composait encore, malgré toutes les promesses du ministre de la guerre que de 3 demi-brigades d'infanterie et 5 régimens de cavalerie. Il en laissa la direction au général Collaud, et partit pour Paris. Le directoire accepta en même temps la démission de Jourdan, et réunit ses troupes, ainsi que celles de Bernadotte, sous le commandement de Masséna.

Masséna remplace Jourdan.

Ce malheureux début prouva aux présomptueux directeurs toute l'ineptie de leur plan. Ils avaient commencé la guerre sans en avoir préparé les moyens, croyant réellement que 70 mille Français divisés, suffisaient pour vaincre 130 mille Autrichiens beaucoup plus concentrés. Cette lutte inégale ne fut pas au reste sans gloire pour les généraux et les soldats de la république; et l'on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de la témérité du gouvernement français, ou de l'inconcevable timidité du conseil aulique, qui tira si peu de parti de ses premiers avantages.

Massacre des plénipotentiaires français à Rastadt.

La stupeur que causa un événement si peu attendu, et pourtant si facile à prévoir, fut bientôt dissipée par le dénoûment tragique de l'interminable congrès de Rastadt. En entrant en Souabe, Jourdan avait déclaré Rastadt ville neutre, et donné une sauve-garde au congrès. Cette situation favorisait les desseins de la France, qui voulait détacher les princes de l'Empire de

l'alliance de l'Autriche: déjà la tournure des négociations promettait au directoire un plein succès, quand la bataille de Stockach et la retraite de l'armée du Danube firent tout à coup pencher la balance diplomatique du côté du vainqueur. Dès-lors aussi le cabinet de Vienne prétendit régler le sort du midi de l'Allemagne. Désirant connaître jusqu'à quel point les princes de l'Empire s'étaient avancés vis-à-vis du Directoire, il chargea le comte de Lehrbach, son ministre plénipotentiaire, d'aviser aux moyens de se procurer leur correspondance avec les négociateurs républicains. Celui-ci n'en trouva pas de plus sûr que de faire enlever le caisson de la légation française, au moment de la rupture du congrès, et fut autorisé par sa Cour à requérir du prince Charles les troupes nécessaires à ce coup de main. L'Archiduc les refusa d'abord, objectant que ses soldats ne devaient pas se mêler d'affaires diplomatiques; mais le comte de Lehrbach, ayant exhibé de nouveaux ordres, l'Archiduc fut obligé de mettre à sa disposition un détachement des hussards de Szeckler. Le colonel de ce corps fut mis dans la confidence. L'officier chargé de l'expédition devait seulement enlever le caisson de la chancellerie, en extraire les papiers, et par occasion administrer la bastonnade à Jean Debry et Bonnier, en punition de la hauteur qu'ils avaient mise dans leurs relations di-

plomatiques. Roberjeot, ancien condisciple du ministre autrichien et lié d'amitié avec lui, avait été nominativement excepté de cette dernière mesure.

Après le départ du comte de Lerhbach qui fut attendre dans les environs le succès de ses manoeuvres, les hussards vinrent rôder autour de Rastadt. Le congrès ayant adressé des réclamations qui ne furent pas écoutées, se hâta de se dissoudre. Les plénipotentiaires français devaient partir le 28 avril; mais dans la soirée du 19, ils furent sommés de se retirer sur-le-champ, la ville devant être occupée militairement le lendemain. Ils se mirent donc en route la même nuit pour Strasbourg. A peine étaient-ils sortis de Rastadt, que les hussards à l'affût de leur proie, enveloppèrent les voitures; mais oubliant leur consigne, ces soldats ivres pour la plupart frappèrent les envoyés sans distinction de personnes du tranchant de leurs sabres, et laissèrent sur la place Bonnier et Roberjeot. Jean Debry, blessé au bras et à la tête, se sauva, comme par miracle, et fut au point du jour chercher un asile chez le ministre de Prusse.

Suites de cet attentat.

Cette violation inouïe des droits les plus sacrés, produisit en France l'effet d'une commotion électrique. De toutes parts retentirent des cris de vengeance, et l'esprit national prit un instant l'énergique physionomie de 1793. Le di-

rectoire profita de cet élan d'un peuple généreux pour compléter ses armées; et dès lors la levée de la conscription s'opéra sans contrainte. Les ennemis du gouvernement rejetèrent sur lui cette catastrophe et l'accusèrent de l'avoir méditée pour détruire tout espoir de paix. A part l'atrocité de cette inculpation, il y entre trop de folie pour qu'on puisse la discuter sérieusement. Il suffit de remarquer que si le directoire s'était rendu coupable de cet attentat, le nombre de ceux qui durent y participer, et le laps de temps qui s'est écoulé depuis, auraient rendu impossible l'ensevelissement d'un pareil secret. L'Autriche n'y entra également pour rien, sinon de fait, au moins d'intention. Puissante et victorieuse, elle n'avait aucun intérêt à commettre ce crime; il fut le résultat des fausses mesures du comte de Lehrbach et de la brutalité des soldats chargés d'une expédition qui demandait plus d'adresse que de force.

CHAPITRE LXXXIV.

Ouverture de la campagne en Italie. — Position et force des armées. — Plans d'opérations des deux partis. — Affaires devant Vérone. — Bataille de Magnano. — Passage du Mincio par les Autrichiens. — Retraite de l'armée française derrière l'Oglio. — Prise de Corfou par l'escadre combinée russo-turque.

Etat des deux partis en Italie.

QUOIQUE l'Italie fût encore destinée à devenir le théâtre des principaux événemens de cette campagne, les efforts de la maison d'Autriche ne se portèrent pas d'abord de ce côté; et les hostilités y commencèrent vingt jours plus tard qu'en Allemagne et en Helvétie. Ce n'est pas que tout n'eût été préparé de longue main par le conseil aulique, pour rentrer en lice; mais la défaite inattendue de l'armée napolitaine, les délais apportés à la marche des Russes (1) étaient de puissans motifs pour retarder l'ouverture de

(1) Le corps de Suwarof ayant été passé en revue à Olmutz le 11 décembre, pouvait être facilement à Vérone à la fin de janvier: on ignore pourquoi il n'y arriva qu'en avril.

la campagne, que l'Autriche n'avait d'ailleurs aucun intérêt à trop précipiter.

Etat des forces autrichiennes.

L'armée impériale, forte de 10 compagnies de chasseurs, 63 bataillons et 34 escadrons, comptait au commencement de mars, plus de 60 mille combattans dont 6 mille à cheval, répartis en 5 divisions cantonnées entre le Tagliamento et l'Adige. Indépendamment de cette armée, un corps de 24 bataillons et 26 escadrons, formant environ 25 mille hommes dont 5,700 de cavalerie, cantonnait en Carinthie, en Croatie et en Dalmatie; en sorte qu'on pouvait estimer la masse des forces autrichiennes destinées à agir en Italie, à 84 mille combattans (1). *Voy. le Tableau ci-contre.* Chaque bataillon traînait deux pièces de campagne; outre cela le parc de l'armée renfermait 173 bouches à feu de tout calibre; enfin, un équipage de siége de 80 pièces bien attelées et approvisionnées avait été réuni à Palma-Nova.

Situation des Français

Il existait à la même époque 116 mille Français en Italie, comme on le verra par le *Tableau ci-joint*; mais il s'en fallait de beaucoup que ce nombre pût entrer en ligne contre les Autrichiens. D'abord l'armée de Naples, forte de 30

---

(1) Un mémoire du général Chasteler la porte à 94 mille, avec les garnisons de Venise et du Frioul.

ÉTAT DE SITALIE,

DIVISIONS.	BRIGA	ERVATIONS.
	KLÉN	
	T	
Garnison de Venise.	Mon	
A Trieste.	. .	a-Nova n'a pas été née.
En Carinthie	. .	
A Trévise.	. .	

Non compris 2 mill t se réunir à l'armée à Brescia; elle ille hommes de milices tyroliennes.

)E L'ARMÉE D'IT

)TAL.	DÉSIGNATIOMENS.		FORCE.	TOTAL.
		·t d'autre part.		46,366
7,347	VALTELINE.	. . . .	2,000	5,091
		. . . .	2,000	
		ment d'expéd.	500	
		.s	200	
		.e	48	
		e et sapeurs. .	343	
7,706	TOSCANE.	. . . .	900	6,400
		. . . .	1,000	
		. . . .	1,000	
		ıtaise	1,240	
		ıe.	1,500	
		ie	700	
7,373		e légère. . . .	60	

mille hommes, devait achever la conquête de ce royaume : ensuite 23 bataillons de conscrits mal armés et non habillés, joints à tous les dépôts de cavalerie, suffisaient à peine pour garder les places du Piémont et de la république cisalpine. L'armée d'Italie, proprement dite, se trouvait réduite à 57,800 hommes, desquels il fallait encore soustraire la division Gauthier, malheureusement destinée à conquérir et garder la Toscane ; et la brigade Dessoles, qui dut passer de la Valteline dans les Grisons, pour lier les armées d'Helvétie et du Danube avec celle d'Italie. On voit donc que les forces disponibles pour les premiers chocs sur l'Adige n'excédaient pas 46 mille combattans, dont 7 mille à cheval.

Fautes qu'ils commettent de se maintenir à Naples.

Ce résultat peu satisfaisant prouve de reste le vice des plans du Directoire, et plus particulièrement le danger d'une guerre sérieuse avec Naples. Dès qu'il ne fut plus possible de se faire illusion sur la nécessité de soutenir la lutte contre la seconde coalition, les leçons de l'expérience et les principes de la guerre conseillaient de concentrer ses forces dès le mois de mars, sur le Mincio et le Bas-Pô. Ce n'était pas à la veille d'un embrasement général qu'il convenait de se priver de 30 mille combattans, pour une expédition aussi précaire que la conquête du royaume de Ferdinand IV. Si les dispositions

de la cour des Deux-Siciles avaient nécessité un pareil détachement pour mettre les Napolitains hors de cause avant la reprise des hostilités contre l'Autriche, du moins fallait-il le rappeler aussitôt qu'il eût rempli cet important objet. Au lieu de perdre son temps à l'organisation d'une république parthénopéenne, il semblait donc indispensable d'ordonner à Championnet de se replier sur Rome, d'où il eût été à même de soumettre la Toscane, en se portant sur l'Adige à l'ouverture de la campagne. L'armée napolitaine désorganisée n'était point en état de l'y suivre, et rien de plus facile d'ailleurs que de l'en empêcher, soit en traitant avec Ferdinand, soit en lui laissant momentanément la tâche d'assiéger Capoue et Gaëte.

Une faute grave de politique en décida autrement. Au retour du printemps, toutes les troupes françaises étaient encore éparses dans le Piémont, la Lombardie et les Légations. On eût dit qu'on ne songeait point à la guerre : à l'exception de quelques travaux exécutés aux fortifications de Peschiera et de Mantoue, et de l'armement de deux flottilles sur le lac de Garda et le Pô, rien n'annonçait qu'on dût sitôt entrer en campagne.

Préparatifs des Impériaux.

Les Autrichiens avaient mieux employé le temps. Legnago était devenu entre leurs mains une excellente place; ils n'avaient rien ajouté aux fortifications de Vérone, mais ses châteaux

étaient bien approvisionnés. Non contens des débouchés sûrs et commodes que leur offraient ces deux places, ils jetèrent un pont de bateaux à Polo, pour communiquer avec le camp retranché de Pastrengo, situé sur le revers oriental du Montebaldo, dont ils voulaient lier la défense avec celle de Vérone. Venise, qui renfermait leurs grands magasins, avait été mis à l'abri d'insulte du côté de la mer. Comme la flottille française du Pô pouvait, en remontant le canal de Cavanella, arriver par la Brenta jusques dans les lagunes, ils y établirent des batteries, et fermèrent l'entrée du canal en y coulant des barques et enfonçant des pilotis. Les îles adjacentes furent occupées et retranchées. Une forte tête de pont, établie à Chiozza, assura la communication avec la Terre-ferme. Une escadrille de 40 chaloupes canonnières ou chébecks, montée par plus de 2 mille hommes, et portant au-delà de 300 pièces de canon, veillait à la sûreté du littoral. Enfin, pour entretenir en toute saison les communications des troupes destinées à agir en Italie, ils avaient poussé la prévoyance jusqu'à construire des ponts sur la Piave et le Tagliamento. Ces travaux très-bien entendus firent honneur à leur état-major, ainsi qu'au général Zach qui le dirigeait.

Chances favorables.

En examinant les positions respectives des deux armées à l'ouverture de la campagne, on

des Autrichiens

est forcé de convenir que tous les avantages étaient du côté des Impériaux. Ils couvraient en effet toutes leurs possessions d'Italie, par une ligne de 20 lieues au plus, formée par l'Adige, fleuve non guéable et sur lequel ils possédaient deux têtes de pont. Les Français ne pouvaient guère le franchir entre Vérone et Legnago, en prêtant les flancs à un ennemi supérieur. D'ailleurs, après ce passage, il fallait livrer bataille, et, dans la supposition même qu'ils remportassent la victoire, ils n'étaient point en mesure de poursuivre les Impériaux sur la Brenta et la Piave. Ceux-ci y auraient trouvé des réserves considérables et le corps entier de Suwarof; tandis que les vainqueurs affaiblis par leurs propres succès, et par les corps d'observation qu'ils eussent été obligés de laisser vers Roveredo et Venise, n'auraient pas eu plus de 30 mille hommes à leur opposer.

Si les Français, effrayés de ces obstacles, se décidaient à garder la défensive sur le Mincio, ils renonçaient à tous les avantages de l'initiative, et l'ennemi joint incessamment par toutes les troupes qu'il attendait du Frioul, n'eût pas manqué de les en chasser par une double tentative sur leur front et sur leur flanc gauche, facile à déborder par les montagnes de Gavardo.

Schérer remplace Joubert.

Cette disproportion de forces et de chances aurait dû rendre le Directoire plus mesuré dans

son plan d'opérations, et surtout plus difficile dans le choix du général auquel il en remettait l'exécution : mais qu'attendre d'un corps qui, frappé de cécité et de vertige, regardait la plus vile complaisance comme la première qualité? L'armée d'Italie avait changé six fois de chef en moins d'un an, lorsqu'après la réduction du Piémont elle perdit Joubert, qui demanda son remplacement par dépit de ne pouvoir conserver pour son chef d'état-major, Suchet, avec lequel il était lié d'amitié. Le Directoire embarrassé, l'engagea à désigner son successeur : vainement proposa-t-il Moreau; ce général déplaisait au Triumvirat. Le ministre Schérer lui fut préféré; sa réputation militaire était encore intacte; les succès qu'il avait obtenus à l'armée de Sambre-et-Meuse, aux Pyrénées-Orientales, et dans les Alpes où il termina d'une manière glorieuse la campagne de 1795, l'avaient placé au nombre des généraux distingués de la république. On ne lui reprochait que de l'indécision et de la faiblesse, défauts qui en effet obscurcissaient singulièrement ses autres qualités. Mais Schérer sortait du ministère, où il s'était fait une multitude d'ennemis; il n'avait pas paru aux armées dans les célèbres campagnes de 1796 et 1797, et trouva les généraux prévenus contre lui. Tous murmuraient de se voir sous les ordres d'un homme qui, après s'être retiré de la carrière,

par défaut de santé, avait perdu l'habitude de la guerre dans les intrigues du Luxembourg et les orgies du Palais-Royal; tandis que le vainqueur de Biberach, Moreau, qui se trouvait alors sur le théâtre des prochaines hostilités, y remplissait le rôle peu convenable d'inspecteur d'infanterie. Cette fatale prévention, passant des officiers aux soldats, ne fut pas aussi étrangère qu'on l'a pensé aux désastres qui suivirent les premières dispositions du nouveau général en chef; car bientôt l'indiscipline se glisse dans une armée où la confiance n'attache point les troupes à leur chef. Schérer eut beau flatter ses lieutenans, leur marquer de la déférence, appeler auprès de lui Moreau, lui confier le plus beau commandement; il n'en fut pas moins regardé avec dédain. Chacun crut en savoir plus que lui, et ne reçut point d'ordre qu'il ne s'imaginât devoir ou pouvoir enfreindre pour le bien du service. C'était un général battu avant d'entrer en action.

Mort du prince d'Orange, qui est remplacé par Mélas.

D'un autre côté, la mort prématurée du prince Frédéric d'Orange enleva à la cour de Vienne les justes espérances qu'elle fondait sur la capacité et l'énergie de ce jeune capitaine. Aussi connu des soldats par sa valeur que chéri des officiers par son affabilité, il était le digne émule du prince Charles, et eut partagé avec lui l'honneur de relever l'éclat des armes impériales, en

prenant le commandement de l'armée d'Italie. L'Empereur lui donna pour successeur le général Mélas, qui jouissait d'une réputation acquise par une longue expérience; il devait être subordonné au maréchal Suwarof, revêtu du titre de généralissime des armées austro-russes. Mélas, vieillard valétudinaire, rejoignit à petites journées l'armée autrichienne, qui resta de cette manière sous les ordres provisoires du général Kray (1). Outre le colonel Zach, il avait pour conseil le même Weyrother qui eut tant de part aux opérations de Wurmser et d'Alvinzy, dans la campagne précédente.

---

(1) Le baron de Kray, d'origine hongroise, avait fait ses premières armes avec distinction dans la guerre des Turcs, sous Laudon. Depuis le brillant succès qu'il remporta à Marchiennes, en 1793 (chapitre 22), son nom se trouve associé aux plus belles actions des armées impériales. Actif, intrépide, doué d'un grand coup-d'œil et d'un sang-froid admirable, il a tenu incontestablement le premier rang après l'archiduc Charles, parmi les généraux autrichiens de ce siècle.

Mélas, qui vint le remplacer, était âgé de plus de 70 ans, et originaire de la Moravie. Entré au service pendant la guerre de sept ans, il avait été ensuite aide-de-camp du maréchal Daun. Il avait eu peu d'occasions de se faire remarquer dans les campagnes précédentes. L'irrésolution était le trait le plus distinctif de son caractère, quoiqu'il ne manquât pas de fermeté dans le combat. La catastrophe de Marengo qui termina sa carrière militaire, n'a pas laissé un souvenir bien favorable de son énergie ni de ses talens, dont on avait mieux auguré par ses débuts à Genola et dans ses opérations contre Gênes.

Plan de campagne envoyé à Schérer.

Ce fut le 22 mars seulement que Schérer reçut, avec le plan de campagne rapporté au chapitre précédent, la déclaration de guerre à l'empereur d'Autriche et au duc de Toscane. L'armée d'Italie devait opérer par sa gauche. Il lui était prescrit de passer l'Adige près de Vérone, et de pousser les Autrichiens sur la Brenta et la Piave, pendant que le corps détaché en Valteline se porterait d'abord sur Glurns, où l'extrême droite de l'armée d'Helvétie commandée par Lecourbe devait la rejoindre, afin de tomber de concert par Brixen et Botzen sur le flanc droit de l'armée impériale.

Pour être à même de remplir cette tâche, Schérer rassembla son armée sur le Mincio. Le Ferrarais et le Bolonais ne lui paraissant pas devoir être pour le moment le théâtre des hostilités, à cause des débordemens du Pô, il n'y laissa que des garnisons; d'un autre côté, les montagnes du Brescian et du Bergamasc étant encore couvertes de neige, il pensa qu'il suffisait de laisser dans le chef-lieu de ces provinces 4 bataillons pour surveiller les débouchés de la Valteline. Ces détachemens même étaient superflus, puisque l'armée de Naples couvrait déjà le Bolonais, et Dessolles la Valteline.

Le général Gauthier

Pendant que celui-ci s'établissait de vive force à Tauffers, le général Gauthier, chargé d'une

expédition plus facile, pénétrait en Toscane sur deux colonnes. La première commandée par Miollis, marcha par Pistoie et Lucques sur Pise, d'où, après avoir désarmé sa petite garnison, elle se dirigea sur Livourne. Les 2 mille Toscans qui s'y trouvaient, furent faits prisonniers, mais l'on renvoya leurs officiers sur parole dans leurs foyers. Gauthier suivit la grande route de Bologne, et se présenta le 26 mars devant Florence, qui lui ouvrit ses portes. Cette prise de possession était aussi impolitique qu'odieuse; car, supposé même qu'on eût le dessein de céder ce pays à l'infant d'Espagne, comme on le fit plus tard, il ne fallait pas attendre pour l'occuper que Schérer eût besoin de toutes ses forces sur l'Adige. D'ailleurs l'opération se fit dans le plus grand calme, au milieu d'un peuple immense, que dès le matin le Grand-Duc avait prévenu, en lui recommandant la soumission. Le 28 mars, ce Souverain quitta Florence avec sa famille, pour se retirer à Vienne. Une municipalité fut installée, et la Toscane administrée provisoirement au nom de la république française.

occupe la Toscane.

L'invasion de la belle patrie des Médicis réveilla l'attention du général Kray: son armée se rassembla alors entre l'Adige, Padoue et Vicence. Les généraux Gotteshcim et Elsnitz occupèrent

Dispositions de Kray, qui commande par intérim l'armée autrichienne.

le camp retranché de Pastrengo, avec 8 mille hommes. Les divisions Kaim et Hohenzollern, fortes d'environ 20 mille hommes, vinrent s'établir en avant de Vérone, avec des détachemens à Arcole; celles de Frœlich et Mercantin, à peu près d'égale force, campèrent près de Bévilacqua. Le général Klénau cantonna aux environs d'Acqua en Polésine, avec 4,500 hommes. Les divisions Ott et Zoph, eurent l'ordre de se rapprocher de la Brenta.

Jusques-là, Kray n'avait pas encore reçu le plan de campagne du cabinet de Vienne; le général Chasteler lui en apporta un le 21 mars. Ce serait faire tort à nos lecteurs de ne pas transcrire mot à mot les dispositions singulières qu'il renfermait; les voici :

Singulier plan de campagne apporté par Chasteler.

« L'armée impériale se portera en forces sur » l'Adda, par Brescia et Bergame, afin de prendre à revers les vallées qui versent dans le » Tyrol, les Grisons et la Valteline. Le premier » pas à faire est le passage du Tartaro et du » Thione, combiné avec l'investissement de » Peschiera. On emportera donc de vive force » les ponts de Goito et de Valeggio; après quoi » l'armée passera le Mincio, en laissant un » corps de troupes à Goito pour observer Mantoue. On commencera ensuite le siége de Peschiera. Aussitôt après l'occupation de Lonato,

» l'armée marchera sur la Chiese, d'où le gé-
» néral St.-Julien (1) chassera de son côté les
» Français, en descendant la vallée, tandis que
» le gros de l'armée s'avancera jusqu'à Brescia
» et Crema.

» De Brescia, un corps sera détaché par Pa-
» lazzuolo, le long de l'Oglio, vers Edolo et le
» Tonal; un autre par Bergame sur Lecco, le
» long du lac de Como, pour pénétrer dans la
» Valteline jusqu'à Chiavenna. On livrera bataille
» aux Français partout où on les trouvera réu-
» nis; de cette manière le Tyrol sera délivré
» par le moyen le plus prompt, et sans engager
» une guerre de montagne. »

Nous n'aurions pas besoin de grands efforts pour faire sentir à quel point ce plan était mal imaginé. Les premiers mouvemens des armées le prouveront mieux que tous les raisonnemens possibles. Bien que Kray en fût convaincu lui-même, cependant il crut devoir se préparer à l'exécuter : aussitôt après sa réception il détacha le général St.-Julien avec 6 bataillons et quelques escadrons dans le val Sabbia, afin de

---

(1) Nous trancrivons ceci d'après les propres Mémoires de Chasteler ; cependant nous trouvons plus tard le général St.-Julien à l'attaque du Lucisteig et au St.-Gothard ; il paraît qu'il passa sous les ordres de Bellegarde, puis sous ceux de Hotze et de Haddick.

lier le corps du Tyrol à l'armée d'Italie, et d'attaquer, quand il en serait temps, les Français dans la vallée de la Chiese. C'était s'y prendre de bonne heure, pour faciliter une opération qu'on n'était point sûr d'exécuter.

Chances du général français.

Schérer, de son côté, vint asseoir son camp le 25 mars, en face de l'armée autrichienne, la gauche à Peschiera, la droite vers Sanguinetto, sur la route de Legnago.

Dans cette position il pouvait opter entre trois partis : prendre l'initiative sur les Autrichiens en passant l'Adige au-dessus et au-dessous de Vérone; les attaquer devant cette ville et les combattre de manière à y entrer avec eux; ou enfin, les attendre entre cette rivière et le Mincio pour leur livrer bataille.

Ce dernier parti eût été peut-être le plus convenable vu l'état de dispersion des Français en Italie, puisqu'il donnait les moyens à Schérer de choisir son champ de bataille; mais il était contraire aux ordres précis du Directoire. D'ailleurs, il eût laissé aux Impériaux les avantages de l'initiative, et le temps d'attendre, sinon le corps russe de Suwarof, du moins les divisions Ott et Zoph, et de porter ainsi leur armée à 80 mille combattans; circonstance qui n'eût laissé aucun doute sur la perte de l'Italie. Il ne restait donc réellement de choix qu'entre les deux premiers partis.

Difficultés d'une entreprise sur Vérone.

La ligne de l'Adige est maintenant trop con-nue, pour qu'il soit nécessaire d'en donner une nouvelle description. Il suffira de rappeler que es châteaux de Vérone sont adossés à des mon-agnes à pic, qui se rattachent au Mont-Molare, et qu'une armée ne saurait passer du pays véni-ien dans le Tyrol et la vallée de l'Adige, sans traverser cette ville, ou sans rétrograder par Bassano dans les gorges de la Brenta. Vérone, partagé par l'Adige en deux parties, était à l'abri d'un coup de main, et donnait quatre ponts sur e fleuve. Legnago, à 10 lieues plus bas, avait également une bonne tête de pont (1).

Cette situation topographique était entière-ent à l'avantage des Impériaux; car, en se pla-nt en bataille entre Vérone et Legnago, ils ouvaient, dans 24 heures, déboucher à volonté ır leur droite ou par leur gauche. Si le général chérer voulait passer l'Adige à l'ouest de Vé-one, il venait se morfondre dans le cul-de-sac rmé par cette ville, à moins qu'un petit corps ıtrichien sortant de la place à sa rencontre, ne i offrît l'occasion de l'attaquer avec la masse e ses forces, et d'y entrer pêle-mêle avec lui;

---

(1) Consultez pour l'ensemble la carte générale en 4 feuilles, pour les détails la carte de marches, n° 23. Déjà surchargée r les mouvemens de 1796, il a été impossible d'y tracer ceux de '99; mais on les suivra facilement.

autrement il aurait fallu, l'emporter de vive force : entreprise trop chanceuse pour qu'on osât y songer, à la vue d'une armée égale en nombre.

Une attaque de front sur Vérone par la rive droite dépendait de la position que prendraient les Autrichiens. Elle eût été infructueuse, s'ils avaient appuyé leur ligne, la droite à cette ville et la gauche vers le coude de l'Adige à Ste.-Catherine, en ayant soin de jeter plusieurs ponts à l'extrémité de l'anse de San-Pancrazio, et de couvrir Vérone par une forte avant-garde. La seule chance probable de succès reposait, comme dans la première hypothèse, sur l'emploi fautif des masses ennemies. Si Kray avait commis la faute de les diviser et de placer une division seule devant Vérone, il y aurait eu moyen de la battre et d'entrer dans la place pêle-mêle avec elle : or cette supposition, pour être dans le cercle des choses possibles, n'en était guère plus probable.

Danger d'une attaque sur Legnago ou Albaredo.

Dans le cas où l'armée française eût passé entre Legnago et Vérone vers Albaredo, elle eût butté de front contre une ligne formidable, et laissé ses flancs en prise à l'ennemi, libre de déboucher de ces deux places et de détruire ses ponts. Enfin, en passant entre Legnago et le Pô, le danger devenait plus grand encore; vu qu'elle se plaçait entre l'armée impériale et la

mer Adriatique, où l'on n'eût pas manqué de la culbuter au moindre revers.

Le véritable remède à tous ces inconvéniens, était donc d'assurer à l'armée française une supériorité marquée au début de la campagne, en concentrant les troupes disséminées si mal à propos dans toute l'Italie. Cette précaution ayant été négligée, Schérer ne sut trop à quelle résolution s'arrêter. Il avait eu d'abord l'intention de rejeter l'ennemi au-delà de l'Adige, de passer ce fleuve et de tourner Vérone; mais de faux avis lui ayant donné à croire que le gros des troupes impériales se trouvait campé entre cette place et le lac de Garda, derrière des retranchemens dont la renommée exagérait encore la force et l'étendue, il résolut d'attaquer cette position, sauf ensuite à franchir le fleuve lorsqu'il aurait déposté l'ennemi. Projet arrêté par Schérer.

Les trois divisions de gauche, aux ordres des généraux Serrurier, Delmas et Grenier, furent destinées à cette opération. On avait si peu de notions sur l'emplacement des Autrichiens, qu'on supposait leur gros à Rivoli. En conséquence, la première de ces divisions, côtoyant les bords du lac de Garda jusqu'à Lacise, devait descendre par la route de Bardolino sur Incassi, pour agir de concert avec la seconde, qui marchait par Compara à Campo-Reggio; la troisième se portant sur Bussolengo, aurait re-

joint les deux premières, afin de les aider à pousser les Autrichiens au-delà des hauteurs de la Corona. Moreau avec les divisions Hatry et Victor, devait faire diversion en inquiétant Vérone. A l'extrême droite, Montrichard eut la mission de s'avancer contre Legnago après avoir laissé quelques troupes à Cerea, de masquer cette place et de s'étendre le long de l'Adige vers la gauche, pour observer les mouvemens de l'ennemi, communiquer avec Moreau, et jeter un pont sur le fleuve quand il en recevrait l'ordre.

Dispositions de Kray.

Au premier avis des mouvemens des Français, Kray s'imagina que leurs principales forces allaient attaquer Vérone. Il se rendit en toute hâte de Padoue à Bevilaqua, pour concerter avec les généraux Frœlich et Mercantin une attaque de Legnago sur le flanc droit des républicains, et il expédia à Klénau l'ordre de remonter l'Adige, pour culbuter la colonne que Schérer détacherait contre ce point même.

Ainsi, de part et d'autre, les généraux en chef, opérant sur des rapports inexacts et de faux calculs, couraient comme s'ils eussent voulu s'éviter réciproquement. Schérer cherchait les Autrichiens vers Pastrengo et le lac de Garda, et Kray espérait rencontrer le gros des Français sur le Bas-Adige. Le général Chasteler qui reçut dans la matinée même sa commission de chef de

l'état-major, ne put s'empêcher de blâmer la disposition un peu hasardée, qui faisait engager ainsi l'armée impériale en deux grands corps, séparés à ce qu'il croyait par toute la masse de l'armée française; mais le combat étant engagé, il n'y avait plus moyen de changer ces mesures.

Le 26 mars, à trois heures du matin, l'aile gauche des républicains se mit en mouvement. La flottille du lac de Garda avait mis à la voile de Peschiera dans la nuit, pour seconder les opérations de Serrurier.

La gauche des Français force le camp de Pastrengo.

La 18ᵉ légère, formant l'avant-garde de sa division, repoussa les Autrichiens de Lacise jusqu'à Bardolino, où, protégés par une douzaine de chaloupes canonnières, ils essayèrent un instant de tenir. Mais la flottille française serrant la côte, donna le signal de chasser et de combattre. Les chaloupes ennemies écrasées par l'artillerie républicaine, prirent le large. L'infanterie autrichienne abandonnée à elle-même, fut bientôt culbutée; et tandis que les retranchemens de San-Fermo et les hauteurs d'Incasi étaient emportés au pas de charge par la 18ᵉ et les Piémontais, la flottille dirigeant sa course au Nord, nettoya la rive orientale du lac de Garda jusqu'à Malsesena, où l'escadrille impériale se réfugia, ainsi que tous les postes qui ne purent gagner les hauteurs de Camalsino. Serrurier, n'ayant devant lui que les détache-

mens du colonel Leczeny, n'eut pour ainsi dire qu'à suivre son avant-garde l'arme au bras, et alla s'établir à Rivoli.

Sur ces entrefaites, le général en chef attaquait avec les divisions Delmas et Grenier, le cordon qui couvrait le camp retranché de Pastrengo. L'avant-garde de la première, commandée par le général Grandjean, se porta sur les hauteurs de ce village, défendues par un triple rang de retranchemens garnis d'artillerie, mais non achevés, et les enleva avec une valeur peu commune. La brigade Dalesme éprouva plus de résistance sur les hauteurs de Palazzuolo, où les régimens de Jordis et de Jellachich, renforcés par 3 bataillons venus de Vérone, repoussèrent les Français au fur et à mesure qu'ils couronnaient le plateau. Une mêlée complète s'engagea alors sur ce point. En vain Delmas, furieux de voir la victoire lui échapper, se jeta quoique blessé au milieu des combattans, à la tête d'une poignée de braves; il allait succomber quand Grenier débouchant sur Palazzuolo, changea la face des affaires.

La brigade Elsnitz est culbutée sur Polo.

Ce dernier avait exécuté son mouvement sur Bussolengo. Sa première brigade, après avoir chassé les coureurs autrichiens, s'établit sur l'Adige: la seconde marchant sur le flanc gauche de la position retranchée, y arriva au moment où les troupes de Delmas étaient pressées par

Elsnitz, et leur facilita ainsi les moyens de reprendre l'offensive. Dès-lors, les Autrichiens ne songèrent plus qu'à la retraite; assaillis de toutes parts, ils furent culbutés dans la vallée de l'Adige, et poursuivis la baïonnette dans les reins, sur les ponts de Polo, qu'ils parvinrent pourtant à couper. Le général Elsnitz ne put les rallier qu'à Barona, à moitié chemin de Vérone.

Cet avantage fut remporté à huit heures du matin. Les Impériaux perdirent sur ce point 12 pièces de canon et 1,500 prisonniers.

Au centre, sous Vérone, le combat s'était engagé plus tard. Kaim instruit de l'attaque par la forte canonnade que l'on entendait du côté du lac de Garda, prit une ligne plus resserrée, appuyée à l'Adige. Le général Liptay occupait, comme avant-postes, Tomba et Tombetta, Santa-Lucia, San-Massimo, Croce-Bianca et Chieva, à une demi-lieue de Vérone, avec 2 compagnies de chasseurs, 3 bataillons, 6 escadrons, et une artillerie nombreuse : une petite réserve de 2 bataillons et 2 escadrons formait un premier échelon sur le glacis de la place; enfin, 6 bataillons et 11 escadrons s'établirent aux portes Neuve et de San-Zeno.

Combats devant Vérone.

L'avant-garde de Victor rejeta les postes de Liptay sur Santa-Lucia, où se trouvait le gros de sa brigade. La légion polonaise qui l'aborda sans hésiter, ébranlée par le feu vif de l'ennemi,

La division Victor enfonce Liptay.

lâcha pied; et le 15e régiment de chasseurs qui la soutenait, chargé par les hussards impériaux, fut repoussé avec perte. Ces troupes avaient peine à se rallier, quand la division se déploya à leur gauche. Aussitôt la brigade Pigeon marcha sur Santa-Lucia, baïonnettes croisées. La résistance de Liptay, quoique vigoureuse, ne laissa pas le temps à la faible réserve qu'il avait derrière lui de le secourir, il fut accablé. Ce général lui-même fut blessé, le régiment de Furstemberg presque détruit, et les canonniers tués sur leurs pièces. Le général Minckwitz accouru trop tard avec la réserve postée sur le glacis, éprouva le même sort. En vain sa cavalerie essaya de protéger la retraite; elle fut culbutée sur la Porte-Neuve par le 15e de chasseurs, qui vengea ainsi l'échec qu'il venait d'essuyer devant Santa-Lucia.

Succès de Hatry. Cette attaque fut puissamment secondée par la division Hatry, laquelle, après s'être emparée de Roviga, vint se former sur le prolongement de la division Victor, alors placée le long du rideau en avant de Santa-Lucia, qui commande la plaine de Vérone. Elle n'y demeura pas long-temps inactive, la brigade Chambarlhac, appuyée par celle de Pigeon, se porta bientôt vers San-Massimo et força les avant-postes ennemis, quoique protégés par une artillerie bien servie, à se retirer sur Vérone.

Kaim débouche de Vérone.

A la vue des progrès des Français, Kaim[1], craignant d'être assailli dans cette place, fit sortir toutes les troupes qui s'y trouvaient, et ordonna une attaque de front sur San-Massimo, pendant qu'il cherchait à déborder les républicains par les ailes. Cette manœuvre ne lui réussit pas, quoique la route de Peschiera fût découverte du côté de Chieva; car il n'avait pas assez de forces pour agir des deux côtés à la fois. Moreau, qui s'aperçut de son dessein, plaça aussitôt un bataillon en potence sur le flanc gauche de Victor, pour s'opposer aux colonnes qui cherchaient à pénétrer par Croce-Bianca. A l'extrémité opposée, les Impériaux n'eurent pas plus de succès. La 21e de ligne et les dragons piémontais allèrent à la rencontre du régiment de Levenehr, qui débouchait de Tomba, et le repoussèrent.

Un général plus résolu que Schérer, eût tiré bon parti de ce succès inespéré. Puisque les brigades Gottesheim et Elsnitz étaient en déroute dans la vallée de l'Adige, il suffisait de laisser à Serrurier le soin de couvrir la route de Castel-Novo; les deux autres divisions de l'aile gauche auraient bien pu entreprendre un passage à Polo, en vue de poursuivre les fuyards, et de tâcher d'entrer pêle-mêle avec eux dans Vérone par la rive gauche, tandis que Moreau tenait en échec le corps principal au pied du glacis sur la rive droite. Mais la rupture des ponts, qu'il était

facile de réparer en trois ou quatre heures, et une circonspection poussée à l'excès, lui firent perdre l'occasion de signaler l'ouverture de la campagne par une victoire éclatante.

Les Impériaux attaquent impétueusement San-Massimo.

Les Autrichiens, profitant de sa mollesse, renouvelèrent l'après-midi une attaque sur Santa-Lucia et San-Massimo, qui fut à la vérité repoussée, mais qui consuma un temps précieux. Kaim mit une opiniâtreté inconcevable à se loger à San-Massimo, où il épuisa toutes ses ressources. Ce poste fut pris et repris en dix heures de combat, jusqu'à sept fois, et souvent à la baïonnette. Le général autrichien ne l'abandonna qu'à la nuit après y avoir été blessé. Les troupes de Victor, et la 1re légion helvétique, se couvrirent de gloire dans ces différens chocs, non moins honorables pour les armes autrichiennes.

Kray accable la droite des Français vers Legnago.

Pendant que Schérer, victorieux sur sa gauche et son centre, renonçait à tirer aucun fruit de ses premiers succès; Kray donnait tous ses soins à la conduite d'une entreprise secondaire contre la division Montrichard, dont l'avant-garde canonnait déjà Legnago. La brigade Vigne occupait Anghiari, et se trouvait disséminée pour observer le cours de l'Adige jusqu'à Albaredo. Le général Montrichard attendait avec celle de Gardanne son équipage de pont à San-Pietro, lorsque vers quatre heures après-midi, la divi-

sion Frœlich déboucha de Legnago en trois colonnes, sur San-Pietro, Gallo et Anghiari. La dernière suivait la digue, protégée par le feu de la place et celui de deux batteries. La division Mercantin, placée à une portée de canon de Legnago, sur la rive gauche de l'Adige, servait de réserve à ces colonnes d'attaque, qui employaient sans cela 12 bataillons et 8 escadrons (11 mille hommes).

La première hésita quelque temps à s'avancer sur la chaussée enfilée par les feux des Français; mais lorsque ses tirailleurs furent maîtres des haies et des fossés qui entourent San-Pietro, elle marcha contre la brigade Gardanne, baïonnettes croisées; lui enleva 5 pièces de canon, et la repoussa dans le village. Montrichard concentra alors ses forces derrière un large fossé, et s'y défendit assez long-temps; cependant la seconde colonne de Frœlich ayant tourné ce nouvel obstacle, pénétra dans le village par le côté opposé. Les Français forcés de faire face de toutes parts, furent expulsés de ce poste, nonobstant leur valeur; avec perte de 3 pièces de canon. Vigne n'avait pas été plus heureux à Anghiari; frappé mortellement dès le commencement de l'action, ainsi que son adjudant-général Latasche, il laissa sa brigade aux prises avec un ennemi supérieur. Aussi fut-elle culbutée, acculée à un défilé, et poussée dans le plus grand désordre

derrière le Menago, par la troisième colonne. La cavalerie française embarrassée dans ce pays coupé, se vit accablée sans pouvoir combattre, une partie de l'artillerie parquée dans un mauvais terrain, y resta.

Positions à la fin de la journée.

La nuit mit fin au combat sur toute la ligne. La division Serrurier, maîtresse de Rivoli, poussa des partis sur la Corona; les troupes du général Delmas campèrent à Polo, gardant les ponts sur la rive gauche de l'Adige; la division Grenier prit poste sur les hauteurs de Pastrengo; les deux divisions du centre s'établirent le long du rideau qui commande le vallon de Vérone; enfin, la droite sous Montrichard passa la nuit derrière Torre, route de Mantoue.

Le baron de Kray de son côté, ayant appris à Legnago l'échec essuyé par sa droite, partit sur-le-champ pour Vérone, avec la division Mercantin qui n'avait pas été engagée. Le général Frœlich, bivouaqué en avant d'Anghiari, eut ordre de repasser l'Adige le lendemain; et Zoph, encore éloigné de trois journées, dut accélérer sa marche pour prendre part aux coups qui allaient se porter.

Résultats de cette bataille.

Les trophées et les pertes de cette journée furent inégalement partagés. Les Français avouèrent une perte de 800 hommes tués et de 2,100 blessés; en ajoutant les prisonniers, on peut la porter en tout à 4 mille hommes; ils prirent 2

drapeaux, 12 pièces de canon, et 2 ponts sur l'Adige. Les Autrichiens eurent 962 hommes tués, 3,261 blessés, et au-delà de 3 mille prisonniers.

On voit combien les dispositions du général Schérer avaient été mal calculées. Dans la supposition que les forces principales de l'ennemi fussent à Bussolengo, c'était une faute impardonnable d'envoyer 10 mille hommes sur Legnago; car dans cette hypothèse ils y semblaient inutiles, et devaient s'y trouver compromis; mais c'en fut une bien plus grave, lorsqu'après la prise du camp de Pastrengo et des ponts de Polo, il dissémina ses forces à Rivoli, à Bussolengo, devant Vérone et Legnago, au lieu de rassembler sur-le-champ les trois divisions de gauche, pour harceler sans relâche la brigade Elsnitz sur la rive gauche de l'Adige. Le centre aurait dû appuyer ce mouvement, de concert avec la division Montrichard, qu'il eût été convenable de placer à portée de masquer Vérone, au lieu de la compromettre sans utilité sous Legnago. Qui doute qu'avec de telles dispositions, les 5 mille Autrichiens réfugiés à Barona n'eussent été défaits aux portes de Vérone, et n'eussent entraîné sa chute?

Le lendemain 27 mars au matin, les divisions Kaim et Hohenzollern, qui avaient bivouaqué sur les glacis de Vérone, se trouvant trop

Kray rassemble ses troupes derrière Vérone.

exposées au feu des troupes de Moreau, y rentrèrent. On plaça la dernière dans la ville et autour de ses murs. L'autre qui avait le plus souffert prit poste au revers des hauteurs, de manière à couvrir la route de Trente, et à soutenir le général Elsnitz. Kray, renonçant à poursuivre ses succès contre la droite des républicains, accourut lui-même à Vérone avec les divisions Mercantin et Frœlich, plaça la première à St.-Michel du côté de Caldiéro, et confia toute la défense du Bas-Adige à 3 bataillons seulement.

Cette concentration des forces autrichiennes indiquait assez que le projet du baron de Kray était de déboucher de Vérone. La position de Schérer n'offrait guère de chances de succès; mais, enfin, puisqu'il se trouvait dans la nécessité d'agir, pourquoi tardait-il à passer l'Adige sur les ponts de Polo, mis en état depuis la veille? Moreau, convaincu que c'était le seul parti à prendre, lui proposa le 27 mars au matin cette opération, et sans attendre sa réponse, se mit en marche vers Bussolengo avec les divisions Hatry et Victor, donnant l'ordre au général Montrichard de venir masquer Vérone avec sa brigade de gauche, et de porter l'autre à Isola-della-Scala, pour éclairer Nogara et la route de Legnago.

Irrésolution de Schérer.

Schérer, non content d'avoir perdu la soirée du 26 mars, passa encore les deux journées sui-

vantes dans une complète irrésolution. Agité tour à tour par des craintes puériles, et des projets impraticables, tout en s'occupant à fortifier les ponts de Polo, il se berçait de l'espoir de tourner Vérone par les montagnes, bien qu'il n'y eût pas de chemin transversal. En effet, toute l'importance de Vérone dans les opérations de Bonaparte était provenue de ce qu'elle ferme précisément les communications directes entre le Tyrol et les états de Venise. Le général en chef ignorait, dit-on, une particularité aussi connue, quoique son état-major fourmillât d'officiers qui avaient fait la campagne de 1796, et que l'arme du génie y fût encore commandée par le général Chasseloup, qui avait acquis dès-lors une certaine réputation.

Il assemble un conseil de guerre.

Voulant enfin fixer ses irrésolutions, il convoqua un conseil de guerre le 29 mars. Les généraux qui y furent appelés, se récrièrent unanimement sur la négligence avec laquelle on avait laissé perdre les fruits de la journée du 26, et donné à l'ennemi les moyens de réparer ses échecs, ou de prendre l'offensive à son tour. Le vœu général se prononça pour un prompt passage de l'Adige. Ce fut alors seulement qu'au grand scandale du conseil, le colonel du génie Maubert déclara que le plan dont on s'occupait depuis quatre jours était inexécutable, attendu qu'il n'y avait point de chemin qui pût conduire

l'armée dans les plaines au delà de Vérone, sans traverser la ville. Toute illusion s'évanouit; et il fallut aviser aux moyens d'atteindre l'ennemi sur un point plus accessible.

Nous partageons l'opinion que, dans l'état actuel des choses, l'on n'aurait pu suivre sans témérité l'exécution d'un plan qui avait été si mal conduit. On dut regretter alors d'avoir tâtonné de la sorte dans la journée du 26, au moment où Kray débouchait de Legnago; on aurait sans doute réussi à emporter Vérone, car le désordre régnait autant dans la place, que dans la division Kaim et la brigade Elsnitz. Mais le seul instant favorable pour exécuter un semblable coup de main était passé, les montagnes escarpées qu'on voulait franchir se trouvaient couronnées d'infanterie, Frœlich et Mercantin victorieux campaient à portée, et il n'y avait rien à espérer.

On veut imiter la manœuvre de Bonaparte à Arcole.

Le conseil décida donc qu'on descendrait entre Vérone et Legnago, pour tenter le passage de l'Adige, soit à Ronco, soit à Albaredo. On se rappelait le succès qu'une telle manœuvre avait procuré à Bonaparte à la bataille d'Arcole, mais les circonstances étaient bien différentes, puisqu'alors il possédait Vérone et Legnago. Nous avons déjà dit combien cette opération était dangereuse sur le front d'une armée actuellement maîtresse de ces deux places. Les troupes de Kray massées sous la première, venaient d'être

renforcées par la division Zoph forte d'environ 5 mille hommes, et la brigade St.-Julien qui s'avançait également par la vallée de Roveredo sur Rivoli, allait aussi entrer en ligne.

A cette réunion de forces, Schérer pouvait opposer 40 mille combattans; mais il eût fallu tout le génie d'un grand capitaine pour rétablir l'équilibre des chances. Loin d'en faire preuve, le général français conçut le singulier projet d'exécuter une contre-marche, pour porter deux divisions de son aile gauche à l'extrême droite, en passant derrière le centre, ne calculant ni la perte de temps ni la fatigue que cela occasionnerait aux troupes. Pour faire prendre le change sur cette opération, il imagina de faire remonter l'Adige à 1,500 hommes de la division Victor, qui firent mine de relever les postes de Delmas. Le soin de masquer cette manœuvre fut confié à Moreau; et Serrurier dut en assurer l'exécution, en passant sur la gauche de l'Adige, à Polo, pour attirer de ce côté l'attention de l'ennemi.

Nouveau projet du général français.

Il est assez difficile de juger quel intérêt pouvait avoir Schérer à compromettre ainsi une division, pour attirer son adversaire sur le point où il devait craindre qu'il se portât; car en allant se promener à Ronco, tandis que Kray se rapprochait de Bussolengo, c'était lui livrer les communications directes de l'armée avec la ligne

du Mincio. Il est vrai qu'on recommanda à Serrurier de ne pas s'engager sérieusement; mais cela pouvait arriver contre son gré; un petit corps jeté au-delà d'un fleuve au milieu d'une armée ennemie, ne s'en retire pas toujours comme il le veut: l'événement prouva cette vérité.

Serrurier marche par Polo sur Vérone.

Conformément à ce projet, l'armée française commença à se mettre en mouvement sur Isola-della-Scala, et un équipage de pont fut envoyé de Peschiera à Castellara. Le 30 mars, pendant que l'aile gauche était en pleine marche pour filer sur le Menago, Serrurier passa seul l'Adige, et s'avança sur la route de Trente à Vérone. La brigade Mayer, précédée d'une avant-garde conduite par l'adjudant-général Garreau, marcha sur Pescantina. Bientôt les tirailleurs de celle-ci s'engagèrent avec les avant-postes du général Elsnitz, qu'ils repoussèrent vers Barona. Le gros de la colonne, enflammé par cette apparence de succès, gagna Santa-Maria et Piedimonte sur le flanc droit de cette position, où Elsnitz, renforcé de 3 bataillons, se défendit vigoureusement.

Au premier avis de la tentative de Serrurier, Kray déboucha de Vérone avec 14 bataillons et 4 escadrons de la division Frœlich; après avoir joint Elsnitz il divisa ses forces en trois colonnes, pour mieux embrasser l'attaque des Français. La plus forte qui suivit la chaussée de

Trente, culbuta du premier choc le détachement de Garreau, dont la fuite causa la plus vive impression aux troupes de Mayer, au moment où elles se mettaient en mesure de se défendre sur les hauteurs.

Kray le repousse avec force.

La lutte en effet n'était pas égale, 6 mille Français assaillis par 15 mille Autrichiens, sous la conduite d'un de leurs plus braves généraux, devaient essuyer une défaite certaine. Serrurier ayant donné l'ordre de la retraite, elle s'effectua avec trop de précipitation; les colonnes impériales qui côtoyaient les montagnes n'éprouvant aucune résistance, Kray s'avança avec d'autant plus de chaleur sur la chaussée. Vainement l'artillerie placée à Bussolengo sur la rive droite de l'Adige, rivalisa avec la cavalerie sur l'autre rive, pour ralentir ses progrès. Les bataillons de grenadiers de Weber et Fiquelmont prévinrent les républicains aux ponts, franchirent les abatis, et se fussent rendus maîtres des ponts, si l'on n'avait pris le parti de les couler. Trois cents hommes de la 18e légère, enveloppés par les Autrichiens, se firent jour, et allèrent repasser l'Adige à Rivoli, sur des nacelles. Une colonne de 800 hommes, moins heureuse, fut obligée de mettre bas les armes. Cette échauffourée coûta à la division Serrurier 1,500 hommes tués ou prisonniers.

Schérer

Malgré cet échec, Schérer ne changea rien à

persiste à passer l'Adige au centre.

son plan, et se contenta d'appeler à lui la division battue, pour la placer derrière son centre vers Bovolone : cependant, si le projet de passer l'Adige vers Albaredo était déjà par lui-même très dangereux, il devenait téméraire après cet événement. L'armée quittait sans raison les positions avantageuses qu'elle occupait au pied du Montebaldo, pour s'enfoncer entre le Pô et l'Adige, dans une contrée marécageuse et dépourvue de grandes communications vers le but où l'on prétendait arriver. Le général français, loin de diminuer ses embarras, crut faire merveille en intervertissant son ordre de bataille; la division Hatry destinée à former l'extrême gauche à Olmo, s'égara, et, après avoir marché 15 heures, revint heureusement peut-être, à Azzano (1). Montrichard passa Magnano, Victor fut d'abord porté à Mazzagato, Delmas et Grenier allèrent prendre l'extrême droite vers Sanguinetto et Isola-Porcarizza; les troupes se promenèrent sur toute la ligne sans rime ni raison, pour opérer un changement de front contraire à toutes les règles de la tactique, puisqu'on tournait en quelque sorte le dos à l'ennemi. Ces mouvemens parurent d'autant plus extraordinaires, qu'on ne pouvait ignorer le rassemblement

(1) La carte de Dalbe indique deux Olmo, l'un près de Ronco; l'autre vers Magnano, ce qui causa sans doute ce malentendu.

des forces impériales autour de Vérone. D'ailleurs ces marches s'opérant sur des chemins vicinaux dégradés par les pluies, les divisions s'égarèrent et se croisèrent plusieurs fois; en sorte que Kray aurait eu le temps de se préparer à bien recevoir son adversaire, lors même qu'il n'eût pas intercepté l'ordre adressé au commandant de Peschiera, de faire filer l'équipage de pont par la Molinella sur Castellaro.

Les Autrichiens manœuvrent sagement contre sa gauche.

Kray ne s'en laissa pas imposer par ces puériles manœuvres; il était trop habile pour ne pas apprécier l'avantage que lui donnait son adversaire, en laissant la gauche et les communications de l'armée républicaine en prise aux efforts qu'il dirigerait contre elle à la faveur de Vérone. Il avait d'ailleurs reçu de l'Empereur l'injonction d'attaquer l'ennemi sans délai, et jamais meilleure occasion ne pouvait se présenter.

Au lieu de suivre Schérer sur le Bas-Adige, il se contenta donc de porter 3 bataillons à Albaredo, et poussa au contraire le comte de Hohenzollern à Sonna, tandis que St.-Julien, descendant par le Montebaldo sur Castel-Novo, rouvrirait la communication directe avec l'armée de Bellegarde et le Tyrol; le général Wukassowich qui faisait partie de cette dernière, dut se diriger sur la Chiese par la rive occidentale du lac de Garda. A l'extrême gauche, la brigade

Klénau détachée sur le Bas-Pô, jetait des partis jusqu'aux portes de Ferrare.

A peine Schérer eut-il abandonné ses positions entre Peschiera et l'Adige, que le comte de Hohenzollern poussa ses avant-gardes sur Villafranca et Castel-Novo, et se mit en communication avec St.-Julien, qui s'était dirigé sur Camalsino. A l'approche de ces forces, la flottille républicaine qui devait dominer le lac de Garda, ne trouva de refuge que dans Peschiera, et cette place même se vit soudain exposée aux insultes des partis ennemis.

Kray s'avance sur Villafranca.

Cet état de choses rendait la concentration de l'armée française sur le Tartaro de plus en plus urgente; car Schérer n'avait déjà plus à opposer aux Impériaux que les deux divisions de sa gauche, quand Kray débouchant le 2 avril de Vérone, avec les divisions Kaim, Zoph et Mercantin, vint prendre position entre Santa-Lucia et Tomba, attira à lui le corps de Hohenzollern, et plaça ses avant-postes à Villafranca, Alpo et Scudo-Orlando, sur le flanc des divisions Hatry et Montrichard. (*Voyez Pl. XXIII.*)

Moreau détermine Schérer à se concentrer devant Vérone.

Alors seulement, et sur les avis réitérés de Moreau, Schérer se détermine à rapprocher son armée de la gauche. L'ordre est donné au général Victor de prendre la droite des divisions Montrichard et Hatry; en même temps qu'on prescrit à Serrurier de quitter Bovolone, pour

reprendre son premier ordre de bataille en marchant à Vigasio; enfin Delmas et Grenier doivent revenir de Sanguinetto et d'Isola-Porcarizza, pour se lier à la position vers Buttapreda.

Quoique la distance à parcourir ne fût que de 8 à 10 lieues, les pluies avaient tellement gâté les chemins, que l'aile gauche risquait d'être écrasée avant l'arrivée des trois divisions de la droite. Aussi, Grenier et Delmas forcèrent-ils de marche pour joindre le gros de l'armée : ils seraient néanmoins arrivés trop tard, si Kray avait attaqué le 4 avril comme il le pouvait. Dès le 2 il avait réuni 45 mille hommes entre Villafranca et Tomba; s'il en eût aussitôt dirigé 20 mille sur Azzano ou Buttapreda, et 25 mille sur Pozzo et Valèse, c'en était fait de la division Hatry, comme de celle de Montrichard, et Schérer eût été perdu dans les boues du Menago.

Projet pour attaquer Kray.

Trop heureux qu'on le laissât sortir de ce mauvais pas, mais toujours mal informé des mouvemens de l'ennemi, Schérer supposant que ses forces étaient à Sonna et à Somma-Campagna, prescrivit à Moreau de se diriger sur ces points, tandis que Serrurier se porterait vers Villafranca, que l'on croyait occupé par un corps de 7 à 8 mille hommes; le général en chef se réservait de donner des ordres ultérieurs à ces trois divisions, lorsqu'elles auraient réussi dans leurs premières tentatives. Delmas devait

remplacer à Buttapreda les troupes de Montrichard, et se porter ensuite à Dossobono, pour soutenir l'attaque de Moreau, ou seconder au besoin les divisions Victor et Grenier. Ces deux dernières eurent ordre de marcher sur San-Giacomo, d'appuyer leur droite à l'Adige et leur gauche à San-Massimo : leur objet était d'empêcher l'ennemi de déboucher de Vérone, et de couper la retraite à tout ce qui en sortirait. L'attaque fut fixée à six heures du matin. Quarante-sept bataillons et 60 escadrons, formant un total de 40,594 combattans, dont 6,750 de cavalerie, devaient y concourir.

Il marche lui-même au-devant des Français

Comme l'avait annoncé Moreau (1), les Autrichiens marchaient pour attaquer l'armée française au moment où celle-ci s'ébranlait pour les prévenir, de sorte que Schérer, qui voulait combattre au-delà du Tartaro, se trouva engagé malgré lui, sur un champ de bataille fortement accidenté, et peu favorable à l'ensemble de ses manoeuvres. En effet, Kray ayant entrevu la possibilité de repousser les républicains derrière le Mincio, et peut-être même de les couper de Mantoue, avait formé son plan dès le 3 avril, pour l'exécuter le surlendemain. Le général Mercantin, avec 6 bataillons et 6 escadrons, reçut

(1) Moreau avait été instruit des mouvemens de Kray, par le chef de bataillon Guilleminot, envoyé en parlementaire à Vérone.

ordre de suivre le chemin de Pozzo, pour prendre ce village à revers, et attaquer l'aile droite des Français. La seconde colonne, conduite par Kaim, composée de 7 bataillons et 2 escadrons, devait déboucher par le chemin de Ca-di-Davi vers Magnano, pour y combattre le centre. Le général Zoph, avec la troisième, forte de 8 bataillons et 2 escadrons, s'acheminant par Dossobono et Castel-d'Azzano, eut l'instruction de se diriger contre l'aile gauche. Enfin, Frœlich, avec 13 bataillons et 6 escadrons, devait suivre la direction de la seconde colonne et former réserve.

Le comte de Hohenzollern, avec 12 bataillons et autant d'escadrons, eut la mission de se porter par Villafranca sur Povegliano et Isolata, pour observer la route de Mantoue. A l'extrémité opposée, 4 bataillons de la garnison de Vérone, durent manœuvrer par San-Giovani sur Zevio, pour inquiéter la communication des Français avec leur droite, qu'on supposait encore dans la direction d'Isola-Porcarizza. L'on détacha en outre 2 bataillons et 200 chevaux à Albaredo, pour inquiéter leur flanc droit, et l'on y établit des batteries de gros calibre.

La colonne directrice du général Kaim devait commencer l'attaque. On indiqua à toutes le camp de Vérone comme point de ralliement; et on les informa qu'en cas de succès on appuye-

rait à droite sur Isola-della-Scala, afin de rejeter les Français derrière le Tartaro. Le total des troupes qui, d'après ces dispositions, étaient destinées à entrer en action, non compris l'artillerie et plusieurs corps détachés, s'élevait à 45 mille, dont 4,800 de cavalerie (1).

Il est facile de s'apercevoir, à la direction divergente de ses colonnes d'attaque, que Kray était aussi mal informé de la position des Français, que Schérer de la sienne : ainsi, malgré les dispositions de leurs chefs, les deux armées allaient s'entrechoquer sans ordre, sur un terrain où elles ne s'attendaient pas à se rencontrer.

Topographie du champ de bataille.

Avant d'entreprendre le récit de cette bataille, qui eut des conséquences si funestes pour l'armée française, qu'il nous soit permis de jeter un regard sur les environs de Vérone.

La partie de cette place renfermée dans la

---

(1) Les forces des deux partis se trouvèrent en présence dans les proportions suivantes :

GAUCHE.	Serrurier . .	6,550	Hohenzollern . .	Environ 11,000
	Hatry	6,514	St.-Julien	
	Montrichard.	6,520	Zoph	6,000
CENTRE.	Delmas. . . .	6,536	Kaim.	6,500
DROITE.	Victor. . . .	7,010	Frœlich.	10,000
	Grenier . . .	7,460	Mercantin.	7,000
			Szenassy	3,000
			Détachement d'Albaredo et Legnago.	3,000
	TOTAL. . . .	40,590	TOTAL. . . .	46,500

presqu'île de l'Adige, est environnée sur la rive droite de ce fleuve, d'une plaine qui s'étend depuis le pied du Montebaldo jusqu'à Villafranca, Azzano, Magnano, San-Giacomo, et au-delà. La partie supérieure de cette plaine se compose d'un terrain légèrement ondulé, planté par-ci par-là d'arbres fruitiers et de vignes, et dont l'œil peut découvrir tous les plis. Le sol pierreux a permis de clorre presque toutes les propriétés, de murs en pierres sèches : ce qui forme autour des villages, d'ailleurs très-rapprochés, de véritables labyrinthes très-propres aux chicanes défensives. Au sud de Magnano, le terrain plus bas, donne naissance à une infinité de petits ruisseaux qui vont se jeter dans le Tartaro et le Menago. Ici la plaine est coupée d'une multitude de fossés et de canaux d'irrigation, dont les bords sont maintenus par des digues. Les déploiemens y sont difficiles, pour ne pas dire impossibles; la cavalerie y est plus embarrassante qu'utile, et pour la première fois de cette guerre, les Français en avaient plus que leurs ennemis.

La droite des Français accable Mercantin.

Le 5 avril, les deux armées s'ébranlèrent, et le combat s'engagea vers onze heures. Les divisions Victor et Grenier rencontrèrent la colonne Mercantin entre Raldon et San-Giovani-Lupatolo : la partie était trop inégale pour que celui-ci pût résister; le régiment de Wartensleben

qui reçut le premier choc, fut presque détruit: celui de Preiss qui lui succéda, perdit 2 pièces de canon et fut mis en déroute. Mercantin s'avança alors à la tête des chevau-légers de Levenehr; mais la cavalerie française soutenue par son artillerie légère, lui fit rebrousser chemin dans le plus grand désordre. Le général autrichien chercha en vain à rallier ses troupes, il tomba blessé à mort et sa chute détermina la fuite des plus braves. Débarrassée par ce coup de vigueur, l'aile droite des républicains poursuivit son chemin sur San-Giovani et Tomba, sans s'embarrasser des partis de cavalerie qui se glissaient entre elle et la division Delmas.

Kaim pénètre vers Buttapreda.

Par suite du mouvement général que les Français opéraient de droite à gauche, Moreau ne pouvait sans danger faire quitter à Montrichard le camp de Buttapreda pour le diriger sur Scudo-Orlando, avant que Delmas, qui était en marche depuis dix heures du soir, ne fût entré en ligne pour le remplacer. Cependant la journée s'avançait, et il devenait urgent d'agir sur Alpo pour seconder Serrurier, car c'était là où l'on supposait une grande partie des forces ennemies. Moreau se mit donc en marche pour tenir tête à la colonne de Zoph; en sorte que celle de Kaim ne rencontrant personne à Magnano, s'avança sur Buttapreda. Les Autrichiens se trouvèrent ainsi, en même temps, sur les derrières de Montri-

chard et sur le front de Delmas, dont la troupe, excédée de fatigue par une marche de nuit, dans des terres délayées, n'avait pu atteindre assez tôt le point qui lui avait été marqué.

Il est contenu par Moreau et Delmas.

Cette position formant un saillant sur le centre, précisément en face de la partie faible de l'armée française, aurait procuré les plus grands avantages aux Impériaux, si leur ligne n'avait pas été aussi étendue, et leurs forces trop disséminées. Mais la nouvelle de la défaite de Mercantin ayant appelé Kray sur la gauche, avec la réserve de Frœlich, Kaim, livré à ses propres forces, ne put rien entreprendre de décisif. Delmas manœuvra si habilement avec son avant-garde qu'il parvint à le tenir en échec jusqu'à l'arrivée du reste de sa division. De son côté Moreau, qui marchait sur deux lignes, instruit de l'apparition de l'ennemi sur ses derrières, ordonna à la droite de Montrichard de changer de front pour faire face à Buttapreda, et continua avec les 3 autres brigades, à se porter sur le chemin de Vérone, au devant de la colonne Zoph, qui débouchait vers Azzano.

Etat des affaires à une heure.

A l'extrême gauche, la division Serrurier, retardée dans sa marche par l'artillerie de la division Hatry, n'était point encore arrivée à la hauteur d'Isolalta, qu'occupait déjà l'avant-garde de Hohenzollern. Malgré ce double contretemps, vers une heure l'armée républicaine

avait encore l'offensive partout, et ses divisions allaient bientôt combattre assez près les unes des autres, pour se prêter un mutuel appui.

Cependant, les progrès de Victor et de Grenier étaient jusque-là les plus marqués. Après s'être emparés de San-Giovani, ils poursuivent les Autrichiens jusqu'à Tomba. Mais ceux-ci y ayant trouvé le détachement de la garnison de Vérone, qui devait marcher sur San-Giovani, parviennent, à l'aide de ces 4 bataillons frais, à se reformer et à les arrêter.

Au centre, le village de Buttapreda, quoique vaillamment défendu par les Autrichiens, venait d'être enlevé par la division Delmas, secondée par une des brigades de Moreau. En vain, pour s'en ressaisir, le général Kaim employa ses réserves: toutes ses attaques échouèrent; et, dans la dernière encore, un bataillon de grenadiers hongrois s'étant avancé avec trop de confiance, fut pris en entier avec six pièces qui battaient le flanc de la division.

Succès des Français à la gauche.

A la gauche, Moreau s'avançait avec mesure contre Vérone. Bien que la division Zoph eût été soutenue sur sa droite par la brigade St.-Julien; elle avait été chassée successivement d'Azzano, d'Alpo et de Scudo-Orlando. Le terrain de ce côté devenant plus favorable aux déploiemens, la cavalerie des deux armées exécuta de belles charges; et les dragons piémontais commandés

par le général Frésia, y rivalisèrent de valeur avec les dragons français. Plus loin, Serrurier venait de rencontrer l'ennemi à Isolalta. Deux bataillons autrichiens, protégés de deux pièces d'artillerie masquées derrière la digue qui borde la rive droite du Tartaro, attendaient la colonne française qui défilait sur le chemin de Villa-Franca. Un bataillon de Croates embusqué à Vigasio devait l'attaquer en queue, quand on lui en donnerait le signal. Tout à coup, l'avant-garde française, arrivant au pont d'Isolalta, est saluée d'un feu d'artillerie et de mousqueterie. Chargée au même instant par un escadron de Karaczay, elle abandonne le village et 2 pièces de canon. Cependant cette surprise n'eut pas d'autre suite: Serrurier chassa les Impériaux avec un bataillon de la 21e légère, et s'empara du pont du Tartaro. Les Croates, postés à Vigasio, se trouvant ainsi coupés, furent obligés de se faire jour. Quelques braves réussirent; mais le plus grand nombre demeura prisonnier. Après cette expédition, la division se dirigea sur Povegliano.

De toutes parts, la victoire penchait en faveur des Français. Les Autrichiens se maintenaient à peine contre l'aile droite, qui touchait presque au but assigné. Avec ces avantages, il était pourtant difficile que Schérer triomphât, parce que chacune de ses divisions, à l'exception des deux conduites par Moreau, agissait isolément, sans

autre objet que de combattre ce qu'elle avait devant elle, et qu'il fallait au contraire beaucoup d'ensemble pour frapper le coup décisif.

Kray force les divisions Grenier et Victor à la droite.

Dans ces entrefaites, Kray, instruit de l'échec de sa gauche, et jaloux d'arrêter les progrès alarmans des républicains, s'était mis à la tête de 3 régimens de la réserve de Frœlich, formés en colonnes derrière Ca-di-Davi, et descendit la rive droite de l'Adige, à dessein de tomber sur la division Grenier, qui n'y était point encore solidement appuyée.

L'apparition subite d'un renfort si considérable, soutenu de deux batteries de gros calibre, produisit sur les Français l'effet qu'on s'en était promis. Victor voulut se rapprocher de Grenier; mais, chargé par les régimens de Nadasty et de Reisky, le centre de ces deux divisions fut enfoncé. Les dragons de Lobkowitz se glissèrent dans cette trouée sur les derrières des Français. Néanmoins, ces troupes, dont le malheur provint peut-être de n'avoir pas été primitivement réunies sous un seul chef, faisaient encore bonne contenance; Grenier, qui pouvait craindre de se voir presser entre l'Adige et des forces supérieures, ne comptant plus sur une coopération bien combinée de la part de Victor, se borna à défendre le village de San-Giovani.

Schérer, sollicité d'y envoyer des

Cependant celui-ci, témoin du danger que court son camarade, réclame des secours de

Schérer. Mais dans ce moment Kaim exécutait une charge vigoureuse, et débordait le flanc droit de la division Delmas, désignée comme réserve; aussi tout ce que put faire le général en chef fut d'envoyer à Moreau l'ordre de rabattre sur sa droite, afin de prendre à revers les masses qui pressaient cette aile; manœuvre inexécutable dans l'état des affaires, et trop éloignée d'ailleurs pour rien réparer.

renforts, donne des ordres inexécutables.

Effectivement, le général Kray ne devait pas s'en tenir au faible succès qu'il venait d'obtenir, et sa position lui offrait trop d'avantages pour ne pas en profiter. Il ordonna un nouvel effort; et pour le seconder, les troupes de Mercantin ralliées par Chasteler en arrière de Tomba, et réunies à celles de la garnison de Vérone, débouchent enfin de ce village et se précipitent sur la division Victor. Débordée et assaillie par 12 mille hommes, sa résistance est inutile, il faut qu'elle batte en retraite : néanmoins, elle l'opère en bon ordre, au milieu d'un feu croisé d'artillerie et de mousqueterie. Dès que son mouvement fut bien prononcé, les Autrichiens s'étendirent sur la gauche, et attaquèrent San-Giovani de front et en flanc. Pour comble de malheur, les Impériaux furent encore secondés dans ce dernier effort, par la colonne détachée sur Albaredo, laquelle venait de passer l'Adige, et de tomber sur la droite de Grenier. L'avant-garde

Kray redouble d'efforts pour accabler la droite.

de ce général, qui avait ordre de défendre San-Giovani jusqu'à l'extrémité pour couvrir la retraite, y fut enveloppée et prise. Après la perte de ce village, l'aile droite précipita sa marche sur Bagnolo et Raldon. Grenier rallia ses troupes derrière le canal qui est à un mille et demi de ce dernier endroit, et y engagea une vive canonnade pour donner le temps à la division Victor de filer sur Mazzagatta.

Combats au centre et à la gauche.

Malgré le désastre de la droite, le centre et la gauche conservaient le terrain qu'ils avaient gagné. Serrurier, après avoir chassé l'ennemi de Povegliano, s'était rendu maître de Villafranca, et avait poussé son avant-garde sur la route de Vérone, jusqu'à la hauteur de Lecche. Ainsi les divisions Hohenzollern, Zoph et Kaim couraient risque de laisser échapper la victoire, préparée par la défaite de la droite des républicains.

Moreau s'y maintient.

Kray résolut alors d'attaquer vigoureusement leur centre. Il ne doutait pas qu'en cas de réussite il ne parvînt sur les derrières de leur ligne. Plein de cet espoir, il se transporte en toute diligence avec 3 bataillons de la réserve et une partie de sa cavalerie vers Dossobono. Là, il fait assaillir par des troupes de Zoph, le général Partouneaux, dont la brigade déployée en avant de Scudo-Orlando, couvrait l'intervalle des divisions Hatry et Montrichard formées en arrière

de ce village. Partouneaux y ayant été rejeté, Kray le prit en flanc avec sa colonne, et allait lui couper la retraite. Heureusement il restait à Moreau 3 bataillons frais, qu'il lança sous la conduite de l'adjudant-général Solignac. Ainsi soutenu, Partouneaux reprit un instant sa première position, mais la perdit de nouveau à la suite d'une charge furieuse des dragons de Lobkowitz, qui eût occasionné une déroute générale, si Moreau n'y avait mis ordre avec le 9e de chasseurs. Cette tentative des Autrichiens sur le centre, fut au reste la dernière; le combat dégénéra en une canonnade, et ne changea rien à la position respective des partis.

Déroute de la droite.

Malgré l'aplomb de ces 4 divisions françaises, la bataille n'en était pas moins perdue. L'aile droite, que nous avons déjà vu battre en retraite jusqu'à Bagnolo, trouva Villa-Fontana occupé par une colonne autrichienne descendue de Valèse. Il fallut s'y faire jour à la baïonnette, et ce dernier effort acheva d'épuiser les forces des soldats; beaucoup d'officiers payèrent de la vie les tentatives qu'ils firent pour les rallier: c'est là que le général Pigeon fut blessé mortellement, et le chef de la 1re légion helvétique fait prisonnier; on abandonna en outre à l'ennemi une bonne partie de l'artillerie, avec plus de 3 mille hommes. Ces deux divisions gagnèrent la rive

droite du Tartaro, avec beaucoup de peine et dans un affreux désordre.

Retraite de Schérer.

Il était six heures : la canonnade prolongée en arrière de la division Delmas, n'indiquait que trop la déroute de l'aile droite; mais Schérer ne pouvant sans un danger imminent affaiblir cette division, la déploya en arrière à droite afin d'inquiéter les colonnes qui poursuivaient Victor et Grenier. Comme ce mouvement ne remplit qu'imparfaitement son objet, le général en chef jugea indispensable de replier son centre et sa gauche sur Vigasio, contre l'avis de Moreau, qui aurait préféré coucher sur le champ de bataille pour éviter la confusion inséparable d'une marche de nuit.

Ces quatre divisions emmenèrent avec elles, derrière le Tartaro, 2 mille prisonniers et plusieurs pièces de canon; faible compensation des pertes essuyées sur d'autres points. Delmas forma l'arrière-garde, et s'établit vers minuit à Isola-della-Scala. L'armée impériale, harassée de fatigue et considérablement affaiblie, bivouaqua sur le champ de bataille, n'osant se mettre à la poursuite des vaincus.

Résultats de cette bataille.

Ainsi finit cette sanglante journée, où les Autrichiens perdirent 900 morts, 3,049 blessés, et environ 2 mille prisonniers. La perte des Français en tués ou blessés, fut pour le moins égale:

ils abandonnèrent en outre 7 drapeaux 8 pièces de canon, 40 caissons, et près de 4 mille prisonniers. La perte qui dut affecter le plus Schérer, fut celle de la confiance et de la considération de son armée. Elle attribua à son imprévoyance le revers qu'elle venait d'essuyer; et comme pendant l'action il s'était constamment tenu au milieu de la division Delmas, qui dès le commencement de la bataille avait été sans communication avec les autres, on l'accusa de lâcheté : reproche aussi injuste qu'odieux, et qui prouve à quel point l'animosité se tourna contre lui.

Cette victoire fit honneur à Kray, en ce qu'il sut mettre en action le gros de ses forces sur une seule aile de l'ennemi. On lui a reproché toutefois d'avoir oublié dans l'exécution, le point de vue stratégique, qui lui faisait un devoir de porter l'effort par sa droite contre la gauche des Français. On a pensé aussi que s'il avait laissé courir Victor et Grenier jusqu'au glacis de Vérone, et qu'il fût resté avec Kaim pour écraser Delmas, il eût obtenu des avantages plus éclatans en perçant le centre de l'armée française. Enfin il semble que Hohenzollern ne sut pas profiter de l'avantage qu'il avait sur Sérrurier, et qu'il engagea mal la droite.

Tandis que le général autrichien triomphait ainsi par des manœuvres, imparfaites à la vérité, Opérations de Klénau vers les

13*

Bouches-du-Pô.

mais néanmoins plus savantes que celles de son adversaire, la diversion tentée par Klénau dans la Polésine, obtenait d'heureux résultats. Dès le 29 mars il coula 2 canonnières sur le Pô auprès de Polisella, jeta 500 hommes et quelque cavalerie sur la rive droite de ce fleuve, et enleva la garnison d'Ariano. S'étant avancé avec le gros de son corps par Ostiglia jusqu'à Governolo, il en chassa la garnison française, prit ou détruisit la flottille de Ponte-di-Lago-Scuro, et força ce poste à se retirer dans Ferrare. Le 4 avril il s'établit à Castagnara sur le flanc de l'armée française, en sorte que ses patrouilles se croisaient sur les derrières avec celles de la garnison de Legnago.

Les Français se retirent derrière le Mincio et la Chiese.

Schérer se retira le 6 avril sur la Molinella, canal très-profond qui sort du Mincio près de Pozzolo, et va se jeter dans le Tartaro au-dessous de la route de Legnago; il n'y resta que 24 heures, et transféra le lendemain son quartier-général à Mantoue. L'armée passa le Mincio à Goïto et Pozzolo: on s'attendait que le général en chef prendrait toutes les mesures nécessaires pour tenir derrière cette rivière; position d'autant plus sûre, que se trouvant appuyée aux places de Peschiera et de Mantoue, les garnisons auraient pu concourir à l'offensive; et que les Autrichiens étaient trop faibles pour manœuvrer sur son flanc droit, en venant passer le Pô au-dessous du confluent du Mincio. Mais il n'en fut

rien : à peine Schérer eut-il jeté des garnisons dans Ferrare et Peschiera, qu'il battit en retraite le 12 avril, pour aller prendre position derrière l'Adda; toutefois après avoir engagé Macdonald à préparer l'évacuation du royaume de Naples, en attendant qu'il fût autorisé par le directoire à lui prescrire cette mesure salutaire.

A cette époque, l'armée impériale n'avait pas encore bougé du camp de Villafranca. Kray, qui commandait par intérim, peu soucieux de compromettre ses premiers succès, attendait Mélas pour lui remettre le soin de la poursuite, et ne profita pas de l'ascendant qu'il avait pris sur son adversaire, pour recueillir les véritables fruits de la bataille de Magnano.

Kray demeure dans l'inaction à Villafranca

A l'exception des courses faites par Klénau, sur les deux rives du Pô, et qui n'étaient pas de nature à inspirer de véritables craintes aux Français, aucune entreprise sérieuse n'avait été faite contre leur flanc droit. La gauche seule courait quelques risques; car le comte de Bellegarde, dans la vue de faciliter les opérations sur l'Adige, avait fait attaquer les postes à l'ouest du lac de Garda, et la vallée de la Chiese par le général Wukassowich, qui s'était emparé du pont de Storo et du poste important de Rocca-d'Anfo, d'où l'on descend sur Idro et Brescia. D'un autre côté le général Dessoles, obligé de suivre le mouvement de retraite de l'armée d'Helvétie,

Opérations sur les deux flancs des Français

ayant abandonné Glurns pour se retirer dans la Valteline, une colonne autrichienne pénétra dans le Val-Cammonica. Cependant, comme ces deux corps étaient très-faibles, il n'était pas impossible de les contenir au débouché des montagnes, et ils ne pouvaient rien entreprendre de menaçant pour les communications de l'armée.

Retraite prématurée de Schérer sur l'Adda.

Mais Schérer, toujours en proie à des craintes exagérées, crut sa gauche tellement compromise, qu'il ordonna au général Moreau d'abandonner la chaussée de Brescia, pour se rabattre le 11 avril avec ses trois divisions sur Asola et Ponte-Vico, par des routes de traverse horribles, pratiquées dans un terrain marécageux et entièrement défoncées par les pluies. Le général en chef conduisit lui-même les divisions de droite, de Mantoue, par Castelluccio, sur Pozzolo et Aqua-Negra, puis de là sur Crémone.

Cette retraite honteuse acheva d'enlever à Schérer le peu de considération qui lui restait de ses premières campagnes. Rien n'égala le désordre et l'embarras de cette marche de 48 heures, dans une contrée que la carte et tous les rapports du pays indiquaient comme impraticable. Moreau employa 40 heures pour franchir 6 lieues; et ce ne fut qu'avec le secours de 1,500 bœufs qu'il parvint à retirer des boues son artillerie et ses équipages.

Les

Dans le temps que l'armée française opérait

prématurément sa retraite sur l'Adda, l'armée impériale se renforçait de la division Ott, et de plusieurs régimens tirés des garnisons du ci-devant Etat vénitien. Enfin, le 14 avril, huit jours après la bataille, elle passa le Mincio à Valleggio, et poussa son avant-garde à Cavriana. Les divisions Zoph, Frœlich et Kaim, formant le corps de bataille, s'établirent aux environs de Castellaro. Deux bataillons et 100 chevaux furent détachés à Ponti, pour former l'investissement de Peschiera, sur la rive droite du Mincio. Le général Elsnitz resta sur le canal de la Molinella, avec 10 bataillons et 8 escadrons, pour observer Mantoue. Enfin, la division Hohenzollern, destinée à agir désormais séparément, passa le Mincio à Goïto pour se porter vers le Bas-Oglio. Autrichiens renforcés par la division Ott s'avancent sur la Chiese

Tandis que ces événemens se passaient en Italie, l'amiral Ouczakof et le capitaine Cadibey, avec une escadre combinée de 18 vaisseaux de ligne, 10 frégates et 20 corvettes, bricks ou caravelles, pressaient vivement la place de Corfou, où le général Chabot, qui avait succédé à Gentili, s'était retiré avec 1,800 hommes, reste de la division du Levant, qui en comptait environ le double à la fin du mois de septembre précédent; mais qui avait éprouvé des pertes sensibles, soit par la chute des autres îles de l'Archipel Ionien, soit par les combats soutenus sur la côte d'Albanie contre Ali-Pacha. Prise de Corfou par les Russes et les Turcs

Une garnison aussi faible était insuffisante pour défendre avec vigueur la place, les forts qui en dépendent, et l'île de Vido, dont l'occupation est indispensable pour être maître de la rade. Cette île n'était pas alors fortifiée comme elle l'a été depuis en 1807; elle n'avait que des batteries ouvertes. Située à 6 ou 700 toises de la place, parallèlement aux fronts que baigne la mer, elle offre une position dominante d'une vaste étendue, et de laquelle l'ennemi peut inquiéter extrêmement les défenseurs de la ville et de la citadelle. Le mont Olivetto, qui commande d'assez près les ouvrages extérieurs du côté de l'isthme, n'étant point retranché, l'ennemi s'en empara sans coup-férir. Toutefois il ne suffisait point de 2 ou 3 mille hommes, soutenus de quelques milliers de janissaires ou d'Albanais, dépourvus d'artillerie de siége, pour attaquer Corfou d'une manière régulière. Aussi, nonobstant la révolte d'une partie des habitans, la faiblesse de la garnison, la pénurie des approvisionnemens de toute espèce, enfin, le manque d'embarcations propres à défendre la rade et les parties de l'enceinte voisines de la mer, Chabot résista quatre mois entiers, pendant lesquels il exécuta même huit sorties. Il aurait bravé bien plus long-temps les efforts des coalisés, si, à la suite d'une action où il eut 600 hommes hors de combat, les assiégeans ne s'étaient emparés de l'île de Vido.

L'occupation de ce poste leur donnant les moyens d'établir des batteries contre la citadelle, où il n'y avait aucun abri pour les malades et les blessés, le général français, privé de nouvelles de Bonaparte, aussi bien que de Schérer, de l'armée duquel sa division faisait toujours partie, désespéra de recevoir du secours, et capitula le 3 mars. Sa garnison, réduite à moins de 1,500 hommes, obtint d'être transportée à Toulon aux frais des alliés, à condition de ne point servir contre eux pendant 18 mois.

Cependant le directoire n'avait pas perdu de vue les îles Ioniennes; mais tout conspira leur perte. Une première expédition, composée de 4 vaisseaux vénitiens, portant 3 mille hommes de débarquement, sortit d'Ancône au commencement de décembre : battue par la tempête, elle fut obligée d'y rentrer après quelques semaines de navigation, parce que les bâtimens faisaient eau de toutes parts. Une seconde expédition, consistant en 9 bâtimens de transport, chargés d'un millier d'hommes et d'approvisionnemens, sous l'escorte du *Généreux*, mit à la voile d'Ancône le 1er avril, 28 jours après la reddition de la place; elle y retourna, non sans avoir couru quelques risques d'être prise par l'escadre combinée.

Cette circonstance fit vivement regretter, dans le temps, que Chabot n'eut pas prolongé sa

résistance; mais il est facile de voir qu'il était impossible que le convoi parvînt à sa destination, puisque les alliés étaient déjà en possession de l'île de Vido.

Ainsi, sur mer comme sur terre, les Français, pour avoir voulu trop embrasser à la fois, se voyaient enlever leurs conquêtes, et perdaient l'ascendant que leurs triomphes leur avaient fait prendre depuis six ans. Quelle différence de résultats la France n'aurait-elle pas obtenu, dès l'ouverture de cette campagne, si, rappelant l'armée de Naples, et se contentant de laisser 3 mille hommes à Livourne, on eût fait déboucher 80 mille combattans par Albaredo sur le centre de Kray, dispersé et accablé sa gauche, pour revenir ensuite sur Vérone par Villanova. D'éclatans succès, la ruine probable de toutes les espérances de l'Autriche sur l'Italie, le flanc droit de l'armée d'Helvétie assuré par la conservation de la ligne de l'Adige, eussent permis à Masséna de disposer de la division du Valais et de celle de Lecourbe, pour défendre Zurich. Mais n'anticipons pas sur des désastres bien mérités par l'oubli total des règles de la guerre, et reprenons le fil de notre narration.

CHAPITRE LXXXV.

Événemens en Suisse. — Levée des milices pour compléter le contingent. — Masséna est forcé d'évacuer les Grisons, par suite des succès de l'Archiduc. — Retraite pénible du général Lecourbe. — Combats de Taverne et de Dasio. — Les Autrichiens, devancés par des proclamations aux Suisses, passent le Rhin vers Schaffhausen. — Masséna se replie derrière la Thur. Combats de Frauenfeld et de Winterthur. — Évacuation de Zurich. — Le gouvernement helvétique se retire à Berne. — Insurrections dans plusieurs cantons, et surtout dans le Valais. — Lecourbe bat le général St.-Julien, et reprend le Gothard, qu'il est ensuite obligé de quitter.

L'Archiduc, malade, ne peut poursuivre ses succès.

ON a vu au chapitre 83 que l'armée autrichienne n'avait pas tiré tout le fruit possible de la victoire de Stockach. La retraite des Français étant bien prononcée, rien ne semblait plus naturel que d'abandonner à 15 mille hommes le soin de harceler les arrière-gardes de Jourdan; puis d'attirer par un mouvement rapide Bellegarde sur

Feldkirch, de le joindre à Hotze, et de les diriger ensemble sur St.-Gall, tandis que l'Archiduc porterait le gros de ses forces par Schaffhausen sur Zurich. Il ne fallait qu'un équipage de pont ordinaire pour assurer la jonction de 80 mille Autrichiens aux portes de cette ville; et ce n'était pas Masséna, avec 25 mille hommes disséminés depuis Rheineck jusqu'à Finstermünz, qui aurait pu y mettre le moindre obstacle.

L'Archiduc n'étant point autorisé à disposer du corps de Bellegarde, crut néanmoins pouvoir tenter seul cette invasion, et en ordonna en effet les préparatifs dès les premiers jours d'avril. Mais, contrarié par l'administration des vivres, qui prétextait l'impossibilité d'assurer ses approvisionnemens, il dut ajourner ce projet; et une indisposition grave l'ayant obligé de remettre peu de temps après le commandement de son armée au comte de Wallis, celui-ci resta sans agir dans les cantonnemens de Souabe durant tout le mois d'avril.

Plusieurs causes concoururent en outre à la perte de ces momens précieux : d'abord l'extrême circonspection de la cour de Vienne, qui voulait être sûre de l'issue d'une opération avant de l'autoriser, lui faisait envisager une entreprise à l'ouest du lac de Constance comme hasardée, tant qu'on n'était pas maître des Grisons; le conseil aulique ne voulait pas voir que

le moyen le plus sûr de s'emparer de ce pays était d'en tourner les obstacles, en opérant au point décisif des communications de l'ennemi. Ensuite l'harmonie était loin de régner entre les divers chefs des armées impériales ; le comte de Bellegarde, indépendant dans le Tyrol, était continuellement en discussion avec le commandant de l'armée d'Allemagne, ainsi qu'avec le général Hotze, qui donnait ses ordres au corps du Vorarlberg. La direction des grands mouvemens militaires, au lieu de partir d'un seul état-major, devait donc être concertée entre ces généraux. De là un interminable échange de projets et contre-projets, où chacun s'exagérant l'importance de sa position individuelle, prétendait y rattacher l'ensemble des opérations.

Les Autrichiens s'emparent des postes sur la rive droite du Rhin.

De pareilles dissensions devaient nécessairement nuire à l'intérêt général : aussi toutes les entreprises des Autrichiens se bornèrent à déloger les troupes françaises des points retranchés qu'elles avaient conservés sur la rive droite du Rhin. Le comte de Nauendorf fit attaquer, le 13 avril, Schaffhausen et Petershausen par les généraux Baillet-Latour et Piaczeck. Après de légers combats, les républicains qui n'étaient pas en forces évacuèrent ces postes, et détruisirent les ponts : celui de Schaffhausen, chef-d'œuvre d'architecture en bois, fut entièrement la proie des flammes. Piaczeck voulant profiter de

ses avantages et de l'appui de la flottille que l'Archiduc avait fait armer sur le lac, tenta de s'emparer de Constance; mais ses efforts furent inutiles. Les Français ne possédaient plus sur la rive droite que la petite ville d'Eglisau; elle leur fut enlevée le 17, par la brigade du prince de Schwarzenberg.

Tentative sur Brisach.

La réussite de ces entreprises avait enhardi les Autrichiens. Le général Kospoth, qui commandait l'avant-garde du corps de Starray dans la vallée du Brisgaw, envoya un fort détachement pour détruire les fortifications élevées en avant de Brisach (1); mais 1,200 hommes avaient eu le temps de s'y jeter, et en repoussèrent les Impériaux avec une assez grande perte.

Nouvelles dispositions de Masséna, pour la répartition de son armée.

Le général Masséna, à qui le directoire venait de confier le commandement en chef de toutes les troupes sur le Rhin, profita du répit que lui accordaient ses adversaires, pour réunir sa nouvelle armée, et lui donner une organisation convenable. La bataille de Stockach et les succès de la coalition en Italie, devaient le forcer à changer tout le plan d'opérations. Il ne s'agissait plus en effet d'envahir les états de l'Empereur

(1) Rien n'était plus ridicule que de fortifier Brisach, ayant déjà Kehl, et s'occupant de fortifier le camp devant Bâle : deux débouchés importans, sur une étendue de 20 lieues, étaient plus que suffisans.

par les débouchés du Tyrol, mais bien de conserver ses communications avec l'armée d'Italie qui avait déjà repassé le Pô, de couvrir la Suisse et les frontières orientales de la France, et de tenir en échec les nombreuses armées de Souabe et du Tyrol, jusqu'à ce que le gouvernement lui eût envoyé des renforts suffisans pour reprendre l'offensive.

Ce fut alors que le directoire put apprécier de quel avantage lui serait la neutralité de la Suisse. Sans inquiétude sur les flancs de ses deux armées, il aurait concentré tous les efforts de Moreau dans les plaines de la Lombardie; tandis que Masséna, sous la protection de Mayence, Strasbourg et Kehl, eût lutté avec tout avantage contre les forces de l'Archiduc. Dans l'état actuel des choses, il fallait songer à couvrir le moins mal possible l'immense ligne depuis le Texel jusqu'à Gênes; et la concentration de l'armée du Danube en Suisse était encore le meilleur remède au mal causé par la double retraite des armées républicaines.

Difficultés pour la défense de la Suisse.

Cependant cette manœuvre ne réparait pas tout, et il importait d'adopter un plan d'opérations capable d'arrêter les progrès de l'ennemi. L'art de la guerre ne présente point de problême plus difficile à résoudre que le choix d'un système convenable à la défense de l'Helvétie. Les maximes que nous avons appliquées à la dé-

fense des Alpes cotiennes et du bassin du Piémont (1), se reproduisent ici avec plus de force; car il est probable que l'ennemi ne viendra pas seulement de la Souabe ou de la Lombardie, mais bien des deux côtés à la fois. Le général le plus habile serait embarrassé de faire tête à l'orage, à moins que la supériorité du nombre sur chacune des masses prêtes à l'assaillir ne le mît à même de recevoir l'ennemi partout où il se présenterait : chance peu probable, puisqu'elle suppose à ce général des moyens qui lui permettraient de prendre à l'instant même l'offensive. Mais, en admettant au contraire une proportion de forces qui le réduise à la défensive, quelle sera sa perplexité s'il s'impose l'obligation de garder le St.-Bernard, le Simplon, le Pas-de-Nuffenen sur le flanc du Furca, le Grimsel, le St.-Gothard, le Splugen, l'Albula, les avenues de l'Engadin ou du Montafun, la ligne en face de Feldkirch depuis Coire au lac de Constance; enfin les vingt passages qui existent entre Stein et Bâle?

Cent bataillons, répartis par brigades isolées dans ces différens postes, seraient hors d'état d'empêcher une armée égale en forces d'y pénétrer, dès que celle-ci le voudrait sérieusement; car, en formant trois colonnes de 30 bataillons

(1) Tome 3, chap. XVII.

chacune, elle percerait aisément ce long cordon, de manière à ce que les parties morcelées ne pussent jamais se rassembler. Si le général chargé de la défense des Alpes, bien pénétré au contraire des dangers de ce fatal système de cordon, appréciait l'avantage d'opérer dans les vrais principes de la guerre, et qu'au lieu d'éparpiller ainsi son armée comme une ligne de douaniers, il se décidât à une défensive active, il ne lui resterait d'autre parti à prendre que de se concentrer entre la Reuss et l'Aar, d'attendre l'ennemi de pied ferme, et de tomber sur ses colonnes à mesure qu'elles déboucheraient. Mais, quelle que soit la sagesse, et peut-être la nécessité d'une telle concentration, de combien d'inconvéniens n'est-elle pas accompagnée? de quels avantages ne se privera-t-on pas en abandonnant ainsi sans coup férir à son adversaire, une foule de passages où jadis des poignées de héros défirent des armées entières?

La question serait bien moins embarrassante si l'ennemi ne venait que d'un côté. Par exemple, en supposant des alliances, des actes de neutralité, ou d'autres circonstances qui limitassent le théâtre des opérations à la frontière d'Italie; alors les seuls passages à défendre étant le St.-Gothard, le Pas-de-Nuffenen, le Simplon et le St.-Bernard, nul doute qu'il ne fût convenable de les garder avec des corps suffisans, appuyés

d'une forte réserve dans la vallée du Rhône. Il en serait de même, si la défense était limitée à la frontière de Souabe ou du Vorarlberg : dans cette dernière supposition, des avant-gardes placées aux défilés principaux pourraient retarder long-temps les progrès de l'ennemi, signaler la force de ses différentes colonnes, et favoriser les opérations de l'armée principale, qui, placée aux environs de Winterthur se trouverait à portée de tomber à chances égales, ou même supérieures, sur les différens corps qui se présenteraient.

Mais une de ces luttes partielles arrivera rarement, et l'on peut en conclure qu'une armée étrangère, appelée à défendre un tel pays, sera moins embarrassée qu'une armée helvétique même; car, dégagée de toute inquiétude sur la garde intégrale des frontières, peu lui importera que la moitié des cantons soit exposée aux ravages d'une invasion; elle pourra choisir son point stratégique central, y rattacher toutes ses combinaisons, et opérer selon les principes, sans s'arrêter à aucune considération de défense locale. Masséna néanmoins ne se trouvait pas entièrement dans cette heureuse indépendance; le directoire, en créant autour de lui des républiques nouvelles, avait rendu ses généraux en quelque sorte solidaires de leur conservation; et tout en combinant ses opérations

militaires, le général en chef de l'armée du Danube ne pouvait pas oublier qu'il entrait dans ses devoirs de couvrir le chef-lieu des autorités helvétiques, sous peine de voir cette république désorganisée par une réaction, et livrée à l'influence de nouveaux chefs, qui se rangeraient bientôt sous les bannières de ses ennemis. A ces considérations, essentiellement liées à l'intérêt de la France, se mêlait une sorte de pudeur; car il ne devait pas être indifférent à un militaire loyal d'abandonner une foule de braves gens, compromis par leur dévouement pour la cause commune des deux peuples.

Positions prises par Masséna.

Tout bien considéré, on ne saurait donc juger les mesures défensives adoptées par le général français, d'après les maximes exclusives de l'art de la guerre; et les mouvemens qu'il prescrivit pour attirer à lui une partie de l'armée de Jourdan, le sauvèrent de plus grands revers, bien que les positions qu'il assigna à ces troupes fussent évidemment défectueuses. Elles traversèrent rapidement l'Alsace pour entrer en Suisse; et à la fin d'avril les forces de Masséna furent ainsi réparties : Lecourbe dans l'Engadin, Menard dans les Grisons, et Lorges dans le Rhinthal jusqu'au lac de Constance, formaient l'aile droite. Le centre occupait la ligne jusqu'au Frickthal, et se composait de quatre divisions, outre le corps Suisse assemblé vers Arbon. Le direc-

toire helvétique avait mis en activité 20 bataillons de milices; mais, à part celles de Zurich, de Vaud et de Bâle, on ne pouvait compter sur les autres. Si les villes de l'Argovie étaient fort bien disposées, il n'en était pas ainsi des campagnes; il fallut même la présence des troupes vaudoises et de quelques détachemens français pour faire marcher les contingens de ce canton et celui de Lucerne. Quelques-uns de ces bataillons furent employés à la garde de Zurich et aux travaux du camp retranché tracé sur le Zurichberg et le plateau de Wipchingen. La Turgovie, Zurich, St.-Gall, Lucerne, Vaud, fournirent plusieurs bataillons qui, réunis à la légion helvétique, formèrent un corps de 10 à 12 mille hommes : on le confia malheureusement à l'inepte Keller, dont le quartier-général s'établit à Arbon. Les milices mal équipées, plus mal armées, formaient nombre, et servaient dans les postes secondaires, sans qu'on pût les compter à l'égal des troupes de ligne (1).

---

(1) La loi sur l'organisation des milices n'avait été définitivement rendue qu'au mois de décembre; il fallut convoquer à Lucerne un comité d'inspecteurs-généraux pour aviser aux moyens de l'exécuter d'une manière uniforme. On n'avait pas même de règlement sur le service intérieur, la discipline, et le service de campagne; en sorte que chaque chef faisait servir selon sa manière. On adopta à la hâte, et l'on fit traduire des extraits de règlemens français; mais c'était encore trop compliqué pour des milices. On

Oudinot gardait le Rhin de Munsterlingen à Stein, ayant à sa gauche le général Vandamme, qui se prolongeait jusqu'à Eglisau. La division Tharreau tenait l'intervalle compris entre la Toss et le confluent de l'Aar. Celle de Soult, formant réserve, cantonnait dans les environs de Wyl. La grosse cavalerie aux ordres de Klein, eut ses quartiers près de Bâle. Le général Xaintrailles avait reçu l'ordre de prendre à Soleure quelques bataillons venant du Rhin, et de les conduire en Valais, où les succès de Suwarof en Lombardie, et l'approche des colonnes alliées, venaient de rallumer le feu de la révolte.

L'aile gauche comprenait trois divisions, qui s'étendaient jusqu'à Dusseldorf : Souham, se liant à Tharreau, gardait Bâle et Huningue; Legrand couvrait le Vieux-Brisach et Kehl; Colland, avec les restes de l'ancienne armée d'observation, était posté devant Manheim; Baraguey-d'Hillers commandait à Mayence; quelques troupes sous les ordres de Dufour gardaient les quatre départemens réunis du Bas-Rhin; enfin l'intérieur de l'Helvétie était maintenu par une division aux ordres du général Nouvion, composée des bataillons de garnison de l'ancienne

---

dut faire marcher les bataillons avant même que tous fussent organisés sur le papier; en sorte que ces milices étaient loin d'offrir l'ensemble et la solidité quelles ont actuellement.

armée de Masséna. Toutes ces forces pouvaient s'élever à 100 mille hommes, dont les deux tiers environ défendaient la Suisse et les Grisons.

Extension démesurée de la ligne des Français

Cette ligne défensive, d'une étendue qui approchait du ridicule, était d'autant plus vulnérable que sa droite, formant une pointe avancée dans les vallées de l'Inn et de l'Adige, pouvait être facilement séparée du centre par une opération vigoureuse sur le col de Ste.-Lucie; surtout depuis que les revers de l'armée française en Italie l'avaient rejetée au-delà du Pô. Heureusement pour Lecourbe, le peu d'harmonie qui régnait dans les conseils autrichiens le tira de ce mauvais pas.

Position hasardée de Lecourbe et Dessoles.

Après les combats de Taufers et de Nauders, ce général avait porté sa division en avant; mais le comte de Bellegarde ayant dirigé sur lui des forces considérables, il se détermina à concentrer les siennes, et rétrograda jusqu'à Ramis après avoir brûlé le pont de Martinsbruck. Dessoles, de son côté, rentra dans la vallée de Munster, et se fortifia en avant de Taufers. Ces deux généraux ne pouvaient pas rester long-temps paisibles dans ces postes aventurés, en présence de forces supérieures du double. Bellegarde ayant réuni 13 mille hommes à Landeck, remonta la vallée de l'Inn, tandis que 10 mille s'avancèrent par celle de l'Adige le 4 avril sur Laatsch. Le premier de ces corps replia Lecourbe, et le se-

Bellegarde les repousse sur Zernetz.

cond assaillit bientôt Dessoles; 8 bataillons lancés sur Taufers par la grande route, en même temps que deux petites colonnes tournaient les flancs par le chemin du Braglio, devaient remporter une victoire facile. Dessoles, mesurant le danger, ne soutint le combat que pour assurer sa retraite : de crainte de la faire par le sentier de Bormio, où il fallait s'engager un à un en prêtant le flanc aux Impériaux dans ce long défilé, il la dirigea par le col de Tschirfs, dont l'ouverture assez large se retrécit peu à peu, et favorise singulièrement un combat d'arrière-garde. Il rejoignit à Zernetz les troupes du général Lecourbe, puis redescendit par le Splugen sur Tiranno, résolution fort sage à laquelle il dut son salut.

Satisfait de ce premier succès, le comte de Bellegarde ne poussa pas plus loin ses avantages, et laissa, jusqu'à la fin du mois, les républicains paisibles possesseurs de l'Engadine. Il se préparait cependant, le 22 avril, à une attaque générale, lorsque la grande quantité de neige qui tomba, lui fit ajourner son projet. Mais deux bataillons n'ayant pas reçu le contre-ordre, partirent du Paznaun et descendirent sur Ramis, où, enveloppés de toutes parts par les Français, ils furent contraints à déposer les armes.

Hotze et Bellegarde ayant enfin combiné une entreprise simultanée sur le Luciensteig et l'Engadine, le dernier se mit en mouvement le 30

Hotze et Bellegarde combinent une attaque

sur les Grisons.

avril avec 9 bataillons, pendant que le général Haddick, à la tête de six autres, traversait la chaîne qui sépare les vallées de l'Inn et de Munster, pour se porter sur Schuls et Zernetz. Trois bataillons établis à Ste.-Marie, observaient la route de Bormio. Lecourbe avait profité des localités pour suppléer à l'infériorité de ses forces: la division échelonnée dans la vallée, avait sa ligne principale établie derrière le Varana, au pied des montagnes qui bordent la rive gauche de l'Inn; un ouvrage fermé battait la rive droite, des postes gardaient les hauteurs, et tous les cols avaient été retranchés ou garnis d'abatis.

Attaque de Ramis.

La colonne de Bellegarde, flanquée par de forts détachemens, replia les avant-postes français, et arriva à midi devant Ramis. Ce village enlevé, les Autrichiens marchèrent aux retranchemens, contre lesquels ils se consumèrent en vains efforts. Pour emporter la position, il eût fallu que les flanqueurs, chargés de tourner les sources de la Varana, fussent plus nombreux; le comte de Bellegarde n'y ayant envoyé qu'un bataillon, il fut aisément repoussé; et, à la suite d'un engagement meurtrier, qui dura jusqu'à la nuit, les Autrichiens rebutés, rentrèrent dans Ramis.

Haddick se porte sur Schuls.

Le général Haddick, après une marche pénible à travers les montagnes, où le terrain lui était disputé pied-à-pied, s'empara du Scharl,

et arriva devant Schuls, où la rupture du pont de l'Inn le força de s'arrêter. Un détachement envoyé, par le col de Tschirfs sur Zernetz, fut taillé en pièces par les Français, qui firent 600 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le jeune prince de Ligne.

Cette journée meurtrière, quoique glorieuse pour Lecourbe, l'engagea à abandonner la vallée de l'Inn : son occupation devenait sans objet depuis que les républicains étaient réduits à la défensive; tandis que l'ennemi, maître des débouchés sur ses flancs et ses derrières, pouvait le placer dans une situation critique. Il décampa donc dans la nuit qui suivit le combat, et prit position à Süss, où Bellegarde, retardé par la destruction des ponts, ne put l'atteindre que le 2 mai. Les deux partis en vinrent encore aux mains; et, après une affaire assez chaude, où le général Demont fut fait prisonnier, et Lecourbe blessé, la faible division française, menacée d'être enveloppée, précipita son mouvement de retraite, rompit les ponts de Zernetz, et gagna par la droite les sommités de l'Albula. Dessoles ayant été appelé à l'armée d'Italie, Loison prit le commandement de ses troupes à Tiranno; Lecourbe, laissant de forts détachemens à Davos, ainsi qu'aux Pas-de-Fluéla et de Scaletta, vint s'établir à Lenz avec sa division.

Lecourbe les repouss de Süss.

Loison se porte : Tiranne

Le mouvement offensif du comte de Belle-

Tentati

mal dirigée sur Luciensteig

garde, pour amener un résultat important, aurait dû être secondé par la prise simultanée du Luciensteig; car les Autrichiens, débouchant de Coire, eussent rendu alors la retraite de Lecourbe presque impraticable. Cette entreprise, tentée le 1er mai, échoua par les fautes de Hotze. Ce général, craignant trop de dégarnir le poste de Feldkirch, avait obtenu de Bellegarde un renfort de 5 bataillons, commandés par le brigadier St.-Julien, auquel il ne joignit que 4 bataillons de ses troupes. A la pointe du jour, les Impériaux s'élancèrent sur quatre colonnes : la plus considérable, sous St.-Julien, devait s'emparer de la montagne de Flasch, et assaillir les derrières des Français, pendant que deux autres déboucheraient de Balzers et de Güschen. Le mouvement de ces trois colonnes était subordonné à la dernière, partie de Balzers, le 29 au soir, pour tourner les montagnes, et venir prendre le Luciensteig à dos, par la plaine de Mayenfeld. Mais celle-ci s'étant égarée, l'attaque se fit sans ensemble : les Autrichiens obtinrent d'abord, sur les Français surpris, quelques avantages que le général Menard ne tarda pas à leur enlever. Rassemblant à la hâte les troupes les plus rapprochées, il fit attaquer la colonne de St.-Julien par le général Chabran, qui la mit dans une déroute complète : deux bataillons du régiment d'Orange furent enveloppés et forcés de poser

les armes ; le reste des Autrichiens précipita sa retraite, et les Français reprirent leurs premières positions.

Insurrection générale sur les derrières des Français

La tentative de Hotze, sur le Luciensteig avait été concertée avec quelques émigrés Grisons, et d'anciens chefs d'insurgés dans les petits cantons. L'exaspération des habitans de la Haute-Helvétie était au comble depuis que la guerre y étendait ses ravages, et que le directoire helvétique ne pouvant compter sur le recrutement des 18 mille hommes stipulés, voulait y suppléer par des milices. Tant de sacrifices pour une cause odieuse aux montagnards de Schwitz, d'Uri, d'Altorf et du Valais, qui n'avaient jamais été bien soumis, ne devaient amener d'autre résultat que la révolte. Aussi, adoptèrent-ils avec empressement les propositions des Autrichiens; et en même temps que ceux-ci marchaient sur le Luciensteig, 10 mille Grisons, ou habitans des petits cantons, levèrent simultanément l'étendart de l'insurrection. Cet événement eût été dangereux, si l'entreprise de Hotze n'avait pas manqué; car alors les troupes françaises des Grisons, poursuivies par les vainqueurs, n'auraient pu que difficilement se frayer une retraite à travers le pays insurgé sur leurs derrières. Un corps nombreux de paysans s'étant déjà emparé d'Ilantz et de Dissentis, interceptait toute communication entre les divisions Menard et Le-

courbe; mille d'entr'eux tenaient les ponts de Reichenau, qu'ils avaient fortement barricadés. La situation de Masséna était effrayante: menacé à gauche par l'Archiduc victorieux, assailli à droite par Bellegarde et Hotze, réduit à lutter contre des forces supérieures, il ne lui manquait que de voir ses communications à la merci des insurgés. Aussi le moindre succès de Hotze eût-il causé la ruine totale de son armée, si l'Archiduc s'était mis plutôt en devoir de le soutenir.

Menard bat les insurgés de Dissentis.

Pour arrêter cette alarmante insurrection, qui menaçait de s'étendre sur toute la Suisse, Masséna, encouragé par les succès de Menard, donna l'ordre à ce général de marcher sur ces rassemblemens. A peine eut-il achevé la défaite de St.-Julien, qu'il se dirigea le 3 mai sur Reichenau, où il culbuta les paysans, qui se retirèrent vers Ilantz. Chassés bientôt de ce dernier bourg, ils se replièrent sur Dissentis. Menard les atteignit le 5, et les attaqua sans délai. Les insurgés étaient au nombre d'environ 6 mille, dirigés par d'anciens officiers, mais mal armés et sans artillerie; ils firent néanmoins une résistance opiniâtre. Enfin, après avoir perdu quelques centaines des leurs, ils abandonnèrent le champ de bataille, et se dispersèrent dans toutes les directions.

Soumission des insurgés

Au même instant le général Soult avait été détaché pour faire rentrer les petits cantons

dans le devoir, et ouvrir la communication avec Lecourbe, sur le sort duquel on était inquiet. Soult rencontra près de Schwitz un rassemblement, à qui il fit mettre bas les armes; puis traversant le lac de Lucerne, il entra le 9 mai dans le canton d'Ury. Les Suisses, au nombre de 3 mille, avec 4 pièces de campagne, firent de vains efforts pour s'opposer au débarquement. La première demi-brigade les aborda vigoureusement, en tua un certain nombre, s'empara de l'artillerie, et força le reste à remonter la vallée de la Reuss. L'arrivée d'un détachement à qui Lecourbe avait fait descendre le St.-Gothard, acheva de les dissiper. Ce général, de son côté, venait de porter le dernier coup à l'insurrection, en soumettant le val Levantine, et en isolant les petits cantons des bailliages italiens. Les efforts de l'Autriche pour soulever la Suisse furent ainsi déjoués en moins d'une semaine; ils n'eurent d'autre résultat que de faire périr une foule de malheureux paysans, et de détruire plusieurs villages qu'on incendia pour servir d'exemple. Le Valais seul ne put être entièrement réduit; les insurgés parvinrent à se maintenir à Louesch, où 6 mille hommes avec 7 pièces de canon, fermèrent la vallée du Rhône.

Lecourbe, retiré à Lenz, marche sur Bellinzona.

Lecourbe n'avait fait qu'une courte apparition à Lenz, il ne tarda pas à quitter cette position pour marcher au secours de Loison, pressé par

des forces supérieures. Le comte de Bellegarde, avant de commencer son expédition dans la vallée de l'Inn, avait détaché sur l'Oglio le colonel Strauch avec 5 bataillons, pour se mettre en communication avec Suwarof. Cette colonne reçut du général russe l'ordre de marcher sur Chiavenna, pendant que 4 bataillons de l'armée du Tyrol partaient le 5 mai du Tonal pour se porter à Tiranno. Loison évacua alors la ville, traversa le Splugen où il laissa une forte garde, et gagna St.-Giacomo. Ce fut là que Lecourbe le rejoignit. Les mouvemens des deux colonnes autrichiennes et celui de la brigade du prince de Rohan, détachée par Suwarof sur Lugano, ayant démontré à ce général que le but des Alliés était de s'emparer de l'important passage du St.-Gothard et de l'entrée de la vallée du Rhône, il résolut de les prévenir. Quoiqu'il n'eût pas d'ordres du général en chef, l'actif Lecourbe se détermina à marcher sur-le-champ vers Bellinzona (1). Le prince de Rohan était déjà arrivé à Bironico, et avait poussé un détachement au

(1) L'archiduc Charles attribue au contraire à Lecourbe le projet de se retirer de l'Engadine sur Lenz, pour se rallier à Masséna; et pense que ce fut le général en chef qui prescrivit le mouvement sur Bellinzona. Une troisième version affirme que Lecourbe, instruit de la révolte des paysans, et des efforts sur le Luciensteig, préféra se retirer par le Tésin, plutôt que de s'exposer à être prévenu à Dissentis. Nous ne savons laquelle des trois il faut croire.

mont Cénére; mais le colonel Strauch n'étant pas encore en mesure de le soutenir, Lecourbe l'attaqua le 13 mai, le battit complétement à Taverne, et le rejeta au fond de la vallée d'Agno; il eût été détruit sans un détachement que Strauch poussa par hasard dans la vallée de Misox, et qui donna quelques inquiétudes aux Français. Après cette courte expédition Lecourbe laissa à Loison le soin de défendre le vallon du Tésin, et vint prendre position au St.-Gotbard, menacé par l'approche des colonnes de Bellegarde.

L'Archiduc renforce Hotze, pour une nouvelle attaque

Depuis le commencement du mois, l'Archiduc et Masséna faisaient continuellement des démonstrations sur le Rhin : l'un afin d'empêcher que le général français ne portât sur sa droite assez de forces pour tomber des hauteurs de l'Albula sur la ligne d'opérations du comte de Bellegarde, et l'autre pour détourner les Autrichiens de faire une seconde tentative sur le Luciensteig. Mais le prince tenait à se rendre maître de ce poste important, avant de rien entreprendre contre la Suisse. Il s'était persuadé que le moment propice de l'invasion par Schaffhausen était passé depuis l'arrivée de l'armée de Jourdan en Thurgovie; d'ailleurs pour réussir, il eût fallu désobéir au cabinet de Vienne, découvrir le Vorarlberg et les Grisons, afin de se masser entre Waldshut et Constance.

Dans l'impossibilité d'adopter ce plan, bien qu'il fût encore le meilleur, il fallut se décider à une opération offensive basée sur Feldkirch, et dirigée par le Luciensteig contre le point où la droite de Masséna se joignait avec son centre : manoeuvre dont on pouvait également se promettre d'heureux résultats. A cet effet, sans s'arrêter aux combats que les avant-postes avaient à soutenir tous les jours dans la vallée du Rhin, l'Archiduc fit passer un renfort de 12 mille hommes à Hotze, en l'invitant à concerter une nouvelle entreprise sur les Grisons avec le comte de Bellegarde.

Attaque combinée avec Bellegarde pour le 14 mai.

Ces deux généraux convinrent d'une attaque sur toute la ligne pour le 14 mai. Le corps de Hotze était spécialement destiné à s'emparer du col de Ste.-Lucie, tandis que Bellegarde le favoriserait par une diversion dans la Haute-Engadine. Cette fois-ci les dispositions des Autrichiens furent bien prises, et les forces imposantes qu'ils employèrent devaient leur assurer le succès, puisque le départ de Lecourbe pour Bellinzona livrait à leurs coups la division Menard seule, et quelques détachemens de celle de Lecourbe éparpillés sur un développement immense. Près de 40 mille hommes devaient ainsi entrer en action contre 10 à 12 mille Français, d'autant plus compromis que les deux masses ennemies se trouvaient naturellement placées sur leur flanc.

Hotze enlève le Lucisteig et Coire.

Le 14 au matin, Hotze, à la tête de 6 bataillons et 8 escadrons, se forma en avant de Balzers, et engagea une vive canonnade avec les batteries françaises de la rive gauche. Trois autres colonnes, fortes ensemble de 12 à 13 bataillons, conduites par les généraux Jellachich et Hiller, s'étaient mises en marche l'avant-veille pour franchir les Alpes-Rhétiennes, à l'effet de déposter les républicains des bords de la Lanquart, de prendre le col à revers, et de couper à la garnison sa retraite sur Coire. Tous ces mouvemens s'exécutèrent avec précision. Jellachich, secondé par les paysans et une foule d'émigrés suisses au fait des localités, arriva sur les derrières du fort, et le fit attaquer sur-le-champ par une partie de ses troupes, pendant que lui-même s'emparait de Malans et de Mayenfeld. Un régiment de Croates pénétra dans les retranchemens, fit prisonnière une partie de la 14e légère, et ouvrit les portes à la colonne de Hotze, qui porta aussitôt ses escadrons sur la Lanquart. Pendant ce temps, le général Hiller et le colonel Plunquet ayant aussi débusqué les Français du revers des montagnes de Seewis, marchèrent sur Zizers où ils joignirent Hotze, qui se dirigea avec toutes ses forces sur Coire.

Bellegarde attaque Davos et Lenz.

Bellegarde de son côté, à la tête de 20 bataillons, avait pénétré dans la Haute-Ligue sur quatre colonnes, se liant par la droite avec la

gauche de Hotze : il culbuta tous les postes français, s'empara de Davos et de Lenz, et rejeta l'ennemi dans la vallée du Rhin postérieur. Plusieurs détachemens coupés, tombèrent au pouvoir des Autrichiens, ainsi que deux pièces d'artillerie.

Masséna se retire derrière le Rhin.

Après la prise du col, la division Menard qui défendait la vallée du Rhin, se trouva séparée en deux parties : la gauche sous les ordres de Chabran, passa le Rhin près de Ragaz; et la droite, engagée dans la vallée sous le général Suchet, ne pouvant plus atteindre ce point, prit poste derrière le pont de Reichenau. Mais pressé par Hotze, et craignant d'être coupé par les colonnes de gauche de Bellegarde, ce général rompit les ponts du Rhin, et se retira sans éprouver de perte dans la vallée d'Urseren par Ilanz et Dissentis. Ainsi le centre de Masséna était forcé; et si Bellegarde, au lieu de le refouler sur sa base, eût été là pour appuyer Hotze, c'en était fait de la droite de l'armée d'Helvétie.

La brigade Chabran et la division Lorges occupaient encore la rive gauche du Rhin, depuis Ragaz jusqu'à Rheineck : mais leur ligne étant tournée, il était impossible que ces troupes pussent se maintenir dans leurs positions. Aussi, après de légers combats où les deux partis eurent tour à tour l'avantage, le premier se retira dans le canton de Glaris, et Lorges aux envi-

rons de St.-Gall et de Lichtensteig. Chabran fit le 19 une tentative pour chasser de Wallenstadt la brigade autrichienne de Gavasini, à laquelle s'était jointe la légion d'émigrés suisses de Roverea. Ses efforts ayant été inutiles, il se vit obligé de rentrer à Mollis.

La prise des Grisons rompait entièrement le système de défense de Masséna; il ne pouvait plus désormais garder les bords du lac de Constance, ni la ligne du Rhin depuis Stein jusqu'à Eglisau, puisque ses flancs et ses derrières se trouvaient menacés. Il était évident que l'Archiduc n'attendait que la réussite de l'opération de Hotze pour passer le Rhin et pénétrer en Suisse. Au léger avantage de disputer le passage du fleuve, Masséna préféra donc le parti plus solide de prendre en arrière une position centrale, qui le mît à même de se porter facilement sur l'une ou l'autre armée autrichienne, afin d'empêcher leur jonction. D'après cette détermination, le général Tharreau quitta le 20 mai les environs de Schaffhausen, et vint prendre position derrière la Thur. Les divisions Oudinot, Soult et Vandamme se concentrèrent à Winterthur; le général Keller ayant perdu la tête, décampa de sa personne, et laissa à l'adjudant-général Weber le soin de rallier les milices suisses et de les ramener sur la Toss; Lorges prit la ligne de St.-Gall à Uznach; Menard campa sur les bords du

Masséna se décide à réunir son armée derrière la Thur.

L'armée quitte la ligne du Rhin, le 20 mai.

lac de Wallenstadt; enfin Lecourbe reçut l'ordre d'évacuer le St.-Gothard, pour se replier dans la vallée de la Reuss. Le 21, l'armée française continua son mouvement rétrograde. Les bords du Rhin furent évacués jusqu'à l'embouchure de l'Aar; la division Tharreau, formant l'avant-garde, prit poste à Winterthur; les autres divisions du centre occupèrent, entre la Toss et la Glatt, les points de Klotten et de Bassersdorff. Le général Chabran, qui avait remplacé Lorges, réunit la seconde division à Uznach; et Menard s'établit à l'embouchure de la Linth (1).

Bellegarde marche en Lombardie.

Par cette nouvelle position, Masséna couvrait principalement Zurich, dont il faisait retrancher toutes les approches; et, par la réunion de ses forces, il rendit moins sensible leur disproportion avec celles de l'ennemi. Il est douteux cependant qu'il eût pu la conserver long-temps, si le corps de Bellegarde eût agi sur la droite de concert avec celui de Hotze. Mais, après la reprise des Grisons, la cour de Vienne, délivrée de toute inquiétude pour le Tyrol et le Vorarlberg, n'attacha plus qu'une importance secondaire aux opérations de Suisse; et, voulant frapper un coup décisif en Italie, elle donna ordre au comte de Bellegarde de joindre ses troupes à celles de Suwarof, en laissant 10 mille hommes

(1) La Linth forme le lac de Zurich, elle prend à sa sortie le nom de Limmat.

pour s'emparer du St.-Gothard et garder la Valteline. Ce général, après avoir poussé le 16 mai ses troupes légères par l'Albula jusqu'auprès de Reichenau, s'arrêta entre Lenz et Splugen, puis se dirigea, le 20 mai, par le Septimer et le Splugen sur Chiavenna. Il paraît qu'on lui proposa de suivre la direction aussi courte du St.-Gothard, pour descendre ensuite le Valais, et se lier par le Simplon ou le St.-Bernard, à l'armée de Suwarof. Cette idée était judicieuse : par ce moyen Bellegarde, au lieu de rester quinze jours inutile sur les derrières, marchait à sa destination, sans quitter la ligne des forces agissantes. Favorisé par les paysans du Haut-Valais levés en masse, il n'eût pas été beaucoup retardé dans sa marche, et serait arrivé aussi rapidement dans les plaines du Piémont, tout en décidant peut-être de l'évacuation entière de l'Helvétie. La crainte de ne pas remplir à point nommé les ordres de Suwarof, ou des motifs inconnus lui firent préférer la route de Como, avec tout l'embarras du passage des lacs. On ne saurait lui en faire un reproche, puisque son arrivée dans les champs d'Alexandrie, au moment de la bataille de la Trebbia, devait puissamment contribuer à décider du sort de l'Italie : reste à savoir s'il n'eût pas rempli le même but en descendant par la vallée d'Aoste ou Domodossola.

Aussitôt que le mouvement de retraite de la Hotze passe

le Rhin avec Feldkirch.

division Lorges avait été prononcé, le général Hotze s'était hâté de jeter des ponts sur le Rhin, à Hochst et à Meiningen; le 22 mai il passa le fleuve avec 18 bataillons et 13 escadrons, laissant 5 bataillons et 6 escadrons dans les Grisons, et remettant les postes du Vorarlberg à la garde des milices du pays. Ce général arrivé le lendemain à St.-Gall, détacha son avant-garde le 24, sur Schwarzembach, pour se lier avec la brigade Gavasini qui occupait les deux rives de la Linth à la hauteur du lac de Wallenstadt, pendant que le général Petrasch, avec 6 bataillons et 6 escadrons, marchait dans la direction de Pfyn pour se mettre en communication avec l'Archiduc.

Proclamation de l'Archiduc.

Décidé à pénétrer enfin en Suisse et à pousser la guerre avec vigueur, ce prince y avait fait répandre avec profusion une proclamation où il rassurait les habitans sur les intentions que les républicains prêtaient à l'Autriche; promettant, au contraire, de n'entrer sur leur territoire que pour les délivrer de leurs chaînes, et rétablir leur antique indépendance, il les exhortait à se joindre à lui pour chasser leurs oppresseurs. Cette pièce ne produisit pas tout l'effet qu'on en attendait : si elle contribua à ébranler les milices, du moins ne fit-elle point prendre les armes aux ennemis de la France.

Il fait passer Nauendorf à Stein.

Néanmoins, l'Archiduc avait fait établir des ponts à Stein, sur lesquels défila le 21 mai l'a-

vant-garde aux ordres du général Nauendorf, forte de 21 bataillons et 30 escadrons. Ce corps vint camper le même jour sur les hauteurs de Steineck, envoya un détachement à Frauenfeld, et fit occuper par des troupes légères, les bords de la Thur depuis Pfyn jusqu'au Rhin. Ses instructions lui prescrivant de reconnaître le plus près possible les positions françaises, sans toutefois engager d'affaire générale, Nauendorf fit passer la Thur le lendemain matin à quelques troupes commandées par le général Kienmayer, et poussa sur la route de Winterthur. Ce détachement rencontra au village d'Hettlingen, les éclaireurs de Tharreau, qui, après un engagement assez vif, furent obligés de se replier sur l'infanterie. Kienmayer établit alors ses postes à Hettlingen, Henkart et Buch, les prolongeant jusqu'au confluent de la Toss, en face de l'avant-garde française, qui occupait la droite de cette rivière, depuis Senzach jusqu'à Freyenstein.

Le même jour Nauendorf s'était porté sur Andelfingen, et dans la vue d'inquiéter le flanc gauche de Masséna, avait jeté sur la rive gauche du Rhin quelques partis depuis Eglisau jusqu'à l'embouchure de l'Aar. L'un d'eux ayant pénétré au-dessus de Bulach donna l'éveil au général français, qui dans la nuit du 23 au 24 dirigea Tharreau sur Zurzach, avec 3 bataillons et 4 escadrons, pendant que lui-même balayait les

bords du Rhin, depuis Eglisau jusqu'à Kaiserstuhl. Les Autrichiens se retirèrent en toute hâte; mais chargés par la cavalerie républicaine, ils éprouvèrent une perte assez considérable, et laissèrent 300 hommes et 200 chevaux au pouvoir de l'ennemi.

Il passe lui-même à Busingen.

Sur ces entrefaites l'Archiduc, qui s'était concentré dès le 21 mai aux environs de Singen, porta son quartier-général à Schaffhausen, et fit descendre son équipage de pont de Stein à Busingen. Son armée passa le fleuve le 23, et campa sur les hauteurs de Kloster-Paradis : il attendit dans cette position la nouvelle de la réunion de son avant-garde avec les troupes de Hotze, qui après avoir séjourné inutilement 24 heures à St.-Gall, en était parti le 25 mai pour suivre la colonne de Petrasch.

Masséna veut prévenir la jonction.

Masséna, prévenu de la marche de Hotze par les rapports du général Chabran, se détermina à attaquer les Autrichiens sur toute leur ligne, espérant battre l'avant-garde de l'Archiduc et le corps du Vorarlberg, avant leur réunion. En conséquence, il se rendit à Winterthur le 24 au soir, et fit sur-le-champ ses dispositions. Elles ne répondirent pas à la sagesse de sa résolution : car, au lieu de diriger l'effort sur le point décisif, c'est-à-dire par la route directe de Schaffhausen à Zurich et contre le corps de l'Archiduc, on le porta sur l'extrême droite contre

l'avant-garde de Hotze. Le général Oudinot, qui avait remplacé Tharreau, reçut l'ordre de marcher sur Frauenfeld, avec sa division renforcée de quelques troupes suisses sous les ordres de Weber. La brigade Paillard fut dirigée sur Andelfingen, et Ney conduisit l'attaque du centre sur Altiken. Soult, formant réserve, devait soutenir les différentes colonnes.

Combat d'Andelfingen et de Pfyn.

A la pointe du jour, Paillard passa la Toss à gauche de Rorbas, et se dirigea sur Andelfingen par Flach, afin de tourner les avant-postes autrichiens, avec lesquels une partie de son détachement avait déjà engagé une vive fusillade, depuis Buch jusqu'à Hettlingen. Ceux-ci, avertis du danger, se replièrent précipitamment; mais poussés d'un côté par Paillard, et de l'autre par Ney, qui s'était déjà rendu maître du gué d'Altiken, une partie seulement gagna le pont d'Andelfingen et la route de Pfyn; le reste se noya dans la Thur, ou tomba au pouvoir des républicains. Ney, se rabattant à droite, entra bientôt à Pfyn; et Paillard secondé par quelques éclaireurs de cette colonne qui pénétrèrent jusque dans Andelfingen, chassa les Impériaux de ce poste avantageux. Il ne put cependant continuer sa poursuite sur la rive droite de la Thur, quelques compagnies à la suite d'une belle défense, étant parvenues à incendier le pont, ainsi que les maisons les plus voisines.

Oudinot accable Petrasch à Frauenfeld.

Le général Oudinot, parti en même temps que les colonnes précédentes, rencontra à Frauenfeld la division Petrasch. Les Autrichiens occupaient le pont, et s'étaient formés en bataille sur les collines en arrière : leur artillerie battait toutes les approches. Le combat s'engagea par une vive canonnade, dont le résultat fut la prise de Frauenfeld; mais les Français, parvenus sur la rive droite, ayant le désavantage du terrain, firent pendant plusieurs heures de vains efforts pour chasser l'ennemi de son excellente position. Enfin, à la chute du jour, Soult ayant amené un renfort d'une demi-brigade et 2 escadrons de dragons, les républicains firent une dernière tentative qui fut plus heureuse. Les Impériaux étaient épuisés de fatigues, et leur cavalerie avait été obligée de mettre pied à terre pour soutenir l'infanterie. Par une attaque vigoureuse Soult et Oudinot parvinrent à percer le centre de Petrasch, qui ordonna sa retraite par la grande route de Mazingen sur Weil. Elle se fit en assez bon ordre. Mais les ailes des régimens de Gemmingen et de Kaunitz, s'étant trouvées séparées du gros de la division par la manœuvre des Français, se jetèrent dans les bois à droite et à gauche du chemin, où elles furent faites prisonnières.

Nauendorf reprend Pfyn.

Cet échec fut en partie réparé par la reprise de Pfyn. Nauendorf, informé des progrès de

Ney, et voyant que le général Paillard ne songeait pas à passer la Thur à Andelfingen, fit remonter la rivière à la brigade Simbschen, qui au milieu de la nuit arriva devant Pfyn. Les Français furent délogés de la ville et du pont, et repoussés sur la rive gauche. A la pointe du jour, l'arrivée de 9 bataillons et 6 escadrons détachés du corps de l'Archiduc, acheva de donner aux Impériaux une supériorité marquée, et de mettre ce point important à l'abri de toute entreprise.

La journée du 25 fut sanglante pour les deux partis; les Autrichiens surtout y firent une perte considérable. Le général Piaczeck y fut mortellement blessé : un drapeau, 2 canons et plus de 2 mille prisonniers, restèrent au pouvoir des Français. Les Suisses qui combattaient dans les rangs des républicains, soutinrent leur ancienne réputation; l'adjudant-général Weber trouva une mort honorable sur le champ de bataille. Résultats de cette journée.

Toutefois, ce combat ne remplit pas l'attente de Masséna, puisque les deux corps ennemis opérèrent leur jonction la nuit suivante, sur la rive droite de la Thur. La destruction du pont d'Andelfingen, la perte de celui de Pfyn et surtout l'arrivée de l'Archiduc, l'empêchant de faire une nouvelle tentative pour s'y opposer, il fit rentrer ses troupes dans leurs premières posi-

tions, ne laissant à Winterthur qu'une réserve pour soutenir l'avant-garde dont il confia la conduite à Ney. Masséna eût mieux fait d'abandonner de suite la ligne de la Toss, qui n'offrait pas d'assez bonnes positions pour lutter avec avantage, et de concentrer son armée devant Zürich; il se serait épargné l'échec qu'il éprouva le lendemain.

L'Archiduc soutient Hotze.

Le prince Charles fit filer le 26 mai la division du prince de Reuss sur Pfyn, pour renforcer Hotze, qui dès-lors forma son aile gauche, et auquel il prescrivit d'attaquer le 27 l'avant-garde des Français. Celui-ci, qui campait entre Frauenfeld et Dutweil, se mit en mouvement sur trois colonnes. Ses troupes légères, parties de l'Elgg et d'Issliken, rejetèrent sur Winterthur les avant-postes ennemis, et lui-même les suivit de près, avec le gros de ses forces. Les Français tinrent un instant dans la ville; mais, accablés par le nombre, ils passèrent la Toss, ne laissant qu'un poste au village de ce nom, et s'établirent sur les hauteurs de Steig et de Brütten. Les Autrichiens, ayant forcé le passage de la rivière, attaquèrent cette position sans succès. La chose n'était pas facile; la Toss coule ici entre des précipices profonds, et la route de Steig, pratiquée sur les flancs de l'escarpement de gauche, était battue par le canon dans tout son prolongement, et prise en flanc par l'infanterie qui couronnait

la hauteur. Hotze s'empara avec audace du village et du pont de Toss; mais tous ses efforts vinrent se briser au-delà. L'Archiduc, dirigeant son corps de bataille sur Neftembach, parvint à s'emparer de Pfungen, que les Français disputèrent jusqu'à la nuit; l'intrépide Ney qui venait de prendre le commandement de l'avant-garde, reçut un coup de feu dangereux au genou, les troupes encouragées par sa présence se maintinrent bravement. Cependant la position de l'Archiduc à Pfungen lui permettant de tourner celle du Steig et de Brütten, Masséna ordonna de l'évacuer pendant la nuit, et Oudinot ramena les troupes à Klotten: Tharreau se concentra derrière Bulach, et Soult passa sur la rive gauche de la Glatt. Cette affaire ne fut pas aussi meurtrière que la vive résistance des Français à Winterthur, à Brütten et à Pfungen, aurait pu le faire croire; les Autrichiens n'y prirent que 4 pièces de canon.

Combat de Tharreau à Rorbas.

Le 28 mai, l'armée autrichienne marcha sur la Glatt. Les troupes légères de l'Archiduc cherchant à déboucher sur la route de Bulach à Zurich, pour inquiéter les communications de Tharreau, celui-ci réunit sa division, et tombant à l'improviste sur l'ennemi, le chassa au-delà de la Toss, et occupa Rorbas. Il se disposait à son tour à menacer la droite de l'Archiduc, et déjà son avant-garde occupait les

revers de la montagne de Tuffen, lorsque quelques bataillons de renfort arrivés aux Impériaux, arrêtèrent ses progrès. Comme il n'entrait pas dans le plan de Masséna d'engager ce jour-là une affaire générale, et qu'il avait résolu de se replier sur la position retranchée de longue main, autour de Zurich, cette échauffourée demeura sans résultats; Tharreau abandonna Rorbas, et rentra à Bulach, qu'il évacua bientôt pour passer la Glatt. Les divisions Soult et Oudinot suivirent ce mouvement rétrograde; et le premier, ne laissant sur la rivière que des postes d'observation, entra dans le camp retranché de Zurich.

Retraite sur Zurich.

Circonspection de l'Archiduc.

Le prince Charles ne poursuivit les Français qu'avec circonspection, dans la crainte que les corps placés aux environs de Kayserstuhl ne cherchassent à le tourner, et refusant son aile droite, qui n'entra que le 31 à Embrach, il porta dès le 29 le corps de Hotze sur la Glatt. Ce général campa entre Klotten et Bassersdorf, enleva après un combat très-vif le pont de Dübendorf, et répandit ses éclaireurs sur la droite de cette petite rivière.

La crainte que Lecourbe descendant du St-Gothard dans le canton de Glaris, ne se réunît à la division Chabran, pour assaillir sa gauche, engagea l'Archiduc à détacher le général Jellachich de Winterhur sur Uznach, pour se lier au colonel Gavasni, laissé en observation par Hotze sur les bords de la Linth.

Lecourbe est forcé de quitter le St.-Gothard

Pendant que le centre de l'armée française luttait contre les forces réunies de l'Archiduc, la droite, commandée par Lecourbe, était obligée d'abandonner le St.-Gothard. Nous avons vu que Bellegarde à son arrivée en Lombardie, avait reçu de Suwarof l'ordre de détacher le général Haddick, pour s'emparer de ce passage important; il lui laissa, à cet effet, les 4 brigades de Rohan, Strauch, Lamarseille et Briey, qui devaient même être secondées par celle du général St.-Julien, venant par les Grisons sur Dissentis, et soutenues par celle de Nobili, laissée à Varèse comme réserve, sans qu'on puisse imaginer l'utilité d'un soutien aussi éloigné.

Haddick, avec de pareilles forces, n'avait pas grand'peine à triompher du faible détachement de Loison déjà battu au Mont-Cénère par Hohenzollern, et ramené jusqu'à Airolo (1). Mais les brigades Briey et Lamarseille n'étaient pas près d'arriver, et celle de Nobili était loin de pouvoir prendre part aux premiers engagemens. Cependant il fallait s'attendre à rencontrer bientôt Lecourbe; et il importait même de contenir à gauche la division du Valais. Dans l'espoir de remplir cette triple tâche, le général autrichien ordonna à la colonne de St.-Julien de descendre

(1) Voyez le chapitre 86.

avec ses 5 bataillons de Dissentis sur Urseren; et lui-même, à la tête de 10 autres, entra le 24 dans la vallée du Tésin. Lecourbe n'avait avec lui que sa division, la brigade Suchet ayant rejoint le général Menard par Schwitz; il en avait d'abord placé la majeure partie à la jonction des vallées de la Reuss et d'Urseren, laissant à environ 2 mille hommes commandés par Loison, le soin de tenir le poste d'Airolo pour défendre l'accès de la montagne. Haddick arrivé le 27 devant ce poste, chassa aussitôt ses gardes avancées de Dasio. Mais Loison ayant réuni son détachement, assaillit à son tour les Autrichiens, les repoussa et leur fit même quelques prisonniers.

Revenu à Altorf, il attaque les Autrichiens à Mutten.

Toutefois Lecourbe, à qui Masséna avait ordonné de se rapprocher du gros de l'armée, mit le même jour ses troupes en retraite sur Altorf, et envoya 5 bataillons à Loison, pour tenir les Impériaux en échec pendant que les équipages défileraient. A peine arrivé à Altorf, Lecourbe y apprit par le commandant de Schwitz, que le colonel Gavasini, voulant favoriser l'entreprise d'Haddick et inquiéter les derrières de la division Menard, venait de pénétrer dans le Muttenthal défendu par la 12e demi-brigade légère. Le général français qui n'avait aucun renseignement précis, sur les forces qui menaçaient

la brigade Loison, et la croyant capable de repousser ce qui se présenterait pour la combattre, partit sur-le-champ avec quelques compagnies de grenadiers et attaqua le 28 au matin la colonne de Gavasini, qui tenait le pont de Mutten. Les Autrichiens soutenus des émigrés suisses, résistèrent long-temps; mais la 12e légère étant parvenue à enlever le pont et les deux pièces de canon qui le défendaient, ils furent chassés du Muttenthal et ramenés en désordre sur les bords de la Linth, avec perte de quelques centaines d'hommes.

Loison, accablé, se retire sur Altorf.

Dans le même instant où Lecourbe se débarrassait ainsi du détachement qui gênait ses communications avec l'armée, Haddick avait renouvelé son attaque sur le St.-Gothard, et obtenu cette fois un plein succès. Le prince de Rohan passa le Tésin, et gravit les hauteurs qui protégeaient la droite de Loison, pendant qu'une autre colonne le tournait sur la gauche, et qu'Haddick l'abordait de front. Accablé par le nombre, Loison se retira sur l'Hospital, d'où il continua son mouvement le 29 en combattant toujours. Sa ténacité faillit lui coûter cher; car au moment où il arrivait au pont du Diable, la colonne de St.-Julien débouchant dans la vallée d'Urseren, tomba sur son flanc gauche. Le petit corps français pressé de tous côtés, fut rejeté sur Wasen;

et 600 hommes de son arrière-garde se virent obligés de déposer les armes.

Haddick, satisfait de ce succès, et attendant pour en profiter l'arrivée des deux brigades en marche par la vallée du Tésin, campa à Airolo avec celle de Strauch, fit occuper le pas de Nuffenen qui conduit en Valais, et détacha le prince de Rohan par Domo-Dossola pour masquer les avenues du Simplon. La seule brigade St.-Julien, lancée imprudemment dans la vallée de la Reuss, chassa les Français de Wasen, et s'empara d'Amsteig. Déjà elle menaçait Altorf, lorsque Lecourbe inquiet de ses progrès, fit marcher contre elle le général Loison avec 3 bataillons, au soutien desquels il se porta lui-même avec ses grenadiers et la 38e de ligne. Amsteig fut repris le 31, et le lendemain la colonne républicaine s'avança sur Wasen et le fort de Meyen, qu'elle enleva.

Haddick, informé de ce retour offensif, se contenta d'envoyer un bataillon de renfort à Urseren, et de le remplacer au St.-Gothard par un détachement de Strauch. Espérant toujours d'être soutenu, St.-Julien reprit un instant le dessus, et les républicains harassés commençaient à plier, lorsque la présence de leur général les ramena au combat : Lecourbe, ayant rallié 3 compagnies de grenadiers, chargea les Impériaux

à la baïonnette, les fit plier de toutes parts, et les força à une retraite précipitée sur le pont du Diable, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts et plus de mille prisonniers. St.-Julien n'eut que le temps de couper une arche du pont pour sauver le dernier bataillon qui lui restait. Son adversaire, instruit de l'approche de Haddick, ne le poursuivit pas plus loin.

Pendant que l'aile droite de Masséna abandonnait le St.-Gothard, le général Xaintrailles manoeuvrait pour rétablir l'importante communication du Simplon, et refoulait les insurgés du Haut-Valais dans le fond de la vallée du Rhône. Cette division, forte d'environ 6 mille hommes, se composait des renforts que Masséna envoyait à l'armée d'Italie, et qui n'ayant pu s'y rendre, occupaient un camp en avant de Sidder (1), ainsi que les vals adjacens; on y avait joint près de 2 mille patriotes du Bas-Valais, ou Vaudois. Les rebelles postés dans la gorge de Leuck (2), firent le 27 mai une tentative sur le camp de Sidder qui fut repoussée. Xaintrailles ayant réuni ses troupes, les attaqua lui-même le lendemain dans leurs retranchemens : deux colonnes gagnèrent les sommités qui dominaient la forte position de Leuck, et malgré la vive Opérations en Valais.

(1) Sierres. (2) Louesch.

résistance qu'opposèrent les Valaisans soutenus par un corps autrichien, ils furent obligés de se retirer sur Raron, laissant leurs magasins et toute leur artillerie au pouvoir des vainqueurs : le général Xaintrailles, continuant sa marche sur les deux rives du Rhône, les chassa successivement de Vispach, de Brigg et de Lax. Ce dernier village fut le théâtre d'un combat assez vif, et les Français s'y établirent pour diriger ultérieurement leurs opérations contre Munster et le Simplon, où les insurgés s'étaient ralliés.

Instruit de ces événemens en même temps que des premiers dangers courus par la brigade St.-Julien, Haddick se décida à porter Strauch sur Oberwald au soutien des Valaisans, et marcha lui-même au St.-Gothard, où il n'arriva que pour rallier les débris de la droite, compromise par sa propre faute (1).

L'Archiduc se concentre vers Zurich.

Sur ces entrefaites, le gros de l'armée autrichienne se groupait dans les environs de Zurich, où Masséna avait aussi réuni la plus grande partie de ses forces; tout semblait annoncer une affaire décisive. Jellachich, détaché comme on sait sur la gauche pour se joindre à la brigade Gavasini, et déloger Chabran de la rive droite

(1) St.-Julien paraît à la vérité avoir fait partie du corps de Hotze, et ne point appartenir à celui de Haddick qui tenait à l'armée d'Italie : ce fut peut-être la cause de son désastre.

du lac, n'avait pas eu la peine de remplir sa mission; car celui-ci ayant déjà reçu l'ordre de se replier, fit sa retraite sur Raperschwyl, et après avoir détruit le grand pont qui traverse le lac, ainsi que celui de Grynau sur la Linth, vint prendre position entre Horgen et Lachen. Jellachich, laissant alors à Gavasini le soin de garder la rive de la Linth jusqu'à Uznach, se dirigea sur Raperschwyl, et poussa ses avant-postes à Stœffa. Il y fut vainement attaqué le lendemain par Soult, qu'il repoussa; encouragé par ce succès, le général autrichien appuya sa gauche à Meylen, et sa droite au lac de Greiffensée; la brigade du général Humbert tenant encore Fallanden, Wytikon et Zollikon; ses troupes l'en débusquèrent le 2 juin, et la rejetèrent sur Riedspach et Hirslanden, sous la ligne des retranchemens.

La Glatt seule séparait les deux armées; Masséna, en retirant ses postes de la rive droite avait fait brûler le pont de Schwamendigen; mais ceux de Dubendorf et de Glattfelden, aux extrémités de la ligne, étaient tombés au pouvoir des Autrichiens.

Positions retranchée des Françai

La ligne des Français s'appuyant aux hauteurs retranchées de Zurich, s'étendait vers celles de Regensberg, et suivait de là jusqu'au Rhin, une direction à peu près parallèle à l'Aar. Le défaut de pont sur cette rivière, entre Bruck et Coblentz, rendait la position de la gauche aventu-

rée, dans le cas où le centre eût été forcé, et la route de Baden interceptée; opération difficile à la vérité, mais néanmoins possible; car la montagne de Lagerberg qui remplit cet espace central, n'était point inaccessible du côté d'Adliken. Masséna résolut toutefois de laisser une bonne division à cette aile, plutôt que de la replier derrière l'Aar, de crainte qu'une telle démarche ne compromît la ligne retranchée de Zurich. Cependant il concentra le gros de ses forces, et fixa particulièrement son attention sur le centre et la droite, autour de cette ville.

Toute la contrée entre la Glatt, la Limmat et l'Aar, est coupée de montagnes boisées, d'un accès pénible, sillonnées d'une multitude de ravins favorables à la défensive. Le camp retranché de Zurich, auquel on travaillait depuis plusieurs mois, prêtait à la droite de la ligne une force artificielle non moins grande que les obstacles naturels du terrain. Le Zurichberg et les hauteurs de Hoeng, formant comme deux bastions, étaient couronnés de retranchemens d'un grand profil: le plateau de Wipchingen, qui les liait comme une courtine, portait 14 redoutes ou flèches moins considérables, mais bien disposées, et battant les avenues de la Glatt. Une chaîne d'ouvrages détachés entre le Zurichberg et la rive orientale du lac, formait un sail-

lant vers Hirslanden, et aboutissait vers Zollikon.

Quelques-uns de ces ouvrages se trouvaient terminés, d'autres ne l'étaient pas entièrement, surtout à la gauche; l'armement s'en était fait comme celui de la ville même, à l'aide du bel arsenal que possédait le canton. La planche 29, quoique destinée à la bataille du 25 septembre, donnera une idée des difficultés que l'attaque d'un tel poste devait rencontrer. Les Français, plongeant de leurs ouvrages sur tout le bassin de la Glatt, découvraient au loin la marche des colonnes ennemies, et pouvaient déjouer leurs manœuvres; l'Archiduc, réduit à deux ou trois passages praticables, devait renoncer à toute surprise, et n'avoir recours qu'à la force et à l'opiniâtreté : or, Masséna ne lui cédait en rien sur ces points.

Chances de l'Archiduc.

Si le prince avait eu le temps de réparer le pont du Rhin à Eglisau, ou d'en jeter un à Kayserstuhl, il est certain qu'il eût été de son intérêt de manœuvrer contre la gauche des Français; non-seulement c'était le moyen d'éviter une foule d'obstacles, et de rendre inutiles tous les préparatifs de l'ennemi; on pouvait encore se promettre, par un succès décisif sur cette aile, l'évacuation entière de l'Helvétie; puisque Masséna tourné par Baden, et peut-être même par Bruck, aurait à peine trouvé un asile derrière l'Aar. La position du saillant de Waldshut

conviait également à y jeter des ponts pour tourner d'un même coup la ligne formidable qu'offre cette rivière, et contraindre les Français à regagner le Jura. Mais la crainte de livrer à la merci de son adversaire la seule communication avec les ponts de Busingen, décida l'Archiduc à diriger ses efforts contre la droite, et il fixa le 4 juin pour cette tentative.

Masséna fait attaquer Jellachich.

Les mouvemens préparatoires prescrits à Jellachich, suivis trop littéralement par ce général, l'engagèrent à pousser jusque sur Zurich; il s'avança à gauche par Zollikon le long du lac; au centre par Ebmatingen en suivant le bord du lac de Greiffensée aux sources de la Glatt, et à droite en tournant le côté opposé sur Uster.

Masséna, inquiet d'un voisinage qui menaçait son flanc droit, lança contre ce général le 3 juin, une partie de la division Soult : les Français gagnant les hauteurs de Wittikon y conservèrent la supériorité; mais par une bizarrerie assez singulière, Jellachich longeant au même instant avec impétuosité le rivage, parvint jusqu'au faubourg de Zurich. S'il n'avait pas été aussi isolé et hors de portée de tout soutien, il eût peut-être réussi à pénétrer dans la place; mais bientôt menacé par sa droite, et assailli du côté de Hirslanden et de Zurich, il n'eut que le temps de regagner sa position en abandonnant quel-

ques prisonniers. Le chef d'état-major Chérin, officier de mérite, tomba blessé mortellement dans ce combat, d'ailleurs assez insignifiant pour les deux partis.

Dans la nuit même qui suivit cette échauffourée, l'Archiduc donna les derniers soins à ses préparatifs; et le 4 juin, à la pointe du jour, ses colonnes se mirent en mouvement. Dispositions de l'Archiduc pour l'attaque de Zurich.

Quinze bataillons et 9 escadrons de l'aile droite, sous les ordres de Nauendorf restèrent sur la Basse-Glatt, pour observer la division Tharreau, et couvrir les communications avec Schaffhausen; détachement trop considérable peut-être, et dont on aurait bien pu employer moitié à renforcer l'attaque du centre, pour enlever les hauteurs d'Adliken, et prendre en flanc la ligne des retranchemens. Inaction de la droite.

Le général Hotze, commandant l'aile gauche, forte de 20 bataillons et 22 escadrons, fut chargé d'enlever les ouvrages qui s'étendaient depuis Riedspach et Hirslanden jusqu'au Zurichberg, en suivant les sinuosités des montagnes. C'était la partie la plus forte de la ligne de Masséna. Les généraux Jellachich et Bey, placés sur la rive gauche de la Glatt, commencèrent le combat en attaquant ces deux villages, dont ils s'emparèrent en même temps que le prince de Lorraine débouchant par le pont de Dubendorf, se dirigeait sur le Zurichberg. Ces colonnes Attaque de Hotze à la gauche.

obtinrent d'abord quelques succès; la première s'était logée dans les faubourgs de Zurich, et la troisième occupait les fermes d'Attisberg et de Topelhof, lorsque Soult faisant avancer la réserve, reprit les retranchemens de la droite et força les Autrichiens à se replier. Hotze s'était réservé avec la division Petrasch la tâche difficile d'aborder de front le Zurichberg. Instruit que le pont de Schwamendingen était brûlé, il laissa 2 bataillons pour masquer ce passage, et remonta jusqu'à Dubendorf où il traversa la rivière : puis, après s'être emparé de Stepbach, il redescendit sur Schwamendingen, dont il se rendit également maître à l'aide de 2 bataillons qui passèrent la Glatt à gué : moins heureux contre le Zurichberg, il fut obligé après de vains efforts, de se replier sur Schwamendingen.

Combat au centre.

Pendant que l'aile gauche était aux prises avec les Français, l'Archiduc avait fait défiler 10 bataillons et 20 escadrons du centre par Glattbrück. Le prince de Reuss qui commandait cette colonne emporta Séebach, et appuyant sa droite à Rümlang, détacha le général Rosenberg à Orliken pour se lier au corps de Hotze. Oudinot témoin de ce mouvement, réunit sa division entre Wipchingen et Affoltern, et assaillit le prince de Reuss dans l'espérance de couper la retraite au détachement de Rosenberg : mais les Autri-

chiens ayant reçu des renforts de leur aile droite, repoussèrent ces tentatives dans lesquelles Oudinot lui-même fut blessé.

Vigoureuse défense de Masséna au Zurichberg.

Cependant le prince Charles, resté en réserve à Opfiken avec 8 bataillons et 16 escadrons du centre, voyant le peu de progrès des colonnes de Hotze, résolut de faire une dernière tentative pour s'emparer du Zurichberg : il donna l'ordre au général Wallis d'y marcher avec 4 bataillons de troupes fraîches, pendant que le prince de Lorraine renouvellerait son attaque du côté d'Attisberg. Wallis enleva la ferme du Zurichberg, et après un combat très-opiniâtre, pénétra jusqu'aux abatis. Masséna s'était porté sur ce point avec une colonne de grenadiers, qu'il lança sur les Impériaux : ceux-ci, accablés par une grêle de mitraille et de mousqueterie, se retirèrent en désordre avec une perte considérable. Le prince de Lorraine ne fut pas plus heureux : le général Humbert le repoussa vigoureusement, et le rejeta sur Wittikon. La nuit vint enfin terminer le combat : l'armée impériale resta sur la rive gauche de la Glatt, et prit position au pied des montagnes, laissant ses avant-postes sur les hauteurs dont elle avait conservé la possession.

Résultats de cette affaire.

Cette journée fut surtout meurtrière pour les Autrichiens, qui eurent continuellement à lutter sur un terrain désavantageux, et sous le feu plongeant des batteries françaises. Ils perdirent

près de 3 mille hommes; Hotze, Wallis, et Hiller, y furent grièvement blessés.

Nouveau projet de l'Archiduc.

Les deux partis étaient tellement harassés de fatigue qu'ils donnèrent au repos la journée du 5. Mais l'Archiduc n'en persistait pas moins dans ses projets offensifs; et, attirant à lui le corps de Nauendorf, qu'il remplaça sur la Basse-Glatt par quelques bataillons tirés de la rive droite du Rhin, il se disposa à tenter une seconde attaque, dans la nuit du 5 au 6, avec des forces mieux réunies. Ses dispositions, plus sages que celles du 4, consistaient à faire assaillir avant le jour, par deux colonnes de 8 mille hommes chacune, les montagnes de Zurich et de Wipchingen, dont l'accès lui paraissait moins difficile que celui de la droite du camp retranché. Dans le cas où ce coup de vigueur réussirait, toute la gauche, la réserve, et même partie de la droite eussent été à portée de soutenir un premier succès.

Evacuation de Zurich.

Masséna, soupçonnant l'intention de l'Archiduc, et ne voulant pas courir les chances d'une nouvelle bataille, évacua ses retranchemens pendant la nuit. Son armée, qui avait eu soin de se débarrasser de son matériel de campagne, et de ne laisser dans les retranchemens que l'artillerie helvétique, défila par les ponts de Zurich, de Fahr ou de Wettingen, et fut prendre position sur la chaîne de l'Albis prolongée par

le Uetli. Peu s'en fallut que cette évacuation n'entraînât un plus grand désastre, et que le quartier-général de Masséna ne fût enlevé par suite d'un malentendu, qui fit abandonner au général Humbert la porte du lac avant le temps prescrit. La retraite achevée, les Autrichiens entrèrent enfin dans la place, où on leur abandonna, sans raison, un arsenal considérable et 150 pièces de canon; leur avant-garde traversa le petit Zurich, et alla camper à Wittikon par la plaine de la Sihl.

Quelques écrivains ont reproché à Masséna d'avoir abandonné prématurément son camp de Zurich. L'épreuve qu'il venait de faire de sa force, devait, selon eux, l'engager à s'y maintenir. Cette assertion est hasardée, du moins dans l'état informe où le camp se trouvait; il n'eût été tenable que s'il avait été entièrement fermé et prolongé jusqu'à la Limmat, en abandonnant le reste de la ligne entre l'Aar et le Rhin. Mais dans la situation des affaires, le général français ne pouvant le considérer que comme une tête de pont favorable pour un retour offensif, ne devait pas mettre le salut de son armée en question, pour un poste dont l'utilité était encore problématique: tout ce qu'on aurait pu exiger de lui eût été qu'il coupât les ponts, et cherchât à se maintenir dans la petite ville, afin de ne pas laisser à l'ennemi un débou-

ché important au centre de la nouvelle position qu'il allait prendre : cette résolution lui eût d'ailleurs permis de sauver l'arsenal, situé dans cette partie de la ville, et d'en augmenter la défense de l'Albis. La retraite derrière la Limmat, ainsi modifiée, n'eût pas été une faute ; car un des points du camp pouvait être forcé avec quelques sacrifices ; et alors les Autrichiens, arrivant sur les ponts en même temps que les Français, eussent placé ceux-ci dans une position critique. Masséna d'ailleurs, attendait de l'intérieur des renforts considérables, qui devaient rétablir la proportion des forces, et le mettre à même de reprendre l'offensive. Il agit donc sagement en abandonnant une ligne, où le moindre échec compromettait le salut de l'armée, et qu'il pouvait reprendre dès qu'il serait en mesure. Au reste, ses opérations ultérieures, dont nous aurons à rendre compte, prouveront assez que ce fut un plan réfléchi, et non la crainte, qui lui fit adopter ce parti.

Au même instant où Masséna se décidait à une retraite si délicate, les Autrichiens préparaient une expédition contre la division du Valais. Haddick avait détaché les brigades du prince de Rohan et du général Nobili sur le Simplon, en même temps qu'il descendait le 9 juin avec deux autres, par le Furca sur Oberwald et Monster, en vue de combiner pour le 15 juin une attaque

générale contre la division Xaintrailles, hors d'état de résister à 18 mille autrichiens ou insurgés. Mais des ordres de Suwarof vinrent troubler ces préparatifs et appeler Haddick en Piémont, où l'approche de l'armée de Macdonald, jointe à l'apparition de l'escadre de Bruix, avait jeté l'alarme. Cette heureuse circonstance ne contribua pas moins au salut de l'Helvétie, que le défaut d'activité des Autrichiens durant les deux mois dont nous venons de retracer les événemens.

Retraite du gouvernement helvétique à Berne.

La prise de Zurich et la retraite des Français ne permettant plus au gouvernement helvétique de siéger à Lucerne, il partit pour s'établir à Berne; le directoire, les membres des deux conseils, le tribunal suprême, les ministres et leurs bureaux, formaient une colonne d'équipages aussi considérable que celle d'une grande armée : sa marche processionnelle excitait sur la route une joie ironique ou la terreur, selon l'esprit de parti qui animait les contrées qu'elle traversait. Ce trajet ne s'était pas fait sans crainte; car une faible escorte semblait peu rassurante contre les entreprises des paysans de Lucerne, de l'Argovie et de Berne, généralement mal disposés pour le nouvel ordre de choses.

Dissolution des milices helvétiques.

Un résultat plus malheureux de la prise de Zurich, fut la dissolution des milices helvétiques. La mort de l'adjudant-général Weber

les ayant laissées sans commandant en chef, les bataillons bernois, argoviens et soleurois, mal disposés et employés aux travaux du camp, furent réduits à rien par la désertion. Celui de Lucerne, très-maltraité dans le combat, s'était dispersé; dix bataillons de Zurich et de Thurgovie, qui avaient marché sous les ordres du préfet Tobler, à la veille de voir leurs foyers livrés à la merci des troupes autrichiennes, se hâtèrent de les regagner, de crainte d'exposer leurs familles à la vengeance dont les proclamations de l'Archiduc menaçaient tous les habitans pris les armes à la main. Le mystère dont Masséna avait cru devoir envelopper cette évacuation, l'avait porté à laisser l'état-major helvétique dans la persuasion qu'on sacrifierait tout pour défendre le camp retranché; le désordre qui résulta d'une sortie aussi brusque qu'inattendue, ne contribua pas peu à la dissolution des bataillons, qui se fussent pourtant reformés, si l'impossibilité de pourvoir à leur solde et aux immenses frais de la guerre n'y avait mis un obstacle invincible. On licencia donc, faute de moyens, les restes de ceux sur lesquels on pouvait le moins compter.

Les bataillons vaudois, quelques compagnies d'Argovie, et 5 à 600 braves patriotes zuricois, la plupart officiers ou sous-officiers de ces milices, restèrent seuls sous les drapeaux; les der-

niers formèrent un bataillon de carabiniers volontaires, dont l'ex-préfet Tobler prit le commandement : deux bataillons vaudois furent mis en activité dans le nord, deux autres avaient été envoyés en Valais : quelques compagnies bâloises demeurèrent également sur pied, et contribuèrent à la garde d'un camp retranché, tracé en avant du Petit-Bâle, dont les travaux étaient déjà assez avancés pour mettre ce poste à l'abri d'insulte.

Nous laisserons reposer un instant l'attention de nos lecteurs, plus fatigués sans doute que nous du récit de tant de mouvemens compliqués. De mémoire d'homme on n'avait vu un pareil enchaînement de combats, depuis les montagnes de la Calabre jusqu'aux plages du Texel, où bientôt aussi se passèrent des événemens de la plus haute importance. Cent vallées, parcourues en sens différens, venaient d'être le théâtre d'une multitude d'exploits stériles; car la violation des principes dans la première direction des masses, rendit la mort de tant de braves aussi déplorable qu'infructueuse. La postérité recueillera avec avidité les détails de ces luttes presque incroyables, au centre de la masse la plus aride des Alpes; mais ce qui étonnera le plus, c'est qu'on ait trouvé moyen d'alimenter en vivres et munitions, des forces si considérables, campées durant plusieurs mois dans des

contrées inhospitalières, où le voyageur isolé semble à peine pouvoir trouver un gîte.

En voyant ces colonnes intrépides escalader les rochers effrayans du Crispalt, les glaces du Wormserjoch, les flancs escarpés du Kunkel, du St.-Gotbard, du Todi, enfin les revers abruptes de l'Engadin, chacun se croirait transporté aux siècles fabuleux, et imaginerait voir des combats de géans. Tant de gloire acquise par les bataillons français s'est éclipsée dans les plaines de Stockach et de Magnano, où le choc des armées sur les points décisifs vint trancher en un clin-d'œil la question de possession de la chaîne des Alpes, et détruire des préjugés consacrés par vingt siècles d'erreur.

CHAPITRE LXXXVI.

Opérations en Italie depuis le milieu d'avril. — Suwarof arrivé avec les Russes prend le commandement en chef. — Passage de l'Adda par les Alliés à Brivio et Trezzo. — Bataille de Cassano. — Retraite des Français entre la Bormida et le Pô. — Prise d'Orci-Novi, de Peschiera et de Pizzighetone par les Autrichiens. — Combat de Bassignano. — Insurrection du Piémont. — Les Austro-Russes se dirigent sur Turin. — Wukassowich pénètre dans la ville, où il fait de riches prises. — Moreau se réfugie dans l'Apennin ; embarras qu'il éprouve par la prise de Céva. — Retraite des parcs par Pignerol. — Hohenzollern assiége le château de Milan et se porte dans les bailliages italiens. — Combat de Taverne. — Klénau s'empare de la citadelle de Ferrare. — Défection de Lahoz. — Coup-d'œil sur les derrières, jusqu'à la fin de mai.

Suwarof prend le commandement en Italie.

Nous avons laissé après la bataille de Magnan l'armée d'Italie en retraite sur l'Oglio ; et celle des Autrichiens campée derrière le Mincio, où elle fut jointe le 24 avril par 18 à 20 mille Russes. Le même jour l'avant-garde impériale établie à

Montechiaro, se lia avec le corps de Wukassowich; le feld-maréchal Suwarof prit le commandement en chef des forces alliées.

Nous ne retracerons point ici le portrait de cet homme extraordinaire dont assez d'historiens ont entrepris le panégyrique. Une bizarrerie poussée au plus haut degré d'affectation, a diminué sa gloire aux yeux des étrangers; mais un coup-d'œil prompt et sûr, un grand caractère, beaucoup d'activité et d'impétuosité, lui assignent incontestablement une place distinguée parmi les généraux de ce siècle. Les troupes qu'il amenait étaient bien différentes de l'armée russe actuelle, sous le rapport de la tenue et de l'instruction; mais la race d'hommes était forte, l'esprit militaire parfait: si leur instruction aux manœuvres laissait beaucoup à désirer, rien ne surpassait l'aplomb qu'elles montraient dans la défense, ou l'audace impétueuse de leurs colonnes d'attaque.

La baïonnette était l'arme favorite du soldat et du général, qui méprisaient également les feux; aussi l'artillerie était-elle loin de valoir celle d'aujourd'hui, pour le personnel, comme pour le matériel: la cavalerie qui, sous les Wasiltchikoff, les Emmanuel, les Pahlen, a, sinon surpassé, du moins rivalisé dans les derniers temps avec les meilleures de l'Europe, était alors des plus médiocres.

L'état-major, formé de jeunes gens élevés à l'école des Cadets, possédait des connaissances suffisantes pour développer les talens d'un homme né pour la guerre; mais il n'en avait pas assez pour constituer un corps savant, propre à diriger toute opération militaire (1).

Le premier soin du maréchal fut de recommander l'usage de la baïonnette : attribuant les revers des campagnes précédentes au peu de vigueur des officiers autrichiens, il envoya des officiers russes dans les régimens de l'armée impériale, enseigner le maniement de cette arme : leçon sévère, et qui, malgré le caractère d'énergie dont elle portait l'empreinte, fut envisagée par ses alliés sous un tout autre point de vue. Singularité de ses premiers ordres.

Le général Chasteler, chef d'état-major de l'armée, lui ayant proposé à son arrivée de faire une *reconnaissance*, le maréchal lui répondit vivement : « Des reconnaissances!! je n'en veux » pas; elles ne servent qu'aux gens timides, et » pour avertir l'ennemi qu'on arrive; on trouve » toujours l'ennemi quand on veut. Des colon-

(1) Le général Toll, aujourd'hui quartier-maître-général de l'empereur Alexandre, officier du plus grand mérite, s'y trouvait comme lieutenant; mais il n'y en avait pas beaucoup de cette trempe. Il était réservé à l'empereur Alexandre, secondé du prince Wolkonsky, d'instituer un état-major digne de la Russie, après que les campagnes de 1805 et 1807 en eussent fait sentir tout le besoin.

» nes, la baïonnette, l'arme blanche, attaquer, » enfoncer, voilà mes reconnaissances! » Réponse où bien des gens n'ont entrevu que de la jactance, et qui décèle plus qu'on ne pense le vrai génie de la guerre (1).

Les Français se réunissent sur l'Oglio.

Pendant que le général russe prenait connaissance de l'emplacement de ses forces et se préparait à profiter de sa grande supériorité pour tomber sur son adversaire, Moreau, voyant à son arrivée sur l'Oglio que l'ennemi ne l'avait point suivi, jaloux de réparer aux yeux des troupes ce que la retraite ordonnée par le général en chef avait de ridicule, conçut l'espoir de se maintenir derrière cette rivière, et la remonta jusqu'à Calcio. Mais Schérer ayant déjà

(1) En appliquant, par exemple, cette réponse à la position de l'Oglio, n'était-ce pas dire en d'autres termes : « Les Français sont » derrière l'Oglio, ils sont dispersés sur toute la ligne ou massés » sur le point important, eh bien! qu'importe, faisons un effort » sur un point indiqué par les règles de la stratégie, et contentons-nous d'une forte démonstration sur le reste de la ligne. Si » nous trouvons l'ennemi dispersé, la démonstration le maintiendra » dans cet état défavorable, et la masse l'accablera. Si, au contraire, il s'est réuni en face de notre attaque principale, la démonstration agira de son côté et deviendra une colonne de manœuvre pour prendre l'ennemi en flanc. Il n'est pas besoin de » parcourir la ligne pour savoir que le point décisif est à Soncino » ou Ponte-Vico, puisque l'on pourrait déborder tout ce qui se » trouverait sur le saillant du Bas-Oglio et le culbuter dans le Pô; » c'est donc là qu'il faut nous diriger, attaquer et enfoncer l'ennemi ». Cette manière de s'exprimer eût été plus élégante, mais au fond n'était-ce pas la même chose?

ramené la droite à Crémone, et abandonné le pont de Marcaria, le corps du comte de Hohenzollern s'en était déjà saisi; en sorte que la ligne, au lieu de suivre le cours de l'Oglio, passa de Ponte-Vico sur Pieve, ce qui mettait hors d'état de tenir long-temps, si l'ennemi supérieur en nombre faisait un mouvement sérieux par sa gauche.

Crémone renfermait depuis deux ans tous les établissemens d'artillerie de l'armée; on y avait entassé un matériel considérable et de grands approvisionnemens, qu'il importait d'évacuer. Malgré les avantages que le Pô procurait pour embarquer et faire remonter les munitions, on n'en sauva que la plus petite partie; le reste, dans la précipitation, fut jeté à la rivière ou abandonné. L'équipage de pont qu'on n'avait pu emmener de Mantoue faute de chevaux, voulant descendre le Mincio, puis remonter le Pô, fut pris en route par les coureurs autrichiens.

Dans ces entrefaites l'armée française, affaiblie par ses pertes et par environ 8 mille hommes laissés dans Peschiara, Mantoue et Ferrare, se trouvant réduite à 28 mille combattans, fut réorganisée: on en forma trois divisions de 10 bataillons et 10 escadrons chacune, avec une avant-garde de 5 bataillons et 7 escadrons. Montrichard fut détaché sur la rive droite du Pô à la tête d'un régiment de hussards et de plusieurs ba-

taillons tirés du Piémont; il devait se concerter avec le général cisalpin Lahoz, qui commandait à Pesaro un millier d'hommes et toutes les gardes nationales des départemens transpadans, afin de comprimer les mouvemens insurrectionnels qui se manifestaient dans ces contrées, et de couvrir le flanc droit de l'armée.

L'armée alliée se porte sur Brescia.

Le 17 avril, l'avant-garde alliée aux ordres du général Ott passa la Chiese, et vint à Castenedolo; le corps de bataille s'approcha de cette rivière le surlendemain en trois colonnes. La première conduite par le général Zoph, se dirigea sur Lonato; la seconde commandée par Lusignan (1), sur Castellara et Madona-di-Scoperta; enfin la troisième, composée de la division Kaim, et suivie du corps auxiliaire russe, marcha sur Monte-Chiaro. D'un autre côté Hohenzollern prit poste sur la rive droite de l'Oglio.

Le maréchal Suwarof avait formé le projet de faire enlever Brescia de vive force par son aile droite dont Kray prit le commandement. Wukassowich devait descendre du val Trompia sur le flanc gauche des Français, et concourir à cette attaque fixée au 20. Le reste de l'armée, conduit par Mélas et Rosenberg, devait passer la Mella, et pousser jusqu'à Chiari.

Kray exécuta heureusement la partie de ce

---

(1) Frœlich étant malade, Lusignan le remplaça.

projet qui lui était dévolue, et cela n'était pas difficile; les Français évacuèrent la ville de Brescia au premier coup de canon, et se retirèrent au nombre de 1,100 dans le château dont l'enceinte bastionnée, était en assez bon état de défense. Après une canonnade de quelques heures, le commandant intimidé par la vue des nombreuses colonnes ennemies qui inondaient la plaine; et plus encore par les préparatifs qu'il voyait faire pour l'assaut, se rendit avec un peu de précipitation. Quoique le reste de l'armée ne rencontrât pas le moindre poste français, il ne put pousser jusqu'à Chiari; le mauvais temps, les chemins défoncés et les ruisseaux débordés s'y opposèrent, et les colonnes s'égarèrent dans l'obscurité. Le corps russe qui formait l'extrême gauche se rabattit sur le centre, de sorte que l'ordre de bataille fut interverti, et Mélas dut faire halte sur la Mella. Le peu de succès de cette première entreprise lui attira de Suwarof une réprimande aussi sévère qu'originale (1).

(1) « J'entends qu'on se plaint de ce que l'infanterie a eu les » pieds mouillés. Ainsi le voulait le temps.... La marche a été or- » donnée pour le service du puissant Empereur. Les femmes, les » petits-maîtres, les paresseux, demandent seuls de beaux jours. » Le grand parleur qui fronde le service souverain, traité désormais » comme un égoïste, perdra son commandement. Les opérations, » résolues promptement, doivent être exécutées sans perdre une

Schérer abandonne l'Oglio sans combattre.

La prise de Brescia détermina Schérer à retirer son avant-garde sur la rive droite de l'Oglio. A peine l'armée française était-elle établie vers Soncino et Calcio, que le colonel Strauch força le poste d'Edolo, et pénétra dans le Val-Camonica; d'un autre côté le gros de l'armée austro-russe campé sur la Mella, fit attaquer par son avant-garde le pont de Palazzuolo, tandis que la brigade Wukassowich se portait à Lovère, et qu'à l'extrémité opposée le corps de Hohenzollern saisissait dans Crémone 11 bateaux chargés d'objets d'artillerie et d'approvisionnement de toute espèce. Il ne restait à Schérer d'autre parti à prendre, qu'à se retirer sur l'Adda. Ce mouvement s'opéra le 21 avril: la division Grenier se porta sur Cassano; et Serrurier talonné par les Russes gagna Lecco. Le général Moreau replia la division Victor et l'avant-garde sur Lodi, par Crema. Victor fut obligé d'abandonner une partie de l'artillerie dans cette dernière ville, faute de moyens de transport.

» minute, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître. Celui qui a une mauvaise santé peut rester en arrière; l'Italie doit être délivrée du joug des Athées et des Français, chaque brave officier doit se sacrifier pour y parvenir; les raisonneurs ne peuvent être soufferts dans aucune armée. Du coup-d'œil, de la promptitude, de la vigueur: c'est assez pour aujourd'hui. »

Voici donc l'armée française établie sur l'Adda : à sa droite, les corps légers de Montrichard et de Lemoine couvrent en partisans le Modénois et le Ferrarais, pour s'opposer aux courses de Klénau; vers la gauche l'adjudant-général Freyssinet tient avec 4 bataillons, le val d'Aprica, débouché du val Cammonica; un très-petit nombre de troupes protège les derrières, où couve le feu de l'insurrection.

Il prend position derrière l'Adda.

L'Adda, depuis sa sortie du lac de Lecco jusqu'à son confluent dans le Pô, parcourt une étendue d'environ 24 lieues. C'est une rivière torrentueuse et profonde, dont la rive droite, bordée depuis Lecco jusqu'à Cassano par le contrefort qui se détache de la chaîne principale des Alpes, commande presque partout les hauteurs de la rive gauche. Elle n'est guéable qu'en certains endroits entre Cassano et Lodi, dans la saison des basses eaux; alors le canal de la Muzza, large et profond, qui en sort près de Castiglione, peut servir de ligne supplémentaire en avant du front.

Il y a plusieurs ponts sur l'Adda; mais les principaux sont ceux de Lecco et de Cassano, défendus naturellement par les positions de la rive droite, ou par de bons retranchemens; celui de Lodi est couvert par une tête de pont, celui de Pizzighetone est protégé par le corps de cette place et l'ouvrage à couronne de Gera.

Emplacement de l'armée pour la défendre.

Puisque l'armée française ne se retirait sur l'Adda que pour y tenir en échec l'armée austro-russe, et attendre les renforts qu'on lui promettait, la prudence conseillait de la concentrer entre Cassano et Lodi. Cependant il n'en fut rien : la division Serrurier s'étendit de Lecco jusqu'à Vaprio, laissant 4 bataillons et 100 chevaux sur la rive gauche pour la garde du pont de Lecco. Le général Grenier occupait le pont de Cassano et les hauteurs en arrière; son centre était placé à Cornegliano en avant du canal de la Muzza; sa ligne s'étendait jusqu'auprès de Bisnate. Victor tenait Pompéana, le pont de Lodi, et s'appuyait vers le Bas-Adda à la gauche de l'avant-garde. Celle-ci, aux ordres de Laboissière, avait un poste sur le rideau en arrière de Pizzighetone; deux demi-brigades occupaient Rovereduro, Castiglione et Bertonico; un bataillon de grenadiers et un régiment de cavalerie tenaient Casal-Pusterlengo; enfin, un détachement d'un millier d'hommes avec 3 bouches à feu se porta sur Plaisance.

Faute de cette dissémination.

On voit, par cette distribution maladroite de ses forces, que Schérer avait trouvé le secret d'étendre ses 28 mille hommes depuis la Valteline jusqu'à Plaisance, devant une armée de 50 mille combattans massée entre les montagnes et Triviglio. Il n'aurait probablement pas même eu le temps de former ce cordon, si les Austro-

Russes n'avaient employé 27 heures au passage du Serio, par suite de l'accident rapporté plus haut.

Les généraux alliés, en poursuivant les républicains, avaient à choisir entre trois systèmes: d'abord de manœuvrer par le pied des montagnes de Bergame, pour tourner la gauche, et rompre la communication avec la droite de Masséna; le second, de se jeter en masse contre la droite de Schérer le long du Pô, pour le refouler vers les lacs, et le prévenir s'il était possible sur ses communications avec Alexandrie et Turin; le troisième, de faire des simulacres contre les ailes, et d'opérer constamment sur le centre. Grâce au morcellement de Schérer, ce dernier parti eût été le plus convenable: en toute autre hypothèse, il était plus habile de manœuvrer le long du Pô que par le pied des montagnes, puisque c'était le moyen de gagner la ligne de retraite des Français: c'est pourtant ce que l'on ne fit pas.

Le 25 avril dans l'après-midi, le prince Bagration, dont l'avant-garde harcelait les troupes de Serrurier, attaqua le pont de Lecco. Les grenadiers russes s'avancèrent d'un pas assuré jusque sous les retranchemens; les carabiniers de la 18e légère tenant à honneur de leur épargner la moitié du chemin, en sortirent baïonnettes croisées, et les repoussèrent. L'artillerie placée sur les deux rives tint leurs colonnes à dis- Combat de Lecco.

tance respectueuse, et les obligea à se retirer, laissant certain nombre de morts devant la tête de pont. Ce fut le premier engagement des Russes avec les Français; les premiers, emportés par trop d'ardeur contre un poste fortifié, s'aperçurent qu'ils avaient affaire à des adversaires dignes d'eux.

Les Alliés s'avancent sur l'Adda.

Cependant le 26, l'armée combinée, après avoir passé la Bembrana, arriva sur la rive gauche de l'Adda; le corps russe devant Lecco; la brigade Wukassowich à Caprino vis-à-vis Brivio; la division Ott en face de Trezzo; celle de Zoph à Canonica devant Vaprio; Mélas avec les divisions Kaim et Frœlich, à Triviglio; le général Seckendorf devant Lodi.

Dispositions pour passer cette rivière.

Suwarof, après avoir mis à la disposition de Kray, non-seulement toutes les troupes qui se trouvaient sur le Mincio, mais encore la division Klénau, c'est-à-dire environ 20 mille hommes, pour faire le siége de Pieschera et bloquer Mantoue, songea aussitôt à franchir l'Adda. Son intention était que le corps russe forçât d'abord le passage à Lecco, et que, descendant la rive droite sur Merate, il fût successivement soutenu par le reste de l'armée, qui passerait au fur et à mesure que les débouchés seraient dégagés par la marche victorieuse de Rosenberg.

Ce projet, qui ne donnait rien au hasard, ne fut pas ponctuellement suivi, et dans le fait, il

s'en fallait de beaucoup qu'il se trouvât calculé sur l'exacte connaissance de la situation des choses.

Schérer remet le commandement à Moreau.

Abreuvé de dégoûts et d'humiliations, plus encore qu'abîmé de fatigues et de sciatique, Schérer venait de remettre le commandement provisoire de l'armée à Moreau, qui se trouvait alors à Lodi. Celui-ci, à son arrivée au quartier-général, apprit vers 6 heures du soir que Wukassowich avait surpris le passage à Brivio, nonobstant les renforts assignés à l'adjudant-général Guillet qui y commandait : on l'informa en même temps que Serrurier marchant sur Vaprio avec la majeure partie de ses forces, s'éloignait ainsi du point où l'ennemi s'établissait. Il estima, avant tout, qu'il fallait s'opposer en masse aux progrès des alliés : en conséquence, il expédia à Serrurier l'ordre de rétrograder vers la gauche, et de laisser un bataillon seulement à Trezzo, puis il prescrivit à Grenier de se porter sur Vaprio, et au général Laboissière de venir occuper Lodi ; mouvement qui tendait à réunir l'armée dans la direction où les Alliés montraient le gros de leurs forces ; mais qui prescrit trop tard, et sans connaissance exacte de ce que faisait l'ennemi, ne pouvait avoir que de fâcheux résultats.

Combat de Trezzo et Pozzo.

La division Ott avait en effet réussi à jeter un pont sous Trezzo, à la faveur de la nuit, et dès

5 heures du matin ses troupes avaient filé sur la rive droite de l'Adda. Un bataillon républicain qui se trouvait derrière Trezzo, attaqué par des forces aussi considérables, eut beaucoup de peine à gagner Pozzo.

27 avril.

Au jour, la ligne française était donc coupée en trois parties. Pour comble de malheur, la plus forte ne put être réunie assez tôt pour dégager les deux autres. C'est dans ce moment, où l'armée ainsi morcelée n'avait plus d'espoir de conserver la position de l'Adda, que Moreau reçut de Schérer, l'arrêté du directoire qui lui en conférait le commandement définitif. Il fallait presqu'un miracle pour la sauver, mais les risques de compromettre une réputation faite, ne l'arrêtèrent pas. Le général en chef s'apercevant bientôt que le passage de Brivio, n'était que secondaire, se ravise sur le mouvement prescrit à Serrurier et lui expédie l'ordre de s'arrêter à Verderio, il presse ensuite la marche de la division Victor, et se porte à travers une nuée de cosaques vers celle de Grenier, déjà aux prises avec l'ennemi depuis 6 heures du matin.

Vigoureuse attaque de Grenier sur Vaprio.

Conformément aux ordres qu'elles avaient reçus dans la nuit, les troupes de cette dernière division s'étaient mises en marche sur Vaprio. La 63e demi-brigade, formant tête de colonne, arriva à temps pour s'opposer aux progrès des Impériaux. Bientôt le général Kister, étant sur-

venu avec le reste de sa brigade et du canon, s'avança sur Vaprio, qu'occupaient déjà les Autrichiens. Le combat s'engagea avec chaleur; ce bourg fut repris et perdu. Grenier n'avait pour s'y maintenir que 9 bataillons et 8 escadrons. Les Autrichiens, déjà supérieurs en nombre, renforcés à chaque minute des troupes de la division Zoph, avaient formé leur ligne perpendiculairement à l'Adda, étendant leur droite vers Pozzo, et poussant leur cavalerie au loin dans la plaine. En toute autre circonstance, on eût sans doute songé à la retraite; mais la présence de Moreau, et la nouvelle de sa nomination au commandement, électrisèrent les troupes, et leur firent tenter un généreux effort : l'ennemi fut repoussé, la cavalerie française, lancée sur l'infanterie autrichienne en désordre, la maltraita et tailla en pièces le bataillon de grenadiers de Strentz. Cependant un coup-d'œil avait suffi à Moreau, pour voir que cette valeureuse division serait livrée à ses propres forces : déjà l'on ne pouvait plus transmettre d'ordres à Serrurier; et Victor n'était pas encore à portée de prendre part au combat. Le signal de la retraite est donné; elle allait s'exécuter, quand les Autrichiens, renforcés par la brigade Morzin, renouvelèrent leurs attaques.

Il est forcé à la retraite et débordé.

Les grenadiers impériaux accueillis par un feu terrible essuyèrent une perte immense; mais,

sur la droite Vaprio fut enlevé par le bataillon de Nadasty, à la suite d'une terrible mêlée où l'on se joignit corps-à-corps. Sur ces entrefaites, les Cosaques soutenus de la cavalerie autrichienne, chargent le 24e de chasseurs, le culbutent jusqu'auprès de Gorgonzola, et lui font nombre de prisonniers. Néanmoins la brigade Quesnel se retire en ordre sur Insago; et le général Kister, quoique blessé, ramène la sienne sur Gropello et Cassano.

Attaque de Mélas sur Cassano.

Pendant que les divisions Ott et Zoph pressaient ainsi Grenier, la 106e demi-brigade qui formait sa droite, tint la colonne de Mélas en échec pendant 5 heures, derrière le canal de Ritorto, et ne céda sa position qu'après avoir été écrasée par le feu redoutable de 30 pièces de canon. Obligée ensuite de se retirer dans la tête de pont de Cassano, elle y avait déjà soutenu une attaque, lorsqu'elle fut secourue par la brigade Argod, de la division Victor, qui arriva fort à propos sur les 4 heures du soir. Mélas ayant fait passer le canal à toute sa colonne, dirigea le régiment de Reisky contre les retranchemens. Son attaque fut vive. Les Autrichiens, bravant la mitraille, pénétrèrent dans la tête de pont, dont ils se rendirent maîtres, après un combat à outrance, où le général Argod fut tué. Les Français, pour arrêter la poursuite des Impériaux, mirent le feu au pont.

Après cet échec la division Grenier, affaiblie de 2,400 hommes parmi lesquels on ne comptait pas moins de mille prisonniers, se réunit à Inzago, et se retira sur Milan par la route de Melzo, celle de Bergame étant déjà interceptée à Gorgonzola. Le général Victor, après avoir été relevé à Lodi par une brigade de l'avant-garde, se retira avec celle de Charpentier sur Melegnano, où il prit position. Grenier, accablé, se retire sur Milan.

Cependant Serrurier, coupé en deux dès le matin par le corps de Wukassowich, et embarrassé par les ordres contradictoires qu'il recevait, ne fut point aussi heureux. Environ 3 mille hommes auraient pu s'échapper par Vimercate sur Monza, ou venir par Colnago attaquer les derrières d'Ott et de Zoph qu'ils eussent mis dans l'embarras; mais Serrurier n'eut l'œil qu'à la fausse attaque de Brivio, et trouvant à Verderio une bonne position, préféra y attendre l'issue du combat de Vaprio: comme si, le passage de l'Adda étant forcé à sa droite et à sa gauche, aucun avantage du terrain pouvait le garantir de la catastrophe qui le menaçait. Défaite de Serrurier.

L'inquiétude qu'il avait sur le sort de sa gauche dont il était séparé, explique seule une résolution aussi peu militaire; car dans un pareil doute, rester en position sans prendre aucune part au combat, est le pire qu'on puisse faire.

L'adjudant-général Guillet, renforcé à Olgi- Belle

retraite de sa gauche.

nate par la 39ᵉ qui revenait de la Valteline, voyant le progrès de Wukassowich, et n'ayant aucune nouvelle de son général, se retira sur Como, où le chef de brigade Soyez avait déjà renvoyé une partie de son artillerie sous escorte. Ce dernier, voyant les apprêts de Rosenberg pour escalader la tête de pont de Lecco, et désespérant gagner Como par terre, s'embarqua sur le lac. Instruit de l'évacuation de cette ville, il vint débarquer à Menagio, gagna Lugano par les montagnes, puis revint par Luvino descendre sur Arona. Retraite heureuse, qui fait honneur au coup-d'œil de cet officier, et peut être considérée comme la meilleure critique de la conduite de Serrurier, bien qu'elle fût en quelque sorte légitimée par les ordres du général en chef. Il est des circonstances à la guerre, où il faut savoir interpréter un ordre; il n'en est aucune où une division active doive se blottir dans un poste, et s'y laisser tranquillement envelopper par l'ennemi.

De tout ce qui précède, on voit que Moreau parvint à réunir le gros de son armée, et à couvrir Milan, qui courait risque d'être pris le même jour : ce que le général en chef venait d'exécuter avec la seule division engagée à Cassano, prouve qu'il aurait pu défendre avec succès le passage de l'Adda, s'il avait eu toutes ses forces sous la main: avantage qui lui eût permis d'é-

vacuer paisiblement la république cisalpine, et de manœuvrer ensuite derrière le Pô, pour y attendre l'armée de Naples.

Le lendemain, 29 avril, le corps de bataille austro-russe prit position en avant de Gorgonzola; Suwarof poussa Rosenberg et Wukassowich par Monza sur Milan. L'avant-garde de ce dernier découvrit, vers midi, les troupes de Serrurier. Elles étaient couvertes par une rivière et un ruisseau qui, se réunissant au-dessus de Verderio, rendent l'accès de ce poste difficile. Les avenues en étaient garnies de canon, et les petits ponts auxquels elles aboutissent, avaient été barricadés.

L'armée impériale marchant sur Milan le découvre à Verderio.

Wukassowich jugea bien que ce détachement était coupé, et après l'avoir sommé, il se disposa à l'enlever. L'attaque dirigée sur le ruisseau ayant fait quelques progrès, les Français brisèrent les écluses d'un moulin, et obtinrent ainsi une inondation qui les mit hors d'atteinte de ce côté. Les attaques de front furent moins heureuses encore : Serrurier racheta par une résistance vigoureuse, la faute qu'on pouvait reprocher à son irrésolution. Cette fermeté ne fit que différer sa perte de quelques heures; Wukassowich prolongeant ses colonnes, gagna ses derrières, et s'il ne réussit pas à l'entamer, il acheva de l'investir. Rosenberg étant arrivé avec 12 mille Russes au soutien de Wukassowich, et

Serrurier capitule.

la marche de Zoph et de Mélas de Vaprio à Milan ôtant tout espoir de retraite, le général français, privé de vivres et de munitions, capitula.

Entrée de Suwarof à Milan.

Rien ne s'opposant désormais à la marche victorieuse de l'armée austro-russe, elle entra dans Milan, le même jour 29, aux acclamations du peuple, toujours charmé de changer de maîtres, et toujours séduit par les proclamations du vainqueur. On y fit à Suwarof une réception non moins brillante qu'à Bonaparte, la noblesse, le clergé, toute la population furent au-devant de lui, et d'une voix unanime le proclamèrent leur libérateur : le fanatisme religieux avait succédé à celui de la liberté.

Retraite des Français sur le Tésin.

L'armée française s'était retirée sur le Tésin : les deux divisions de droite, par Pavie : Grenier, par la route de Bufarola. Cette dernière protégea, pendant 24 heures, l'évacuation de Milan, contre les insultes des troupes légères ennemies, et jeta une garnison de 2,400 hommes dans le château. Le général Lemoine, après avoir abandonné Pizzighetone à ses propres forces, et rompu le pont de Plaisance, alla couvrir Tortone, pour assurer la communication avec Gênes.

La ligne de l'Adda forcée, la république cisalpine en ressentit une violente commotion ; et Moreau éprouva que, si les intérêts politiques exigent de faire cause commune avec un peuple conquis, c'est presque toujours aux dépens de

la raison militaire (1). Ces nouveaux Alliés ne font pacte qu'avec la prospérité, et vous abandonnent au premier revers de fortune. On ne peut exiger d'eux ce qu'on prendrait sans scrupule chez un peuple conquis; et souvent la conservation de leur territoire entrave les dispositions militaires. En retraite surtout, cette considération occupe trop le général en chef: ses mouvemens ne sont jamais libres; ce qu'il doit protéger derrière lui l'inquiète plus que l'ennemi qu'il a en face: ajoutez que, si les chances de la guerre forcent à abandonner le pays, l'armée traîne à sa suite des familles entières de malheureux réfugiés et de colons imprudens, qui embarrassent les colonnes et gênent les opérations. C'est ce qui arriva dans l'évacuation de la république cisalpine, et particulièrement dans celle de Milan. Quoique les Français et les Italiens, attachés au nouveau gouvernement, y eussent laissé tous leurs établissemens et propriétés, le convoi d'équipages qui en sortit en 24 heures, était encore si considérable, qu'il gêna beaucoup les mouvemens de l'armée.

(1) On dut apprécier dans ce moment critique tout l'avantage qu'on aurait eu à conserver le royaume de Sardaigne, en se l'attachant dès 1796 par un agrandissement en Lombardie. Il aurait présenté plus de consistance que la république cisalpine; le Piémont eût fait franchement cause commune avec la France, et les revers de l'armée eussent été bornés au Tésin, ou à la Sésia.

Moreau y apprend la prise de Serrurier.

En se retirant derrière le Tésin, Moreau croyait y rallier la division Serrurier, et attendre ensuite l'effet de la diversion ordonnée en Suisse à Masséna, et le retour de l'armée de Naples. Mais, comme il ne se sauva à travers les montagnes que la moitié des troupes de Serrurier, il n'y eut plus moyen de tenir cette ligne. Pour comble de malheur, on apprit bientôt que le général Belair avait retenu à Rome, la première colonne de l'armée de Naples, afin de l'opposer aux insurgés d'Arezzo. Il était à craindre que l'ennemi ne vînt se placer entre les deux armées, et n'empêchât la jonction dont dépendait désormais leur salut.

Victor marche sur Alexandrie.

Pour déjouer les plans de Suwarof, que l'ascendant de la victoire et la supériorité de ses forces devait rendre plus audacieux, il était donc urgent de se placer à portée de recueillir l'armée de Naples; cependant il ne l'était pas moins de couvrir Turin et le convoi des gros équipages. En conséquence, l'armée se mit en marche sur deux colonnes; l'une sous Grenier, prit la route de Turin; l'autre formée des divisions Victor et Laboissière, se dirigea vers Alexandrie. Comme il importait d'exécuter ce mouvement avec célérité, et de faciliter le passage du Pô à la dernière colonne, son artillerie et sa cavalerie filèrent avec la première. Mais la précipitation avec laquelle un officier détruisit

les bateaux réunis à Valence pour l'établissement d'un pont, enleva à l'armée la faculté de manœuvrer à volonté sur l'une ou l'autre rive du fleuve.

Moreau suivit la colonne dirigée sur Turin, dont il avait à cœur de connaître les dispositions. Les habitans lui demandèrent des armes pour repousser l'ennemi. Il y en avait dans l'arsenal que l'armée ne pouvait emmener, on les leur distribua; mais bientôt elles furent tournées contre elle. La garde nationale, sous prétexte de maintenir la police, insulta et assassina les soldats isolés. On s'aperçut trop tard qu'on avait eu tort de compter sur les promesses de dévouement d'une population foulée depuis un an par toutes sortes de vexations, et il fallut prendre des mesures vigoureuses pour contenir les malintentionnés. Moreau se dirige sur Turin.

C'est une chose digne de remarque qu'au moment où tous les Italiens abandonnaient la cause des Français, le général piémontais Colli, qui avait si bien fait la guerre contre eux, vint offrir ses services à Moreau. Celui-ci les accepta avec confiance, présumant que son dévouement et sa loyauté contribueraient à ramener les soldats piémontais sous les drapeaux républicains. On verra bientôt l'utile acquisition que l'armée française fit dans cet habile officier.

Peu de jours suffirent pour transporter les

bouches à feu et les munitions de guerre de Turin dans la citadelle, et mettre celle-ci en état de défense. On y laissa 3,400 hommes sous les ordres du général Fiorella, déjà connu pour ses bons services dans la campagne précédente.

Dispositions du général français.

Moreau arrêta à Turin les dispositions pour se lier à l'armée de Naples. Afin d'assurer cette jonction, il donna au général Pérignon, arrivé depuis peu à Gênes, le commandement des troupes stationnées en Ligurie, pour occuper les débouchés communiquant avec l'armée active. En même temps il fut prescrit à Gauthier, commandant en Toscane, de s'entendre avec Montrichard, qui gardait les débouchés de l'Apennin dans le Ferrarais et le Modénois. On les prévint l'un et l'autre que leurs divisions passeraient sous les ordres de Macdonald aussitôt qu'il paraîtrait en Toscane. Enfin, ce dernier fut engagé de nouveau à hâter sa marche, et à la diriger vers Bologne, afin de conserver les parcs qui courraient de grands risques à changer, si la jonction s'opérait par la rivière de Gênes, où il n'existait alors qu'un méchant chemin de Sarzane à Rapalo.

Position avantageuse qu'il occupe

Le reste de l'armée d'Italie s'établit aux environs d'Alexandrie, entre le Pô et le Tanaro, à l'extrémité du chaînon de l'Apennin qui a ses versans dans l'un et l'autre fleuve, et s'avance jusqu'à leur confluent au milieu des plaines du

Piémont. Cette position couvrant à la fois les routes d'Asti à Turin et Coni, ou celles d'Acqui sur Nizza et Savone, aucune n'était plus heureuse pour tenir la campagne au-delà des monts, avec des forces aussi disproportionnées. En appuyant sa droite à Alexandrie, et sa gauche vers Valence, Moreau réduisait sa ligne de défense à une étendue de 3 à 4 lieues. La place d'Alexandrie sur la rive droite du Tanaro, et sa formidable citadelle sur la rive gauche, formaient un excellent point d'appui, un pivot solide, autour duquel on pouvait manœuvrer avec sécurité, selon qu'il serait nécessaire de se porter sur la Bormida ou sur le Pô. Valence, située sur ce fleuve, à 9 milles d'Alexandrie, dans un rentrant qu'il forme pour se rapprocher du Tanaro, était, par sa position naturelle plus encore que par ses fortifications, d'une bonne défense. Depuis là, en remontant le Pô vers Casale, et plus loin jusqu'à Turin, la rive droite commande la rive opposée; de sorte qu'il était impossible à Suwarof de se porter en forces sur cette ville, tant que l'on conserverait cette position. Indépendamment de ces avantages, on avait comme place d'armes au centre des différens fronts d'attaque, les hauteurs de San-Salvator, d'où l'on se porte en une marche sur le Pô, le Tanaro ou la Bormida, par des routes superbes.

Telle était la position où Moreau arriva, le 7 Projet de

défensive qu'il adopte. mai, avec les 20 mille hommes qui lui restaient. On voit qu'il avait sagement calculé toutes les chances des prochains événemens. Si le maréchal Suwarof se présentait à lui avec toute son armée, il refusait la bataille, et se retirait sur Gênes, en prenant des positions où il eût été impossible de le forcer. Dans le cas où celui-ci, marchant avec le gros de son armée à la rencontre de celle de Naples, se serait contenté de détacher un corps contre l'armée d'Italie, Moreau se proposait de l'attaquer et de l'écraser.

Mesures du maréchal Suwarof.

L'éclat de son entrée à Milan n'en imposa pas à Suwarof: trop actif pour respirer long-temps un vain encens, il n'ignorait pas qu'il lui restait encore beaucoup à faire. Dans l'impossibilité où il se trouvait de se rabattre sur-le-champ vers Valence avec le gros de l'armée, il poussa Wukassowich sur la grande route de Novarre avec ordre de s'emparer de cette place, ainsi que d'Ivrée, Crescentino et Trino. Ce général devait, en suivant la rive gauche du Pô, remonter jusqu'auprès de Turin, pour inquiéter Grenier, qui se retirait par cette route. La division Ott descendit à Pavie, où elle trouva un train considérable d'artillerie, des magasins de toute espèce, et un hôpital, abandonnés par les Français. Quatre bataillons furent détachés sous les ordres du prince de Rohan, pour balayer les environs du lac de Como, et se lier avec le corps

du colonel Strauch, qui reçut ordre de descendre dans la Valteline et de nettoyer les bords du lac Majeur.

Quelques jours après, le maréchal, laissant à Lattermann le soin de bloquer le château de Milan avec 4,500 hommes, dirigea le gros de l'armée qui était resté dans les environs de Milan, en deux colonnes sur Pavie et Plaisance, où elles prirent position en attendant qu'on eût construit un pont. Enfin le 6 mai, les divisions Zoph et Frœlich passèrent le fleuve, et s'avancèrent par la route d'Alexandrie, pour resserrer les républicains. Celle de Ott se porta sur le chemin de Parme, à l'effet d'observer le corps de Montrichard, et de se lier avec Klénau, qui bloquait Ferrare, conjointement avec plusieurs milliers d'insurgés. Ces deux généraux eurent l'instruction de se diriger sur Bologne et Modène, pour épier le moment où l'armée de Naples déboucherait de l'Apennin.

Maître de toute la Lombardie, beaucoup plutôt qu'on ne l'aurait présumé, Suwarof, s'il faut en croire quelques critiques sévères, n'aurait pas profité de l'avantage qu'il avait sur son adversaire. En effet, disent ses détracteurs, « sachant que l'armée française était réduite à 20 » mille baïonnettes après le passage de l'Adda, » ne devait-il pas lancer à sa poursuite un corps » de 10 à 12 mille hommes, pour la harceler

» jusqu'au pied des Alpes, tandis qu'avec le gros » de son armée il se serait porté en diligence » sur Tortone et Novi, pour lui couper la re- » traite sur Gênes? Ses troupes, disponibles à » son entrée à Milan, étaient de 41 mille hommes » d'infanterie et de près de 7 mille chevaux, non » compris les corps de Kray et de Hohenzol- » lern. Il avait donc plus de forces qu'il n'en » fallait pour tenter cette double opération. Et » qu'on ne dise pas qu'il manquait d'équipages » de pont pour passer le Pô! celui de l'armée » française n'était-il pas tombé en son pouvoir, » quelques jours auparavant, à Casal-Maggiore? » Mais, au lieu de s'occuper d'une entreprise si » naturelle, il donna tous ses soins à des objets » secondaires, qui disséminèrent ses masses, et » empêchèrent de frapper le coup décisif. »

Ces reproches faits à loisir ne manquent pas absolument de justesse; les Français, en se retirant par Pavie et Bufarola, avaient laissé la route de Vigevano faiblement couverte, et les Alliés en s'y jetant avec le gros de leurs forces, eussent coupé pour toujours la colonne de Grenier d'avec celle de Victor. Mais, quand Suwarof fut instruit de cette particularité, le moment était déjà passé.

Quant au passage du Pô, il n'était pas facile de l'exécuter beaucoup plus promptement qu'on ne le fit. Arrivé le 30 avril à Milan, il fallait ré-

trograder sur Corte Olona en face de Stradella, ou bien sur Plaisance; or le premier point était fort éloigné de Casal-Maggiore où les pontons français avaient été capturés. L'armée alliée avait employé ceux qu'elle possédait; et le plus court était d'y suppléer par des barques du Pô : c'est ce qu'on fit en effet pour rétablir le pont de Plaisance, puisque 6 jours après son entrée à Milan, l'armée combinée passa le fleuve. Laissons donc au lecteur le soin d'apprécier ces critiques par trop exagérées, et reprenons le fil des événemens.

Orci-Novi, Peschiera et Pizzighetone tombèrent, à cette époque, au pouvoir des Austro-Russes, qui trouvèrent dans Peschiera, un bel équipage de pont, 19 chaloupes canonnières, et plus de 100 bouches à feu; dans Pizzighetone, des magasins si considérables, que 30 mille hommes pouvaient en être alimentés pendant deux mois. La chute de ces trois forteresses donna le moyen à Kray de bloquer plus étroitement Mantoue et d'envoyer Hohenzollern assiéger le château de Milan.

Le corps de Wukassowich obtint tous les avantages qu'on pouvait attendre de sa faiblesse. Il inquiéta la marche du convoi d'équipages envoyé en France, s'empara des débouchés des Alpes, ainsi que des passages du Pô, vis-à-vis de Casale et de Ponte-Stura. Tout ce qui s'aventura

sur la rive droite, fut tué ou pris. Ces succès ne balançaient pas, j'en conviens, ceux qu'on aurait obtenus, en poursuivant vivement et en forces l'armée française sur Turin et Alexandrie. Mais il reste à décider s'il était possible de faire mieux.

L'armée de Moreau se dispose à défendre le Pô et la Bormida.

Quoi qu'il en soit, cette armée maintenant réorganisée se trouvait répartie de la manière suivante. La division Grenier, placée entre Alexandrie et Casale, gardait par des postes les bords du Pô, depuis l'embouchure du Tanaro jusqu'à Verrua. Celle de Victor avait repassé la Bormida, et se trouvait entre Alexandrie et cette rivière, assez enflée dans ce moment pour ne pas offrir de gué dans cette partie. Le général Pérignon, avec les troupes liguriennes et la division Laboissière réduite à 2,500 hommes, occupait les débouchés sur Gênes. Les garnisons de Ceva, Coni, Fenestrelles et Suze, fermaient les passages des Alpes; un corps franc piémontais, commandé par un officier intelligent et dévoué, contenait les Barbets.

Suwarof marche sur Tortone.

Le 9 mai, la colonne autrichienne dirigée sur Alexandrie, après avoir enfoncé les portes de Tortone et rejeté la garnison dans la citadelle, alla prendre position à Torre-di-Garofoldo. Le même jour, la division Karaczay vint s'établir à San-Giuliano, et poussa quatre pulks de cosaques, de Sale à Novi. Le quartier-général

de Suwarof fut placé dans Tortone, où il resta bloqué les deux jours suivans, sous le feu de la citadelle. Il n'en sortit homme à homme que le troisième jour, tant la fusillade des Français était périlleuse.

A cette époque, l'armée alliée fut encore grossie par l'arrivée à Plaisance de la seconde colonne du corps auxiliaire russe, composée de 6 mille fantassins et mille chevaux, sous les ordres du général Forster.

Insurrection du Piémont.

L'armée française, si inférieure en nombre, ne pouvait se soutenir qu'en se resserrant dans sa position, et abandonnant au feu de l'insurrection tout le pays autour d'elle. La moitié du Piémont était en armes, ainsi que Lucques et la Toscane : elle n'avait déjà plus de communications sûres avec la France ; et pour s'en conserver avec les places fortes sur ses derrières, deux colonnes mobiles commandées par les adjudans-généraux Seras et Freyssinet, couvraient le col de Tende, gardaient les ponts de Carignano et de Moncalieri, et dissipaient tous les rassemblemens qui menaçaient Asti ou interceptaient la route de Turin. Ces deux faibles corps, toujours en marche, toujours combattant, semblaient se multiplier par leur activité.

Wukassowich s'avance sur Casale.

Sur ces entrefaites, Wukassowich descendit la rive gauche du Pô, vis-à-vis Casale, et le corps russe vint prendre position à Lomello,

où il amena son équipage de pont. C'était, pour les Français le moment de manœuvrer : Moreau après avoir laissé un rideau de troupes sur la Bormida et le Pô, et pourvu à la défense d'Alexandrie, réunit sous Valence ce que les généraux Grenier et Victor avaient de disponible. De là, il observa les démonstrations de l'ennemi, trop ostensibles pour ne pas indiquer le projet de forcer le passage sur un autre point : le général en chef supposant donc que ces démonstrations le long du Pô masquaient un grand mouvement vers le Tanaro ou la Bormida, fit rétrograder la division Victor sur Alexandrie, et plaça à tout événement celle de Grenier entre Valence et les hauteurs de Pezetti, avec des avant-postes au confluent du Tanaro et du Pô.

Les Russes se disposent à passer le Pô.

On ne sait si Suwarof avait envie de déposter les républicains par des manœuvres stratégiques, ou s'il voulait emporter la position de vive force; l'ordre fut donné à Wukassowich de canonner Casale, et à Rosenberg d'attaquer Valence; mais rien ne prouve que le maréchal ait ordonné à ce corps isolé, de passer le Pô à la vue de toute l'armée française (1). C'était une entreprise d'autant plus hasardeuse, que la rive

(1) Les versions ne s'accordent pas sur ce point : quelques officiers du maréchal m'ont affirmé qu'il n'avait voulu que faire des démonstrations entre Valence et Casale, pour décider Moreau à

droite de ce fleuve, depuis le Tanaro jusqu'au-delà de Valence, domine la rive opposée, qui est très-basse, marécageuse, et praticable seulement sur des digues. Son lit, à la vérité, est parsemé d'îles; mais leur sol vaseux ne permet pas d'y faire d'établissement. Soit que Rosenberg eût mal saisi l'esprit des ordres qu'il avait reçus, soit qu'il se laissât entraîner par son ardeur belliqueuse, il résolut d'effectuer les premiers débarquemens dans la plus grande île située vis-à-vis de Mugarone. De là, on espérait franchir à gué le bras qui la séparait de la rive droite, à la faveur des arbres et des buissons qui la couvraient.

Passage à Bassignano vers Mugarone.

Dans la nuit du 11 au 12 mai, le général Tschubaroff parvint à y débarquer à l'insu des Français trois bataillons de grenadiers, deux compagnies de chasseurs et de l'artillerie, tandis que Rosenberg abordait à Borgo-Franco avec un autre bataillon bientôt appuyé par la brigade Dalheim.

Dès que les cosaques virent un millier d'hommes établis sur la rive droite, ils passèrent le Pô à la nage. Leur exemple entraîna les troupes déposées dans l'île; en un clin-d'œil, elles

se rapprocher des Alpes; mais que Rosenberg cédant aux sollicitations d'un général trop impétueux, se décida à passer à Bassignano. On est tenté de le croire; car Suwarof resta de sa personne vers Tortone, et ce n'était pas son usage d'entreprendre une opération majeure sans y présider.

traversèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, le canal qui les séparait du village de Mugarone.

Conformément à leurs instructions, les avant-postes français se retirèrent en bon ordre par Pezzetti, vers la route d'Alexandrie à Valence, où ils prirent position derrière une large ravine, appuyant leur gauche à la hauteur de San-Antonio, garnie d'artillerie.

Moreau lance sur eux des forces supérieures.

A peine Moreau est-il informé que les Russes ont passé le Pô à Bassignano, qu'il rappelle en grande hâte le général Victor déjà arrivé près d'Alexandrie, et lui prescrit de venir par les hauteurs, tomber sur le point de passage de l'ennemi, afin de lui couper toute retraite. Il ordonne en même temps un changement de front à la division Grenier; la 63e demi-brigade reste en bataille à gauche de la route d'Alexandrie, derrière Valence, pour observer le corps russe qui, depuis le matin, menaçait cette ville.

La brigade Quesnel marche à l'ennemi, par la plaine, entre les montagnes et le Pô; le combat s'engage vers une heure après-midi. Le village de Pezzetti, qui domine la position, est l'objet des efforts constans des Russes, le peu de troupes qui l'occupent, cède au nombre, après une vive résistance.

Dans ce moment, Moreau arrive sur le champ de bataille et dispose tout pour une nouvelle attaque. Le chef de brigade Gardanne, avec le 9e

de chasseurs, culbute l'ennemi, et le chasse du village, tandis qu'au centre l'infanterie lui arrache, après un combat sanglant, une cassine dans laquelle il s'était déjà retranché. Cependant la division Victor débouche des hauteurs; plusieurs bataillons filent par la droite pour gagner le flanc gauche des Russes, et se déployer sur les hauteurs qui les débordent. Ceux-ci se forment alors en carrés; mais, malgré leur bonne contenance, ils sont chargés avec succès, et acculés à Bassignano.

Les Russes sont repoussés dans l'île.

Dans cette situation difficile, Rosenberg et le grand-duc Constantin essaient en vain de s'y défendre : la disproportion du nombre était trop grande, ils sont forcés dans le village, où le prince courut lui-même des dangers. Gardanne passe à gué un bras du Pô, et pousse les ennemis, jusque dans l'île la plus prochaine.

Ralliés enfin dans cette île, les Russes ne sont pas encore sauvés : la corde du pont volant s'étant rompue, ils se voient, faute de bateaux, dans l'impossibilité de regagner la rive gauche du Pô, et demeurent exposés jusqu'à la nuit à la mitraille de plusieurs pièces; heureux encore qu'on n'ait pas dirigé plus d'artillerie sur ce point.

Telle fut l'issue de cette tentative, où Rosenberg perdit environ 1,500 hommes dont 700 prisonniers, 4 pièces de canon et beaucoup de

bagages. Le général Tschubaroff y fut tué. De leur côté les Français eurent 600 hommes hors de combat, au nombre desquels se trouva le général Quesnel. Il fut remplacé par Colli, qui donna pour la première fois dans les rangs français, des preuves de sa valeur et de sa capacité.

Mouvemens de Suwarof à cette nouvelle.

Immédiatement après cette affaire, Victor et Grenier prirent position en arrière de Bassignano, où ils restèrent les deux jours suivans. De son côté, Suwarof instruit de ce qui se passait dans l'île de Mugarone, avait poussé les divisions Forster et Frœlich vers Sale, pour soutenir Rosenberg, en même temps que Karaczay se dirigerait sur Marengo, pour faire une diversion utile du côté d'Alexandrie (1); le maréchal ayant appris l'issue de la tentative et le retour des troupes de Rosenberg sur la gauche du Pô, rappela ces divisions le 13 avril par Mezzana-Corte : elles y passèrent le fleuve et se réunirent dans le camp de Garofoldo, où elles furent jointes le lendemain par celle de Kaim qui venait de réduire Pizzighetone.

Pendant que le général Moreau tenait ainsi tête à son adversaire, un rassemblement d'in-

(1) Ceci autorise encore à croire que le maréchal ne voulut pas tenter sérieusement le passage du Pô ; car il n'eût pas attendu d'apprendre l'échauffourée de l'île pour envoyer deux divisions au secours de Rosenberg.

surgés assaillit son grand parc à Asti, et s'en serait infailliblement emparé, si l'on ne s'était hâté de lui envoyer du secours.

Moreau débouche de la Bormida.

Les progrès rapides de l'insurrection, rendaient de jour en jour la position de l'armée française plus difficile. Son embarras s'accrut encore par la concentration de tant de forces ennemies dans le camp de Garofoldo. Moreau, conjecturant que le généralissime inquiet de l'échec essuyé par le corps de Rosenberg, concentrait ses forces entre la Scrivia et la Bormida pour tenter une attaque décisive, résolut de s'en assurer par une grande reconnaissance. En conséquence, le 16 mai il réunit la division Grenier sur la Bormida, et ordonna à Victor de passer cette rivière, décidé à reconnaître lui-même ce qui pourrait se trouver dans la direction de Tortone.

Au même instant, Suwarof, par un motif tout contraire au projet qu'on lui supposait, levait son camp de San-Giuliano, dans l'intention d'aller passer le Pô près de Casa-Tinea, et de marcher ensuite sur la Sésia. Au point du jour, les républicains passent la Bormida sur un pont de bateaux construit pendant la nuit, débusquent les avant-postes autrichiens de Marengo, leur enlèvent 300 hommes, et les repoussent jusque dans la plaine de San-Giuliano.

Combat de Marengo.

A la vue de cette brusque irruption, Lusignan, commandant par intérim la division Frœlich, dirigea d'abord un millier d'hommes, avec de l'artillerie légère, au soutien de ses avant-postes. Mais, s'apercevant que les Français se disposaient à attaquer San-Giuliano, il prit sur lui de porter sa division en avant de ce village, et de l'y déployer. Heureusement le prince Bagration, qui venait de Novi pour se rendre à Cambio, et y passer le Pô, arriva sur le champ de bataille avec 5 bataillons et quelques centaines de cosaques. Ce brave, toujours empressé de saisir l'occasion de combattre, se décide à soutenir Lusignan, sauf à regagner le temps perdu après l'affaire. En conséquence, 12 bataillons, russes ou autrichiens, secondés de 30 bouches à feu et de 6 escadrons, s'avancent en bon ordre à la rencontre des républicains.

Victor peu intimidé engagea l'action. A la gauche, le général Colli, après avoir d'abord fait plier les Russes, fut ramené par une charge vigoureuse de Bagration, appuyée par 2 bataillons de grenadiers hongrois. Les Autrichiens se maintinrent au centre avec un égal succès. La gauche, pressée un moment, fut soutenue à temps par Kaim. Moreau, craignant de trop s'engager, et voyant de nouvelles colonnes prêtes à soutenir Lusignan, donna l'ordre de la retraite. Les troupes de Victor, échauffées par leurs pre-

miers succès, eurent peine à abandonner le champ de bataille : mais il y allait du salut de l'armée, dont le plus petit échec eût causé la perte. Cette considération l'emporta : les Austro-Russes profitèrent de cette incertitude pour mettre en batterie leur nombreuse artillerie, et augmenter les difficultés de la retraite par un mouvement offensif. Néanmoins, elle s'exécuta en ordre par échiquier sur Marengo, en longeant le marais qui s'étend depuis l'Ostéria-Nova jusqu'à Castel-Ceriolo : la 39e demi-brigade, conduite par Moreau lui-même, y manœuvra comme à la place d'exercice.

Le défilé de Marengo passé, l'artillerie, jointe au feu nourri d'un bataillon qui occupait la tête de pont, assura le passage de la Bormida, et l'on en fut quitte pour 4 à 500 hommes hors de combat.

Expédition du comte de Hohenzollern sur Bellinzona.

Un événement qui n'avait rien de bien sérieux en lui-même, mais qui coïncidait avec l'affaire de Bassignano, altéra pour un instant la sécurité que donnait à Suwarof la situation de ses affaires; c'était la marche de Lecourbe sur Bellinzona, et l'avantage qu'il venait de remporter le 13 mai à Taverne sur le prince de Rohan, opération dont nous avons rendu compte au chapitre précédent. La seule importance que ce combat pût avoir, c'est qu'il eût lieu précisément en même temps que l'échauffourée de Bas-

signano, et avant que les succès des Autrichiens dans les Grisons, fussent connus.

L'apparition des Français à Lugano avait jeté l'alarme dans la Lombardie; et Suwarof supposant à Lecourbe plus de forces qu'il n'en avait effectivement, craignit de le voir déboucher sur son flanc : il ordonna donc au comte de Hohenzollern, occupé au siége du château de Milan, de partir en toute hâte avec la moitié de ses troupes, pour soutenir les brigades Rohan et Strauch. Le 14, celui-ci se mit en route avec 5 bataillons, arriva le 16 à Ponte-di-Trezza, et réunit, dans la journée du 17, les colonnes de ces deux généraux.

Sur ces entrefaites, Lecourbe inquiet des succès de l'ennemi dans les Grisons, sentit la nécessité de voler à la défense du St.-Gothard, unique ligne de retraite qui lui restât désormais, et laissa à la brigade Loison le soin de garder les avenues du Mont-Cénére. Dès-lors, Hohenzollern devait accabler ce détachement, par la même raison que Lecourbe avait battu isolément le prince de Rohan peu de jours auparavant.

En effet, attaquée le 18, à Taverne et Bironico, par des forces si supérieures, cette brigade fut rejetée sur Bellinzona, avec perte de 4 à 500 hommes. Hohenzollern, après avoir renforcé le prince de Rohan, l'établit dans une excellente position à la tête du lac Majeur, puis retourna

en toute diligence à Milan, où il poussa le siége du château avec une nouvelle vigueur.

Suwarof se dirige sur Turin par la gauche du Pô.

Le maréchal, convaincu par la tournure de l'affaire de San-Giuliano, qu'il fallait l'emploi de tous ses moyens pour déloger les Français du Piémont, n'avait pas attendu l'issue de cette expédition, pour se diriger sur Turin, où de grands intérêts réclamaient sa présence. On savait que l'ennemi y avait amoncelé d'immenses approvisionnemens d'artillerie; d'ailleurs l'occupation de cette capitale devait produire un grand effet sur l'opinion des peuples du Piémont, et donner les moyens de réorganiser ce pays, de manière à en obtenir un contingent et les vivres nécessaires pour la suite des opérations.

En conséquence, la division Schweikowsky passa le Pô sur des barques à Cambio, le 17 mai, et campa derrière la Sésia. Forster marcha à Ca-di-Tisma, où un pont de bateaux avait été jeté. Il y passa le fleuve ainsi que les divisions Kaim, Frœlich et Zoph. Cette route, quoiqu'un peu plus longue, parut préférable, parce qu'on évitait les places d'Alexandrie et de Tortone, de même qu'un passage du Pô sous Turin, en face de l'ennemi; elle permettait d'ailleurs de se mettre en communication plus immédiate avec Bellegarde, et de soutenir les troupes chargées de l'attaque du St.-Gothard et du Valais. Il est vrai qu'en prenant cette direction on sem-

blait perdre de vue le point essentiel, celui de s'opposer à la jonction de Macdonald et de Moreau. Mais alors, l'armée de Naples était encore éloignée, et l'on espérait avoir le temps de déloger Moreau de l'Apennin avant son arrivée, si le mouvement sur Turin ne le décidait pas à regagner le col de Tende.

Moreau décide dans le même instant sa retraite par Asti sur Turin et Coni.

Cette campagne semblait être celle des événemens fortuits. A l'instant même où le maréchal russe prenait la route de la Sésia, Moreau se décidait à marcher dans une direction toute opposée, en abandonnant un poste jugé désormais dangereux. La grande quantité d'artillerie que Lusignan et Bagration avaient fait jouer, l'autorisait à croire qu'il avait le gros de l'armée alliée devant lui, et que sa position n'était plus tenable En effet, malgré l'activité de ses colonnes mobiles, les habitans excités par les proclamations du généralissime, s'insurgeaient de toutes parts sur ses derrières; le corps de Wukassowich posté à Verceil, menaçait de passer le Pô entre Casale et Turin, et pouvait être soutenu dans cette opération par celui de Rosenberg, stationné dans les environs de Lomello.

Il détache Victor sur Gênes.

Mais si la prudence exigeait de se rapprocher de l'Apennin, les embarras semblaient aussi se multiplier par cette retraite. Le général en chef ne pouvait se dissimuler les dangers que courraient les corps intermédiaires qui devaient re-

cueillir l'armée de Naples, si Suwarof se portait sur Gênes ou en Toscane : malgré les inconvéniens d'une retraite excentrique, il n'hésita pas à détacher Victor de la Bormida, avec 10 bataillons et 4 escadrons, sans artillerie ni bagages, pour renforcer Pérignon.

Deux colonnes mobiles, commandées par le général Musnier et l'adjudant-général Freyssinet, devancèrent le corps de bataille, pour nettoyer la route des bandes qui l'infestaient; les rebelles furent complètement défaits à San-Damiano et à Carmagnole, où ils essayèrent de tenir.

Après ces détachemens, il ne resta à Moreau que 12 bataillons et 6 régimens de cavalerie, donnant tout au plus 8 mille combattans. Avec cette poignée d'hommes, il prit la détermination de se retirer sur Turin, puis à Coni, pour y attendre les secours qu'on lui annonçait de France par le col de Tende : le but de cette manœuvre était de se faire suivre par l'ennemi, afin de dégager l'armée de Naples, celle-ci étant d'ailleurs assez éloignée pour lui donner le temps de faire ce mouvement, avant l'époque marquée pour leur jonction.

En conséquence, les diverses colonnes se mirent en marche le 17 mai. Victor se dirigea sur la rivière de Gênes, en passant par Acqui, Spigno et Dégo : les insurgés ayant tenté de l'arrêter dans ce dernier village, il fut livré aux flammes. Le

19, il se mit en communication avec les troupes de Pérignon, qui occupaient le col de la Bochetta et les débouchés du côté de Plaisance (1).

Situation embarrassante du général français.

Moreau, après avoir laissé dans Alexandrie une garnison de 3 mille hommes, dont il confia le commandement à Gardanne, partit à la tête de la division Grenier, et arriva le 18 au soir à Asti. Il apprit dans cette ville que l'officier commandant à Céva l'avait honteusement livré aux insurgés. Ce fâcheux événement enlevait à l'armée la seule communication qui lui restât pour se retirer dans la rivière de Gênes. Sans perdre une minute, le général en chef ordonna à Garreau de forcer de marche avec quatre bataillons, pour reprendre ce point important : il devait être soutenu par l'adjudant-général Seras, intrépide officier piémontais, détaché de la garnison de Coni, et qui, connaissant parfaitement le pays, pouvait mieux que personne, le faire rentrer dans l'ordre. Mais tous les hasards semblèrent conjurés contre les Français : une crue d'eau subite empêcha Garreau de franchir le Tanaro, et l'obligea d'en remonter la rive gauche. Pour comble de malheur, un corps considérable de révoltés s'empara de la place de Mondovi, et s'y établit si bien, qu'il repoussa la

(1) Pérignon n'avait que 3 ou 4 bataillons français, le gros de sa troupe se composait de Liguriens.

colonne du général Delaunay, sortie de Coni pour le reprendre.

Loin de se laisser abattre par tous ces contre-temps, Moreau campa sa petite armée entre Villa-Nova et Poirino ; puis, profitant de l'éloignement des Alliés, qui heureusement pour lui se dirigeaient vers la Sésia, il fit filer sur la France, par le col de Fénestrelles, tous les gros bagages et l'artillerie qui embarrassaient sa marche: l'adjudant-général Drouot eut la mission délicate de les escorter jusqu'à cette ville, avec ordre de rejoindre aussitôt l'armée. D'un autre côté, Moreau pressa les opérations de ses colonnes mobiles, et se disposa à se jeter dans les montagnes aussitôt que le gros des Austro-Russes paraîtrait.

Suwarof, instruit de la marche de Moreau, détache Schweikowsky à sa poursuite.

Lorsque le maréchal Suwarof fut instruit de la retraite des Français, il se hâta de reporter Schweikowsky à la rive droite du Pô, et de lui prescrire de s'emparer de Valence, en même temps que Wukassowich canonnait Casale. La dernière de ces places était démantelée; la première, garnie d'une enceinte bastionnée, tombait en ruines : les républicains les ayant abandonnées l'une et l'autre, Schweikowsky se disposa alors à investir Alexandrie, et Wukassowich précédant l'armée, se dirigea le 21 par Chiavasso sur Turin.

Surprise de la ville de Turin.

Le corps de bataille retardé par le passage de la Sésia, de la Dora-Baltea de la Stura, et

plus encore par ses équipages, n'arriva que le 27 à la hauteur de cette capitale. Wukassowich, qui s'y trouvait depuis deux jours, avait reçu par des députés piémontais, un plan de la ville et la proposition de l'attaquer de concert avec ses habitans. La chose était facile; car il n'y avait que 500 hommes, laissés par Fiorella pour évacuer les magasins dans la citadelle.

Après les avoir inutilement sommés de se retirer, le général autrichien, ayant fait placer quelques obusiers sur la hauteur des Capucins, incendia plusieurs maisons, et excita ainsi les habitans à s'opposer à une plus longue défense. Ces insurgés ouvrirent la porte du Pô aux Croates et aux hussards, bientôt suivis par le reste du corps. Les Français, plus occupés à chercher un refuge dans la citadelle, qu'à défendre une enceinte aussi vaste, laissèrent pénétrer Wukassowich sans résistance jusqu'à la place de Carignan : ce général fit alors ouvrir la porte Neuve à la division Kaim, qui se précipita dans la ville, malgré le feu de la citadelle; le prince Bagration, pour le seconder, fit des démonstrations du côté de Rivoli.

Suites de ces événemens.

Ce coup de main si facile valut une victoire; ses résultats furent la prise de 261 canons, 80 mortiers et 60 mille fusils, outre une énorme quantité de munitions. Le premier soin du vainqueur fut d'établir des autorités provisoires, et

soires, et d'ordonner la levée de 10 mille hommes de milices. Il s'occupa ensuite à pousser des détachemens dans les différentes vallées, confia au général Kaim le soin d'observer les Alpes, et d'assiéger la citadelle de Turin avec les immenses moyens trouvés dans la ville.

Le château de Milan, pressé vivement depuis le retour du comte de Hohenzollern s'était rendu après 4 jours de tranchée ouverte. La garnison de 2 mille hommes rentra en France, sous condition de ne pas servir d'un an contre les Alliés. Une partie de l'artillerie fut dirigée sur Tortone dont on avait résolu le siége; et le corps de Hohenzollern alla rejoindre celui du baron de Kray, devant Mantoue. Reddition de la citadelle de Milan.

Dans ces entrefaites Moreau, n'ayant laissé qu'une faible arrière-garde aux ponts de Monte-Caglieri et de Carignan, venait de gagner Savigliano, où il attendit pour continuer sa route sur Coni, des nouvelles de Garreau chargé de reprendre Ceva. Ce général, obligé de remonter la Stura jusqu'à Coni, avait rallié les colonnes mobiles de Seras et de Freyssinet, et s'était porté sur Mondovi, qu'il enleva aux insurgés malgré leur vive résistance. Il se proposait de marcher rapidement sur Ceva, lorsqu'il apprit qu'un partisan autrichien y avait jeté quelques centaines d'hommes. Inquiet d'ailleurs pour Moreau se retire sur l'Apennin. Horrible situation dans laquelle il se trouve.

ses communications, et manquant d'artillerie, il évacua Mondovi, et rétrograda sur Coni.

Moreau envoya sur-le-champ son chef d'état-major Grouchy, prendre le commandement des troupes de Garreau, avec l'injonction de marcher sans délai sur Ceva : lui-même, qui était resté jusqu'alors entre Fossano et Savigliano, partit pour Coni, afin de soutenir l'expédition, ne laissant qu'une brigade entre la Maira et la Stura, pour défendre les approches de cette place.

Grouchy ne peut reprendre Ceva.

Grouchy reprit Mondovi; mais tous ses efforts se brisèrent contre les remparts de Ceva. Il eût fallu, pour l'enlever, courir les chances d'une escalade qui eût coûté beaucoup de monde; et Moreau, avare du petit nombre de braves qui lui restait, ne voulut pas s'y exposer. La position était critique au-delà de toute expression; il s'agissait de sauver l'artillerie de campagne indispensable pour une défensive déjà si pénible, et il importait néanmoins de ne pas se replier par le col de Tende (1), de crainte de trop isoler les troupes détachées sous Victor dans la Ligurie, ou de perdre tout espoir de rallier l'armée de Naples.

(1) Le Zeitschrift autrichien porte que la route du col de Tende était obstruée par l'éboulement d'une masse de rochers. Le journal historique de l'armée française n'en fait aucune mention.

Une reconnaissance dans la direction de Garessio, détermina Moreau à s'ouvrir un passage au col St.-Bernard. L'entreprise était scabreuse, mais pourtant la seule qui pût sauver l'armée, en attirant l'attention de l'ennemi sur le point où l'on désirait la fixer. D'ailleurs, on était engagé dans la vallée de Garessio, et il n'y avait plus moyen de reprendre le grand chemin du col de Tende. En conséquence Coni, pourvu d'une garnison de 3 mille hommes aux ordres du général Musnier, fut livré à ses propres forces. Les colonnes qui avaient escorté les convois, rejoignirent l'armée; 2,700 hommes commandés par le général Quesnel, formèrent le blocus de Ceva: le surplus de la division Grenier fut partagé en deux parties; l'une resta près de Mondovi, en arrière-garde; tandis que l'autre, mise à la disposition du général Chasseloup, travailla jour et nuit, malgré le mauvais temps, à percer un chemin pour l'artillerie à travers ces âpres montagnes (1).

On est forcé de frayer un chemin nouveau.

Aussitôt qu'il fut achevé, Quesnel leva le blocus de Ceva, et gagna par les montagnes le

(1) Ce fut au zèle du général Guilleminot, alors aide-de-camp de Moreau, qu'on fut redevable de ce chemin; toutes les reconnaissances l'avaient déclaré impraticable; Guilleminot promit qu'en trois jours, avec 2 mille travailleurs, on y passerait toute l'artillerie, et il tint parole.

poste de Murialto, pour couvrir le point de passage. La droite, où se trouvait Moreau, fut disposée en échelons dans la vallée du Tanaro, puis l'artillerie et le peu d'équipages conservés commencèrent à filer. La cavalerie descendit sur Finale et Savone; et, le 6 juin, tous les convois furent rendus sains et saufs à Loano.

Position de l'armée sur l'Apennin.

Cette opération difficile achevée, Moreau fit appuyer la division Laboissière sur Gênes, où se trouvait déjà celle du général Lapoype. Victor fut chargé de garder le débouché de Pontremoli, au-dessus du golfe de la Spezzia : l'infanterie de Grenier occupa le nœud des contreforts qui tombent dans la mer, et couvrit surtout le débouché de Loano, que l'on venait d'ouvrir. La brigade Parthouneaux prit poste à Cerisola, Bardinetto et Carpi, se liant par sa droite aux troupes de Quesnel, placées à Mallere et à Altare. Garreau occupa Cadibona, Torre, et Madona-di-Savone; l'adjudant-général Campana s'établit à San-Giacomo-del-Segno.

Suwarof séjourne à Turin pour réorganiser le Piémont.

Tandis que l'armée française sortait ainsi, par les talens et l'activité de son chef, d'une position aussi difficile, le maréchal Suwarof avait cru devoir rester aux environs de Turin. Son intention était bien de pousser vivement les républicains; mais sans cesse contrarié par le conseil aulique, dont émanaient tous les ordres généraux, il eut le déplaisir de se voir arrêté au mi-

lieu de ses succès, et d'être obligé d'attendre la prise des places qui tenaient encore sur les derrières, avant d'entreprendre de chasser les Français de leur dernier refuge. Pour faire diversion à ses ennuis, il chercha à réorganiser l'armée piémontaise. A cet effet, des proclamations portant l'empreinte de son caractère, furent répandues avec profusion dans le pays. Toutefois, elles ne produisirent qu'une partie de ce qu'il en attendait; car quelques milliers de Piémontais seulement vinrent se ranger sous ses drapeaux. S'il faut en croire des versions contemporaines; c'est de l'occupation de Turin que date la mésintelligence qui éclata plus tard dans les troupes alliées. On assure que les Autrichiens manifestèrent l'intention d'y planter l'aigle impérial, mais que Suwarof s'y opposa fortement, et déclara qu'il en prenait possession au nom du roi de Sardaigne. Il n'est guère probable que le cabinet de Vienne ait voulu s'emparer ainsi de cette capitale, sans s'expliquer préalablement avec les autres puissances; et nous adopterions plutôt l'idée que Suwarof, plein de franchise, avait invité le Roi à revenir dans ses états, mais que Thugut s'y était opposé, afin d'attendre ce qui serait statué à la paix sur le sort de ce pays. Si cette anecdote est vraie, elle prouve que le plan qui attira tant de désastres à la coalition fut dicté par l'Autriche, dans le des-

sein de se débarrasser du maréchal, dont l'inflexibilité contrariait ses vues ambitieuses sur l'Italie.

Détachemens poussés vers les Alpes.

Bien que le séjour de Suwarof autour de Turin eût facilité à son adversaire les moyens de regagner la Ligurie, il n'avait pas entièrement perdu son temps. Le général Seckendorf fut poussé avec un petit corps sur Montenotte; Wukassowich vers Mondovi et Ceva; Frœlich, avec une de ses brigades, en face de Coni, et Lusignan à la tête de l'autre, contre Fenestrelles; le colonel russe Zucato marcha sur Pignerol. Les habitans de cette dernière vallée, aussi attachés aux Français que les autres leur étaient peu favorables, guerroyèrent quelques semaines contre les Alliés.

Pignerol capitule.

Cependant Pignerol étant à moitié démantelé, le général Zimmermann le rendit, aussitôt que les Impériaux eurent franchi les Barricades, et poussé des partis derrière lui dans la vallée du Chisson.

Prise de Suze.

Bagration soumit Suze, qui privée du fort de la Brunette, rasé en 1796, n'était plus à l'abri d'insulte. Lusignan chassa les insurgés de Perosa et bloqua Fénestrelles, mais il fut bientôt rappelé au siége de Turin.

Cette dispersion des forces combinées, quoique excusable par le délabrement de l'armée de Moreau, convenait moins que la continuation d'une offensive vigoureuse qui eût achevé l'armée d'Italie et rejeté ses débris sur Nice.

Bellegarde arrive du Tyrol à Como.

Cependant le maréchal, instruit que l'armée de Naples s'avançait vers la Toscane, pressa la marche de Bellegarde en Lombardie (1). Ce général, arrivé le 21 mai à Chiavenna avec environ 25 mille hommes, après avoir pourvu à l'approvisionnement de ses troupes et au rassemblement des barques nécessaires pour passer le lac de Como, venait de se réunir le 28 dans cette ville. Il en détacha la division Haddick, comme on l'a déjà dit, pour reprendre le Gothard; le reste reçut l'ordre de se diriger sur Alexandrie.

Opérations de Klenau et de Querini sur Ferrare.

Mais avant de voir ce qui se passa à son arrivée en Piémont, jetons un instant nos regards sur les derrières de l'armée d'invasion. La flottille impériale, sous les ordres du vénitien Querini, encouragée par quelques prises dans l'Adriatique, attendit à Goro et à Primaro, qu'on lui eût ouvert l'embouchure du Pô. Kray ayant détaché sur Ferrare la brigade Klénau avec 12 pièces de gros calibre, cette colonne secondée par plusieurs milliers d'insurgés prit possession de la ville sans coup-férir; elle dressa ensuite contre la citadelle des batteries incendiaires, dont le feu détermina la garnison à capituler aux mêmes conditions que le château de Milan. Aussitôt que les Impériaux furent maîtres de ce

(1) Voyez le chapitre précédent.

point d'appui, un bataillon fut embarqué sur une division de canonnières à Chioggia, et alla surprendre Ravenne; tandis que le gros de la flottille opérait une diversion à Torre-della-Sanita.

De Ravenne, Querini cingla vers Cesenatico, qui fut occupé le 30 mai par des Esclavons. Rimini et Césène éprouvèrent le même sort sans opposer plus de résistance, bien que ces petites villes eussent des garnisons cisalpines.

Défection du général Lahoz.

Le général Lahoz, qui commandait à Pesaro, aurait pu mettre obstacle à ces débarquemens avec une colonne mobile de dragons et de troupes de ligne; mais déjà il méditait une seconde défection. Cet homme, que l'ambition ou un amour déréglé de la liberté avait poussé en 1796 dans les rangs français, s'étant aperçu que l'Italie n'avait fait que changer de maîtres, humilié de la tyrannie que les agens du directoire y exerçaient, et peut-être encore plus de se voir placé sous les ordres de Montrichard, que sa conduite irréfléchie avait indisposé contre lui; tourna tout à coup son amour en haine, et décampa le 13 mai, pour aller joindre les insurgés à Fossombrone.

Devenu bientôt leur chef, après avoir négocié avec l'Autriche le pardon de sa première défection; cet officier, qui connaissait parfaitement le pays, et n'était pas dépourvu de moyens

militaires, devint un ennemi redoutable pour les Français. D'abord il commença par équiper et armer, aux dépens des provinces, un corps d'environ 3,500 hommes, dont 400 à cheval, qui formèrent la réserve de l'insurrection; puis il alla s'établir à Fermo, dont il fit son réduit de sûreté, en le retranchant. De là Lahoz ne se contenta pas d'entrer en communication avec la croisière turco-russe et les insurgés des Abruzzes, ni d'observer les mouvemens de la garnison d'Ancône; il poussa un millier d'hommes à Monte-Granaro et à Santa-Elphidie, afin de forcer Tolentino et Macerata, qui hésitaient à se prononcer contre les Français. Ces opérations répandirent la terreur dans le centre de l'Italie, au point que le général Monnier se vit obligé de lui opposer le général Lucotte, avec une partie de sa faible division.

Insurrection en Toscane et dans les Abruzzes.

De Rome à Naples, des brigands, de concert avec les insurgés, infestaient tous les chemins. Il n'y avait de repos, de tranquillité, que là où les Français étaient en forces. Rome même était vivement agitée; l'autorité des consuls se trouvait resserrée dans ses murs. Partout, la pénurie et la misère devenaient à la fois cause et prétexte des insurrections, que l'activité des colonnes mobiles ne suffisait plus pour comprimer.

En Toscane, dès les premiers jours de mai, les paysans de Lucques s'étant insurgés, chassè-

rent de cette ville 2 à 300 estropiés, qui en formaient la garnison, prirent possession des forts de Pietra-Santa, et arborèrent le drapeau impérial sur le château de Via-Reggio; ils menaçaient même de se porter sur Florence, où le général Gaultier n'avait à leur opposer qu'une poignée de soldats écrasés de fatigues. D'un autre côté, les habitans d'Arezzo, à l'instigation de l'agent diplomatique Wickham, qui s'était retiré près d'eux, secondés de ceux des campagnes, venaient de se soulever contre les Français, les avaient chassés de la ville, dont ils se hâtaient de relever et d'armer les murs, afin de barrer le chemin à l'armée de Naples.

Macdonald part de Naples en y laissant des garnisons.

Tel était, dans les premiers jours de juin, l'état des choses en Italie. A tous ces maux prêts à fondre sur les Français, le directoire n'opposa aucune mesure capable d'en arrêter ou d'en diminuer l'effet. Il est vrai qu'il expédia l'ordre à Macdonald de revenir en toute hâte au secours de Moreau; mais, comme s'il eût conservé l'espoir de rentrer incessamment dans ses conquêtes ruineuses et impolitiques, plus imprudent encore que Charles VIII, il ne sut pas prendre la résolution de les évacuer entièrement, et ordonna de laisser des garnisons dans le royaume de Naples et l'Etat Romain. En même temps, il prescrivit aux autorités maritimes d'évacuer les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia, d'expédier

à Malte les bâtimens capables de tenir la mer, de couler tous les autres; enfin, de faire transporter par terre tous les effets qui ne seraient pas nécessaires aux garnisons laissées dans ces ports.

Un ordre aussi absolu ne fut point exécuté, quant à la destruction de la marine; mais Macdonald obéit du reste; et nous ne tarderons pas à voir combien sa soumission lui devint funeste, ainsi qu'aux malheureux républicains, qu'on espérait vainement protéger par d'aussi faibles détachemens.

CHAPITRE LXXXVII.

Événemens politiques et militaires de Naples, depuis l'établissement de la république parthénopéenne jusqu'au rappel de l'armée française dans la Haute-Italie. — Retraite et premiers succès de Macdonald.— Moreau débouche sur Alexandrie pour le rejoindre. — L'armée de Naples passe l'Apennin. — Bataille de la Trebbia. — Combat sous Alexandrie. — Prise de la citadelle de Turin. — Retraite des armées françaises dans la rivière de Gênes. — Opérations jusqu'au mois de juillet.

La république parthénopéenne se trouva accablée à son berceau d'une foule d'embarras que ses fondateurs n'avaient point prévus. Quoiqu'une voix unanime s'élevât contre les opérations du ministère d'Acton, qu'on l'accusât d'avoir levé des impôts sans le consentement des Piazze, ruiné les banques, dépouillé les églises, spolié le Mont-de-Piété; soit force d'habitude ou de religion, la nation était encore attachée à Ferdinand. La masse des Napolitains, ensevelie pour ainsi dire dans les langes de l'ignorance et

de la superstition, n'était point mûre pour une liberté qu'elle ne comprenait pas. Mais les familles notables qui avaient eu tant à gémir de l'inquisition de la cour, se firent, comme les Français, illusion sur les véritables idées de la nation; et parce qu'elle se prononçait ouvertement contre les prodigalités d'une cour sans pudeur, qu'elle réclamait plus de justice dans la répartition de l'impôt, et une législation plus favorable à la division des propriétés, ils s'imaginèrent qu'il serait facile de renverser le trône.

Contributions imposées à Naples.

A la vérité, ces vœux pouvaient aider à l'entreprise de la réforme; mais il eût fallu pour cela toucher la corde sensible, donner l'éveil aux intérêts, au lieu de s'égarer dans des théories incompréhensibles pour l'intelligence bornée du peuple; car le premier objet d'une révolution doit être de gagner l'opinion publique, sans laquelle point de résultats durables. Cette erreur fut d'autant plus grave, que la révolution étant toute passive et s'opérant sous l'influence des Français, les charges de leur administration opposaient assez d'autres obstacles à l'établissement du gouvernement démocratique. En effet, ils donnaient moins la liberté aux peuples, qu'ils ne la leur vendaient. *Payez-nous les frais de la guerre*, disait le directoire; et puis, *constituez-vous en république, comme nous l'entendons.*

Conformément à l'esprit de ces instructions,

Championnet, en entrant à Naples, imposa à cette capitale une contribution de 12 millions; et bientôt après une autre de 15 millions aux provinces. Ce n'est pas tout; au lieu de charger le bureau des dîmes de la taxation et du recouvrement de la première, les habitans de Naples furent maladroitement imposés d'après leur opinion, en sorte qu'on vit des familles millionnaires, mais patriotes, taxées à quelques ducats, tandis que de pauvres rentiers, soupçonnés de de royalisme, furent obligés d'en payer mille.

La même manière d'opérer fut suivie dans les provinces; elle y occasiona les mêmes sujets de mécontentement, qui s'accrurent encore par la nécessité où se trouva le nouveau gouvernement d'exiger le recouvrement des contributions arriérées.

Vexations de Faypoult.

Bientôt après survint Faypoult, qui signala son arrivée en qualité de commissaire du directoire, en mettant sous le séquestre, comme fruits de la conquête, les biens des ordres de Malte et de Constantinien, ceux des monastères, les biens allodiaux dont le Roi n'était que l'administrateur, les banques dépositaires de fonds particuliers, et jusqu'aux monumens d'Herculanum et de Portici, encore enfouis dans les entrailles de la terre.

Championnet qui s'y

Comment, avec de telles prétentions, oser se déclarer libérateur? Championnet, craignant

qu'elles ne soulevassent la nation napolitaine, supprima, il est vrai, l'arrêté du commissaire du directoire; mais cette suppression équivalut à une simple suspension; Barras ni Rewbell n'étaient hommes à reculer devant une injustice, surtout en matière de finances. L'affront fait à Faypoult ne tarda pas à être vengé, Championnet fut rappelé et mis en jugement, on lui donna pour successeur Macdonald, averti par cela même de ne point contrarier les mesures fiscales du directoire. oppose, est remplacé.

Le général français, en émancipant la nation napolitaine, chargea une commission de 25 membres de lui donner une constitution. Quoiqu'il n'en fallut pas tant pour en faire une bonne, la politique eût conseillé de rendre cette assemblée beaucoup plus nombreuse; d'autant qu'elle devait être investie à la fois de tous les pouvoirs de l'administration, et qu'au moment où l'on appelait une nation à la souveraineté, il ne fallait pas s'exposer au soupçon de vouloir favoriser quelques individus. Comité de constitution

A la tête de cette commission se trouvait Charles Laubert, d'origine française, esprit imbu des doctrines les plus fausses, prêt à tout sacrifier pour transformer les états d'Italie en républiques démocratiques. Il est vrai qu'on lui donna pour collègues, des hommes d'un grand mérite; mais ils refusèrent cette charge péril-

leuse, ou, atteints aussi de la même exagération, ne purent le redresser dans ses écarts politiques.

Fautes du gouvernement provisoire.

Les premiers pas de cette commission dans la carrière épineuse de l'administration, furent marqués par l'inexpérience et l'injustice. Une première division de la république en départemens, faite par un Français qui avait aussi peu consulté les rapports commerciaux et politiques du pays que les convenances géographiques, étant devenue impraticable, on conserva partout les anciennes autorités, mais en chargeant des propagandistes imberbes de surveiller leurs opérations, et de proposer les réformes nécessaires aux anciennes institutions; les provinces furent inondées de ces réformateurs de 20 ans. Quand on voulut remédier au mal, il avait déjà jeté de profondes racines; le lien social était presque rompu; les autorités provinciales n'avaient plus de confiance dans l'autorité centrale; l'autorité centrale ne pouvait plus compter sur elles.

L'organisation des municipalités, en confiant l'élection des officiers municipaux à un collége d'électeurs, nommé par le gouvernement, manqua entièrement son objet; au lieu d'ajouter aux droits du peuple, elle le dépouilla de ceux qu'il tenait de l'ancienne constitution. Que résulta-t-il de cette mesure? les colléges électoraux détruisirent les élections populaires, et dégoûtèrent le peuple et les fonctionnaires choisis par

les communes. Le gouvernement, attribuant aux hommes un vice provenant de la nature des choses, crut le corriger en abolissant les colléges électoraux, et leur substituant des commissaires-organisateurs, auxquels il accorda les facultés réservées d'abord à quelques électeurs. Le remède fut pire que le mal.

L'arrêté qui écarta des emplois publics, tous ceux qui avaient servi le Roi, ne fit pas moins d'ennemis à la république. Cette exclusion, aussi injuste qu'impolitique, dévoila les prétentions ambitieuses de la plus faible partie de la nation. En effet, les emplois publics devinrent la proie des intrigans affublés du masque du patriotisme: on ne chercha plus ceux qui pouvaient être utiles à l'Etat, mais ceux qui affichèrent leur attachement aux nouvelles doctrines; et, dans cette subversion de principes, le charlatan le plus éhonté l'emporta sur l'homme vertueux et capable, qui est toujours modeste.

Vexations des clubs.

Ce malheur en entraîna un autre. Les clubs devinrent en quelque sorte arbitres du sort des magistrats, et même de véritables autorités. Ce fut dans leur sein que se forgèrent toutes les accusations contre les premiers fonctionnaires. On était sûr d'obtenir un emploi, en se mettant à la tête d'un certain nombre de patriotes ou soi-disant tels, et en causant du scandale dans un club. Personne ne fut à l'abri du soupçon; et

comme les accusations étaient le plus souvent sans fondement, elles étaient aussitôt abandonnées que formées, quand les Français n'intervenaient pas dans les querelles. Le gouvernement crut remédier à ce mal, en créant une commission de censure pour examiner la conduite privée et politique de tous les fonctionnaires; mais cette institution manqua son but, et augmenta en quelque façon le désordre. Bien que ses instructions fussent restreintes et spéciales, elle devint bientôt, contre l'intention de ses fondateurs, une magistrature qui reçut des pétitions et rendit des décrets.

Mesures militaires.

L'institution de la garde nationale fut frappée de mort à son origine. Il paraît néanmoins qu'il ne dépendait point de la commission du gouvernement de lui donner la perfection dont elle était susceptible : les Français, trop défians, s'opposèrent constamment à sa formation. Qui croirait que la garde nationale de la capitale, ne se composait sur une population de 400 mille âmes, que de quatre compagnies de 100 hommes chacune?

L'ombrage que prenaient les Français de tout ce qui pouvait opposer par la suite de la résistance à leurs desseins, paralysa également les efforts du gouvernement pour la réorganisation de l'armée. On licencia violemment, et avec trop de mépris, sans solde ni indemnité, les

meilleurs régimens nationaux de l'armée royale, dont on eût pu former un corps de 20 à 25 mille hommes, qui, en partageant les fatigues et les dangers des Français, se serait promptement aguerri ; on laissa ainsi une foule d'individus en butte aux séductions des mal-intentionnés ; les Albanais mêmes, mercenaires qui venaient de se distinguer par une défense honorable, et dont on eût pu tirer d'excellens services en les traitant bien, furent réduits par cette mesure à se livrer au brigandage. Championnet, à la vérité, autorisa la formation de quatre nouvelles légions napolitaines, mais le mal produit par le licenciement était opéré ; d'ailleurs la négligence que l'on mit à les recruter, les entraves que l'on apporta à leur armement, le peu de soin que l'on mit à les habiller et à les instruire, attestent le peu d'envie que l'on avait de les voir sur un pied respectable. Cependant, le gouvernement, sans force pour contenir les malveillans et assurer l'exécution des lois, suppliait en vain Macdonald d'autoriser la formation de 5 à 6 mille gendarmes, avec les milices des tribunaux de provinces et les armigeri (1) des barons ; leur désarmement n'en fut pas moins ordonné, sans qu'on s'inquiétât de leur procurer des moyens d'existence.

---

(1) Espèce de gardes féodales.

Mesures religieuses.

Les réformes religieuses suscitèrent en outre une foule d'ennemis puissans. Plus attaché aux cérémonies et aux fêtes d'un culte qui favorise la paresse, qu'aux préceptes et à la morale de l'Evangile, le peuple napolitain s'indignait de la diminution de ses fêtes et de l'abolition des pompes que les finances du clergé ne lui permettaient plus de soutenir.

Les règlemens de police militaire contrariant toutes les habitudes du peuple, ne servirent de même qu'à le mécontenter; bientôt les entraves du commerce maritime paralysèrent tout le trafic intérieur, en augmentant la gêne que les circonstances et la contribution de 25 millions, frappée par les Français, avaient jetée dans toutes les affaires; dès-lors le mécontentement se changea en morne désespoir.

Abolition des fideï-commis et droits féodaux.

Cependant, au milieu de tant de faux pas dans l'administration, le gouvernement porta plusieurs lois utiles. L'abolition des fideï-commis, qui concentrent les biens dans les mains de quelques familles, causa d'autant plus de plaisir aux Napolitains, que toutes leurs richesses sont territoriales, et que la foule de substitutionnaires, et le grand nombre de couvens, menaçaient d'envahir toutes les propriétés.

On doit aussi tenir compte à la commission législative, de l'abolition des droits féodaux. La féodalité avait accumulé à Naples, une masse

énorme de capitaux, de biens fonds, de prérogatives, de droits acquis, reçus, usurpés par diverses mains en plusieurs circonstances. Il ne suffisait pas d'étouffer ce monstre par une loi, mais bien de l'atteindre dans un labyrinthe, où il n'était pas aisé de pénétrer sans être armé d'autant de patience que de courage. La discussion du projet de loi fut très-vive. Les feudataires soutenaient que la conquête était un droit, les républicains le niaient, et par un dilemme sans réplique, ils rétorquaient l'argument féodal. Si la force constitue le droit, disaient-ils, et que le vainqueur puisse dépouiller le vaincu, les barons réclament à tort une indemnité; car la nation ne reprend aujourd'hui sur eux que ce qu'ils ont acquis sur elle depuis plusieurs siècles. Il était difficile de concilier des prétentions si opposées : la décision du gouvernement trancha la question en faveur du peuple contre les feudataires, en consacrant néanmoins le principe d'une juste indemnité.

Jugement arbitraire du procès.

Une disposition ordonnait que tous les procès existans entre les barons et les particuliers ou les communes, seraient jugés en faveur de ces derniers, par la raison, disait le décret, qu'il n'était pas supposable que, sans droit évident, les uns ni les autres eussent osé plaider contre leur seigneur. Ce décret souleva environ 5 mille familles puissantes : leurs clameurs retentirent

jusqu'au fond du quartier-général de Macdonald, qui, ayant déjà tant d'ennemis sur les bras, crut devoir les apaiser en mettant son *véto*. Ainsi, la seule loi dont la prompte exécution eût été capable d'attacher le peuple des provinces au nouveau gouvernement, fut sacrifiée aux considérations de sûreté de l'armée française, et ne fit que soulever contre la république une classe d'individus très-redoutables.

Menées des royalistes.

Tandis que le gouvernement républicain, contrarié par les Français, livré à son inexpérience, commettait tant de fautes, les royalistes faisaient, loin de la capitale et dans son sein, toutes les dispositions pour une prochaine levée de boucliers. Les provinces étaient inondées d'agens siciliens et anglais. Deux aventuriers corses, Bocca-Ciampe et Cesare, groupaient autour d'eux tous les mécontens de la Basilicate; et, avec leurs bandes, tenaient Bari et Conversano étroitement bloqués; l'abbé Pronio fomentait une insurrection formidable dans les Abruzzes: un certain Mammone, avec une centaine de brigands, parcourait le comtat de Molise, pillant et rançonnant toutes les villes amies du nouvel ordre de choses; le Ciento n'était pas tranquille; le commodore Foote, avec une escadre anglaise renforcée de quelques bâtimens siciliens, après s'être emparé sans résistance des îles d'Ischia et de Procida, dont les Français n'avaient pas

Insurrections partielles.

apprécié l'importance, bloquait étroitement le golfe de Naples. Une expédition dirigée par le brave Caraccioli dut les reprendre, mais contrariée par les vents, elle laissa à l'ennemi le temps de s'y établir solidement.

Le cardinal Ruffo soulève la Calabre.

En Calabre, le cardinal Ruffo, à qui Pie VI avait donné le chapeau pour se débarrasser d'un trésorier infidèle, travaillait plus efficacement encore à relever la cour de Naples; cet homme singulier, qui avait tous les travers du cardinal St.-Severin, n'a déployé d'autre qualité que l'énergie, quoique l'habile historien de Naples semble le mettre en parallèle avec Ximénès (1). Plus connu, dit-on, par ses dissertations sur la tactique que par des sermons, le prélat guerrier ne tarda pas à devenir redoutable. Du Pizzo, où il était débarqué dans les premiers jours de février, il avait conçu le projet de tenter la contre-révolution, moins par reconnaissance envers celui qui l'avait accueilli après la disgrâce du Pape, que par goût des entreprises hasardeuses: l'influence de son caractère eut bientôt réuni autour de lui 3 à 400 aventuriers. Cette bande, grossie de tous les criminels déportés dans les îles de Lipari, des milices des tribunaux provinciaux, des armigeri des barons, des anciens

(1) Mémoires historiques sur Naples, par le comte Orloff.

soldats que la république semblait dédaigner, fut surtout renforcée par une multitude de montagnards fanatisés.

Ruffo, dit l'historien que nous venons de citer (1) : « représenta à cette sauvage, mais » brave population, la gloire qu'il y aurait à » reconquérir pour le Roi l'héritage de ses pè» res. Tous se réunirent à la voix de l'homme » sacré, de l'envoyé de leur monarque; Ruffo » se mit à leur tête, les rangea sous l'étendard » royal. Dans ces mêmes lieux où jadis les » consuls, les préteurs de Rome antique con» duisaient leurs légions victorieuses, un prince » de l'Eglise guidait aux combats les descendans » des Brutiens et des Lucaniens; et l'Europe » apprit avec quelque surprise qu'il y avait en» core à la fin du 18e siècle un prêtre qui com» mandait une armée. »

Bientôt Ruffo eut ainsi rassemblé 15 à 18 mille hommes, avec lesquels il partit de Miletto, pour enlever Monteleone, ville riche et populeuse de la Calabre ultérieure, qui avait refusé de lui ouvrir ses portes. A la vérité, l'impossibilité de tenir sur pied un corps aussi nombreux, le força de le licencier immédiatement après la prise de cette ville, et de ne garder auprès de lui qu'en-

(1) Mémoires du comte Orloff, tome 2, page 200.

viron 3 mille vagabonds altérés de sang et de pillage; mais la victoire remportée lui donna un grand ascendant dans tout le royaume. Les communes, qui s'étaient déclarées en faveur du nouvel ordre de choses, tremblèrent de voir arriver le terrible cardinal; les autorités républicaines furent glacées d'effroi, et le cercle de puissance de la capitale se rétrécit de jour en jour.

Macdonald détache Duhesme pour soumettre les insurgés de la Pouille

On sentit le besoin d'étouffer ces germes d'insurrection; mais comment y parvenir sans l'intervention des Français? Il fallut donc s'entendre avec Macdonald, dont la faible armée, concentrée dans les environs de Naples, n'était pas capable de faire de gros détachemens. Toutefois, comme ces expéditions intéressaient sa sûreté, il y consentit; et, d'après le plan arrêté, le général Duhesme reçut l'ordre de réduire les insurrections de la Pouille, et de passer ensuite en Calabre, où une colonne mobile de troupes napolitaines devait marcher par la route directe de Naples à Cosenza.

On ignore ce qui motiva cette distribution de troupes. L'insurrection des Calabres étant la plus menaçante, tant par sa proximité de la Sicile, que par le caractère entreprenant de son chef; il semble que, s'il était absolument impossible d'envoyer en même temps des Français en Pouille et en Calabre, la prudence conseillait de détacher Duhesme d'abord dans cette dernière pro-

vince, sauf ensuite à le faire revenir par la Pouille.

Duhesme marche sur la Pouille.

Quoi qu'il en soit, sa division, composée de 12 faibles bataillons et 8 escadrons non compris la légion napolitaine de Caraffa, partit d'Avelino et de Bénévent le 19 février, et arriva le 22 à Foggia capitale de la Pouille, où Duhesme établit son quartier-général.

Le 24 février, le général Forest conduisit sa brigade de Lucerna devant San Severo, où Broussier le rejoignit le lendemain avec une partie de la sienne. Les insurgés qui occupaient ce poste, en furent chassés le 26 à la suite d'un combat très-vif, et se retirèrent à Andria, dont ils furent délogés le 3 mars par Broussier. Pendant ce temps, Forest se porta sur Bari, assiégé depuis six semaines, dissipa les insurgés, et y entra en libérateur.

Les insurgés sont confinés dans Trani.

L'activité des colonnes françaises donna peu de relâche aux insurgés, ils furent forcés de lever le blocus de Conversano; et à peu de jours de là, ils essuyèrent une nouvelle défaite aux environs de Casa-Massima. Partout où ils osèrent tenir en rase campagne, ils furent battus et dispersés. Bien convaincus de leur infériorité, ils coururent se réfugier à Trani, boulevard d'autant plus sûr, qu'environné d'une bonne chemise en maçonnerie avec fossé, il est encore défendu du côté de la mer par un fortin qui ferme l'entrée du port.

Duhesme informé de cette circonstance, chargea le général Broussier de réduire cette ville. Ce dernier partit donc de Barletta le 31 mars, sur trois colonnes. La première, composée de la légion de Caraffa et de 3 pièces de gros calibre, suivit la route directe et vint camper sous les murs de Trani. La seconde, consistant en 4 bataillons et 2 escadrons français et 4 pièces de 4, passa par Andria et poussa ses avant-postes à portée de fusil des remparts. La troisième, formée d'un bataillon de grenadiers, d'une demi-brigade, de 100 chevaux et d'un obusier, prit à Andria la route de Biceglia et vint appuyer sa droite à la mer, pour être protégée par une escadrille de 8 chaloupes canonnières qui longeait la côte. Broussier en ordonne l'assaut.

Cette journée se passa en escarmouches. Moitié des insurgés se sauva sur des embarcations, pendant qu'on établissait des batteries, en sorte qu'il ne resta dans la ville qu'environ 5 à 6 mille hommes. Certe, il n'en fallait pas davantage pour la défendre, si un homme de tête les avait dirigés; mais il ne s'en trouva point, quoique d'ailleurs plusieurs officiers de génie et d'artillerie, envoyés de Sicile, y eussent débarqué la veille. Ainsi, les Français n'eurent à vaincre que des efforts mal combinés de rage et de désespoir.

D'après la reconnaissance de la place, faite le

31, Broussier résolut de tenter l'escalade du côté de Biceglia, et de ne faire jouer l'artillerie des attaques du centre et de la gauche qu'au moment où les grenadiers, munis d'échelles et soutenus de la 7e légère, déboucheraient d'un chemin creux vers le fossé.

Trani est emporté le 2 avril.

L'attaque eut lieu ainsi qu'elle avait été prescrite; mais le feu des remparts arrêta tout court les grenadiers républicains. Cependant, les chasseurs de la 7e légère s'étant glissés dans l'eau jusqu'à la ceinture au pied du fortin, la garnison saisie de terreur s'enfuit dans des embarcations, ou se réfugia dans les maisons voisines du port.

Cette diversion inattendue, en appelant l'attention des assiégés, permit aux grenadiers de déboucher, d'escalader les murs, et de pénétrer enfin dans la ville, dont ils coururent démurer les portes pour procurer l'entrée aux autres colonnes. Cependant, comme il partait des maisons un feu très-vif, Broussier fit enfoncer les portes de cinq ou six, et monter sur leurs terrasses des détachemens, qui en chassèrent les insurgés, et paralysèrent l'artillerie braquée dans les rues. Ce fut alors que le massacre commença. Les assiégés, épouvantés, ne songent plus qu'à regagner 60 ou 80 barques mouillées dans le port; mais les Français maîtres des rues adjacentes, font un feu violent sur elles, et la

flottille républicaine se prépare à leur donner la chasse. Le convoi se sauve à toutes voiles à Biceglia : Douze embarcations sont jetées à la côte vers Molfetta où un bataillon et un escadron de dragons les abordent, et font main-basse sur leurs équipages. Bari, à la suite de cette sanglante action, fut livré au pillage, on y trouva de l'artillerie et beaucoup de munitions. Après cette victoire, le gouvernement crut qu'il était débarrassé, mais il se trompa : pour rétablir la tranquillité en Pouille, il eût fallu y laisser une division française bien disciplinée, chose alors impossible. D'ailleurs, Duhesme se rendit aussi odieux aux républicains qu'à l'ennemi, en rançonnant les villes amies; Bari et Conversano, entre autres, furent imposées à des contributions, que les insurgés n'auraient sans doute pas exigées.

L'expédition de Calabre n'obtint pas même les résultats éphémères de celle de Duhesme. Elle devait être dirigée par le général Pignatelli; mais elle fut confiée à un certain Schipani, auquel on ne donna pas plus de 1,200 hommes. Ce nombre, à la vérité, était peu inférieur aux bandes qu'il devait rencontrer jusqu'à Cosenza, où environ 6 mille patriotes déjà réunis, se proposaient de tenir tête à l'armée de Ruffo. Cependant, vu l'âpreté des lieux à parcourir et le caractère des habitans, il convenait, à défaut

Expédition des patriotes napolitains sur la Calabre.

de moyens, de choisir un autre chef qu'un Saltimbanque déjà décrié dans Naples. Schipani, comme un autre Santerre dans la Vendée, triompha à Rocca-di-Aspide, à Sicigliano, où il n'y avait pas ombre d'insurgés; mais il fut défait devant Castelluccia, méchant bourg perché sur la cime d'une montagne à droite de la route de Naples à Reggio, où Sciarpa s'était retiré avec un millier de mécontens. On pouvait le tourner, et poursuivre sans inquiétude la marche sur Cosenza; mais Schipani crut qu'il y allait de son honneur de l'emporter. Prévenues de ses intentions, toutes les petites villes voisines s'empressèrent de lui faire des offres de service. En peu d'instans il eût pu porter sa colonne mobile à 4 mille hommes; mais il voulut avoir la gloire d'enlever seul Castelluccia. Vainement on lui représenta les risques d'une escalade, la facilité de réduire ce poste par un blocus de quelques jours, ou bien encore de le faire tomber, en construisant une batterie sur le sommet d'une montagne qui le domine; il fit toutes les dispositions pour l'escalade. Sciarpa, intimidé de ces préparatifs, entra en pourparlers, et proposa de se rendre, à condition que la colonne républicaine n'entrerait pas à Castelluccia, et que sa bande serait admise à la solde du gouvernement. Schipani rejeta ces offres avec hauteur; et, des menaces, passa aux effets. L'assaut échoua, pour avoir été mal conduit.

De la confiance la plus présomptueuse, Schipani tomba dans le découragement, il n'osa poursuivre sa route, et bientôt après, le gouvernement l'envoya contre les insurgés de Sarno. Cette expédition lui fut plus facile. Ceux-ci lui cédèrent le poste sans combat; mais, pour y revenir immédiatement après son départ, jusqu'à ce qu'enfin une colonne mobile française eût mis leur refuge à feu et à sang.

Ruffo est nommé vicaire-général du royaume.

L'échec essuyé par Schipani, les progrès des insurrections partielles, enhardirent Ruffo, et fortifièrent les espérances de la cour de Palerme. Jusqu'alors, elle avait peu compté sur les efforts du cardinal pour le relèvement du trône: c'était un enfant perdu qu'elle avait jeté en Calabre, prête à le désavouer en cas de nécessité. Elle crut pouvoir le reconnaître sans rougir; il fut nommé vicaire-général du royaume, et investi, en cette qualité, de tous les pouvoirs judiciaires, civils et militaires. Le Roi lui écrivit, de sa main, les lettres les plus pressantes; promit de lui envoyer bientôt des officiers-généraux et des troupes. Mais la réputation du cardinal était telle, qu'aucun général, de ceux qui avaient suivi la cour en Sicile, ne se soucia de servir sous ses ordres. D'un autre côté, il n'existait en Sicile que les régimens nécessaires pour maintenir la tranquillité dans cette île. Pourtant, après de longs efforts, on parvint à débarquer

Le Roi lui envoie quelques renforts en Calabre.

en Calabre quelques bataillons avec de l'artillerie, en attendant que les cours de Londres et de Pétersbourg, vivement requises par le cabinet de Palerme, pussent fournir les secours stipulés par les derniers traités.

Un de ses lieutenans s'empare de Cosenza.

Le nouveau vicaire-général n'eut pas plutôt reçu ces renforts, qu'il se dirigea sur Catanzaro qui fut forcée, après trois jours de résistance, à lui ouvrir ses portes. De là, il détacha un de ses lieutenans sur Cosenza, capitale de la Calabre citérieure. Cette ville, devenue le refuge de tous les habitans de la province ultérieure, qui avaient été forcés d'abandonner leurs foyers pour se soustraire à la réaction royale, comptait 6 à 7 mille hommes en armes. Mais ici, comme partout ailleurs, il y avait division d'opinions; la populace, qui ne voit et n'agit que d'après l'impulsion de ceux qui la dirigent habituellement, était très-attachée à l'ancien gouvernement, qui l'avait toujours écrasée. Pour surcroît de malheur, la commission exécutive avait nommé pour commander sur ce point, Chiara, ancien officier dévoué au Roi. Le lieutenant de Ruffo, en arrivant devant Cosenza, présenta la bataille, et, bien que tous les gardes nationaux brûlassent d'en venir aux mains, leur chef, qui avait l'avantage de la position, ordonna la retraite. Au même moment, la populace de Cosenza se révolta, et mit ainsi les républicains

entre deux feux. Ils rentrèrent néanmoins dans la ville, dont ils défendirent les accès plusieurs jours, avec le courage du désespoir. Les gardes nationales de Rossano et de la Paula accourues à leur secours, et obligées de battre en retraite, furent bientôt cernées dans ces villes, qui devinrent la proie des féroces vainqueurs.

Ruffo marche sur la Pouille.

Dès que le cardinal eut avis de la prise de Cosenza, il se dirigea vers la Pouille, en longeant les côtes de la mer Ionienne, et prit chemin faisant Crotone, ou 40 à 50 invalides français renvoyés d'Egypte, venaient de débarquer; Ruffo reçut ici un renfort de troupes régulières, qu'amena son frère le commandeur, et alla dans la Basilicate effectuer sa jonction avec la bande de Cesare.

Ses forces s'augmentent considérablement.

Le bruit de ces succès, les proclamations de Ruffo, le fanatisme religieux, l'appât du butin, l'assurance de l'impunité; tout, dès-lors, concourut à grossir la soi-disant armée chrétienne. Différentes bandes de brigands qui infestaient la Basilicate et la province de Salerne vinrent se ranger sous les bannières du cardinal, qui compta au nombre de ses lieutenans, Fra-Diavolo, ex-moine chassé de son couvent, dont les plus beaux exploits consistaient en enlèvemens de diligences; Pauzanera, convaincu de 14 homicides; le meunier Mammone, la terreur et l'effroi du comtat de Molise; le lieutenant Sciarpa,

qui, lassé de commander aux sbires de Salerne, s'était constitué chef de tous les criminels remis à sa garde.

Macdonald reçoit l'ordre de marcher en Lombardie.

Telle était la situation intérieure de l'état de Naples, lorsque les ordres du directoire enjoignirent à Macdonald de venir renforcer l'armée d'Italie sur les bords du Pô, après avoir laissé des garnisons dans les places fortes.

L'exécution de cette mesure tardive pouvait devenir le signal d'une insurrection générale. Macdonald le sentit; et, en expédiant l'ordre à Duhesme de se replier sur Capoue, il chercha à donner le change sur ses projets en annonçant la formation d'un camp derrière le Volturne, sous prétexte de tenir ses troupes en haleine, et soumises à une plus sévère discipline. Cependant il prit les mesures les plus secrètes pour approvisionner le fort St.-Elme, Capoue, Gaëte et Pescara, seules places du royaume de Naples susceptibles de soutenir un siége; le parc d'artillerie fut rassemblé à Gaëte. Des ordres pressans furent expédiés au général Garnier, commandant la république romaine, de former l'approvisionnement du fort St.-Ange, de Civita-Vecchia et d'Ancône; de concentrer ses troupes disponibles aux environs de Rome, et de les tenir prêtes à renforcer l'armée de Naples, lors de son passage.

Dans le même temps, le commissaire du di-

rectoire, Abrial, se hâtait de mettre la dernière main à l'organisation de la république parthénopéenne, et pressait l'organisation de la garde nationale, sous la sauve-garde de laquelle allait bientôt reposer l'existence d'un gouvernement éphémère.

Mais quelques précautions que prissent Macdonald et Abrial, pour dérober leurs véritables intentions, elles furent devinées par les royalistes, que les croisières anglo-siciliennes instruisaient des défaites essuyées par les Français dans la Haute-Italie. Dès lors, les germes de résistance se développèrent avec une incroyable rapidité. Duhesme laissa la Pouille en feu, et eut dix combats à livrer, pour se rendre de Trani à Capoue. La division Rusca était encore cantonnée dans les environs de Naples, que le commodore Foote débarqua le 4 mai 5 à 600 Anglais, réunis à autant d'insurgés de la principauté de Salerne, qui s'emparèrent de cette ville, et se portèrent sur Castellamare. Les Français les en chassèrent à la vérité, mais ils ne tardèrent pas à y rentrer.

Au moment où Macdonald reçut l'ordre d'évacuation, il réunit environ 24 mille hommes effectifs. Il en destina 5 mille pour former les garnisons du fort St.-Elme, de Capoue et de Gaëte, puis se disposa à se mettre incessamment en marche pour Rome, avec le surplus. Informé

L'armée, après avoir laissé une division à Naples, marche sur Rome et Florence.

que les insurgés arétins et romains devenaient de jour en jour plus audacieux, et s'opposaient à la réunion de la faible division du général Garnier, il se fit précéder par une colonne mobile aux ordres du général Dombrowsky, tant pour s'emparer de la Corniche, que pour réduire ces ennemis et s'emparer des débouchés de la Toscane. Le gros de l'armée, consistant en 15 mille hommes environ, partit de Naples le 7 et le 8 mai, sur quatre colonnes, qui suivirent à un jour de distance la route des marais pontins et celle de San-Germano; le 16 et le 17 elles arrivèrent à Rome. Macdonald, après s'être renforcé de quelques milliers d'hommes de la division Garnier, continua sa route par Aqua-Pendente et Peruggia sur Florence, où il entra le 25. Là, il rallia les troupes de Gauthier, qui guerroyaient aux environs de Pistoya, et la division Montrichard qui gardait le Bolonais, en sorte que son armée passa 28 mille hommes.

Il y reçoit des renforts.

Le 29 mai, le quartier-général fut transféré à Lucques. L'aile gauche, formée par la division Dombrowsky, prit alors poste à Sarzana et à Aulla : le centre s'établit sur la route de Florence à Pistoya; et les divisions Rusca et Montrichard, qui composaient l'aile droite, occupaient tous les débouchés de Modène, se prolongeant de San-Marcello sur la route de Bologne. Cette dernière ville resta occupée par la

brigade Clausel, qui dans les derniers jours du mois, débloqua le fort Urbin, investi par le corps de Klénau, et repoussa celui-ci sur San-Giovani et San-Giorgio.

Ce fut dans cette position seulement, que Macdonald et Moreau commencèrent à communiquer sûrement; car jusqu'alors tous les courriers ou officiers d'état-major qu'ils s'étaient réciproquement adressés, avaient toujours été interceptés par l'ennemi, ou assassinés par les insurgés. Les deux généraux arrêtèrent aussitôt le plan de jonction qui devait réparer les désastres de la campagne.

Ses communications avec Moreau sont rétablies.

Deux partis s'offraient à l'armée de Naples. Le premier, de suivre la route de la Corniche, qui mène directement à Gênes le long de la mer, procurait l'avantage d'une réunion prompte et facile, en prenant la précaution de se flanquer à droite dans les montagnes, par de forts détachemens. Mais ce chemin, bon pour l'infanterie, était réputé impraticable à l'artillerie; et Macdonald se fût trouvé dans l'obligation d'abandonner la sienne. D'un autre côté, le choix de cette direction n'amenait aucun résultat important: après la réunion à Gênes, il eût fallu déboucher une seconde fois par les monts liguriens; car la pénurie, qui se faisait déjà sentir dans la rivière du Levant, s'opposait à la concentration passive des troupes.

Plan concerté pour reprendre la Lombardie.

Le deuxième parti consistait à marcher par Modène, Parme et Plaisance, en culbutant les divisions autrichiennes des généraux Ott, Hohenzollern et Klénau. L'armée de Naples, suivant la rive droite du Pô, et appuyant la gauche aux montagnes, arrivait ainsi sous les murs de Tortone; tandis que Moreau franchissant l'Apennin par Gavi et Serravalle, déboucherait dans la plaine du Pô. Ce plan, qui semblait promettre des avantages certains, fut adopté par les généraux en chef. Le mouvement de Moreau sur Tortone, fut fixé au 17 juin. Comme l'armée d'Italie ne pouvait sans danger s'éloigner de cette place, et que Macdonald avait la plus forte tâche à remplir, ils convinrent que la division Victor, débouchant du val Taro sur Parme, passerait sous ses ordres immédiats. On arrêta en outre, que le corps de Lapoype descendrait la vallée de la Trebbia jusqu'à Bobbio, tant pour entretenir les communications des deux armées, que pour flanquer la gauche de Macdonald, et faire en cas de besoin une puissante diversion en sa faveur. Ainsi, par la réunion d'environ 50 mille hommes sur les bords du Pô, on espérait changer la face des affaires en Italie. Mais, pour saisir d'un coup-d'œil les résultats incalculables qu'eût produit la stricte exécution du plan projeté, il n'est pas inutile de jeter les yeux sur la position des Alliés au moment où il fut conçu.

Positions des Alliés à cette époque.

Kray, qui commandait sur le Bas-Pô et faisait le siége de Mantoue, avait environ 24 mille combattans, dont la moitié se trouvait détachée. Son avant-garde, aux ordres du général Klénau, forte de 5 à 6 mille hommes, campait entre Bologne et le Panaro, et bloquait de nouveau le fort Urbin. Depuis l'apparition en Toscane des têtes de colonnes de l'armée de-Naples, une autre division de 5 mille Autrichiens, commandée par le comte de Hohenzollern, avait été envoyée de Mantoue pour couvrir Modène. Le général Ott gardait, dans le Parmésan, avec 6 mille hommes, les débouchés des vallées latérales du Taro et de la Trebbia. Son avant-garde, sous le général Morzin, tenait le poste important de Pontremoli, à la naissance du val Magra.

Le noyau de l'armée, consistant dans les divisions Zoph, Kaim, et le corps russe, montant ensemble à 28 ou 30 mille combattans, campait sous Turin, en assiégeait la citadelle, et gardait par ses avant-postes les avenues des Alpes.

La division Frœlich, postée à Fossano, observait Coni; Wukassowich, avec l'avant-garde forte de 5,700 hommes, occupait Mondovi, Ceva et Salicetto, se liant par une chaîne de postes à la brigade Seckendorf, postée en avant d'Acqui. Le général Lusignan, avec 3 mille baïonnettes, bloquait le fort de Fénestrelles, et faisait une petite guerre aux habitans soulevés en faveur

des Français. Un détachement russe aux ordres du prince Bagration occupait Cézanne, le fort de la Brunette, et le col de l'Assiette.

Six à sept mille hommes, commandés par les généraux Alcaini et Schweikousky, bloquaient Alexandrie et Tortone. Le corps du comte de Bellegarde, fort de 15 mille hommes, destiné par Suwarof à commencer le siége de ces deux forteresses, et dont nous avons rapporté la marche sur Chiavenna, arrivait de Como sur le Pô.

Le général Haddick gardait les derrières de l'armée austro-russe, et entretenait les communications avec l'aile gauche de celle de Suisse. Son corps, composé de cinq brigades formant ensemble près de 14 mille baïonnettes, s'apprêtait, comme nous l'avons dit, à pénétrer en Valais par le Simplon et le pas de Nuffenen.

Chances que leur dispersion offre aux généraux français.

Ainsi le maréchal, forçé d'obtempérer aux ordres du conseil aulique, avait tellement éparpillé ses forces pour des expéditions sans importance, que, d'une armée de plus de 100 mille combattans, à peine en avait-il 30 mille sous la main pour parer à un danger pressant. Ces dispositions, quoique vicieuses, étaient sans inconvéniens en face de la faible armée de Moreau. Mais si celle de Macdonald débouchait dans la plaine du Pô, avec la même célérité qu'elle avait mise à arriver en Toscane, les divisions Klénau,

Hohenzollern et Ott devaient être écrasées avant qu'on pût les secourir; et rien n'empêchait l'armée de Naples, renforcée par les divisions Victor et Lapoype, de continuer sa marche victorieuse jusques sous les murs de Tortone. Heureusement pour les Alliés, le retard mis à l'exécution du plan de Moreau, et la lenteur de la marche de son collègue, donnèrent à Suwarof le temps de prendre d'autres dispositions.

Dès le 29 mai, la division Dombrowsky, placée en avant d'Aulla, s'était mise en mouvement pour favoriser la marche de Victor. Elle attaqua, le même jour, les postes du général Morzin à Villafranca, les culbuta sur Pontremoli, et s'empara de cette ville après un combat opiniâtre, où quelques compagnies autrichiennes furent taillées en pièces. Morzin se replia sur Fornoue; et Dombrowsky, ayant établi ses communications avec la division Victor, qui débouchait dans le val Taro, revint dans les environs de Fivizzano.

Combat de Pontremoli.

30 mai.

La prudence exigeait que Macdonald agît avec promptitude, et ne donnât pas à l'ennemi le temps de se reconnaître. Cependant, par des motifs qui nous sont inconnus, il resta dix jours dans une inaction complète: et certes, il n'en fallait pas la moitié pour reposer l'armée de ses fatigues, et concerter ses opérations avec le général Moreau. Quoi qu'il en soit, une partie de ce temps fut employé à réorganiser l'armée.

Séjour de Macdonald en Toscane.

Quelques bataillons, aux ordres des généraux Gauthier et Miollis, furent laissés en Toscane pour réprimer les insurgés, et protéger le port de Livourne contre les entreprises des Anglais. Le reste de l'armée, présentant un effectif de 26 mille fantassins et de 3 mille sabres, non compris Victor, fut partagé en cinq divisions et une brigade d'avant-garde. (*Voy. le Tableau ci-joint.*)

Il en part le 6 juin.

Le 9 juin, l'armée se mit enfin en mouvement. Les divisions Rusca et Montrichard, suivies du grand parc d'artillerie, prirent la route de Bologne. La division Olivier, réunie la veille à Lungobosco, marcha par la route de Piewe-Pelago sur Paolo; l'avant-garde sur l'hospice de San-Pellegrino (1), d'où elle descendit la vallée du Dragone. Dombrowsky quitta Fivizzano pour se rendre à Sassalbo; et la division Watrin, formant réserve, se dirigea de San-Marcello sur San-Leoni. Les deux jours suivans, les diverses colonnes ayant continué leur marche dans la même direction, l'avant-garde prit poste, le 11 au soir, en avant de Sassuolo; les divisions Rusca et Montrichard arrivèrent à Bologne; Watrin et Olivier se réunirent à Formigine; Dombrowsky, après avoir franchi les sources de la Secchia, se dirigea par Castel-Novo-del-Monti sur Vez-

(1) Sur le sommet des monts, à l'ouest de Pieve di Pellago.

[M]AI 1799).

DIVI[SIONS].		FORCE.	TOTAL.
Avan[t-garde]	. . .	1,883	5,397
Général	. . .	880	
	. . .	1,755	
	[...]ons.	490	
	. . .	339	
Division	. . .	34	
	. . .	16	
CA[...]			
Fo[...]	. . .	2,426	5,880
généraux	. . .	2,137	
THIÉBAULT	[...]eval,		
adjudans	. . .	284	
	. . .	33	
Division	. . .	555	3,555
	[...]e. .	2,800	
MONTR[...]	. . .	200	
CLA[...]	. . .	1,300	6,750
général d[...]	. . .	1,225	
PU[...]	. . .	1,240	
LIÉB[...]	. . .	1,265	
HU[...]	. . .	1,320	
adjudans	[...]esc.	400	
	. . . .		526

RÉCAPITULATION.

Avant-garde.	2,977
Division OLIVIER. . .	5,828
—— MONTRICHARD. .	5,773
—— RUSCA	5,397
—— WATRIN.	5,880
—— DOMBROWSKY. .	3,555
Parc.	526
TOTAL de l'armée de Naples	29,936
Division VICTOR, détachée par Moreau.	6,750
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	36,686

zano. Le même jour 11, l'avant-garde d'Olivier, commandée par le général Forest, replia sous les murs de Modène les postes de Hohenzollern.

Hohenzollern est accablé à Modène.

12 juin.

Macdonald fit ses dispositions pour attaquer la ville le lendemain. Dans l'espérance d'enlever le corps autrichien qui la défendait, il donna l'ordre au général Rusca de partir à minuit de Bologne avec l'aile droite, de passer le Panaro vis-à-vis de San-Giovanni, et d'intercepter la route de Mirandola, ligne de retraite de l'ennemi. Le général Olivier fut chargé de l'attaquer de front, tandis que l'avant-garde marcherait de Sassuolo sur Rubiera, pour donner la main aux troupes de Dombrowsky. Le général Watrin resta en réserve.

Le 12 juin, à six heures du matin, Olivier commença son mouvement; mais l'attaque fut suspendue jusqu'à dix heures, pour donner à la droite le temps d'arriver sur les derrières de Modène. Quelques coups de canon tirés par le fort Urbin sur des patrouilles, ayant fait supposer que le général Rusca passait le Panaro, Olivier attaqua en trois colonnes. Hohenzollern avait placé son infanterie dans les faubourgs, et la cavalerie sur la route de Reggio. Klénau était chargé de défendre le passage du Panaro. L'artillerie autrichienne entra en action; mais, bravant son feu, la 12e demi-brigade, soutenue par les 30e et 73e, pénétra dans le faubourg de Pis-

toye, rejeta les Impériaux sur les glacis, puis dans la place où elle entra pêle-mêle avec eux. Dans l'intervalle, Forest, à la tête de la cavalerie légère, ayant rompu celle des Impériaux, Hohenzollern donna l'ordre d'effectuer la retraite par le chemin de Mirandola. Poursuivi avec acharnement par les Français, il fut forcé à recevoir un troisième engagement qui compléta sa défaite. Cet heureux début valut à Macdonald 1,500 prisonniers, trois drapeaux et huit pièces de canon. Les régimens de Preiss et de Klebeck eurent seuls 1,200 hommes tués ou blessés. La perte des Français ne passa pas 300 hommes; mais le brave général Forest fut tué, et Macdonald lui-même reçut deux coups de sabre, dans une échauffourée de cavalerie contre un détachement de chasseurs de Bussi qui, coupé, cherchait à se faire jour.

Tout le corps de Hohenzollern eût été obligé de mettre bas les armes, si l'aile droite française eût suivi ponctuellement ses instructions. Rusca au contraire, s'en laissa imposer par la brigade Klénau, qui repoussa successivement les attaques dirigées contre elle, et ne se retira sur la route de Ferrare, que lorsque la déroute de Hohenzollern l'eut laissée sans soutien. Ce dernier, trop maltraité pour tenir la campagne, gagna par San-Benedetto la rive gauche du Pô.

Démonstra- Macdonald laissa la division Olivier dans les

environs de Modène et marcha le lendemain sur Reggio, où il fut joint par le général Dombrowsky, qui déboucha de Vezano. Montrichard reçut l'ordre de se porter entre Carpi et Correggio, pour observer Mirandola et Guastalla, et retenir Kray devant Mantoue, en lui donnant à penser que l'armée de Naples prenait cette direction pour délivrer cette place. L'avant-garde et trois autres divisions s'avancèrent sur Parme, poussant devant elles une partie de la cavalerie du général Ott. Celui-ci, qui d'abord se trouvait en position entre Parme et l'issue du val Taro, se voyant sur le point d'avoir sur les bras toute l'armée française, abandonna Fornoue pour se retirer sur Plaisance, laissant le chemin libre à Victor, qui déboucha alors de l'Apennin, et fut prendre position à Borgo-San-Donino, où l'avant-garde de Macdonald le rejoignit le 14. Le lendemain, l'armée s'établit derrière la Larda, à cheval sur la route entre Borgo-San-Donino et Fiorenzola. L'avant-garde prit poste dans ce dernier endroit.

tions du côté de Guastalla.

Marche sur Parme.

Cependant, l'arrivée de Macdonald en Toscane avait éveillé l'attention de Suwarof; incertain sur le point où la jonction des armées françaises devait s'opérer, il prit le parti de rassembler une masse entre Alexandrie et Tortone, afin de pouvoir également défendre le débouché des montagnes qu'occupait Moreau, et

Sages mesures de Suwarof.

se porter sur Plaisance si le besoin l'exigeait. En conséquence, le général Wukassowich reçut, le 8 juin, l'ordre de se porter de Ceva à Nizza, en étendant ses postes par Mondovi jusqu'à Coni. La brigade Lusignan, qui était près de Fenestrelles, ainsi que les divisions Frœlich, Bagration, Forster et Schweikowsky, se mirent le même jour en marche pour Asti.

Le général Kray eut l'instruction de ne pas s'obstiner à bloquer Mantoue, mais au contraire de faire filer en toute hâte son artillerie sur Peschiera et Vérone; de passer le Pô et de joindre l'armée aux environs de Plaisance; attendu qu'il suffisait pour observer la première de ces places, des garnisons de Vérone, de Legnago et de Peschiera, renforcées de huit escadrons, de 2 mille Tyroliens et des milices mantouanes.

Le général Kaim, avec neuf bataillons, six escadrons, deux régimens de cosaques, et 2 à 3 mille Piémontais rassemblés et armés à la hâte, fut chargé de continuer le siége de la citadelle de Turin.

Indépendamment de ces dispositions principales, Suwarof en prescrivit d'autres non moins prudentes (1) pour arrêter l'ennemi en cas d'é-

(1) Ces dispositions étant propres à donner une idée assez exacte du mérite de Suwarof, il nous a paru convenable d'en citer des fragmens. (Voyez pièces justificatives, n° 3.)

chec. On arma les têtes de pont de Valence et de Bassignano; l'on approvisionna pour trois mois le château de Milan et Pizzighetone; Valence devint la tête d'un vaste camp retranché; enfin, l'on continua d'évacuer de Turin l'artillerie, et tous les autres objets qui n'étaient pas nécessaires au siége de la citadelle.

Difficultés de sa marche sur Alexandrie.

Les pluies avaient gâté les chemins, et fait déborder les torrens dont ces hautes contrées sont coupées; cela fut cause que la brigade Lusignan et les quatre divisions austro-russes ne purent se réunir que le 11 juin à Asti. Le lendemain, Suwarof dirigea ses troupes par Felizzano sur Alexandrie, et campa sur la rive gauche de la Bormida. Son projet était de les pousser de suite vers San-Giuliano; mais les chemins étaient tellement dégradés, qu'il fut impossible aux pontons de suivre les colonnes.

Moreau manœuvre pour lui donner le change.

Jusqu'à ce moment, le maréchal n'avait pas encore arrêté de plan d'opérations, parce que Moreau avait fait répandre des bruits divers sur ses projets et sur les forces dont il pouvait disposer. Ce général, en arrivant à Gênes, avait trouvé dans la rade de Vado l'escadre de l'amiral Bruix. Comme le directoire lui annonçait sans cesse des secours considérables, il crut qu'elle lui apportait des hommes et des munitions, et qu'elle allait assurer les subsistances de l'armée, en tenant la mer libre. Mais ces espérances s'é-

vanouirent bientôt. Bruix sorti de Brest pour se rallier à l'escadre espagnole et tenir la Méditerranée, n'avait à bord ni troupes de débarquement, ni subsistances, ni munitions; et tout ce qu'on en put obtenir se réduisit à un bataillon de marine, d'un millier d'hommes.

Cependant, l'apparition de cette flotte avait relevé le moral du soldat, et fasciné les yeux des habitans. Le général en chef en profita pour exagérer les renforts reçus, et les porter à 15 mille hommes. Il fit divers mouvemens de troupes, pour accréditer cette opinion; et pendant qu'on réparait son artillerie, il laissa à dessein transpirer son projet de déboucher sur Alexandrie et Tortone.

Le but de ce stratagème était d'arrêter Suwarof sur la Bormida, et de donner à Macdonald le temps de pousser sa gauche vers Bobbio. Il paraît même que Moreau lui recommanda dans sa correspondance de se baser principalement sur les montagnes en appuyant à gauche; ces lettres interceptées par les Russes (1), confirmèrent au maréchal ce que les rapports du 14 lui apprenaient, et terminèrent toutes ses incertitudes à l'instant où on lui annonçait la prise de Modène

(1) Les dépêches chiffrées, ou mieux encore l'envoi de bons officiers capables de bien faire une mission verbale, valent mieux que des dépêches imprudentes qui dévoilent tout à l'ennemi.

SITUATION DE L'ARMÉ A.

TROUPES RUSSES.

DIVISIONS.		Bat.
Avant-garde sous le prince Bagration.	Grenadiers russes	4
	Chasseurs	2
	Dragons de Karaczay	»
	Cosaques.	»
Schweikofsky.	Grenadiers.	2
	Infanterie de ligne.	6
	Dragons de Levenher	»
Forster.	Infanterie de ligne.	8
	Chasseurs de Tschoubarow arrivés dans la nuit du 18 au 19.	2

Infanterie. . . . . 24 bataillo

Cavalerie . . . . 12 escadro

Cosaques. . . . . 4 pulks.

Bat.	Esc.
1	»
1	»
1	»
»	6

)LLERN

U PÔ.

3	»
2	»
1	»
»	6

5 bataillons.

5 escadrons.

00 hommes.

Infante

Cavaler

Cosaqu

et la marche de l'armée de Naples sur Parme.

Il n'y avait pas un moment à perdre pour empêcher la jonction des armées françaises. Aussi, voyant que le corps de Gênes ne faisait aucun mouvement, Suwarof se détermina à parer au danger le plus pressant, et à marcher sans délai à la rencontre de Macdonald, sauf à revenir ensuite contre Moreau. En conséquence, il pressa Kray d'accélérer son mouvement sur Plaisance, et ordonna au général Ott d'éviter tout engagement sérieux, en le prévenant de sa prochaine arrivée. Le corps du comte de Bellegarde et la brigade Alcaini furent laissés entre Alexandrie et Tortone, pour continuer le blocus de ces places et contenir Moreau, s'il tentait de descendre des montagnes. Dispositions du maréchal pour se jeter sur l'armée de Naples.

Le 15 juin au soir, le pont sur la Bormida étant enfin achevé, l'armée alliée, forte de 32 bataillons, 18 escadrons et 4 régimens de cosaques, passa la rivière, et fut camper à Garofoldo. L'avant-garde, aux ordres du prince Bagration, poussa jusqu'à Ponte-Curone, au-delà de la Scrivia. Le lendemain, Suwarof porta ses troupes à Casteggio; et, sur l'avis que le général Ott avait été repoussé derrière le Tidone, il envoya son chef d'état-major Chasteler, avec 4 bataillons, 6 escadrons et 12 pièces, prendre poste à Stradella. Le gros de l'armée suivit de près ce détachement. Aussitôt que les têtes de colonnes fu- Il marche sur Stradella.

rent arrivées, Chasteler s'avança sur Conegliano, pour couvrir le général Ott qui, harcelé sans relâche depuis trois jours par l'avant-garde française, se retirait de position en position.

Macdonald marche sur Plaisance.

Cependant Macdonald continuant son mouvement, marcha le 16 sur Plaisance : la brigade Salm, les divisions Rusca et Dombrowsky, s'arrêtèrent sur la Nura : le général Watrin demeura à Fiorenzola; mais la division Victor, qui depuis Borgo-San-Donino était en tête, s'avança sur Plaisance. Ott eut à peine le temps de rompre le pont du Pô, et de jeter une garnison dans la citadelle; les Français l'ayant refoulé derrière le Tidone, établirent leurs postes entre cette rivière et la Trebbia. (*Voyez la Pl. XXX.*)

La nouvelle de l'approche de Suwarof fit sentir à Macdonald le besoin de concentrer ses forces. Il expédia à Olivier et à Montrichard l'ordre de quitter leurs positions sur le flanc droit et les derrières de l'armée, pour se porter sur le Taro; et plein d'espoir d'écraser le corps de Ott avant l'arrivée du maréchal, il prescrivit à Victor de l'attaquer sans délai, en lui annonçant que l'avant-garde, suivie des divisions Rusca et Dombrowsky, allaient se mettre en mouvement pour le soutenir.

Premier succès de Victor sur le Tidone.

Le 17, Victor passa le Tidone, et assaillit avec impétuosité les postes autrichiens, dans la direction de Verato-di-Sopra et de Mezzana. Les

troupes qui venaient de la Nura, entrèrent en ligne quelques instans après. L'avant-garde passa à la droite de la division Victor : le général Rusca se déploya en avant de Ponte-Tidone, et les troupes de Dombrowsky, formant la gauche, s'étendirent de Motta-Ziana à Gazzino. Accablé par le nombre, Ott se retirait en désordre sur San-Giovanni, lorsqu'il fut soutenu par le général Mélas, que Suwarof averti par le canon envoyait à son secours avec l'avant-garde conduite par le chef d'état major Chasteler. Ce premier renfort rétablit le combat : les Autrichiens se rallièrent, et marchèrent sur Sermet, où un combat très-vif s'engagea avec le gros de la division Victor. Pendant ce temps, le prince Bagration prit position à la gauche des Impériaux, avec l'infanterie russe. Quatre bataillons de ces derniers furent placés à cheval sur la chaussée : les cosaques se jetèrent à droite dans la plaine, soutenus par 15 escadrons autrichiens.

17 juin.

L'arrivée des renforts rétablit les affaires.

Efforts des Français sur Sermet.

Quoique la supériorité commençât à se trouver du côté des Alliés, les trois faibles divisions françaises débouchèrent par la grande route, et par les chemins de Verato et de Motta-Ziana. Une réserve sous les ordres de l'adjudant-général Gauthrin, resta derrière le pont du Tidone. La cavalerie française chargea l'ennemi sur la route, et enleva une batterie de 8 pièces : Dom-

browsky s'avança rapidement dans la plaine, en appuyant à droite, et pénétra jusqu'auprès de Caramel.

Suwarof arrive et les rejette sur la Trebbia.

Mais, dans cet instant décisif, Suwarof arrive sur le champ de bataille, et fait changer la face du combat, par une disposition improvisée où brille toute la justesse de son coup-d'œil. Il ordonne au prince Gortschakow de charger les Français en flanc, avec deux régimens de cosaques, soutenus de quatre bataillons, tandis que le général Ott les attaquait de front. Les Polonais ne peuvent résister à ce double choc, et se retirent en désordre derrière le Tidone : la réserve a peine à protéger leur mouvement rétrograde, et à arrêter la poursuite des Alliés.

Pendant que la gauche des républicains essuyait cet échec, leur droite, composée de la brigade Salm et de la division Victor, avait repoussé le corps de Bagration, et côtoyait le Pô pour s'emparer du pont de San-Giovanni. Mais, compromise par ses propres succès depuis la retraite de Dombrowsky, elle fut attaquée à son tour par le prince Bagration, avec 4 bataillons de grenadiers et 6 escadrons autrichiens, pendant que le général Ott enlevait le village de Sermet. Victor effectuait néanmoins sa retraite en bon ordre, quand la cavalerie qui venait de combattre Dombrowsky, passa sur la gauche de la route, et tomba sur son flanc. Partie de l'in-

fanterie française, obligée de se former en carrés à hauteur de Castel-Bosco, fut enfoncée, taillée en pièces. Ce qui échappa, rejoignit le général Victor sur la Trebbia, à la faveur des canaux et des fossés, qui lui permirent de braver dans la plaine la cavalerie austro-russe.

Après le combat, les divisions Victor, Rusca et Dombrowsky, prirent position sur la droite de la Trebbia; l'avant-garde s'arrêta à San-Nicolo, formant une chaîne de postes d'Imento à Grignano. Position des deux partis.

Les Austro-Russes bivouaquèrent derrière le Tidone, dans l'ordre suivant : la division Ott à gauche de la chaussée, depuis le Pô jusqu'à Ponte-Tidone; les troupes russes de Forster et de Schweikowsky, aux environs de Caramel; l'avant-garde sous le prince Bagration, à Borgo-Novo, tenant Brenno par un fort détachement. Les avant-postes furent établis derrière le Tidone, le général Frœlich à cheval sur la route en avant de San-Giovanni, formait la réserve.

Le maréchal Suwarof arrêta pendant la nuit, les dispositions d'attaque pour le lendemain. Jugeant avec raison que le but des Français devait être de conserver l'appui des montagnes, il rassembla sur ce point sa meilleure infanterie, et résolut de n'agir que faiblement par la gauche. Les divisions Bagration et Schweikowsky, formant une masse de 14 bataillons et 6 Dispositions pour le 18 juin.

escadrons non compris un régiment de cosaques, passèrent sous les ordres du général Rosenberg, lequel reçut l'instruction de se mettre en marche à 10 heures du matin pour passer le Tidone à Brenno; de prendre sa direction par Campremoldo-di-Sopra sur Rivalta; d'y franchir la Trebbia, et de pousser jusqu'à San-Giorgio sur la Nura, en passant par Settimo. A droite, Rosenberg était flanqué par le général Welesky, que Suwarof avait jeté deux jours auparavant avec quelques troupes dans les montagnes de Bobbio, pour contenir la division Lapoype.

Au centre, le général Mélas fut chargé d'attaquer, avec 8 bataillons et 6 escadrons de la division Forster, soutenu par les 12 bataillons de réserve du général Frœlich; il devait, après avoir passé le Tidone à Motta-Ziana, marcher sur Grignano, culbuter les Français au-delà de la Trebbia, et se porter sur la Nura, par Vallera, San-Benigno et Veccari. Mais, comme le mouvement de l'aile droite était le plus important, Frœlich avait ordre d'être toujours en mesure d'appuyer le corps de Rosenberg.

On recommanda au général Ott, sous les ordres duquel se trouvaient 7 bataillons, 8 escadrons et un régiment de cosaques, de se maintenir sur la grande route de Plaisance, et de se diriger sur Ponte-di-Nura, en cas que la droite obtint du succès, en ralliant à lui la garnison du

château de Plaisance. (*Voy. le Tableau ci-contre.*)

Un pont de bateaux fut jeté sur le Pô à Parpanèse, autant pour faciliter la jonction des troupes qu'on attendait de Mantoue que pour assurer la retraite, ne pouvant en cas d'échec la faire sur Alexandrie. Un détachement de deux bataillons de chasseurs russes, que le général Tschubarow amenait de Valence, reçut ordre de forcer de marche. Outre ces dispositions principales, Suwarof ne négligea rien de ce qui pouvait enflammer ses troupes; et, comme la journée du lendemain était l'anniversaire de la bataille de Kollin, il en profita pour stimuler le zèle des Autrichiens, en donnant pour mot d'ordre, *Theresia* et *Kollin.* L'armée reçut pour instruction générale, de combattre en masse et à la baïonnette.

L'armée de Naples n'avait encore en ligne que la brigade Salm, et les trois divisions, dont nous avons indiqué plus haut la position. Celle du général Watrin campait à un mille en arrière de Borgo-San-Antonio; et les généraux Olivier et Montrichard ne pouvant arriver avant le milieu de la journée du 18 juin, Macdonald comptait n'attaquer que le 19 au matin, lorsqu'on vint l'avertir que sa gauche était aux prises avec l'ennemi. Macdonald est prévenu.

En effet la colonne de Rosenberg, avec laquelle marchait le généralissime, venait d'ar- Attaque de Casaliggio.

river à hauteur de Casaliggio : son avant-garde conduite par le prince Bagration, tombant avec impétuosité sur la légion polonaise, la rompit, et lui fit éprouver une assez grande perte. Un de ses bataillons, enveloppé, allait mettre bas les armes, quand la 97ᵉ, envoyée par le général Rusca, le délivra. Cependant, Victor, qui commandait toute la ligne en l'absence du général en chef, rassembla aussitôt son infanterie, et se porta sur les Russes, qui manœuvraient pour le tourner. Il eut d'abord quelques succès; mais la division Schweikowsky, se joignant au prince Bagration, rétablit le combat. Une lutte sanglante commença alors sur le terrain coupé de la Torridella; les deux partis, à peu près d'égales forces, firent des pertes énormes; enfin, les Russes l'emportèrent. Victor repassa la Trebbia à l'entrée de la nuit vers Settima, et les bataillons de Rosenberg cessèrent la poursuite dans l'obscurité.

Les divisions Olivier et Montrichard arrivent.

Cependant vers deux heures, les divisions Olivier et Montrichard étant arrivées sur le champ de bataille, se placèrent, la première près de Borgo-San-Antonio, derrière la Trebbia, à cheval sur la grande route; la seconde à la gauche, se liant par des éclaireurs aux troupes de Victor. A peine ces nouvelles dispositions étaient-elles terminées, que le général Forster, débouchant vers Grignano, rejeta d'abord la cavalerie fran-

çaise sur l'infanterie, et arriva au bord de la Trebbia, où il fut tenu en échec le reste de la journée. Néanmoins à la nuit, Montrichard instruit de la retraite de Victor, crut prudent de mettre la rivière entre sa division et les Russes, et alla s'établir sur son prolongement au-delà de Gossolengo, qu'il était venu occuper.

A la gauche, le général Ott aurait dû combattre seul l'avant-garde républicaine; mais quoique ce corps fût plus que suffisant pour repousser la brigade Salm, Mélas s'imagina bien faire en déviant des ordres du maréchal, de peur de laisser à découvert la chaussée de Plaisance, il porta la division Frœlich à la gauche, qui, d'après le plan général devait être refusée pour renforcer la droite.

Ainsi les Autrichiens se trouvèrent avoir ici une énorme supériorité sur la faible brigade du général Salm, qui, vivement attaquée à San-Imento et à Rottofreddo, fut obligée de se replier sur la Trebbia, où le général Olivier la recueillit. L'arrivée de cette division ayant mis plus d'équilibre, l'ardeur des Autrichiens s'émoussa; et depuis ce moment jusqu'à la nuit, le combat se réduisit à une vive canonnade.

Echauffourée de nuit dans le lit de la Trebbia.

Tout paraissait fini pour ce jour-là. Les troupes des deux partis, accablées de fatigue, allumaient les feux des bivouacs et se disposaient à prendre quelques instans de repos, lorsque, vers 9 heu-

res du soir, 3 bataillons français, inquiétés par de faux rapports, entrèrent sans ordre par la grande route dans le lit de la Trebbia, pour attaquer l'ennemi. Les Alliés courent aux armes : le prince de Lichtenstein, à la tête d'une réserve de grenadiers, s'avance à la rencontre des républicains. La fusillade et la canonnade qui s'engagent répandent à leur tour l'alarme parmi les Français qui s'ébranlent sur toute la ligne de la Trebbia. Le lit de ce torrent étant très-favorable à la cavalerie, celle des deux partis s'y jette, et bientôt une mêlée de toutes les armes présente le spectacle extraordinaire d'une bataille livrée dans l'eau, au clair de la lune. L'artillerie, qui ne distinguait ni amis ni ennemis, tirait à tort et à travers, au milieu des combattans; et ce désordre, aussi sanglant qu'inutile, ne put être arrêté par les généraux, qu'à onze heures.

En résumé, la rivière sépara toujours les deux armées. Le corps de Rosenberg seul, avait franchi cette barrière et pénétré jusqu'à Settima, d'où il revint sur Tavernasco. On voit qu'il se trouvait sur les derrières des Français, et qu'il pouvait tirer de sa position d'immenses avantages. Mais ne connaissant pas le pays, et inquiet lui-même sur son sort, il passa la nuit en carré, et s'empressa avant le jour, de rejoindre le reste de l'armée sur la rive gauche de la Trebbia.

Mesures de Suwarof pour l'attaque du 19.

Au jour, Suwarof, renforcé par les 5 bataillons et les 6 escadrons qu'il attendait de la rive gauche du Pô, en laissa 3 sous les ordres de Mélas, et fit passer les chasseurs de Tschubarow à l'avant-garde du prince Bagration. Comme ses colonnes n'avaient pu dépasser la Trebbia, ses instructions, pour le 19, furent les mêmes que celles de la veille; il renouvela seulement à Mélas l'ordre positif de détacher les réserves à la droite.

Macdonald, à son tour, le prévient.

Macdonald, de son côté, se préparait à venger les deux échecs qu'il avait essuyés. Espérant voir Moreau déboucher le 20 sur les derrières des Alliés, et Lapoype assaillir leur flanc droit, il ordonna pour le lendemain matin une attaque générale. Son plan était de tourner les deux ailes de l'ennemi : manœuvre doublement dangereuse, à cause de la division des forces qu'elle nécessite, et de la nature du terrain, qui exposait sa droite à être acculée au Pô. Conformément à ce projet, Dombrowsky reçut l'ordre d'opérer dans la direction de Niviano, pour dépasser, par Rivalta et Tuna, le corps de Rosenberg, que les divisions Rusca et Victor attaquaient de front. Olivier et Montrichard furent chargés de forcer au centre le passage de la rivière, pendant que l'avant-garde de Salm et la réserve de Watrin, formant l'extrême droite, culbuteraient les Autrichiens sur la route, et

pénétreraient jusqu'au Tidone, en remontant la rive droite du Pô.

Les Français passent la Trebbia.

Le désordre de la veille et la fatigue des troupes firent que, de chaque côté, on retarda l'attaque jusqu'à dix heures. Suwarof allait mettre son armée en mouvement, lorsque les Français, disposés sur deux lignes minces et avec de grands intervalles masqués par la cavalerie, parurent sur les bords de la Trebbia. La première, précédée d'une nuée de tirailleurs, s'élançant dans le lit du torrent, quelques bataillons restèrent déployés sur la rive droite de ce large torrent, pour soutenir la retraite, en cas d'échec. Le général Calvin s'empara de Rivalta, et Dombrowsky s'avança sur les hauteurs.

Bagration repousse les Polonais.

Suwarof, un peu déconcerté de la vivacité de ce début, voyant la possibilité d'être débordé, ordonna à la division Bagration d'obliquer à droite. Celle-ci parvint, à la suite d'un engagement assez vif, à rejeter les Polonais sur la Trebbia. Mais cette manœuvre laissant entre l'avant-garde russe et la division Schweikosky, une trouée de 5 à 600 toises, Victor et Rusca en profitèrent pour culbuter la droite du général Schweikowsky, et la pousser en désordre jusqu'auprès de Casaliggio. Le régiment de grenadiers de Rosenberg, entouré, fit face de toutes parts, et se sauva par sa fermeté.

Victor accable Schweikosky.

Disposi-

Suwarof attentif à réparer cette nouvelle dis-

grâce, ordonna alors à Bagration de marcher rapidement par sa gauche, pour prendre à dos les Français qui avaient percé sa ligne, et au quartier-maître-général Chasteler, de réunir 2 bataillons de Schweikowsky à quatre de la division Forster, pour les attaquer de front. Si la division de Dombrowsky eût profité du mouvement du prince Bagration pour rabattre à droite et soutenir les troupes de Victor et de Rusca, la victoire fût sans doute restée à ceux-ci; mais l'inaction des Polonais sur les bords de la rivière favorisa les Alliés, et l'effort combiné des troupes de Bagration, de Chasteler et de Schweikowsky, repoussa enfin les Français sur les bords de la Trebbia, que les Russes voulurent en vain traverser. Cet engagement meurtrier, où les 17e et 55e de ligne, eurent beaucoup à souffrir, coûta près de 1,400 hommes à chaque parti.

tions du maréchal et de Chasteler pour le repousser.

Montrichard est battu au centre.

Au centre, un événement malheureux, en annulant de premiers avantages, avait empêché Macdonald de secourir sa gauche. Les divisions Olivier et Montrichard avaient entièrement passé le torrent: la première en tête de laquelle marchait la 30e de ligne avait abordé vivement l'avant-garde de Mélas, et enlevé quelques pièces vers San-Nicolo. La seconde, plus à gauche, débouchait en colonne du lit de la Trebbia, précédée de la 5e légère et flanquée de quelques escadrons: le général Forster fit marcher au-de-

vant d'elle quelques régimens russes, au moment où Mélas envoyait les réserves autrichiennes à l'aile droite pour satisfaire à l'ordre itératif de Suwarof. L'apparition inopinée de ces troupes d'élite, conduites par le prince de Lichtenstein, sur le flanc droit de la colonne, en même temps assaillie d'un autre côté par Forster, y semèrent une terreur panique. La 5e légère qui s'était distinguée en cent combats, fuit en désordre et entraîna tout avec elle; cet événement fatal décida de la journée; car Forster put désormais seconder Suwarof à droite, et les réserves autrichiennes volèrent au secours de Mélas qui, pressé par Olivier et Watrin, prit encore sur lui de les rappeler à l'aile gauche, contre la disposition du maréchal.

Ainsi, par une circonstance bizarre, le résultat de la double désobéissance du général autrichien, fut d'engager fortuitement, mais très-à propos, des réserves qui peut-être n'eussent jamais si bien opéré, si elles avaient attendu à poste fixe l'ordre d'entrer en action. Cependant, si elles procurèrent la victoire à la gauche, il est probable qu'elles l'eussent décidée à la droite; et c'était le point décisif dont Mélas ne voulut jamais sentir l'importance.

Olivier est accablé à son tour.

Quoi qu'il en soit, ces troupes, au lieu de continuer leur marche sur Casaliggio, se rabattent donc sur San-Nicolo, s'élancent sur la divi-

sion Olivier; et, appuyées par la gauche de Forster, la chargent avec tant de furie, que, pour éviter d'être coupée, elle fut contrainte de se retirer en grande hâte. Toutefois, Olivier opéra son mouvement rétrograde avec assez d'ordre, et revint prendre position sur la rive droite de la Trebbia, avec la brigade Salm, derrière Borgo-San-Antonio. Tous les efforts des Alliés pour l'en déloger furent inutiles.

Dans cet intervalle, Watrin avait trop bien rempli sa tâche; débordant la gauche du général Ott, il poussa les faibles détachemens qu'il avait devant lui sur Calendasco et jusqu'à Ponte-Tidone, lorsque les succès des Alliés, sur la gauche et le centre, permirent à Mélas de porter des forces au point menacé. Le prince de Lichtenstein, qui venait de déterminer la retraite du général Olivier, fut détaché au secours de Ott, avec deux bataillons de grenadiers et six escadrons. Watrin, dont le mouvement était sans but depuis le désastre du reste de l'armée, venait de recevoir l'ordre de se replier, lorsqu'assailli par les renforts autrichiens, il fut contraint d'abandonner ses trophées; et, après avoir éprouvé quelques pertes, de revenir prendre ses anciennes positions derrière la Trebbia.

Course inutile de Watrin sur Calendasco.

Maître de toute la rive gauche, Suwarof fit encore quelques tentatives pour forcer le passage. Les réserves françaises repoussèrent ses

efforts, et la nuit vint enfin terminer le combat.

Résultats de ces journées

Cette série d'engagemens opiniâtres, qui durait depuis trois jours, avait complètement désorganisé les deux armées : la perte des deux côtés s'élevait à plus de 12 mille hommes (1). Toutefois, rien n'était encore décidé, puisque chacun occupait encore ses positions. Mais Suwarof pouvait tirer des renforts de ses derrières, et recommencer la lutte. Macdonald, au contraire, n'avait plus de ressources; presque tous les généraux étaient hors de combat; les corps, sans chefs et considérablement affaiblis, manquaient de cartouches; la cavalerie était à moitié détruite; l'artillerie, hors de service et sans munitions. Pour comble d'embarras, l'on n'avait aucune nouvelle de Lapoype ni de Moreau.

Macdonald commence sa retraite.

Toutes ces considérations, jointes à la marche des corps de Hohenzollern et de Klénau, qui s'étaient déjà rendus maîtres de Modène, de Reggio et de Parme, déterminèrent Macdonald à décamper dans la nuit, pour se porter derrière la Nura. Le général Victor, avec les trois divisions de l'aile gauche, se dirigea vers San-Giorgio, laissant une forte arrière-garde sur la Trebbia, pour couvrir son mouvement. Watrin, qui remplaçait le général Olivier blessé, tourna

(1) Les Alliés en avouèrent 5,600 hors de combat, et les Français plus de 7 mille.

Plaisance et marcha à Ponte-Nura. La réserve, commandée par l'adjudant-général Lacroix, gagna le pont de Ronca. Montrichard, chargé de faire l'avant-garde avec sa division, eut ordre de se porter rapidement sur le Taro, d'en chasser les partis ennemis, et de se rendre maître de Parme. Les bagages et l'artillerie suivirent sa colonne.

Le maréchal russe se décide à une nouvelle attaque.

Cependant, Suwarof inquiet des progrès de Moreau, dont les partis avaient paru dans les environs de Voghera et de Casteggio, sentit l'urgence de profiter de ses avantages, et ordonna une nouvelle attaque pour le 20 au matin. Il ne changea rien aux dispositions des jours précédens, si ce n'est que pour assurer ses derrières, il fit filer sur Casteggio deux escadrons de dragons et un régiment de cosaques, posta un bataillon à Gardazzo, et en destina trois autres à la garde du pont de Parpanèse.

Une dépêche interceptée le porte à brusquer la poursuite.

L'armée alliée se mit en mouvement à quatre heures du matin, elle passa la Trebbia avec d'autant moins de résistance, que les républicains n'avaient laissé sur la rive droite qu'un rideau de cavalerie pour entretenir les feux. Au-delà de la rivière, les coureurs russes saisirent sur un émissaire une dépêche de Macdonald à Pérignon, laquelle dévoila au maréchal le désordre de l'armée française et la direction de sa retraite. Cette découverte le transporta de joie; dès-lors, il ne

douta plus que l'Italie ne fût désormais à lui, s'il parvenait à joindre encore une fois l'armée de Naples. Il pressa dans ce but la marche de ses colonnes; leur enjoignit de forcer le passage de la Nura, et de poursuivre vivement les Français jusque sur la Larda. La division Forster renforça le corps de Rosenberg, qui marcha de Gossolengo, par Tavernasco, à San-Rocca, vis-à-vis San-Giorgio. Le général Mélas, avec les divisions Ott et Frœlich, eut ordre de se diriger sur Ponte-Nura, par Plaisance.

Le corps russe attaque San-Giorgio

Victor était en position à droite de San-Giorgio avec l'aile gauche, lorsque l'avant-garde russe parut sur les bords de la Nura. La 17e de ligne occupait le village : six escadrons et deux pièces de canon défendaient le gué, et tinrent quelques instans en échec la cavalerie des Alliés. Sur ces entrefaites, le prince Bagration arriva avec huit bataillons d'élite, les forma à droite et à gauche de la route, et fit remonter ses escadrons vers le Pô, pour tourner San-Giorgio. Victor, dont l'intention n'était pas d'engager une affaire sérieuse, commençait déjà sa retraite, lorsque Suwarof ordonna l'attaque. Deux bataillons de grenadiers marchèrent droit au village. Quatre autres s'avancèrent sur ses flancs, avec les dragons et les cosaques; le reste de l'avant-garde demeura en réserve sur la rive gauche.

Les Russes assaillirent vivement la 17ᵉ de ligne, qui soutint long-temps un combat si inégal. L'issue en était encore indécise, quand les divisions Forster et Schweikowsky, vinrent prendre part à l'affaire. La première passa la rivière en aval de San-Giorgio, et la seconde en amont. Quelques régimens de cavalerie furent lancés dans la direction de Ponte-di-Nura. Ainsi enveloppée par des forces considérables, la 17ᵉ fut obligée de mettre bas les armes, à l'exception de 400 hommes qui parvinrent à s'échapper. Ce malheur, et l'apparition des coureurs ennemis sur la communication avec le centre de l'armée, ébranlèrent les troupes de Victor, et leur firent lâcher pied. Une partie se sauva vers Cadeo, le reste gagna les montagnes, et fut enfin rallié à Castel-Arquato. La colonne de Rosenberg poursuivit les fuyards jusqu'à la Chiavenna, et passa la nuit à Montenaro.

Victor y est débordé et battu.

De son côté, Mélas entra à six heures et demie du matin à Plaisance, où il recueillit tous les blessés de l'armée de Naples, au nombre d'environ 5 mille, parmi lesquels se trouvaient les généraux Olivier, Rusca, Salm et Cambray. Mais au lieu de continuer rapidement la poursuite, il ne porta en avant que la division Ott, et laissa celle de Frœlich, qui était la plus forte, auprès de Plaisance. Cette faute sauva Watrin, qui n'eût pu résister aux forces réunies des Au-

Mélas poursuit faiblement la droite.

trichiens. Ce général, après avoir rallié la garnison de Plaisance, se forma derrière la Nura, et repoussa toutes les attaques de Ott, jusqu'au moment où la déroute de Victor obligea Macdonald de le faire replier sur Cadeo. La 73e, détachée sur sa gauche, ramena sans obstacles les parcs de Rusca et de Victor, qu'on avait prématurément abandonnés.

La réserve, quoiqu'elle fût demeurée fort tranquille au pont de Ronca, pouvait être tournée; Macdonald lui envoya l'ordre de se retirer sur Corte-Maggiore; et lui-même, avec la division Watrin, vint prendre position à Fiorenzola, derrière la Larda.

Lapoype regagne Gênes avec peine.

Tandis que ces événemens se passaient, la droite de Moreau cherchait inutilement à faire sa jonction; Lapoype, arrivé depuis le 16 juin à Bobbio, en était parti le 19, sur l'avis que l'armée de Naples attaquerait l'ennemi. Mais sa marche fut si lente, qu'il n'arriva que le 20 au-dessus de San-Giorgio. Il y apprit la retraite de Macdonald, et voulut regagner Bobbio; mais le détachement russe de Welesky, que Suwarof avait envoyé de Casteggio, occupait déjà ce poste, ainsi que toutes les hauteurs environnantes. Après un engagement assez vif où les républicains ne purent se faire jour, Lapoype se jeta dans les montagnes, et revint dans la rivière de Gênes, par des chemins détournés.

L'aile gauche de l'armée française partit dans la nuit de Castel-Arquato, et arriva, le 21 de bonne heure à Borgo-San-Donino, où Macdonald rejoignit avec le reste des troupes. La division Montrichard marcha sur-le-champ à Parme, dont elle délogea l'avant-garde de Hohenzollern. Les divisions Watrin, Rusca et Dombrowsky, prirent position d'attente sur la rive droite du Taro; tandis que l'adjudant-général Lacroix, avec la réserve, chassa les Impériaux de Reggio, et nettoya le terrain jusqu'à l'Enza, sur les bords de laquelle elles vinrent ensuite s'établir. Victor se dirigea sur Fornoue, pour rentrer dans le débouché de Pontremoli. Le même jour, Suwarof porta son armée sur la Larda; le général Ott, formant l'avant-garde, campa à Borgo-San-Donino, et poussa ses postes sur la rive gauche du Taro. Ce torrent était tellement enflé par les pluies, qu'il lui fut impossible de le franchir à gué.

Macdonald fait chasser Hohenzollern de Parme et de Reggio.

Le 22, Macdonald réorganisa son armée à Reggio. La pénurie de généraux, et les pertes énormes des troupes, l'obligèrent à dissoudre l'avant-garde et la division Rusca. Leurs débris furent incorporés dans les divisions Watrin et Dombrowsky, qui s'établirent à droite et à gauche de Reggio : celle de Montrichard resta derrière l'Enza, pour soutenir la retraite.

L'armée austro-russe ne passa pas la Larda.

Suwarof

revient contre Moreau. Suwarof, informé des progrès de Moreau, jugea plus urgent de marcher à sa rencontre, que de poursuivre un ennemi déjà si maltraité. Il laissa reposer ses troupes la journée du 22, et se mit en route le lendemain pour Alexandrie, après avoir chargé le général Ott de suivre les Français dans le Bolonais et la Toscane, avec sa division et celles des généraux Hohenzollern et Klénau.

L'armée de Naples continue la retraite. Le jour même où les Alliés rétrogradaient, Dombrowsky rentra dans l'Apennin, par Vezzano et Castel-Novo-di-Monte, et Montrichard remplaça sur le Crostolo les divisions Watrin et Lacroix, qui filèrent vers Modène. A leur approche, les Impériaux évacuèrent la ville; les Français prirent poste derrière la Secchia. La brigade Calvin marcha à Sassuolo, et la réserve, sur Formigine, envoyant un fort détachement à Maranello. La division Montrichard vint occuper le pont de Rubiera.

A peine les troupes étaient-elles en position, que la tête de colonne du général Ott, renforcée du corps de Klénau, attaqua toute la ligne, en dirigeant son principal effort contre Sassuolo, en vue de s'emparer de la Pistoya. La brigade Calvin ne fit qu'une ombre de résistance, et gagna les montagnes. Heureusement Macdonald, prévenu à temps de cet accident, envoya sur ce point la réserve; et l'adjudant-général Lacroix, par sa fermeté et ses bonnes dispositions, non-

seulement reprit le poste, mais força 600 Autrichiens à mettre bas les armes. Ce petit engagement fut le dernier. L'armée de Naples continua désormais sa retraite, sans être inquiétée, dans les positions qu'elle occupait avant de marcher sur Plaisance; Montrichard seul, fut détaché à Bologne.

Moreau s'avance sur Tortone.

Cependant Moreau, après avoir réuni son armée aux environs de Gênes, en exécution du plan concerté avec Macdonald, marcha le 16 juin à Gavi, d'où il déboucha le lendemain dans la plaine sur deux colonnes. Celle de gauche composée des brigades Colli et Garreau, forte de 4,500 hommes, sous les ordres de Grouchy, s'avança vers Novi par la grande route. Celle de droite, formée des brigades Quesnel, Gardanne et Partouneaux, forte de 9,500 combattans et commandée par Grenier, prit le chemin de traverse de Serravalle, rallia la garnison de ce fort, et après avoir passé la Scrivia, côtoya le pied des montagnes dans la direction de Tortone. Pérignon conserva la garde des débouchés de la Ligurie avec 3 bataillons venus de l'intérieur, et la division Laboissière.

Moreau, n'ayant que 13 à 14 mille hommes, et seulement 15 pièces de canon, s'avançait lentement en s'appuyant aux montagnes. Son projet était de porter sa droite à Bobbio, où il comptait trouver la gauche de Macdonald. Toutefois,

soit circonspection, soit qu'il se flattât que Suwarof n'oserait le laisser sur ses derrières, il mit trop de lenteur dans son mouvement; car, le 18, il n'avait pas encore dépassé Novi et Serravalle; et ce jour là, l'armée de Naples était battue sur la Trebbia.

Bellegarde se replie sur Alexandrie.

Le comte de Bellegarde, chargé du commandement supérieur aux environs de Tortone et d'Alexandrie, se hâta de concentrer ses forces. Ses instructions portaient de disputer le terrain pied à pied; de se retirer successivement derrière la Bormida et le Tanaro, puis dans Valence. Mais, n'estimant pas qu'avec 4 brigades il pût arrêter les Français dans la plaine de Tortone, il préféra prendre une bonne position entre cette place et Alexandrie, convaincu que Moreau serait trop prudent pour passer outre, et le laisser sur son flanc.

En conséquence, le 17 juin, il retira son infanterie de Pozzolo-Formigaro, de Novi et de Capriata, n'y laissant que des postes d'observation, qui eurent ordre de fuir devant les républicains; lui-même vint camper à Spinetti, avec la brigade qu'il avait amenée des Grisons. Le général Seckendorf réunit ses troupes à Castignolo-del-Lenze, et Wukassowich à Nizza. Alcaini resta jusqu'au lendemain devant Tortone.

Moreau débloque Tortone.

Le 19, Moreau se porta sur cette place avec la division Grenier; le blocus en avait été levé,

et les brigades Quesnel et Partouneaux prirent position sur la rive droite de la Scrivia. L'avant-garde, commandée par Gardanne, poussa jusqu'à Ponte-Curone, et lança dans la direction de Voghera les coureurs, qui furent ramenés par la cavalerie alliée. Grouchy passa également la Scrivia à Rivalta, et campa en avant de Bettole-di-Villa, s'étendant jusqu'à Torre-di-Garofoldo.

Il apprend la marche de Suwarof contre l'armée de Naples.

C'est à Tortone seulement que Moreau eut connaissance de la marche rapide de Suwarof, et du rassemblement du corps de Bellegarde. Il était indispensable de battre ce dernier, avant d'aller plus loin. Cependant, Grenier reçut l'ordre de mettre le lendemain matin sa division en mouvement, en laissant à Castel-Novo la brigade Partouneaux. Grouchy fut chargé d'attaquer les Autrichiens. Ses instructions portaient de les déloger de Pozzolo et de Torre-di-Garofoldo, puis s'il réussissait, de les repousser au-delà de San-Giuliano où il attendrait de nouveaux ordres. Si cette opération était achevée à midi, la brigade laissée à Castel-Novo eût rejoint Grenier à Voghera, d'où ce dernier aurait continué sa marche vers la Trebbia, tandis que Grouchy eût tenu Bellegarde en échec sur la Bormida jusqu'à la nuit du 21 au 22, qu'il eût rejoint le gros de l'armée à marches forcées. Mais, pendant que Moreau arrêtait ces dispositions, Belle-

Dispositions qu'il arrête.

garde avait réuni 7 à 8 mille hommes dans le camp de Spinetti, et déjà ses avant-postes bordaient la rive gauche de la Scrivia. D'un autre côté, Wukassowich, avec environ 6 mille combattans, était à Cantalupo derrière la Bormida.

Grouchy attaque Bellegarde à San-Giuliano.

Grouchy passa la Scrivia avant le jour, et s'avança en trois colonnes. Celle de gauche, commandée par Garreau, avait l'ordre de se diriger sur Casina-Grossa, après avoir délogé l'ennemi de Pozzolo. Au centre, l'adjudant-général Serras devait suivre le chemin de traverse qui aboutit à gauche de San-Giuliano, pendant que la brigade Colli forcerait Garofoldo, et attaquerait ensuite de front le village de San-Giuliano.

Garreau culbuta les Autrichiens à Pozzolo et à Quatro-Cassine; mais au lieu de suivre le chemin qui conduit à Cassina-Grossa, il appuya trop à droite, et prit celui par où venait de passer la colonne de Serras. Sur ces entrefaites, Grouchy ayant enlevé Garofoldo, se porta en toute diligence devant San-Giuliano, où il arriva avant dix heures avec la brigade Colli. Aussitôt que l'adjudant-général Serras parut, ce village fut attaqué et pris, et l'on poussa l'ennemi dans la direction de Cassina-Grossa, que l'on croyait occupé par Garreau. L'arrivée de celui-ci à San-Giuliano détrompa Grouchy. Mais, sans perte de temps, les trois colonnes réunies marchèrent sur ce village, refusant un peu la droite

pour ne pas être tournées par 1,200 chevaux que Bellegarde avait portés sur ce point.

Pendant que Colli contenait cette cavalerie, les troupes de Garreau et de Serras entraient dans Cassina-Grossa; déjà même la gauche se lançait à la poursuite de l'ennemi. Ce succès ne fut pas de longue durée : 4 bataillons débouchant du camp de Spinetti rétablirent le combat, et chassèrent les Français du village; ceux-ci s'opiniâtraient à le reprendre, mais les chances commençaient à tourner contre eux, quand les premières troupes de Grenier entrèrent en ligne.

Moreau, averti que Grouchy était engagé avec tout le corps autrichien, arrêta la marche de la brigade Quesnel sur Voghera, et la fit filer à la hâte à San-Giuliano. Partouneaux reçut également l'ordre d'évacuer Castel-Novo, et de ne laisser qu'un détachement pour observer les routes du Pô à Tortone. Grenier arriva à quatre heures, au moment où les troupes de Grouchy, accablées par le nombre, commençaient à plier de toutes parts. Il forme aussitôt les 17e légère et 106e de ligne en colonnes serrées, et enfonce avec elles le centre des Impériaux. Les Français reprennent alors l'offensive, et les ramènent à leur tour. Bellegarde ayant étendu sa droite pour envelopper la brigade Garreau, ce détachement fut coupé d'Alexandrie par une charge de la brigade Quesnel. Il gagnait la route

Moreau le fait soutenir par Grenier.

Bellegarde est battu.

de Novi, quand Partouneaux, arrivant par la chaussée de Tortone, se porta en trois colonnes sur lui; et, appuyé par la réserve de Grenier, l'enfonce, et fait mettre bas les armes à tout ce qui n'est pas détruit. Ce dernier succès décida la journée. Bellegarde, affaibli de 2,500 hommes hors de combat ou prisonniers, opéra néanmoins sa retraite en bon ordre derrière la Bormida, sur la rive droite de laquelle les Français s'établirent, la division Grouchy à Marengo et à Spinetti, la brigade Quesnel à Cassina-Grossa, et celle du général Partouneaux à cheval sur la route d'Alexandrie. L'avant-garde de Gardanne resta à Voghera.

Prise de la citadelle de Turin par Kaim.

Cette affaire brillante valut à l'armée française 1,500 prisonniers et 5 pièces de canon : sa perte fut d'environ mille hommes. Moreau se disposait à marcher sur Plaisance, et Bellegarde allait se réfugier dans Valence, lorsqu'ils furent instruits l'un et l'autre de la victoire de Suwarof, et de la prise de la citadelle de Turin.

Cette place, si célèbre depuis le mémorable siége qu'elle soutint en 1706, contre Marsin et le duc d'Orléans, l'est plus encore par la sanglante catastrophe qui frappa les assiégeans dans leurs lignes. Sa citadelle est un pentagone régulier, couvert de contre-gardes, de demi-lunes avec réduits, de flèches devant les capitales des trois bastions tournés vers la campagne; et enfin d'un

double chemin couvert et de mines; mais du côté de la ville les maisons établies jusqu'à 200 pas de la contrescarpe facilitaient les approches, les revêtemens sont à moitié découverts, et il n'y a ni ouvrages extérieurs ni contre-mines.

Les approvisionnemens de toute espèce et le personnel d'artillerie piémontaise trouvé à Turin permirent aux Alliés d'en combiner facilement l'attaque. Un train de 100 bouches à feu fut organisé à cet effet, et la tranchée ouverte dans la nuit du 10 au 11 juin, sous la direction du général Chasteler. Dès le 19, la seconde parallèle étant prête, on l'arma de 40 mortiers à la Cohorn, qui foudroyèrent la place sans relâche: la proximité et l'immensité des ressources qu'on avait en munitions dispensait de tout ménagement, et la garnison ébranlée par la perte que lui occasionait un tel feu, capitula dès le lendemain, sans avoir opposé la résistance dont son poste était susceptible. Les vainqueurs y trouvèrent un surcroît de richesses, il n'y avait pas moins de 618 bouches à feu, 40 mille fusils et 50 mille quintaux de poudre! Trophées immenses qui ne leur coûtèrent pas 50 hommes.

Moreau se décide à rentrer dans l'Apennin.

La nouvelle de cette capture, et celle plus importante de la victoire de la Trebbia, rassurant le général Bellegarde, l'engagèrent à rester sur la Bormida, et à y attendre l'arrivée du maréchal. Moreau de son côté, perdant l'espoir de re-

joindre Macdonald, crut essentiel d'attirer l'attention de Suwarof sur le Piémont, pour dégager l'armée de Naples. Toute la division Grenier se réunit entre Tortone et Alexandrie, à celle de Grouchy : de forts détachemens occupèrent Castel-Novo, Sale et Castel-Ceriolo, et l'on affecta de vouloir se porter vers la Bormida, pour faire croire à un projet de passage. La citadelle de Tortone fut ravitaillée, et la garnison fut y reprendre son poste.

Suwarof marche contre lui.

Effectivement, le généralissime, craignant les suites de la victoire de Cassina-Grossa, et convaincu qu'il trouverait toujours le temps d'accabler Macdonald dans la Toscane, s'il parvenait à chasser Moreau au-delà des Alpes, s'avançait à marches forcées au secours de Bellegarde. L'armée partie le 23 des bords de la Larda, prit position le 25 à Castel-Novo. Mais Moreau, prévenu de son approche, avait évacué dans la nuit la plaine de Tortone, et s'était posté sur les hauteurs de Gavi et de Novi, d'où il regagna ensuite les postes qu'il occupait avant son expédition. Suwarof poussa la cavalerie à sa poursuite, et prit, le 27, un camp de repos sur l'Orba. L'avant-garde, sous Karaczay, renforcée par la division Bagration, alla prendre poste à Novi. Le général Tschubarow, avec deux bataillons et un régiment de cosaques, bloqua de nouveau le fort de Tortone.

Telle fut l'issue de l'opération hardie tentée par les généraux français, et qui devait, en quelques jours, réparer selon eux tous les malheurs de la campagne. L'armée de Moreau souffrit peu; mais celle de Naples perdit 15 mille hommes, et fut mise, pour long-temps, hors d'état de paraître devant l'ennemi.

Observations sur cette expédition.

Le directoire s'en prit au général en chef, d'un désastre dont il était lui-même la cause première; et tout en reconnaissant le courage héroïque dont Macdonald avait fait preuve, on lui contesta les talens qu'on lui avait jusqu'alors supposés. Schérer, disait-on, l'avait prévenu dès le 8 avril de rassembler ses forces et de se préparer à venir le joindre. S'il eût été bien pénétré de l'idée que le salut de son armée et peut-être celui de la France dépendait de la vivacité de ses résolutions et de la rapidité de sa marche, il aurait pu arriver vers la fin de mai dans les plaines de Plaisance. Alors Bellegarde débouchant encore de la Valteline, la jonction avec Moreau eût été immanquable entre Tortone et la Trebbia; et Suwarof, appelé quinze jours plutôt de ces côtés, loin de songer à s'emparer de Turin, n'aurait eu que le temps de se concentrer vers Stradella pour y lutter contre 50 mille hommes bien disposés et brûlans de réparer les échecs de la campagne. Pour apprécier de telles observations, il serait indispensable d'avoir sous les

yeux la correspondance particulière des généraux, et d'établir le calcul du temps nécessaire pour réunir les détachemens.

Mais si le reproche d'être resté trop long-temps à Naples, n'était pas fondé, on lui en adresserait un plus difficile à détruire; celui d'avoir débouché trop lentement de la Toscane. Au lieu de marcher serré, il tint ses divisions tellement éloignées les unes des autres, que la tête de l'armée était déjà sur la Trebbia, quand la queue passait à peine le Taro : système fatal, auquel il faut imputer l'échec sur le Tidone, et qu'on ne saurait expliquer autrement que par la difficulté de se procurer des vivres. Les fautes dans la bataille même appartiennent plus immédiatement au général en chef: dans les journées du 18 et du 19, il devait porter ses principales forces du côté des montagnes et refuser sa droite, loin de chercher à tourner la gauche de son adversaire. Peut-être même aurait-il mieux fait de refuser le combat et de s'adosser à l'Apennin, en étendant de suite sa gauche vers Bobbio. En tout cas, il ne devait pas l'accepter dans la plaine de Plaisance, où son infériorité en cavalerie et en artillerie lui donnait trop de désavantage. Enfin, au lieu d'embrasser l'ennemi par les deux ailes, il aurait dû, à l'exemple de Charles VIII dans les champs de Fornoue, se serrer en masse et forcer avec les deux tiers de son armée la droite de

Suwarof. Le roi de France, attaqué à quelques lieues de la Trebbia par 30 mille hommes, leur passa sur le corps quoiqu'il n'en eût que 8 mille; à la vérité il n'avait pas affaire aux braves de Suwarof, mais toutefois il saisit, mieux que Macdonald, l'unique moyen qui pût lui procurer la victoire.

Moreau, de son côté, déboucha un peu tard de Gavi. On ignore s'il eût pu le faire avec plus de célérité; mais il est certain que trois jours plutôt, il eût arrêté la marche de Suwarof; au lieu que la victoire de Cassina-Grossa n'eut aucune influence sur la suite des opérations. Quoi qu'il en soit, les militaires français ont adressé d'autres reproches à Moreau. Son commandement s'étendant sur les deux armées, il devait, aussitôt que celle de Naples fut arrivée en Toscane, laisser la direction de celle d'Italie à Grenier ou à Grouchy, et venir prendre lui-même la conduite de la plus forte, de celle qui avait la tâche la plus délicate à remplir, et que nul n'était capable de mieux diriger que lui. Ce reproche, au surplus, loin d'attaquer la capacité de ce général, honore son caractère. Il est probable que sa conduite ne fut dictée que par la crainte de témoigner de la méfiance à un ancien camarade, et par les ménagemens qu'il se crut obligé de garder envers lui. Ainsi, dans cette circonstance, le salut de l'armée française fut sacrifié à des affections

particulières, si souvent nuisibles à l'homme public.

Dans cette bataille, l'une des plus sanglantes de la révolution, la perte des Alliés fut proportionnée à celle des Français (sauf les prisonniers faits sur la Nura et à Plaisance). Mais le maréchal russe y montra plus de vigueur et de génie militaire que Macdonald; par une marche rapide, il se plaça habilement entre les deux armées françaises, et fit preuve d'un coup-d'œil sûr, en renforçant sa droite qu'il dirigea en personne. Quelques hommes de guerre lui ont reproché de ne s'être présenté qu'avec 34 à 35 mille hommes sur le champ de bataille; tandis que le séjour intempestif de Macdonald en Toscane, lui donnait la faculté de rassembler des forces plus considérables. Ces critiques ignoraient sans doute que Suwarof avait donné à Kray l'ordre précis de ne laisser devant Mantoue que le tiers de son corps pour contenir la garnison, et de le rejoindre à Plaisance avec 12 mille hommes d'infanterie et 2 mille chevaux, ce qui eût porté son armée à 50 mille combattans. Mais le général autrichien venait de recevoir un ordre autographe de l'Empereur, qui le rendait indépendant du maréchal, tant qu'il n'aurait pas réduit Mantoue. Trompé par les démonstrations de Montrichard, Kray prit donc une position défensive sur la rive gauche du Bas-Pô, se bornant

à envoyer vers Plaisance 3 bataillons et 6 escadrons, puis à faire passer le fleuve aux généraux Klénau et Hohenzollern, qui agirent sans ensemble et sans concert avec Ott.

La jonction des deux armées françaises n'ayant pu s'opérer par la plaine du Pô, il était urgent qu'elle s'effectuât par le chemin de la Corniche, afin de réunir dans la rivière de Gênes une masse qui pût arrêter Suwarof, s'il tentait de franchir l'Apennin. On ne pouvait guère espérer que l'ennemi endormi sur ses lauriers souffrît paisiblement une opération qu'il dépendait de lui d'empêcher. Mais à tout événement il fallait bien tenter la fortune, en essayant le seul mouvement que la position des affaires rendît possible. En conséquence la division Montrichard, qui de Bologne avait couvert la retraite de l'armée de Naples, eut ordre de se replier sur Florence et de là sur Gênes, ainsi que celle de Victor qui occupait les pas de Pontremoli et du val Taro. Macdonald lui-même se mit en route pour Pistoye et Lucques, où il conduisit les divisions Watrin et Dombrowsky. Dans les premiers jours de juillet, ses parcs furent dirigés par Florence sur Lerici, port situé près de Sarzane où finissait alors tout chemin praticable. Moreau pour les sauver expédia de Gênes le capitaine de vaisseau Sybille avec les bâtimens qu'on put mettre en mer; cet officier favorisé par le départ des Anglais

L'armée de Naples revient sur Gênes par la Corniche.

qui couraient à la poursuite de l'escadre de Bruix, rentra heureusement dans le port avec un matériel précieux.

Le 17 juillet, le quartier-général de Macdonald fut transféré près de Gênes. Pendant cette longue et pénible retraite, l'armée d'Italie avait couvert l'Apennin; la droite dont le général St.-Cyr venait de prendre le commandement, garda la Bocchetta et Torriglia; Pérignon avec la gauche fut chargé de masquer les avenues de Savone. Nonobstant la bonne contenance de Moreau et de ses deux habiles lieutenans, malgré les pertes sensibles qui accompagnèrent cette retraite, on dut encore se féliciter d'un retour inespéré qu'il ne tenait qu'à l'ennemi de rendre impossible.

L'inaction de Suwarof sur l'Orba parut incompréhensible à la foule des censeurs, qui n'en connaissait pas la cause : le blâme tout entier, en appartient au conseil aulique qui s'opposait à toute entreprise ultérieure, et qui estimait bien plus convenable aux intérêts particuliers de l'Autriche de réduire Mantoue et Alexandrie, que de voler à la conquête de Gênes.

Moreau profita de ce répit pour assurer sa jonction, et préparer ensuite les moyens de défendre les positions importantes de la Ligurie; au moyen desquelles les Français pouvaient encore se flatter de déboucher sur Plaisance en deux ou trois marches. Mais une pénurie horri-

ble attendait la réunion de tant de forces sur l'Apennin; les conséquences en devenaient d'autant plus graves que le prompt retour des Anglais dans les eaux de Gênes ne laissait aucun espoir d'y remédier par le cabotage. Secondé par les généraux Dessoles et Debelle, Moreau donna les plus grands soins à cette partie difficile de ses devoirs, et s'appliqua de même à recompléter les approvisionnemens d'artillerie et ses munitions.

Les troupes de l'armée de Naples arrivèrent dans un état déplorable. Les soldats, presque nus et sans chaussure, ressemblaient à des spectres; la moitié des armes était hors de service, les chevaux de la cavalerie et du train ruinés, se soutenaient à peine. L'on reconnut enfin qu'en mettant toute l'activité possible à réorganiser les débris de cette armée naguère encore si florissante, il fallait un mois avant qu'ils pussent de nouveau rentrer en campagne. En attendant, elles formèrent l'aile droite, et vinrent camper à Torriglia et à Buzatto, aux sources de la Trebbia et de la Scrivia, se liant par la droite au général Miollis, et par la gauche au corps de St.-Cyr, qui occupait Campo-Freddo et la Bocchetta.

Macdonald avait laissé à Livourne et dans le reste de la Toscane, un corps composé d'environ 3 mille hommes. Moreau ne jugea

pas prudent de laisser ces troupes ainsi isolées, surtout depuis que le départ de l'escadre de Bruix (1) rendait les Anglais maîtres de la mer; il ordonna à Miollis de remettre ses postes aux officiers du grand-duc de Toscane, de revenir prendre position à la Spezzia, et d'en couvrir les débouchés.

L'armée reçut alors une organisation nouvelle : le général Lemoine qui arrivait de France avec une division de 12 bataillons frais (2), forma la gauche sur les hauteurs de Savone; Macdonald rappelé par le directoire céda le commandement de l'aile droite à St.-Cyr; Pérignon prit celui du centre. Montrichard sur lequel on rejeta la défaite du 18 juin, et Lapoype auquel on reprochait de n'avoir pas descendu à temps sur la Trebbia furent également disgraciés. Nous verrons, dans les chapitres suivans, si cette sévérité produisit quelque bien, et si les armées françaises furent plus heureuses, au moment où l'on reprit l'offensive.

---

(1) Voyez le chapitre 88.

(2) Les 26e, 34e, 74e et 80e demi-brigades.

CHAPITRE LXXXVIII.

Guerre maritime.—Bruix sorti de Brest fait voile pour Toulon, puis après avoir rallié la flotte espagnole à Carthagène et mouillé à Cadix, il rentre à Brest. — Événemens en Egypte. — Expédition de Syrie; siége de St.-Jean-d'Acre; retraite des Français. — Conquête de la Haute-Egypte par Desaix. — Affaires de l'Inde. — Mesures prises par les Anglais pour s'en assurer la possession. — Tipoo-Saïb prend l'initiative de l'attaque; il est battu, poursuivi et assiégé dans Seringapatnam où il perd la vie. — Démembrement de son Empire par les Anglais.

Sortie de la grande flotte de Brest sous l'amiral Bruix.

JAMAIS, depuis le commencement de la guerre, les armées navales des puissances belligérantes n'avaient eu l'occasion de faire une campagne plus brillante. Quoique la soumission de l'Irlande laissât moins de chances de succès aux Français pour une descente, la tyrannie exercée sur les habitans de cette île, les entretenait dans un esprit de résistance qui n'attendait que l'apparition d'une escadre républicaine pour éclater de nou-

veau. D'un autre côté l'armée d'Egypte réclamait toute la sollicitude du directoire, et les efforts de sa marine portent à croire qu'il jugea indispensable de la soutenir ou de la retirer.

Long-temps avant les revers qu'essuyèrent ses armées, en Italie et dans les Alpes, le directoire avait reconnu tous les inconvéniens de cette funeste expédition. A peine l'échec de Jourdan, à Stockach, eut-il dévoilé le danger de Masséna en Helvétie, que le ministre de la marine Bruix se rendit à Brest, pour accélérer par sa présence un armement considérable. On espérait que le bruit de ces préparatifs, en parvenant à Londres, retiendrait au moins les escadres britanniques dans l'Océan, quand même l'expédition n'atteindrait pas son but direct. L'on n'eut pas de peine à déterminer l'Espagne à mettre sa flotte en état de prendre part aux chances de la campagne : la prise de Minorque, l'insolente domination de Keith et de Nelson sur la Méditerranée, faisaient à cette puissance un devoir de tenter encore un effort, autant pour venger l'honneur de son pavillon indignement sali depuis la bataille navale du cap St.-Vincent, que pour faciliter le commerce interrompu par les croisières anglaises.

Le cabinet de Londres, bien persuadé que les projets maritimes de ses ennemis n'auraient en vue que l'un ou l'autre de ces objets, n'ajouta rien aux préparatifs de défense intérieure qu'il

avait faits l'année précédente. Il se contenta d'ordonner à l'amiral Bridport, qui commandait toujours la croisière établie devant Brest, de venir couvrir les côtes d'Irlande, et à lord Keith, stationné à l'embouchure du Tage, de suivre les escadres espagnoles qui hasarderaient de sortir de Carthagène, Cadix ou le Ferrol, et de leur livrer bataille avant qu'elles pussent se réunir entre elles ou joindre l'escadre française.

La campagne s'ouvre. Le directoire, ainsi que l'a prévu le cabinet de St.-James, croit devoir réunir la marine de l'Espagne à la sienne, avant de rien tenter en faveur de l'armée d'Egypte. Bruix ayant saisi un instant favorable, appareille de Brest à la fin d'avril, avec 25 vaisseaux de ligne; aussitôt Bridport, le croyant destiné pour l'Irlande, se hâte d'aller croiser sur les côtes méridionales de cette île. Favorisé par cette erreur, l'amiral républicain fait voile sans obstacle jusqu'à Cadix, où Keith, ne pouvant recevoir bataille à l'ancre avec 15 vaisseaux contre des forces doubles, est obligé de lever la croisière pour manœuvrer.

Cependant Bruix, sans chercher à l'attaquer ni à se joindre aux Espagnols, louvoya sur les côtes d'Espagne, jusqu'à ce qu'une tempête violente le forçât de gagner la haute mer. Passant ensuite le détroit, il cingla vers Toulon, où il mouilla le

13 mai. Keith gagna Gibraltar pour attendre des renforts qu'il ne tarda pas à recevoir; car, dès qu'on fut instruit dans la Manche de la route tenue par les Français, lord Bridport détacha le contre-amiral Wisthed avec 5 vaisseaux, suivi immédiatement par l'amiral Gardner à la tête de 16 autres. Dans les entrefaites, Keith ayant rallié l'escadre de Duckworth qui venait de Minorque, se présenta devant Toulon. Massaredo se hâta de profiter de son absence pour sortir de Cadix, et passer le détroit le 15; mais une nouvelle tempête le décida à entrer à Carthagène : cette circonstance, loin d'être funeste, lui évita peut-être un engagement partiel avec des forces supérieures, et favorisa la jonction tant désirée.

Après avoir fait sa jonction avec l'escadre espagnole, il revient à Brest.

Près de cent vaisseaux de ligne naviguaient ainsi dans une mer étroite, et tout annonçait des événemens décisifs; cependant il n'en fut rien. Bruix sortit de Toulon et longea la côte de Gênes, où il s'aboucha avec le général Moreau. On crut un instant qu'il allait entreprendre quelque diversion favorable à l'armée d'Italie, alors adossée à l'Apennin, et réduite à une défensive très-pénible jusqu'à l'arrivée de l'armée de Naples; cet espoir, qui ranima un instant les courages, ne tarda pas à être déçu. L'escadre, qui n'avait pas de troupes à bord, ne s'occupa que de son objet, et alla bientôt rallier à Carthagène les 24 vaisseaux es-

pagnols, avec lesquels Bruix cingla de nouveau vers Cadix. L'amiral français y séjourna le temps nécessaire pour radouber ses vaisseaux, et repartit, avec l'escadre combinée, pour Brest, où il rentra le 13 août, après trois mois d'une course peut-être sans exemple dans les fastes maritimes.

Keith ayant vainement cherché à le combattre, le suivit dans l'Océan, et vint relâcher à Torbay.

Observations sur le but de cette course.

Les instructions données à Bruix ne nous sont pas connues; la lettre du directoire à Bonaparte dit positivement qu'il était chargé de ramener l'armée d'Egypte; mais la sortie de sa flotte est de la fin d'avril, et la lettre du directoire du 26 mai. Cependant, comme il mouilla à Toulon vers cette époque, et qu'il demeura jusqu'au commencement de juillet dans la Méditerranée, on est fondé à croire que s'il ne partit pas avec ce projet, le directoire eut tout le loisir de le lui transmettre. Le temps apprendra ce qui s'opposa à son exécution. Quelques personnes ont pensé que la mission de Bruix était de battre Keith avant qu'il ne fût renforcé, de ravitailler ensuite Malte, d'en imposer aux Turcs, et de retirer l'armée d'Egypte s'il n'y avait aucun autre moyen de satisfaire la Porte. D'autres soutiennent que le but essentiel était de ramener la flotte espagnole dans l'Océan, afin de mettre à exécution un projet offensif contre l'Angleterre, dont Bo-

naparte avait conseillé l'adoption avant de partir pour l'Orient (1).

Le cadre de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans le détail des opérations étrangères au plan que nous nous sommes proposés, nous ne chercherons pas à approfondir ce mystère : peu importe au fond que Bruix ait rempli sa tâche ou que de puissans obstacles s'y soient opposés ; le fait est que sa sortie de la Méditerranée laissa l'armée d'Egypte abandonnée à elle-même, et que 50 vaisseaux entassés dans le port de Brest n'empêchèrent pas même l'Angleterre de poursuivre les apprêts de l'expédition qu'elle méditait contre la Hollande ; entreprise dont nous rendrons compte dans un des chapitres suivans, car il est temps de porter nos regards sur les côtes de Syrie, où des événemens importans venaient de décider du sort de l'armée d'Orient.

Situation de l'Egypte.

Après la punition de la révolte du Caire, Bonaparte s'occupa du système de défense de l'Egypte, et des institutions nécessaires à l'affermissement et à la prospérité de sa conquête. Alexan-

(1) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de leur donner le texte de ce projet de Bonaparte. Nous sommes loin de penser comme lui qu'une armée de 40 mille hommes jetée sur quelque point que ce soit de l'Angleterre, suffise pour soumettre une nation pleine de patriotisme et de courage ; mais le document ne nous en paraît pas moins digne de fixer l'attention. (Voyez pièces justificatives, n° 1.)

drie, Rosette, Damiette, Belbeis, Salahieh, Suez et le Caire, furent garnis de batteries, ainsi que les points de la côte, favorables aux débarquemens; on fortifia les bouches du Nil, et l'on poussa avec activité les travaux du Caire et d'Alexandrie. Le système financier de Poussielgue, motif ou prétexte de l'insurrection de la capitale, fut maintenu comme le seul capable de subvenir aux besoins pressans de l'armée; bien plus, on y ajouta quelques mesures pour assurer la solde et les autres services. Des ateliers d'armes et des fonderies de canon furent établies. Les savans et les artistes formèrent des établissemens d'utilité publique, ou exploitaient cette terre si féconde en monumens de l'antiquité. Bonaparte lui-même, reconnaissait les vestiges de l'ancien canal de Suez : tout enfin, prenait en Egypte l'aspect d'une colonie florissante. Mais les soins de l'administration n'empêchaient pas le général en chef de porter un œil vigilant sur l'armée. Déjà elle avait été augmentée de la légion nautique, formée par 3 mille marins échappés au désastre d'Aboukir, ainsi que de tous les matelots étrangers du convoi, âgés de moins de 30 ans, qu'on incorpora dans les régimens : elle le fut encore, d'un corps de cavalerie d'une nouvelle espèce. La nécessité de mettre un terme au brigandage des Arabes, donna naissance au corps des dromadaires; arme toute nouvelle qui participait de

la nature de la cavalerie et de l'infanterie, sans avoir aucun de leurs inconvéniens. Les dromadaires portaient deux hommes adossés l'un à l'autre, avec leurs armes et des vivres pour plusieurs jours; et comme ils peuvent facilement faire une course de 25 à 30 lieues sans manger, toutes les fois que les Arabes se hasardaient à quitter le désert pour piller, ils étaient bientôt atteints et enveloppés par un détachement de dromadaires. Ce corps rendit par la suite les plus grands services.

Bonaparte venait d'apprendre, par le manifeste de la Porte, qu'il avait été complètement joué. Croyant le ministre Talleyrand à Constantinople, il lui avait expédié, dans les premiers jours de décembre, le consul de Mascate, Beauchamp, chargé de remettre en même temps des dépêches au visir. Mais ce manifeste dissipa son erreur: répandu avec profusion dans toutes les provinces par les émissaires de Mourad-Bey, il ranima le courage des ennemis des Français, et occasiona dans quelques parties du Delta, des révoltes qu'il fallut comprimer par la force. L'avenir était fort inquiétant; l'orage grossissait, et l'on devait s'attendre à voir bientôt fondre sur l'Egypte, l'élite des troupes ottomanes soutenue par la marine des Anglais. Bonaparte apprit dès l'origine, les préparatifs que faisaient les pachas de Tripoli, de Damas et de St.-Jean-d'Acre; et, dans le dessein d'in-

timider le dernier, il l'avait sommé d'éloigner le bey Ibrahim de son pachalik, en lui offrant de continuer les relations commerciales des deux pays, le menaçant en cas de refus de porter la guerre en Syrie, et de le chasser d'Acre. Le pacha, loin de répondre à cette communication, n'en pressa les apprêts qu'avec plus d'activité. Toutes les provinces de l'Egypte furent inondées de ses firmans menaçans; il envahit les provinces de Jaffa, de Ramhleh et de Gaza, fit arrêter tous les Français qui se trouvaient à Acre et à Jaffa; enfin, occupa par un détachement de ses troupes le fort d'El-Arisch, situé sur la frontière d'Egypte à l'issue du désert.

Bonaparte vit bien qu'il n'y avait point de repos à espérer de son côté; et, comme il importait de prévenir l'ennemi et de l'épouvanter par de nouvelles victoires, l'expédition de Syrie fut résolue. Préparatifs de l'expédition de Syrie.

L'armée fut formée de 24 bataillons, 900 chevaux, et 49 bouches à feu. L'infanterie était partagée en 4 divisions, aux ordres des généraux Kléber, Reynier, Lannes et Bon. Murat commandait la cavalerie; Dommartin dirigeait l'artillerie; et Caffarelli, l'arme du génie. Toutes les troupes réunies s'élevaient à 13 mille hommes. Il ne resta dans la Basse-Egypte que 10 ou 12 bataillons de ligne, la légion nautique, la légion maltaise et les dépôts de cavalerie. Ces forces

furent réparties dans toutes les provinces, dont le commandement supérieur fut confié au général Dugua, et l'administration à Poussielgue. Menou eut le commandement de Rosette; et Marmont celui d'Alexandrie. Le général Desaix conserva le commandement de la Haute-Egypte où il n'y avait guère que 4 à 5 mille hommes pour en achever la conquête.

Dispositions maritimes. Bonaparte sentant la nécessité d'une marine pour tenir tête à la croisière de Sidney-Smith et l'éloigner des côtes de Syrie, expédia à Malte, par un aviso, l'ordre à l'amiral Villeneuve de revenir en Egypte avec les débris d'Aboukir, si la mer était libre : en attendant, il prescrivit au contre-amiral Perrée de mettre à la voile d'Alexandrie avec trois frégates chargées de l'artillerie de siége, et d'aller croiser à hauteur de Jaffa.

La division Reynier, cantonnée dans les environs de Belbeis, se mit la première en mouvement sur Katieh; celle du général Kléber, qui s'était embarquée sur le lac Menzaleh, l'y joignit le 6 février, et toutes deux se portèrent sur-le-champ contre El-Arisch, dont elles formèrent l'investissement le 9. Les autres divisions se mirent successivement en route; Bonaparte ne quitta le Caire que le 10.

Prise d'El-Arisch. Les divisions Bon et Lannes arrivèrent devant El-Arisch le 17, en même temps que Bonaparte,

qui croyait trouver le fort rendu. Mais sa garnison, composée de Mamelucks, de milices de Bagdad et de Maugrabins, au nombre de 1,300 hommes, avait jusqu'alors tenu en échec les premières divisions. Deux jours auparavant, le général Reynier avait cependant surpris un corps assez considérable d'infanterie et de cavalerie, commandé par Ibrahim-Bey, qui venait au secours de la place : le camp turc fut tourné au milieu de la nuit, tout ce qu'il renfermait fut pris ou tué, et des bagages immenses restèrent au pouvoir des Français. Cette journée, et la réunion immédiate de l'armée d'expédition, enlevèrent tout espoir aux assiégés; ils proposèrent une capitulation qui fut acceptée, et le 20 février, ils évacuèrent le fort. Partie de la garnison prit du service dans les rangs des vainqueurs, le reste fut conduit à la suite de l'armée.

Bonaparte, pressé de sortir du désert où l'on commençait à éprouver les privations les plus cruelles, laissa devant El-Arisch la division Reynier pour en réparer les fortifications, et mit les trois autres en mouvement sur Kan-Jounes. Mais les troupes, conduites par des guides infidèles, s'égarèrent, et ne parvinrent à ce village qu'après 48 heures de fatigues et de souffrances. Cet accident faillit être funeste au général en chef, qui, en arrivant à Kan-Jounes, y trouva l'ennemi au lieu des siens. Son heureuse étoile, et la bonne

contenance de l'escorte, le sauvèrent : les Mamelucks crurent que toute l'armée arrivait et se replièrent sur Gazah.

Prise de Gazah.

Quoique le pacha de Damas eût assis son camp devant cette ville, il ne crut pas néanmoins être assez fort pour résister; et, à l'aspect des Français qui s'avançaient en carrés contre lui, il l'abandonna précipitamment, ainsi que la place. Les républicains y trouvèrent quelques pièces de canon, beaucoup de munitions de guerre, et d'abondans magasins de vivres, dont on avait le plus pressant besoin.

Prise de Jaffa.

Après avoir donné à son armée deux jours de repos, qu'il employa à l'organisation administrative de la province, Bonaparte continua sa marche. Le 30 mars, la division Kléber qui faisait l'avant-garde, arriva devant Jaffa, ville entourée d'une forte muraille flanquée de tours, et dans laquelle le pacha avait laissé une garnison de 4 mille hommes. Le 4 mars, l'investissement en fut formé par les généraux Bon et Lannes, et l'on ouvrit la tranchée dans la nuit; Kléber reçut ordre d'aller prendre position à deux lieues plus loin, pour tenir tête aux Naplouzains, qui faisaient quelques démonstrations hostiles. Les deux jours suivans furent employés à établir des batteries de brèche; et le 7 au matin, tout étant préparé pour l'assaut, Bonaparte somma le gouverneur turc. Celui-ci, pour toute réponse,

ayant fait couper la tête au parlementaire, la division Lannes se dirigea sur la brèche pratiquée dans la partie occidentale de l'enceinte, pendant que le général Bon conduisait une fausse attaque du côté opposé. La garnison se défendit avec vigueur, et le succès était encore incertain, lorsque les grenadiers de Bon découvrirent le long de la mer, une ouverture par laquelle toute la division se précipita, et parvint sans peine sur la place du port. Cet incident favorisant la principale attaque, les Turcs furent bientôt repoussés dans l'intérieur de la ville; et, comme ils refusèrent de poser les armes, Jaffa subit le sort des places prises d'assaut; presque toute la garnison et une partie des habitans tombèrent sous les baïonnettes, et la fureur du soldat ne fut assouvie qu'après 30 heures de pillage et de massacre.

Cette conquête valut aux vainqueurs 40 pièces de canon de place ou de campagne, outre un bon port et une place de dépôt; mais les troupes y prirent en même temps les germes de la peste. Bonaparte en donna le commandement au général Robin, et le chargea de mettre sa rade à l'abri des insultes des Anglais.

Massacre des prisonniers.

On joignit aux prisonniers d'El-Arisch quelques centaines d'hommes qui avaient échappé à la mort en se réfugiant dans les mosquées; mais bientôt, calculant qu'on ne pourrait les envoyer

en Egypte sans trop s'affaiblir, ni les renvoyer sur parole, sans s'exposer à les voir grossir les rangs ennemis, Bonaparte prit la résolution de s'en défaire. On les conduisit sur le bord de la mer où ils furent passés par les armes; cet acte d'une froide barbarie porta atteinte à la plus belle réputation militaire des temps modernes. En vain on a voulu couvrir ce massacre de l'impérieuse loi de la nécessité; les personnes des prisonniers sont sacrées, elles sont sous la sauvegarde de l'honneur; dès qu'on avait consenti à recevoir les armes de ces ennemis, aucune considération de prudence ne pouvait les priver des droits qu'ils s'étaient acquis par leur capitulation.

St.-Jean-d'Acre était désormais la seule ville qui pût arrêter les Français. Aussi Bonaparte, ne voulant pas laisser au pacha Djezzar le temps d'y augmenter ses moyens de défense, expédia l'ordre au général Reynier de se hâter de le rejoindre; et, le 14 mars, il quitta Jaffa avec les divisions Lannes et Bon, pour se réunir à Kléber.

Combat de Korsoum.

Le lendemain, l'armée se dirigeant sur Zeta, aperçut à sa droite la cavalerie d'Abdallah-Pacha, en position sur les hauteurs de Korsoum. Un corps nombreux d'infanterie occupait les montagnes de Naplouze. Bonaparte forma sur-le-champ les divisions Bon et Kléber en carrés, et les lança à la rencontre de la cavalerie ennemie, pendant que le général Lannes manœuvrait pour

se placer entre elles et les Naplouzains. Ces démonstrations suffirent pour engager le pacha à la retraite; mais Lannes, s'étant imprudemment abandonné à sa poursuite, fut ramené dans la plaine, après avoir eu une demi-brigade fort maltraitée.

L'avant-garde française entra le 16 mars dans Caïffa, que les Turcs venaient d'abandonner, sans en avoir évacué les magasins; le lendemain, l'armée arriva sur la Kerduneh, petite rivière qui a son embouchure à peu de distance de St.-Jean-d'Acre. Le général Andréossy la traversa de suite avec quelques troupes, et fit construire pendant la nuit un pont, sur lequel les divisions défilèrent à la pointe du jour. Les éclaireurs de Djezzar furent rejetés dans Acre, et Bonaparte assit son camp à Essour, à 120 toises des murailles, sur un plateau élevé et parallèle à la mer.

Description de St.-Jean-d'Acre.

L'ancienne Ptolémaïs, si célèbre par les siéges qu'elle soutint dans l'antiquité et à l'époque des croisades, ne semblait pas devoir faire une résistance plus longue que Jaffa, car elle n'avait qu'un fossé de plus. Cependant, sa situation dans une presqu'île, permettait à l'assiégé de réunir tous ses moyens de défense sur le seul front d'attaque. La garnison était brave, et il suffisait de se rappeler la manière dont les Ottomans défendent un rempart, pour s'attendre que le pacha de Syrie se déciderait à courir les chances d'un

assaut : l'arrivée du commodore Sidney-Smith, qui abandonna sa station d'Alexandrie aussitôt qu'il apprit la marche de l'armée française, le confirma dans cette résolution. Cet officier redoubla le courage de Djezzar, lui promit l'appui de ses vaisseaux, et lui donna pour diriger sa défense deux émigrés français, Phélippeaux ancien officier du génie dont on a déjà parlé au chapitre 55, et Trommelin, compagnon d'armes de Sidney lorsqu'il fut fait prisonnier devant le Havre, et qui avait partagé sa captivité au Temple. Tout prit dès-lors un aspect différent dans Acre. On travailla avec activité à réparer les anciennes fortifications; on en éleva de nouvelles, et deux bâtimens anglais, le *Thésée* et le *Tigre*, vinrent s'embosser dans la rade, d'où ils commencèrent un feu terrible contre la gauche du camp français. Un événement fortuit redoubla la confiance des assiégés. La flottille sortie du port d'Alexandrie, avec le parc de siége, fut capturée par Sidney-Smith, qui débarqua sur-le-champ cette grosse artillerie, pour être employée à la défense de la place.

Siége d'Acre

Pendant que l'armée s'emparait de tous les débouchés de Damas, Caffarelli, après avoir reconnu les retranchemens d'Acre conjointement avec Bonaparte, ouvrit la tranchée le 20 mars, à environ 150 toises du front oriental, et plaça ses batteries de brèche en face d'une grosse tour

carrée qui se trouvait au milieu et contre laquelle il poussa également un boyau de mine.

La perte de la flottille réduisait les moyens de l'artillerie à 4 pièces de 12 et 8 pièces de 8. Malgré la faiblesse de ce calibre, les batteries jouèrent avec tant de succès, qu'elles parvinrent à éteindre le feu de la tour, et à y ouvrir une brèche qui fut jugée praticable. Vainement les assiégés tentèrent le 26, de détruire les travaux d'approche. La galerie de mine étant parvenue jusqu'au pied de la tour, on chargea le fourneau et l'on fit tous les préparatifs de l'assaut qui fut fixé pour le 29.

A peine avait-on mis le feu à la mine, que les grenadiers de la division Lannes s'élancèrent à la brèche. L'explosion n'avait produit que peu d'effet; et la contrescarpe, dont on ne soupçonnait pas l'existence, n'avait pas été endommagée. Malgré ces obstacles, les grenadiers se précipitèrent dans le fossé, et escaladèrent la tour que l'ennemi avait abandonnée; c'en était fait d'Acre, s'ils eussent été soutenus par une réserve, mais les Turcs voyant le petit nombre des assaillans, se rallièrent, les expulsèrent de la tour et les repoussèrent dans la tranchée avec une perte considérable.

Assaut du 28 mars.

L'insuccès de ce premier assaut, sans abattre le courage des républicains, les rendit plus circonspects : on sentit qu'il fallait plus que de la

valeur pour surmonter tant de difficultés, et l'on travailla à perfectionner les tranchées. Enfin, une nouvelle attaque contre la tour ayant encore échoué le 1er avril, on se décida à attendre la grosse artillerie demandée à Damiette; on rouvrit la mine, et les bataillons de service eurent l'ordre de se borner à repousser les sorties journalières de l'assiégé, pour ruiner ou retarder les travaux du siége.

Cependant, Bonaparte avait conclu une espèce d'alliance avec les Druses, peuplade chrétienne du Liban, et promis à leur chef Daher, fils de l'ancien pacha d'Acre, de lui rendre l'autorité de son père. Il en obtenait en retour les approvisionnemens nécessaires à l'armée, et des rapports fidèles sur ce qui se passait dans l'intérieur de la Syrie. Par ce moyen, il apprit que le pacha de Damas, nommé par la Porte au commandement en chef des armées turques, réunissait un corps considérable derrière le lac de Tibériade et se préparait à passer le Jourdain pour venir attaquer le corps de siége, pendant que la garnison d'Acre renforcée par les équipages anglais, exécuterait une sortie générale.

Mouvemens du pacha de Damas.

Ces nouvelles alarmantes engagèrent le général en chef à envoyer des détachemens sur Tyr, Saffet et Nazareth, pour s'emparer de ces points et s'assurer de l'approche de l'ennemi. Le général Vial, qui conduisait le premier, rédui-

sit les habitans insurgés de Tyr, et y plaça une faible garnison. Murat occupa Saffet, et poussa des reconnaissances sur le Jourdain; mais n'ayant rien découvert qui annonçât la proximité d'une armée, il rentra au camp le 6 avril. Le général Junot seul resta à Nazareth, avec environ 500 hommes de la division Kléber. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le retour de Murat avait été prématuré; car l'avant-garde de l'armée de Damas ayant passé le Jourdain sur les ponts d'Iacoub et de Djez-el-Macanieh, vint prendre position en avant de Tabarieh, où elle rassembla de grands approvisionnemens. Junot, sans avoir égard à la faiblesse de son détachement, marcha au-devant de l'ennemi, et le rencontra le 8 avril près du village de Loubi. L'engagement fut vif; mais les Français, malgré leur bravoure, durent enfin céder au nombre, et se retirèrent en bon ordre par la route de Nazareth, devant une nuée de cavaliers qui ne purent les entamer.

Combat de Loubi.

La veille de cette affaire, Djezzar croyant sans doute l'armée d'Abdallah-Pacha près de lui, fit une sortie générale; ses colonnes dirigées par des officiers anglais et appuyées par quelques troupes de marine de la même nation, obtinrent d'abord des avantages. Déjà même ils étaient sur le point de s'emparer de l'entrée de la mine, lorsque des renforts venus du camp, et le feu de l'artillerie, les forcèrent à rentrer

Grande sortie de Djezzar.

précipitamment dans Acre, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés.

Bonaparte marche contre le pacha de Damas.

Sur ces entrefaites Bonaparte, qui venait de recevoir les rapports de Junot, sentit qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour dissiper cette armée que les pachas réunissaient sur ses derrières. Une bataille devant Acre offrant trop de chances avantageuses à l'ennemi, il résolut de le prévenir, et donna l'ordre à Kléber d'aller rejoindre Junot devant Nazareth. Murat fut détaché sur le pont d'Iacoub, avec mille hommes d'infanterie et deux escadrons; et lui-même partit du camp le 14 avril, avec la division du général Bon, la cavalerie et 8 pièces de canon.

Combat de Ledjarra.

Kléber, qui s'était mis en route le 9, apprit en arrivant à Nazareth, que l'avant-garde d'Abdallah n'avait pas quitté Loubi, et le rencontra le 11 avril de bonne heure. Le commandant turc, apercevant les Français, avait jété 5 à 600 hommes d'infanterie dans le village de Ledjarra, et manœuvrait avec 4 mille chevaux, pour envelopper la division. Mais Kléber, qui avait deviné son intention, ne lui laissa pas achever son mouvement: deux bataillons se portèrent rapidement sur le village, tandis que le reste des troupes, formé en carré, marcha au pas de charge contre la cavalerie. En un instant, cette cohue armée se dissipa, le village de Djarra fut enlevé à la baïonnette, et l'ennemi épouvanté se retira en désordre sur le Jourdain.

Pour ne pas compromettre ce premier succès, Kléber regagna les hauteurs de Saffarié en avant de Nazareth, où il prit position pour attendre les renforts et l'artillerie qu'il demandait à Bonaparte, en lui transmettant de nouveaux renseignemens sur la force et la position des pachas. D'après son rapport, leur armée pouvait s'élever à 15 ou 18 mille hommes, non compris les Naplouzains.

Cependant le mouvement rétrograde de la division française, ayant enhardi ces barbares, ils descendirent des montagnes, et vinrent se joindre, dans la plaine de Fouli, aux troupes d'Abdallah, qui furent alors portées à 25 mille combattans, dont la cavalerie formait plus de moitié. Kléber se trouvait dans une position critique. Heureusement, le 14, il reçut 4 pièces d'artillerie, avec un détachement de cavalerie et les munitions dont il avait besoin, en même temps que l'avis de la marche combinée du général en chef avec Murat sur le pont d'Iacoub. Certain alors d'être appuyé, il voulut profiter du peu de précaution que les Turcs mettent à se garder, pour surprendre la nuit suivante leur camp; il leva le sien le 15 avril, trompé par ses guides, il ne put y arriver qu'au grand jour. L'armée turque était déjà sous les armes : l'infanterie gardait le village de Fouli, et son immense cavalerie vint aussitôt entourer les Français. Ceux-ci, disposés en carré Bataille du Mont-Thabor.

avec lur artillerie aux angles, s'arrêtèrent au milieude la plaine, et attendirent de pied ferme l charge qui fut impétueuse mais sans effet. Ls troupes de Kléber, par la mitraille et un feuourri de mousqueterie, rendirent nuls les effrts décousus de ces hordes indisciplinées, ese créèrent en un clin-d'œil, autour du carré, un rempart considérable de cadavres, d'hommes et de chevaux. Elles soutenaient depuis six heures cette lutte si inégale en apparence, orsque Bonaparte arriva sur les hauteurs qui borent la plaine. Son coup-d'œil pénétrant lui inspra sur-le-champ les dispositions les plus convenables. L'adjudant-général Leturcq reçut l'ordre le se diriger, avec toute sa cavalerie et deux pices d'artillerie légère, contre les Mamelucks, qui étaient en arrière du champ de bataille, au pied des montagnes de Naplouze; la division Bon fut partagée en deux carrés : l'un commandé par le général Rampon, eut la mission d'attaquer en flanc et à dos les Turcs qui étaient aux prises avec Kléber, pendant que l'autre, aux ordres du général Vial, balayerait la plaine et rejetterait l'ennemi sur le Jourdain. Bonaparte continua ensuite sa marche, et lorsqu'il ne fut plus qu'à une demi-lieue de Kléber, il fit tirer un coup de canon de 12, pour l'avertir de sa présence, en même temps que les colonnes suivaient la direction qui leur avait été tracée. A ce signal,

celui-ci changea de rôle et prit l'offensive. Deux cents grenadiers, soutenus par un détachement de cavalerie, se jettent sur le village de Fouli, l'emportent, et font main basse sur les Turcs qui le défendaient; le carré s'ébranle, et fond sur la cavalerie, que Rampon abordait déjà par derrière. On put voir alors l'immense supériorité des troupes européennes sur ces milices de l'Orient. Abdallah-Pacha, aussi ignorant en tactique que le reste de sa nation, n'avait fait aucunes dispositions pour déjouer les manœuvres de Bonaparte. Il ne sut pas même opérer sa retraite avec ordre: les trois carrés, marchant dans une direction concentrique, faisaient tourbillonner les Turcs au milieu de la plaine, et les écrasaient avec l'artillerie. Leur déroute fut complète: ne pouvant gagner les hauteurs de Naplouze, dont la brigade Vial leur barrait le chemin, ils se rejetèrent derrière le Mont-Thabor, et pendant la nuit franchirent le Jourdain, dans lequel un grand nombre se noya. L'armée française bivouaqua sur le champ de bataille.

Déroute du pont d'Iacoub.

Le général Murat, envoyé sur Saffet pour débloquer ce fort et s'emparer du pont d'Iacoub, avait accompli sa tâche, dès la veille. Le fils du pacha de Damas, qui commandait sur ce point, avait assis son camp sur la rive gauche du Jourdain. Après avoir renforcé la garnison de Saffet, Murat forma son infanterie en deux carrés, et

marcha droit au pont, que l'ennemi avait déjà passé pour s'opposer aux Français. Ce corps ne fit pas plus de résistance que l'armée principale: il fut culbuté, et quelques coups de fusil suffirent pour le disperser entièrement. Le pillage de son camp dédommagea les vainqueurs de leurs fatigues. Ce succès permit à Murat de se rapprocher du corps de bataille; il traversa la plaine d'Iacoub, et vint bivouaquer le 16 au soir à peu de distance de Tabarieh, qu'il se proposait d'attaquer le lendemain. Mais, quoique cette ville fût susceptible d'être défendue, la terreur des Turcs était si grande, que la garnison l'avait évacuée. Murat en prit possession, et y trouva encore intacts les immenses magasins formés par les pachas.

Cette série de combats, où une masse de 30 mille hommes avait été mise en fuite par 6 mille Français, délivra Bonaparte de toute inquiétude, et lui procura des subsistances pour le reste de la campagne. Ne laissant donc que la division Kléber à Nazareth, pour garder les ponts du Jourdain et observer les débris de l'armée battue, il rentra au camp de St.-Jean-d'Acre le 19 avril, avec le reste des troupes de l'expédition, et fit reprendre les travaux du siége avec une nouvelle activité.

Le contre-amiral Perrée, ayant enfin débarqué à Jaffa 3 pièces de 24 et 6 pièces de 18, cette ar-

tillerie fut sur-le-champ transportée au camp et mise en batterie, d'abord contre la tour, ensuite contre la courtine de gauche. On recommença à pousser des mines contre ces ouvrages ; mais la défense ne fut pas moins opiniâtre que l'attaque. Les assiégés, dirigés par le colonel Phélippeaux, creusèrent un boyau dans le fossé, pour prendre à revers les grenadiers qu'on envoyait à la brèche, et parvinrent même à élever quelques ouvrages entre la ville et le camp. Tous les jours étaient marqués par de nouvelles sorties; et, dans l'une d'elles, ils réussirent à éventer la mine de la courtine. Celle poussée contre la tour n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, il semble qu'on aurait dû porter les efforts sur un autre point, avec d'autant plus de raison, qu'on n'ignorait pas que cette tour n'offrait aucun débouché dans l'intérieur; mais on s'obstina à s'en rendre maître; on multiplia des attaques qui échouèrent toutes, et coûtèrent la vie au brave Caffarelli.

Le fléau de la peste, dont le soldat avait apporté le germe du sac de Jaffa, aggrava bientôt les fatigues inséparables d'un siége aussi long; et, pour comble de disgrâces, un convoi de 30 voiles venant de l'île de Rhodes entra le 7 mai dans la rade, avec de puissans secours d'hommes, de vivres et de munitions. Bonaparte sentit que, pour conserver quelque espoir de succès, il fal-

lait en prévenir le débarquement ; et, le même jour, il ordonna l'assaut. A dix heures du soir, la division Bon se porta sur les ouvrages extérieurs des assiégés, les en chassa, et malgré la plus vigoureuse résistance, escalada la tour où elle pouvait se loger. L'artillerie ayant profité de ce demi-succès pour battre la courtine, à la pointe du jour la brèche fut praticable, et le général Lannes reçut l'ordre d'y marcher. La tête de sa division, composée de 200 grenadiers commandés par le général Rambaud, arriva jusqu'au rempart, sous la protection des soldats placés sur la tour. Mais les Turcs, revenus bientôt de leur première terreur, filent dans le fossé, se jettent entre ces pelotons et le reste des troupes de Lannes qu'ils refoulent jusque dans les tranchées. Les grenadiers de Rambaud au contraire, après avoir escaladé la courtine et le retranchement intérieur que Phélippeaux avait fait établir en arrière, sautèrent dans la place au moment où les troupes de Lannes accablées battaient en retraite. Ces braves, victimes de leur intrépidité, ne conservant plus d'espoir d'être secourus, se retranchent dans une mosquée, déterminés à vendre chèrement leur vie : bientôt les barbares les entourent, en poussant des hurlemens affreux. Déjà ils avaient consommé toutes leurs cartouches : il ne leur restait d'autres armes que des baïonnettes, lorsque Sidney-Smith, touché de

Assaut du 7 mai.

tant de valeur, s'interposa entre eux et les Turcs, et leur accorda une capitulation à laquelle ils n'osaient plus prétendre.

Malgré les pertes considérables de cette journée, où Lannes fut blessé et Rambaud tué, le général en chef renouvela l'attaque le surlendemain, avec la division Kléber qui venait de rentrer au camp. Cette tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes, et coûta la vie au général Bon, ainsi qu'à une foule d'officiers de marque. Cet effort des assiégeans fut le dernier. Bonaparte considérant que l'armée était diminuée d'un tiers par les combats et les maladies, et que les renforts survenus aux assiégés mettaient toutes les chances de leur côté, se détermina enfin à renoncer à son entreprise. Les rapports inquiétans qu'il reçut de l'Egypte, contre laquelle la Porte dirigeait une expédition maritime, le confirmèrent dans cette résolution. Il commença à faire filer les blessés et la grosse artillerie, incendia les magasins, ravagea la campagne, et effectua sa retraite dans la nuit du 20 mai, après avoir fait éprouver une perte considérable à la garnison, qui, avertie des préparatifs de la levée du siége, crut pouvoir écharper l'arrière-garde dans la tranchée.

Levée du siége.

L'armée française arrivée le 21 à Tentoura, où elle détruisit tout ce qu'elle ne pouvait emmener, en partit le lendemain pour Jaffa, dévastant sur

Retraite de l'armée.

la route le pays des Naplouzains, qui venaient harceler ses flancs. Bonaparte resta trois jours à Jaffa pour en faire sauter les fortifications; ses divisions qui continuèrent leur marche sur El-Arisch y entrèrent le 1er juin. Le passage du désert fut le terme des souffrances de l'armée de Syrie : elle retourna ensuite à petites journées dans l'intérieur de l'Egypte, à l'exception de la division Kléber, qui s'embarqua sur le lac Menzaleh pour Damiette. Le général en chef, voulant en imposer au peuple, avait ordonné qu'on lui fît une réception triomphale. Aussi, le retour de l'armée au Caire, le 14 juin, fut marqué par des fêtes brillantes; et, dans une proclamation qui se ressentait du style oriental, Bonaparte se vanta aux Egyptiens d'avoir exterminé les Turcs et accompli tous ses projets.

Ainsi se termina cette expédition, dont tous les hommes éclairés sont encore à deviner le but. Quelques écrivains exagérés ont prétendu que celui du général français était de marcher sur Constantinople, après avoir conquis la Syrie : l'absurdité d'un tel projet est trop palpable pour mériter d'être discuté : il est bien plus probable que Bonaparte, fidèle à son système d'offensive, voulait prévenir les pachas, détruire leurs armemens, et augmenter l'immense solitude qui sépare l'Egypte du pachalik d'Acre. L'occupation de la Syrie, en privant d'ailleurs les Anglais des

ressources qu'ils en tiraient pour leur escadre, les eût obligés d'aller se ravitailler à Chypre ou à Candie. Mais une cruelle expérience dut lui démontrer qu'il eût été plus sage, et surtout plus militaire, d'augmenter la force des établissemens de la frontière; d'y former un camp retranché en se rendant maître des puits, et d'attendre à la sortie du désert d'El-Arisch, cette armée ennemie, dont ses troupes braves et reposées, auraient eu bon marché.

Une des principales causes qui nécessitèrent la levée du siége d'Acre, était les troubles qui désolaient le Delta. Depuis le départ de l'armée expéditionnaire, les villages enhardis par la faiblesse des colonnes mobiles, refusaient le paiement des impôts. Les Mamelucks revenaient sous divers déguisemens dans leurs anciennes propriétés, fomenter cet esprit de résistance. Le kiaya de l'ancien pacha du Caire avait levé l'étendard de l'insurrection, envahi presque toute la province, et massacré quelques détachemens. Le général Lanusse, commandant sur la rive droite du Nil, se mit à sa poursuite, et n'eut pas de peine à dissiper ses bandes. Mais bientôt un ennemi plus redoutable remplaça celui-ci; un imposteur adroit, se disant l'Ange El-Madhy, envoyé par Allah pour exterminer les Français, réussit à fanatiser quelques milliers d'Arabes, et pénétra avec eux dans le Bahireh, dont les habi-

Révolte du Kiaya.

L'ange El-Madhy.

tans se joignirent à ses troupes. Pour premier exploit il surprit Demanhour, où 60 Français furent égorgés; puis il continua sa marche sur le Nil. Des colonnes mobiles parties de Ramanieh, d'Alexandrie et de Rosette, n'ayant fait que lui tuer beaucoup de monde sans pouvoir le détruire, le général Dugua ordonna à Lanusse de réunir toutes les troupes disponibles, et de se porter sur Demanhour, dont il avait fait sa place d'armes. Celui-ci y arriva le 10 mai, avec 2 à 3 mille hommes; la ville fut emportée de vive force, livrée aux flammes, et tout ce qui s'y trouvait passé au fil de l'épée. Après ce sanglant échec, les fanatiques se retirèrent dans le Haut-Bahireh, où Lanusse les atteignit le 20 mai, et acheva de compléter leur déroute. Mais, quoique leur prophète eût perdu la vie dans ce dernier combat, on ne put les disperser entièrement: ils se divisèrent en petites bandes; et joints aux débris du kiaya, ils continuèrent à infester les deux rives du Nil.

Conquête de la Haute-Egypte par Desaix.

Bonaparte, avant de partir pour son expédition de Syrie, avait ordonné à Desaix de pousser avec vigueur la guerre contre Mourad-Bey, et d'expulser ce chef de Mamelucks de Saïd. Nous avons vu, au chapitre 79, que ce général, affaibli par les ophtalmies et ses pertes au combat de Sediman, avait été obligé de suspendre ses opérations et de demander des renforts au Caire.

Il en ramena 300 hommes d'infanterie, 1,200 chevaux, 6 pièces d'artillerie et 6 djermes armées. Ces forces portèrent sa division à 4 mille hommes, et lui permirent de se mettre à la poursuite de Mourad-Bey, sans dégarnir ses postes principaux sur le Nil.

Celui-ci n'était pas resté oisif. Instruit que la ville de Faïoum n'était gardée que par 350 malades, il tenta de l'enlever avec un corps considérable de Mamelucks, d'Arabes et de Fellahs. Mais les Français, dirigés par le général Robin et le chef de bataillon Eppler, repoussèrent cette multitude, et en firent un grand carnage. Mourad, sans se laisser décourager par cet échec, rallia ses troupes, grossit son parti de toutes les tribus du Saïd, et vint camper sur la rive gauche du canal de Joseph, pour attendre les Arabes d'Yambo et de la Mecque, qui débouchaient par Kosseïr. Bonaparte n'avait songé à s'emparer de ce port qu'après l'occupation de Suez ; mais les Mecquains, déjà débarqués, reçurent à coups de canon la flottille française : la barque amirale sauta en l'air, et le reste rentra dans le port de Suez sans avoir atteint son objet.

A la nouvelle du retour de Desaix, Mourad s'était porté sur le Nil, pour conserver les communications avec les différentes vallées. Cependant, ne se jugeant pas assez fort pour engager une affaire générale, il se replia sur le Haut-Saïd,

à l'approche des Français, qui, partis de Benis-soüef le 17 décembre, entrèrent à Girgeh le 30. La flottille, retardée par la baisse des eaux, n'ayant pu suivre cette marche rapide, se trouvait fort en arrière, et les dispositions des habitans faisaient craindre qu'elle ne fût attaquée. En conséquence, Desaix ordonna au général Davoust d'aller à sa rencontre avec toute la cavalerie. Les émissaires de Mourad étaient en effet parvenus à soulever le pays sur les derrières, mais Davoust après avoir dissipé les principaux rassemblemens auprès des villages de Fouâgy et de Tahta, continua sa marche le long du Nil, rencontra la flottille à hauteur de Siout, et revint avec elle à Girgeh le 19 janvier.

Affaire de Samanhoud

Pendant l'inaction forcée des Français, Mourad avait été rejoint par quelques beys de Mamelucks et par la masse entière des Mecquains. Secondé en outre par toute la population armée du pays, il estima pouvoir prendre l'offensive; et, quittant la position de Stoné, il marcha sur Girgeh. Le général Desaix, instruit de ses intentions, lui épargna la moitié du chemin, en sorte que le 23 janvier les deux partis furent en présence auprès de Samanhoud.

Desaix avait disposé son infanterie en deux carrés, commandés par les généraux Friant et Belliard. La cavalerie, sous Davoust, était au centre, flanquée par 8 pièces de canon. Les Arabes

d'Yambo et les Mecquains, postés dans un large fossé entre Samanhoud et le carré de Belliard, engagèrent le combat par une vive fusillade. Desaix les fit attaquer par quelques compagnies d'élite, pendant qu'un escadron de hussards les tournait du côté du village. Les Mecquains furent chassés du canal, et repoussés au-delà de Samanhoud. Sur ces entrefaites Mourad, qui avait achevé ses dispositions pour envelopper entièrement les républicains, fit charger le carré de Belliard par toute son infanterie, et celui de Friant par les Mamelucks; mais ils furent accueillis à demi-portée de pistolet, par un feu si meurtrier d'artillerie et de mousqueterie, qu'après un moment d'hésitation, ils songèrent à se retirer. Les Arabes d'Yambo, qui s'étaient ralliés, n'ayant pas été plus heureux dans leurs tentatives contre le village, Desaix saisit cet instant pour lancer sa cavalerie sur cette masse déjà ébranlée. Ce mouvement détermina la victoire; les Mamelucks lâchèrent pied; les Arabes et les Fellahs se dispersèrent dans toutes les directions.

Après cette brillante affaire, où Desaix ne perdit que quelques hommes, il suivit les traces de Mourad-Bey, qui remontait le Nil avec les débris de son corps d'armée. Arrivé le 29 janvier à Esneh, il y laissa la brigade Friant; et, poussant toujours les Mamelucks devant lui, il entra le 2 février à Sleime, où il apprit que Mourad avait

franchi les Cataractes et gagné la Nubie; voyant l'inutilité de le poursuivre plus long-temps, il chargea Belliard de l'observer avec deux bataillons, et descendit à Esneh avec sa cavalerie.

Affaire de Thèbes.

L'un des principaux beys, Osman-Hassan, était resté sur la droite du Nil, où il levait des vivres et de l'argent. Desaix détacha contre lui le général Davoust avec quelque cavalerie. Les deux partis se rencontrèrent près de Thèbes. Les Mamelucks étaient moins nombreux, et escortaient un immense convoi; mais, n'apercevant pas d'infanterie, ils crurent que la fortune leur présentait l'occasion de prendre leur revanche sur les Français : ils dirigèrent donc leurs chameaux dans le désert, et attaquèrent les escadrons de Davoust. L'engagement fut vif, et dura plusieurs heures. Enfin Osman, blessé lui-même, et satisfait d'avoir fait essuyer une perte assez notable aux républicains, abandonna le champ de bataille, et gagna avec son convoi la vallée de Keneh à Kosseïr, où les Mecquains avaient aussi trouvés un asile après la journée de Samanhoud.

Combats de Keneh et d'Aboumanah.

Cependant le général Friant, instruit que les débris de ces deux corps commençaient à se réunir, jugea prudent de détacher deux bataillons à Keneh. Le chef de brigade Conroux, qui les commandait, fut attaqué dans la nuit du 13 février; il repoussa les Arabes, leur tua beaucoup de monde, et les rejeta dans le désert. Ralliés par

leur schérif Abou-Manah, ils furent bientôt atteints par Friant, qui accourut avec le reste de ses troupes au soutien de Conroux. Les Français, sans s'amuser à tirailler, se forment sur deux colonnes, culbutent l'ennemi dans le village, et en font un massacre horrible. Le schérif Hassan s'échappe néanmoins avec quelques hommes du côté de la Knita, où il va rejoindre Osman-Bey. Friant, après cet avantage, continua à nettoyer la rive droite du Nil, et arriva à Girgeh le 23 février. Le quartier-général de Desaix descendit à Kous.

Combat de Souhama.

Cependant Mourad, qui attendait avec impatience l'occasion de rentrer en Egypte, saisit celle que Mohammed-el-Elfi, un de ses lieutenans, lui offrit d'y reparaître avec éclat. Ce dernier s'était retiré dans l'Oasis d'Ackmin, après la journée du 23 janvier; mais, lorsqu'il vit les Français enfoncés dans le Haut-Saïd, il traversa le désert, et vint s'établir à Siout, et s'empressa d'en donner avis à son chef. Celui-ci, réunissant 7 à 800 chevaux, évita le général Belliard, et traversa le Nil au-dessous d'Esneh. Son projet était de rejoindre Mohammed; mais Desaix ne lui en donna pas le temps; il donna l'ordre à Belliard de descendre le fleuve pour contenir les Mecquains dans la vallée de Keneh, et partit pour Siout avec les troupes du général Friant. L'avant-garde rencontra au village de Souhama

les Fellahs que le bey avait insurgés. Elle les attaqua sur-le-champ, et en culbuta un millier dans le Nil, le reste prit la fuite dans la direction de Siout. Pendant ce court engagement, Friant s'était étendu dans la plaine qui sépare les eaux du désert, de manière à empêcher la jonction des deux chefs de Mamelucks. Mohammed passa le Nil pour regagner l'Oasis d'Ackmin, plusieurs beys le suivirent; d'autres se dispersèrent dans le désert, et Mourad, avec 150 chevaux seulement, fut trop heureux de pouvoir chercher un asile dans la grande Oasis.

Prise de la flottille française.

Néanmoins ce dernier succès coûta cher à Desaix, pour accélérer sa marche, il avait laissé derrière lui la flottille qui portait les malades, les blessés et les munitions; contrariée par les vents, elle n'avait pu encore dépasser Benouth. Le schérif des Mecquains qui venait de recevoir de Kosseïr un renfort de 1,500 hommes, en fut informé, et marcha aussitôt sur le Nil pour s'en emparer. Bravant le feu de la flottille, les Arabes se jetèrent à l'eau, s'emparèrent de plusieurs barques de transport, et s'en servirent pour aborder la djerme l'*Italie*. L'officier qui la commandait, se voyant alors sans ressource, mit le feu aux poudres, et fit sauter le bâtiment.

Ce succès facile augmenta l'audace du schérif, qu'Osman-Bey venait de rejoindre avec ses Mamelucks; il se crut assez fort pour tenir la cam-

pagne, et s'avança contre la colonne du général Belliard, qu'il rencontra à peu de distance de Benouth. Les Français, formés en carré, avaient déjà poussé l'ennemi jusqu'au village, lorsqu'ils furent arrêtés par les pièces de la flottille, que le schérif avait mises en batterie derrière un canal profond. Belliard ordonna la charge; et, malgré les efforts des Mamelucks, l'artillerie fut enlevée et dirigée contre les Arabes, retranchés dans les maisons de Benouth; ils opposèrent la plus vigoureuse résistance, et pour en venir à bout, il fallut mettre le feu au village : tout ce qu'on prit les armes à la main, fut massacré. Le corps du schérif fut trouvé parmi les morts; mais Osman-Bey se sauva sur la Knita avec ses Mamelucks.

Combat de Benouth.

Ce poste, situé à dix lieues du Nil, sur la route de Kosseïr à Kenneh, est le point de relâche entre ces deux villes. Trois vallées y aboutissent, et communiquent avec les bords du fleuve, par Redisi, Nagadi, et Bihr-el-Bahr. En s'emparant de ces débouchés, Desaix bloquait les beys, et se flattait de les atteindre. Il donna en conséquence à Belliard l'ordre de se rendre à Nagadi, et vint lui-même à Bihr-el-Bahr. Ce mouvement, dont Osman-Bey devina le motif, lui inspira le projet de se réunir aux Mecquains, qui commençaient à se rallier à Abou-Menah; il quitta à cet effet la Knita, et rencontra le 2

avril, l'avant-garde de Desaix, commandée par Davoust. Celui-ci chargea vivement les Mamelucks, et les rejeta dans le désert. Mais, craignant d'y être cernés, ils prirent sur-le-champ la vallée de Redisi, que les Français n'avaient osé occuper à cause de leur petit nombre, et gagnèrent Syeune, d'où Belliard ne tarda pas à les chasser.

Soumission de la Haute-Egypte.

Il ne restait plus dans la Haute-Egypte que Mourad, qui se tenait caché dans la Grande-Oasis, et quelques bandes éparses d'Arabes d'Yambo, qui exerçaient toutes sortes de brigandages. Desaix organisa contr'eux plusieurs colonnes mobiles, qui les battirent successivement à Barvis, à Girgeh et à Cahemeh. Davoust leur porta le dernier coup à Benyhady, où ils avaient été renforcés par des Maugrabins et des habitans de Darfour. Plus de 2 mille restèrent sur le champ de bataille; ceux qui survécurent se dispersèrent, ou demeurèrent dès-lors confondus dans la population.

C'est à cette époque que l'ange El-Madhy parut dans le Delta. Comme ce fanatique avait poussé quelques partis du côté des Pyramides pour se lier à Mourad-Bey, Davoust reçut l'ordre de quitter la province de Benisouef où il venait d'étouffer l'insurrection, pour couvrir la capitale.

Belliard avait repoussé Osman au-delà des Cataractes, et Desaix se disposait à expulser Mou-

rad de la Grande-Oasis, lorsqu'il apprit que les Anglais croisaient devant Kosseïr : il y envoya sur-le-champ les généraux Belliard et Donzelot avec 400 hommes, et fit tracer à Kenneh un fort pour fermer la vallée. Cette expédition réussit à merveille. La colonne française prit possession de Kosseïr, et les schérifs du pays sollicitèrent l'amitié de Desaix, qui put désormais s'occuper de l'organisation civile de Saïd. Le commerce avec l'Arabie reprit bientôt son ancienne activité : un système d'impôt régulier fut établi, et ce général commençait à recueillir les fruits de son heureuse administration, lorsque les intrigues des Anglais ranimèrent la guerre dans la Basse-Egypte.

Craintes du ministère anglais pour l'Inde.

L'état menaçant de l'Inde dont nous avons tracé une légère esquisse au chapitre 79, fait juger que le gouvernement anglais n'avait pas vu sans inquiétude l'établissement des Français dans l'Egypte. C'était bien moins les avantages que ceux-ci se promettaient du rétablissement du commerce par Suez et Alexandrie, que la possibilité de porter avec le temps un corps de troupes jusque sur l'Indus, pour y soutenir Tippoo, qui faisait trembler le cabinet de St.-James. Déjà Bonaparte avait écrit au Sultan, par la voie de Mascate, pour l'instruire de ses vastes projets, mais sans déterminer l'époque de leur exécution; il comptait, pour établir une communi-

cation directe avec l'Inde, sur la division de frégates stationnée à l'Ile-de-France, à laquelle on avait donné malheureusement un peu tard l'ordre de se porter à l'entrée de la mer Rouge.

Ce retard fut d'autant plus funeste, que le bruit de l'expédition d'Egypte avait donné à Tippoo-Saïb une grande idée de la puissance des Français; et qu'il avait de son côté cherché inutilement à correspondre avec Bonaparte : l'agent qu'il lui députa arriva à Suez dans le mois de décembre, mais après avoir perdu ses dépêches. Dès-lors les événemens ultérieurs enlevèrent tout moyen d'ouvrir une correspondance.

Mesures qu'il prend à ce sujet.

Le gouvernement anglais n'avait pas attendu de connaître le parti que prendrait la Porte, dans une aggression qu'elle pouvait considérer comme indirecte; il s'était hâté de diriger sur l'Indostan des coups qui devaient être décisifs, quelle que fût la résolution du divan. Cependant il ne négligea pas ses intérêts à Constantinople. En même temps que lord Elgin et Sidney-Smith s'efforçaient d'exciter les Turcs contre la France, des troupes rassemblées en toute hâte à Gibraltar devaient être transportées vers la presqu'île du Gange, pour y prendre l'initiative.

Quoique ces appréhensions fussent prématurées, elles n'étaient pas du reste tout-à-fait sans fondement. Depuis long-temps il entrait dans la politique de la France d'envoyer dans l'Inde

une foule d'hommes adroits. La haine de Tippoo, n'était point un mystère, et tout porte à croire que le gouverneur-général de l'Inde était parfaitement instruit de ses relations avec les différentes nations qui l'entouraient. L'influence de Raymond sur le Nizam, et de Peyron sur Scindiah, tenaient le cabinet de Londres en garde contre une alliance dont la compagnie n'aurait pu maîtriser les efforts.

Wellesley remplace Cornwallis.

Le marquis de Wellesley (1) venait de remplacer Cornwallis, comme gouverneur-général: il avait amené avec lui son frère, devenu depuis si célèbre, sous le nom de Wellington. Pénétré du danger de sa position, il eut recours à la politique pour écarter l'orage prêt à fondre sur lui. Il commença par entrer en pourparlers avec le Nizam, et lui proposa de renouveler l'alliance offensive et défensive qui existait anciennement.

Traité avec le Nizam.

Cette négociation semblait difficile; car peu auparavant les Anglais avaient abandonné ce Souverain, dans sa guerre contre les Marattes. Cependant ils parvinrent à corrompre Azim-el-Omrah, son principal ministre, et ce prince indigne ne voyant que par les yeux de ce traître, signa contre ses véritables intérêts le traité du 1er septembre 1798. Une des principales clauses

---

(1) Aujourd'hui lord Mornington.

de cette convention était le licenciement du corps européen, qui avait coûté tant de peines et de soins à organiser, et qui faisait toute sa force. Son chef Raymond, mort, dit-on, empoisonné, venait d'être remplacé par un nommé Piron (1). Cette petite armée, honteuse de l'infamie d'un pareil traité, refusait d'y souscrire, et il ne manquait à la perfidie du ministre que de se concerter avec les Anglais pour arriver au moyen de l'y contraindre. Wellesley, d'accord avec lui et avec Piron, fit marcher ses troupes, entoura les cantonnemens, désarma les soldats, et s'empara sans coup-férir de l'artillerie et des munitions. Six bataillons anglais à la solde du Nizam, remplacèrent le corps qui venait d'être dissous; et le peu de troupes nationales qui restait à ce prince, fut placé sous le commandement d'officiers de la compagnie.

Dissolution du corps de Raymond.

Ce coup hardi, en augmentant les forces du gouverneur-général, diminuait celles sur lesquelles Tippoo-Saïb avait peut-être compté; mais il restait encore le Peishwah et Scindiah, bien plus disposés en faveur de la France que de la compagnie anglaise. Aussi ces chefs de l'empire maratte, rejetaient-ils obstinément toutes les propositions de Wellesley : cepen-

(1) Il ne faut pas le confondre avec Peyron, qui commandait l'armée de Scindiah.

dant le gouverneur anglais réussit par ses intrigues à les empêcher de rien conclure avec Tippoo. Scindiah d'ailleurs n'était pas encore en mesure, et ses meilleures troupes, commandées par le général Peyron, se trouvaient dispersées dans l'intérieur du Mogol.

Renforts envoyés par le ministère.

Immédiatement après que la flotte de Bonaparte eut quitté Toulon, le ministre anglais Dundas avait fait partir pour les mers de l'Inde le contre-amiral Blanket. Son escadre, chargée de troupes prises à Lisbonne, à Gibraltar et au cap de Bonne-Espérance, arriva dans les derniers jours de l'année sur les côtes de Coromandel, et y débarqua ces renforts.

Wellesley se dispose à assaillir Tippoo.

Lord Mornington, se voyant alors en état d'accabler le Sultan, donna l'ordre aux généraux Harris et Stuart, gouverneurs de Madras et de Bombay, de se préparer à entrer en campagne. Il n'y avait pas de temps à perdre pour devancer la saison des pluies, qui expose ce pays à des débordemens considérables, et entrave beaucoup les opérations. Le rassemblement des troupes fut opéré dans le mois de février 1799 : le contingent du Nizam, fort de 12 mille hommes, joignit à la même époque l'armée de Madras; et le 9 mars, le lieutenant-général Harris entra sur le territoire de Mysore. Stuart de son côté y pénétra avec le corps de Bombay.

Quel que soit le projet attribué à Tippoo, il

n'était point préparé à cette brusque agression; il comptait ne se déclarer qu'après s'être assuré de l'appui de la France; et le seul secours qu'il en reçut, se borna à une centaine d'hommes de la garnison de l'île de France, dont l'assemblée coloniale voulait se débarrasser. Scindiah, méconnaissant ses véritables intérêts, au lieu de s'allier franchement au Sultan dont la cause devait être la sienne, l'amusa de promesses jusqu'au dernier moment. On a dit que sa bonne volonté fut paralysée par la rapidité des opérations des Anglais, ou plutôt par l'appât naturel à tous les Marattes de chasser de l'Indostan un prince de race musulmane. Dans tous les cas, s'il y mit de la perfidie, il la paya plus tard par la perte de sa puissance.

Le Sultan prend l'initiative, il est battu.

Tippoo, réduit à ses propres ressources, se hâta de réunir ses troupes, et dans l'espoir de prévenir ses ennemis, se jeta d'abord sur l'avant-garde de l'armée de Bombay, que le général Stuart avait poussée à Sedesear. Ce corps fut enveloppé, et allait être obligé de mettre bas les armes, lorsque Stuart, accourant avec la brigade Hartley, le dégagea et battit le Sultan. Celui-ci, qui avait espéré écraser les divisions anglaises avant leur réunion, leva son camp de Perinpatnam, et fut tenter le sort des armes à Malaveli, contre la colonne du général Harris qui venait de passer la frontière. Douze mille

hommes de cavalerie, braves peut-être, mais sans ordre ni expérience, ne pouvaient rien contre le courage impassible et l'admirable discipline de l'infanterie britannique. Après quelques charges furieuses, cette multitude criblée par la mitraille et le feu de mousqueterie, reprit la route de son camp. Vainement Tippoo imagina donner plus de consistance à cette cohue, en faisant monter quelques milliers de fantassins en croupe, ils ne firent que gêner les cavaliers sans rendre aucun service, et le désordre fut bientôt à son comble.

Tippoo trahi de nouveau par la fortune, se replia sur sa capitale, où il ne tarda pas à être investi par les deux corps anglais. L'armée de Harris, après avoir passé la Covery, culbuta les partis qui tenaient encore la campagne, et ouvrit la tranchée le 7 avril devant Seringapatnam. Défendue par des soldats plus capables de combattre derrière leurs remparts qu'en rase campagne, cette place, malgré l'irrégularité de ses fortifications, semblait devoir faire une longue résistance, car elle était parfaitement armée et fournie de vivres et de munitions en abondance. L'attaque fut dirigée vers l'angle aigu formé par le front de l'Ouest; le lit de la Covery, très-large sur ce point, était guéable, sa direction permettait d'embrasser concentriquement ce saillant, et d'enfiler une courtine

Investissement et assaut de Seringapatnam.

immense qui longeait le rivage du Nord. Les batteries avaient commencé à jouer le 12 avril, et celle de brèche le 21. Le 3 mai, la brèche étant praticable, le général Harris ordonna l'assaut, que la brigade Bayrd, soutenue du reste de l'armée, exécuta avec autant d'intelligence que de bravoure. Tippoo n'en déploya pas moins que ses adversaires; quoique l'ennemi fût déjà dans la place, il se défendit encore long-temps aux portes de son palais, et tomba enfin sur des monceaux de ruines et de cadavres.

Mort de Tippoo.

S'il faut en croire les Anglais, 8 mille Indiens ou Musulmans périrent dans cet assaut, où la valeur britannique brilla dans tout son éclat. Cependant cette gloire ne fut guère disputée, puisque toute la campagne ne leur coûta pas 800 hommes hors de combat. On est d'autant plus étonné de la modicité de cette perte, que la double tentative de Tippoo, décèle du coup-d'œil, et que sa mort prouve du courage. Parmi les trophées de la prise de Seringapatnam, on ne comptait pas moins de 920 pièces de canon, dont 360 en bronze. Matériel immense dont un meilleur emploi aurait dû faire payer plus chèrement une conquête qui décida du sort de l'Inde.

Partage de l'empire de Mysore.

La mort de Tippoo, fut le signal de la dissolution de son Empire. Les Anglais, pour donner un vernis de justice à leur usurpation, rétablirent sur le trône de Mysore, l'héritier de l'an-

cien Rajah, dépossédé par Hyder-Ali : mais cette générosité ne fut qu'illusoire, car ils s'emparèrent du port de Mangalor, de l'île et de la forteresse de Seringapatnam, et récompensèrent le Nisam, aux dépens du nouveau souverain. Ils avaient offert quelques provinces aux Marattes, pour acheter leur amitié; mais le Peishwa rejeta, dit-on, leurs propositions, avec un dédain qu'il paya chèrement deux ans après.

Cette campagne, courte mais décisive, calma en Angleterre les vives inquiétudes qu'avaient fait naître les succès de Bonaparte en Egypte. Indépendamment de la prise d'immenses trésors et d'un accroissement de territoire qui en furent le résultat, elle acheva d'anéantir l'influence des Français dans l'Inde, où les Anglais restèrent sans rivaux. Ils purent dès-lors prêter un appui plus efficace à la Porte, et deux puissances qui disposaient d'une marine immense et de toute la population de l'Orient, ne devaient pas tarder à écraser une poignée de braves, abandonnée sur les rivages où des armées innombrables de Chrétiens n'avaient pu se maintenir du temps des croisades. Chacun, prévoyant dès-lors l'issue d'une expédition téméraire, put sonder l'abîme que le directoire avait creusé sous ses pas, en prétendant se frayer le chemin de l'Inde, à travers l'empire des Osmanlis.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE LA PREMIÈRE PÉRIODE DE 1799.

N° 1.

Note remise par le général Bonaparte au directoire relativement au système de guerre à suivre contre l'Angleterre.

Paris, le 18 avril 1798.

» Dans notre position, nous devons faire à l'Angleterre une guerre sûre, et nous le pouvons.

Que nous soyons en paix ou en guerre, il nous faut 40 ou 50 millions pour réorganiser notre marine.

Notre armée de terre n'en sera ni plus ni moins forte; au lieu que la guerre oblige l'Angleterre à faire des préparatifs immenses qui ruinent ses finances, détruisent l'esprit de commerce, et changent absolument la constitution et les mœurs de ce peuple.

Nous devons employer tout l'été à armer notre escadre de Brest, à faire exercer nos matelots dans la rade, à achever les vaisseaux qui sont en construction à Rochefort, à Lorient et à Brest.

Si l'on met quelque activité dans ces travaux, nous

pouvons espérer d'avoir, au mois de septembre, trente-cinq vaisseaux à Brest, y compris les quatre ou cinq nouveaux que l'on peut construire à Lorient et à Rochefort.

Nous aurons vers la fin du mois, dans les différens ports de la Manche, près de 200 chaloupes canonnières. Il faut les placer à Cherbourg, au Havre, à Boulogne, à Dunkerque et à Ostende, et employer tout l'été à emmariner nos soldats.

En continuant à donner à la commission des côtes de la Manche 3 millions par mois, nous pouvons faire construire 200 autres chaloupes d'une dimension plus forte, et propres à transporter des chevaux.

Nous aurions donc, au mois de septembre, 400 chaloupes canonnières à Boulogne, et 35 vaisseaux de guerre à Brest. Les Hollandais peuvent également avoir dans cet intervalle 12 vaisseaux de guerre au Texel.

Nous avons dans la Méditerranée deux espèces de vaisseaux : 12 de construction française, qui peuvent d'ici au mois de septembre être augmentés de deux nouveaux; puis 9 vaisseaux de construction vénitienne.

Il serait possible, après l'expédition que le gouvernement projette dans la Méditerranée, de faire passer les 14 vaisseaux à Brest, et de garder dans la Méditerranée, simplement, les 9 vaisseaux vénitiens : ce qui nous ferait, dans le courant du mois d'octobre ou de novembre, 50 vaisseaux de guerre français à Brest, et presque autant de frégates.

Il serait possible alors de transporter 40 mille hommes sur le point de l'Angleterre que l'on voudrait, en évi-

tant même un combat naval si l'ennemi était plus fort, tandis que 40 mille hommes menaceraient de partir sur les 400 chaloupes canonnières et autant de bateaux pêcheurs de Boulogne, et que l'escadre hollandaise avec 10 mille hommes de transport, menacerait de se porter en Ecosse.

L'invasion en Angleterre, exécutée de cette manière, et dans le mois de novembre et de décembre, serait presque certaine.

L'Angleterre s'épuiserait par un effort immense et qui ne la garantirait pas de notre invasion.

En effet, l'expédition dans l'Orient obligera l'ennemi à envoyer six vaisseaux de guerre de plus dans l'Inde, et peut-être le double de frégates à l'embouchure de la mer Rouge. Elle serait obligée d'avoir de 22 à 25 vaisseaux à l'embouchure de la Méditerranée, 60 vaisseaux devant Brest et 12 devant le Texel, ce qui ferait un total de 300 vaisseaux de guerre, sans compter ceux qu'elle a aujourd'hui en Amérique et aux Indes, sans compter 10 ou 12 vaisseaux de 50 canons, avec une vingtaine de frégates qu'elle serait obligée d'avoir pour s'opposer à l'invasion de Boulogne.

Nous nous conserverions toujours maîtres de la Méditerranée, puisque nous y aurions neuf vaisseaux de construction vénitienne!!

Il y aurait encore un moyen d'augmenter nos forces dans cette mer, ce serait de faire céder par l'Espagne trois vaisseaux de guerre et trois frégates à la république ligurienne; cette république ne peut plus être aujourd'hui qu'un département de la France. Elle a plus de 3 mille excellens marins.

Il est d'une très-bonne politique de la part de la France de favoriser et d'exiger même que la Ligurie ait quelques vaisseaux de guerre.

Si l'on prévoit des difficultés à ce que l'Espagne cède à nous ou à la république ligurienne trois vaisseaux de guerre, je croirais utile que nous-mêmes nous rendissions à cette dernière trois des neuf vaisseaux que nous avons pris aux Vénitiens, et que nous exigeassions des Génois qu'ils en construisissent trois autres. Ce sera une bonne escadre, montée par de bons marins, que nous nous trouverons avoir gagnée. Avec l'argent que nous aurons des Liguriens, nous ferons faire à Toulon trois bons vaisseaux de notre construction; car les vaisseaux de construction vénitienne exigent autant de matelots qu'un bon vaisseau de 74; et des matelots, voilà notre partie faible.

Dans les événemens futurs qui peuvent arriver, il nous est extrêmement avantageux que les trois républiques d'Italie qui doivent balancer les forces du roi de Naples et du grand-duc de Toscane, aient une marine plus forte que celle du roi de Naples.

BONAPARTE.

N° 2.

Message du directoire servant de manifeste contre l'Autriche (12 *mars* 1799.)

Nous avons rapporté au chapitre 81, tous les torts du directoire envers les puissances européennes par les nombreuses agressions qu'il se permit aussitôt après la paix de Campo-Formio. Le message suivant contient l'apologie de sa conduite. Comme nos lecteurs sauront bien démêler le faux d'avec le vrai, nous devons à notre impartialité de leur soumettre cette pièce.

« Citoyens représentans, quelle que soit la grandeur » des événemens qui ont eu lieu depuis la conclusion » du traité de Campo-Formio, on a présent encore le » souvenir de ceux qui l'avaient précédé. On n'a point » oublié que ce fut après cinq années de triomphes, » et au moment où les armées françaises n'étaient plus » qu'à trente lieues de Vienne, que la république con» sentit à suspendre le cours de ses victoires, et préféra » au succès de quelques derniers efforts, le rétablisse» ment immédiat de la paix. On se rappelle que, lors» que le traité fut connu, la modération du vainqueur » parut si grande, qu'elle eut en quelque sorte besoin » d'apologie.

» Aurait-on prévu que ce pacte, où la force s'était » montrée si indulgente, où la plus libérale compen» sation devait étouffer tout regret, loin d'obtenir la » stabilité qui lui paraissait promise, ne serait même, » dès son principe, que le gage imposteur d'une récon» ciliation éphémère; et que les atteintes subites qui » lui seraient portées, émaneraient toutes de la puis-

» sance, qui lui devait l'ample dédommagement des
» pertes qu'elle avait éprouvées par la guerre (1)?

» Quel contraste, en effet, étrange et soutenu! Tan-
» dis que la république apporte un soin constant à
» remplir chaque stipulation d'un traité, qui n'est en
» proportion ni avec ses succès, ni avec ce qu'elle
» pouvait tirer de vengeance légitime des plans de
» destruction formés et poursuivis contre elle; l'Au-
» triche, au lieu de se montrer satisfaite d'un rappro-
» chement qui lui a épargné les plus grands malheurs,
» ne paraît occupée qu'à détériorer, qu'à détruire le
» pacte qui a fait son salut. »

Parmi les violations du traité, que cette puissance s'est permises, quelques-unes ont été si manifestes, qu'elles ont déjà excité l'étonnement de l'Europe et l'indignation des républicains : d'autres, moins publiques ou moins aperçues, n'ont pas été cependant moins hostiles; et le directoire executif ne peut pas différer davantage à retracer au corps législatif les circonstances de la conduite du cabinet autrichien ; conduite vraiment offensive, attentatoire à l'état de paix, et qu'aucun effort, aucun exemple n'ont pu ramener à l'observation des engagemens contractés.

A l'époque même où le traité de Campo-Formio fut conclu, il avait été réciproquement stipulé, par un acte additionnel au traité, que toute la partie du territoire germanique, qui s'étend depuis le Tyrol et la frontière des Etats autrichiens jusqu'à la rive gauche du Mein, serait évacuée à la fois par les troupes françaises et

(1) Et l'invasion de la Suisse et de Rome!!

par celles de l'Empereur, ainsi que par celles de l'Empire qui étaient à la solde de ce prince, sauf la position de Kehl qui devait rester à la république. Une convention encore plus particulière, conclue et signée à Rastadt, le 11 frimaire an 6, renouvela cet engagement, et marqua un terme fixe pour son exécution. De la part de la république, cette exécution a été prompte et entière : de la part de l'Autriche, elle a été différée, éludée, et n'est point encore obtenue. Dans Philipsbourg, l'Empereur a conservé une garnison et des approvisionnemens, qui sont à lui, malgré la simulation qui les couvre. Dans Ulm, dans Ingolstadt, il n'a point cessé de tenir des troupes et un état-major disposé à en recevoir davantage. Toutes les places de Bavière sont demeurées à sa disposition ; et loin qu'aux termes du traité cet électorat ait jamais été évacué, nous voyons qu'il renferme aujourd'hui cent mille Autrichiens destinés à la fois à la reprise des hostilités contre la république et à l'envahissement d'un pays, depuis si long-temps convoité par la cour de Vienne.

Si cette cour avait eu jamais l'intention de se montrer fidèle à son traité, le premier effet de cette disposition eût été sans doute de presser le rétablissement simultané des légations respectives : mais, bien loin que l'Autriche ait voulu prendre aucune initiative à cet égard, quel a été l'étonnement du directoire exécutif, lorsqu'il fut instruit que l'on regardait à Vienne les plénipotentiaires envoyés de part et d'autre au congrès de Rastadt, comme suffisant à l'entretien des communications entre les deux Etats, et le traité de Campo-Formio comme ayant besoin de recevoir des dévelop-

pemens ultérieurs par le traité avec l'Empire, avant que les relations habituelles d'une parfaite intelligence fussent entièrement rétablies! Une interprétation si froide donnée au traité, un éloignement si formel pour ce qui tendait à en développer les résultats, ne présageaient point qu'il dût être long-temps respecté.

Sur ces entrefaites, un gouvernement dont l'existence attestait aussi la modération de la république, osa provoquer de nouveau sa vengeance par le plus affreux des attentats. Le sacerdoce expia son crime ; et Rome acquit la liberté. Mais le directoire exécutif, prévoyant qu'on ne manquerait point de jeter l'alarme à la cour impériale, et de donner aux plus justes représailles l'aspect d'une agression ambitieuse, jugea à propos d'écarter toutes les considérations d'étiquette qui auraient pu le retenir, et d'envoyer à Vienne le citoyen Bernadotte, comme ambassadeur de la république française, chargé d'y faire entendre, « que la » destruction du gouvernement pontifical à Rome ne » changerait rien à la délimitation des Etats d'Italie ; » que les républiques, déjà existantes et reconnues, » ne s'accroîtraient d'aucune partie du territoire ro» main ; ce qui laissait dans toute son intégrité le traité » de Campo-Formio, puisqu'en fixant l'étendue de la » république Cisalpine, il n'avait pu prévoir ni empê» cher, quant à leurs résultats, les événemens qui pou» vaient changer la forme des autres états d'Italie, par » le fait de leurs propres agressions. » Cependant, l'ambassadeur de la république ne fut accueilli à la cour de Vienne qu'avec froideur. Ce témoignage du plus loyal empressement, cet envoi d'un agent revêtu du ca-

ractère le plus auguste, demeura sans réciprocité; et bientôt un événement, moins injurieux encore par les circonstances qui l'ont accompagné que par l'impunité qu'il a obtenue, manifesta les sentimens secrets de la cour de Vienne.

Si, à la première nouvelle de cet attentat, le directoire exécutif n'eût pas été fondé à n'y connaître que l'œuvre de deux cours acharnées à rallumer la guerre sur le continent; s'il eût pu croire que l'Empereur avait connu le complot tramé sous ses yeux, il n'eût pas hésité un moment à provoquer la vengeance nationale contre une violation aussi outrageante de l'état de paix et du droit des gens, si religieusement respectés par la république, au milieu même des plus violens orages de la révolution. Mais il était possible que les cabinets de Pétersbourg et de Londres eussent préparé et dirigé par leurs agens un tumulte que l'Empereur n'aurait connu ni approuvé. Les expressions de regret, portées dans le premier moment à l'ambassadeur de la république par M. de Colloredo, l'envoi annoncé de M. Degelmann à Paris, étaient des motifs pour penser que la cour impériale s'empresserait de poursuivre et de punir un attentat, dont elle reconnaissait l'existence, et dont elle craignait de paraître complice. Quand on apprit d'ailleurs que le ministre, qui était accusé d'avoir secondé les fureurs de l'Angleterre et de la Russie, avait cédé son poste au comte de Cobentzel, et que celui-ci se rendait à Seltz pour y donner des réparations, le directoire ne put se repentir d'avoir provoqué ces conférences, en se montrant moins prompt à suivre la première impulsion d'un légitime ressenti-

ment, qu'empressé de faire évanouir, par des explications communes, tout ce qui s'opposait au rétablissement de la plus parfaite harmonie. Tel était son désir d'arriver à une conciliation que l'envoyé extraordinaire de la république eut pour instruction définitive de se contenter en réparation de l'événement arrivé à Vienne le 24 germinal (13 avril), d'un simple désaveu et de la déclaration qu'on rechercherait les coupables.

Mais, à peine les conférences furent entamées à Seltz, que la cour impériale changea de langage et de conduite. Le baron de Degelmann ne se rendit point à Paris. M. de Thugut, demeuré à Vienne, rentra au ministère; les informations commencées restèrent sans suite et sans effet. Le comte de Cobentzel, au lieu d'offrir ou d'accorder les réparations, qui étaient l'objet principal de sa mission, affecta de vouloir concentrer la discussion sur d'autres points, et finit par décliner toute satisfaction, même celle dont la république se serait contentée, lorsqu'il fut convaincu *que le directoire n'accueillerait point les insinuations par lesquelles la cour de Vienne voulait le rendre, au milieu même de la paix, complice des plus étranges spoliations* (1). Les négociateurs se séparèrent; et aussitôt celui qui avait été envoyé à Seltz par Sa Majesté impériale pour y prodiguer de vaines protestations de paix, reçut la mission d'aller à

(1) Ces mots font croire que les projets de partage de l'Italie, dont on a parlé, furent réellement mis sur le tapis, reste à savoir si ce fut par l'Autriche; mais en lui imputant ce tort, le directoire oublie le despotisme qu'il étendait lui-même sur Gênes, Milan, Rome, la Hollande, la Suisse et Turin.

Berlin et à Pétersbourg s'associer à toutes les excitations du gouvernement britannique pour rallumer la guerre.

Il fallait sans doute que le directoire exécutif fût animé d'un profond amour de la paix, pour ne pas céder dès-lors à l'évidence des dispositions hostiles de la maison d'Autriche, et pour éviter de répondre à ses provocations. Il voyait qu'à Rastadt, depuis l'ouverture du congrès, et le ministre impérial et celui d'Autriche n'avaient cessé de se montrer contraires à toutes les propositions de la république, à toutes celles qui pouvaient conduire vers une pacification définitive et stable. Il avait connaissance des difficultés qu'on faisait à Vienne, pour reconnaître le ministre cisalpin; ce qui était remettre en question des points décidés par le traité de Campo-Formio. Il était instruit que le cabinet autrichien (quelle que fût l'opinion personnelle de l'Empereur), livré plus que jamais aux impulsions de l'Angleterre, donnait à la cour de Naples la confiance qui la portait aux mesures les plus extravagantes. Il dirigeait plus secrètement le Piémont *que naguère il avait dévoué à un partage*, et s'efforçait d'arracher à sa neutralité le gouvernement prussien, qu'il voulait armer contre la France, après avoir essayé d'armer la France contre lui. Que de motifs pour abjurer un traité méconnu, violé par l'Autriche, et qui cessait d'être obligatoire pour la république! Mais la patience et les résolutions du directoire exécutif devaient se montrer encore au-dessus d'une provocation plus directe.

Dans un moment où les factieux qui avaient usurpé le pouvoir dans les Ligues-Grises, témoignaient de l'in-

quiétude sur le voisinage d'une armée française, et sur les projets qu'ils supposaient formés contre leur indépendance et leur neutralité, affectant en même temps une sécurité parfaite du côté de l'Autriche, dont ils disaient avoir reçu les protestations les plus rassurantes; le directoire jugea convenable de faire savoir aux habitans, « que leur territoire serait respecté aussi long- » temps qu'il le serait par l'Autriche. » Il n'y avait que quelques mois que cette déclaration avait été faite, lorsqu'un corps de troupes autrichiennes envahit le pays des Grisons et s'y établit.

Tout ce qu'il y avait d'hostile dans cette occupation, tout ce qu'elle renfermait de machinations secrètes, n'échappa point au directoire exécutif. Il était évident qu'ainsi l'Autriche se préparait les moyens de troubler l'Helvétie, de faire irruption dans la Cisalpine, et de donner à l'instant décisif la main au roi de Piémont, pour essayer de fermer avec lui toute retraite aux Français, qu'on faisait attaquer par cent mille Napolitains, et qu'on osait supposer vaincus.

Le directoire ne méconnut point toutes ces perfides combinaisons; mais il évita d'y trouver encore une agression formelle; et ce ne fut qu'au moment où l'attaque prématurée du roi des Deux-Siciles ouvrit une nouvelle guerre, que le directoire, ayant la preuve acquise de la complicité du roi de Sardaigne, et voulant en détourner l'effet, s'empara de ses places fortes, devançant ainsi de quelques jours l'occupation qui allait en être faite par les troupes autrichiennes, et dont l'envahissement antérieur du territoire des Grisons n'était que le prélude.

Mais en même temps que les armées républicaines repoussaient en Italie l'agression, et prévenaient la perfidie, le directoire, quoiqu'il eût connaissance du traité qui existait entre Vienne et Naples, quoiqu'il eût vu un général autrichien à la tête de l'armée napolitaine, quoiqu'il connût les mouvemens de troupes qui avaient lieu dans le Tyrol et dans le nord de l'Italie, persista cependant encore à professer le désir de demeurer en paix avec l'Empereur; et la sincérité de son vœu, à cet égard, parut assez par la conduite qu'il tint avec la Toscane; car il y avait long-temps qu'il n'était plus possible de séparer la cour de Florence de celle de Vienne.

Le directoire avait su que le voyage de M. Manfredini à Vienne avait été relatif au même objet qui y avait conduit de Naples le prince de Montechiaro, et avait utilement préparé le succès de sa mission, en contribuant à donner à l'Empereur le désir d'augmenter son influence en Italie, d'y chercher un agrandissement nouveau, sous prétexte de dédommagement, d'y contrarier l'affermissement de la république Cisalpine, et de s'opposer surtout à l'existence de la république romaine (1).

On lui rapporta pareillement qu'à l'époque où la cour de Naples se disposait à faire marcher son armée vers Rome, le Grand-Duc faisait lui-même des prépa-

(1) Tous ces reproches eussent été fondés, si le directoire n'avait lui-même provoqué ces mesures défensives par l'agression de Rome, de Berne, de Malte et de l'Egypte, par l'occupation de Turin, etc., etc.

ratifs de guerre, et y donnait une célérité, une extension bien peu familière au pays, ordonnant, avec l'armement complet des bandes, des enrôlemens volontaires dans chaque ville et village, établissant un emprunt forcé, demandant aux églises, aux moines, aux nobles, leur argenterie; prenant enfin toutes les mesures qui dénotaient une secrète participation aux plus vastes entreprises: et, malgré tout l'art avec lequel on a cherché à faire disparaître ces traces d'hostilités, le directoire exécutif n'en vient pas moins d'acquérir la preuve que le Grand-Duc comptait tellement sur la défaite des Français, qu'il avait fermé tous les passages par lesquels ils auraient pu tenter leur retraite dans ses états, et les avait hérissés d'une nombreuse artillerie, qui devait achever de détruire les restes de l'armée française, tandis que, d'un autre côté, une troupe de Napolitains et quelques vaisseaux anglais prenaient possession de Livourne; ce qui n'aurait jamais eu lieu, si ce prince avait seulement témoigné qu'il n'y voulait point consentir.

Ainsi le premier mouvement de l'armée française dut être de marcher sur Livourne et sur Florence; et si le directoire (qui n'a su que depuis avec certitude, combien le Grand-Duc, qui arme encore en secret, s'était rendu coupable), suspendit l'effet de sa résolution, c'est que, regardant la cour de Toscane comme moins immédiatement liée aux intérêts et aux entreprises de la cour de Naples qu'à ceux de la cour de Vienne, il hésitait encore à croire que celle-ci voulût obstinément rallumer la guerre. Mais bientôt un fait plus décisif encore que tous les précédens, ne put

laisser aucun doute sur les dispositions de l'Autriche, et donna par conséquent la mesure de celles du Grand-Duc.

Vingt-cinq mille Russes s'avançaient vers l'Allemagne; ils devaient être suivis de plusieurs corps également nombreux. Le monarque de Russie avait proclamé dans toute l'Europe ses projets hostiles contre la république; et, tandis que ses flottes, obtenant de passer le détroit, entraient dans la Méditerranée pour y attaquer les possessions françaises, ses troupes cherchaient pareillement une issue sur le continent pour atteindre celles de la république; et c'est au moment où l'Empereur se trouvait encore en état de paix, où l'Empire, neutralisé par un armistice spécial, touchait au terme de sa pacification, qu'un prince agresseur, que l'allié de Constantinople et de Londres, voulant unir ses efforts aux leurs, se présente sur les limites du territoire autrichien; son armée y est reçue sans obstacle. Il devient évident qu'elle y était attendue. L'Empereur quitte sa capitale, va lui-même au-devant des Russes, accueille leurs clameurs, et s'associe à leurs projets, en les comblant de présens et d'égards.

Frappé du scandale d'une telle conduite, instruit que les Russes vont passer du territoire autrichien sur celui même de l'Empire, le directoire exécutif, comprimant encore le premier élan de la fierté nationale, se contente de demander à l'Empereur et à l'Empire des explications. L'Empereur se tait. Son plénipotentiaire voudrait nier qu'il ait reçu la note des ministres français; la députation de l'Empire se réfère à la diète, et la diète elle-même se réfère à l'Empereur.

Cependant la marche des Russes continue ; ils ont traversé la Moravie, l'Autriche ; ils approchent de la Bavière ; et les représentations amicales de la république n'ont pas été plus écoutées que l'intérêt même de l'Allemagne, qui répugne à cette invasion étrangère.

Le moment était donc venu, où le directoire exécutif n'était plus le maître de temporiser et de tenir un langage qui pouvait compromettre la dignité nationale et la sûreté de l'Etat. La république avait donné la paix aussitôt qu'on la lui avait demandée ; elle s'était épuisée en efforts pour maintenir ce qu'elle avait accordé, mais il fallait enfin qu'elle connût tous ses ennemis, et que ceux qui voulaient la guerre, fussent forcés de s'expliquer.

Tels furent l'esprit et l'objet des deux notes remises le 31 janvier dernier au ministre autrichien à Rastadt et à la députation. Un délai fut fixé à Sa Majesté impériale pour donner une réponse catégorique et satisfaisante ; faute de laquelle son silence ou son refus seraient regardés comme un acte hostile. Ce délai est expiré le 15 février, et aucune réponse n'est encore parvenue.

Telle a été, citoyens représentans, la conduite de la cour de Vienne : c'est par une telle succession de faits que le traité de Campo-Formio, méconnu dès son principe, demeuré sans exécution de la part de l'Autriche dans plusieurs de ses parties principales, compromis et invalidé chaque jour par des préparatifs ou des actions hostiles, se trouve enfin sacrifié aujourd'hui à l'ambition du monarque russe et aux combinaisons perfides de l'Angleterre. C'est ainsi que l'Em-

pereur, jeté peut-être hors de ses propres résolutions, compromet en même temps le sort de l'Empire, lui ravit le bénéfice d'une paix commencée, et livre de nouveau l'Allemagne à toutes les chances d'une guerre dans laquelle l'Empereur et l'Empire ne sont plus que les auxiliaires de la Russie.

C'est ainsi que les déterminations de la cour de Vienne entraînant celles de la cour de Toscane, il n'est pas permis au directoire exécutif de séparer l'une de l'autre.

Forcé donc, aux termes de la déclaration qui a été faite à Rastadt, de regarder le silence de l'Empereur comme une mesure hostile; instruit d'ailleurs que les troupes autrichiennes ont déjà fait en Bavière et vers la Souabe des mouvemens agressifs, le directoire exécutif, renonçant avec regret à l'espoir de maintenir la paix en Allemagne, mais toujours disposé à entendre les propositions convenables qui seraient faites pour une nouvelle et complète réconciliation, vous prévient, citoyens représentans, qu'il a déjà pris les mesures qu'il a cru nécessaires pour la défense de l'Etat, et vous propose de « déclarer la guerre à l'Em» pereur, roi de Hongrie et de Bohême, et au grand» duc de Toscane. » (1).

Signé, BARRAS, *président;*
LAGARDE, *secrétaire-général.*

---

(1) Cette formalité était bien tardive, puisqu'on se battait depuis le 6 mars.

N° 2 *bis.*

Arrêté du commissaire Rapinat, du 18 juin 1798.

Zurich (30 prairial

1° Toutes les motions, tous décrets portés par le corps législatif, tous arrêtés pris par le directoire helvétique et les chambres administratives, qui contrarieront les mesures prises, soit par le commissaire du gouvernement près l'armée française en Helvétie, soit par le général en chef, ou en vertu de leurs ordres, sont déclarés nuls et de nul effet : il est en conséquence fait de très-expresses inhibitions à toutes les autorités constituées et à tous les habitans de l'Helvétie, d'exécuter lesdits décrets et arrêtés, et de faire mettre à exécution les arrêtés pris par le commissaire du gouvernement et le général en chef;

2° Tous ceux qui, par des discours ou par des actions; tous fonctionnaires, qui, par leurs décisions, tenteraient d'entraver les opérations du gouvernement français, ou les mesures prises par ses commissaires et le général en chef; enfin tous gazetiers, journalistes, auteurs et rédacteurs de feuilles publiques, qui se permettraient d'écrire d'une manière à aigrir les habitans de l'Helvétie contre les Français, et *vice versâ*, à calomnier l'armée, ses chefs et les agens du gouvernement français; à répandre astucieusement des plaintes, griefs et autres réclamations, qui tendraient à détruire

l'ordre et la discipline, à soulever le peuple contre les Français, par la relation de faits quelconques, qui, s'ils sont de nature à être réprimés, doivent être portés devant le commissaire du gouvernement ou le général en chef, pour, par eux être ordonné ce qu'il appartiendra; tous ces individus, ainsi désignés, seront saisis et arrêtés sur-le-champ, jugés militairement comme perturbateurs de la tranquillité publique, et les presses et instrumens d'imprimerie seront brisés;

3° Il sera adressé, par chaque jour de distribution des feuilles publiques quelconques en Suisse, et par tous les imprimeurs, gazetiers ou rédacteurs de ces feuilles, un exemplaire au commissaire du gouvernement, et un autre au général en chef de l'armée française en Suisse, pour, par eux, être lesdites feuilles vérifiées et examinées, s'il n'y est rien rapporté ou relaté, qui soit en contravention avec l'article précédent. Le prix de l'abonnement en sera acquitté par trimestre, à l'instar de tous les autres citoyens. Les imprimeurs, gazetiers ou rédacteurs de ces feuilles sont tenus de se conformer strictement à cette disposition. Le présent arrêté, qui sera imprimé en forme de placard dans les deux langues, au nombre de 2 mille exemplaires, publié et affiché dans toutes les communes du territoire suisse, sera adressé officiellement aux deux conseils du corps législatif et au directoire helvétique, ainsi qu'à toutes les chambres administratives, pour recevoir sa pleine et entière exécution.

Les frais d'impression seront payés sur les contributions, d'après les mandats délivrés par le commissaire-ordonnateur en chef.

N° 3.

Dépêches du maréchal Suwarof aux généraux Kray et Bellegarde, à l'époque de la bataille de la Trebbia.

Turin, 10 juin.

Au général Kray :

« D'après les nouvelles que j'ai reçues et que j'en» voie ci-joint à Votre Excellence, vous verrez que » l'ennemi se renforce considérablement vers Gênes, » et veut marcher avec toutes ses forces réunies sur » Alexandrie et Milan. Votre Excellence sait très-bien » quelles suites pourraient en résulter. Votre bonheur » reconnu à la guerre, votre expérience et votre ac» tivité dont vous avez donné à Vérone un exemple » si frappant, me font désirer de vous avoir à mes » côtés, brave et cher ami, dans la bataille qui va être » livrée, et qui décidera peut-être du sort de l'Italie. » Demain le 11 je marche à Asti; le 12, j'espère être » à Alexandrie : j'ai avec moi 14 bataillons russes, un » régiment cosaque et le régiment de dragons de Ka» raczay. Je prie Votre Excellence de venir le plus tôt » possible à Alexandrie : le brave régiment de Kanawo» chof et tous les régimens d'infanterie et de cavalerie » qui peuvent être disponibles pour cette marche, » doivent arriver en toute hâte. J'espère qu'avec l'aide » de Dieu et de pareilles forces, nous battrons l'ennemi; » il me sera agréable, mon véritable ami, de vous de-

» voir une partie de cette victoire. Envoyez, je vous » prie, les colonels du génie comte Arlandi, et de » Nobili, le premier à Valence, et le second à Pavie, » pour mettre ces deux points importans en état de » défense. Vous laisserez le commandement du blocus » de Mantoue au lieutenant-colonel Dano. »

Le 11 juin, le maréchal écrivit au comte de Bellegarde, ce qui suit :

» Je conseille à Votre Excellence de rassembler » toutes ses troupes près d'Alexandrie, et d'avoir un » gros corps de cavalerie disponible. L'ennemi pour» rait vous être supérieur en infanterie, mais il est » impossible que sa cavalerie soit plus nombreuse que » la vôtre ; ainsi évitez soigneusement tout engagement » dans les montagnes. Veuillez faire couvrir Valence, » qui est votre principal dépôt, par des ouvrages » avancés, et achever le plus tôt possible les têtes de » pont de Valence et de Bassignano. Faites construire » entre ces deux endroits des redoutes le long du Pô, » et établissez des routes de communication. Faites » aussi travailler sans relâche aux fortifications de Pa» vie. J'envoie d'ici à l'instant par eau à Valence 50 piè» ces de canon ; vous en laisserez 20 à Valence, 6 dans » la tête de pont de Bassignano, 4 à Mezano-Corte, » et vous enverrez à Pavie les 20 restans, ce qui, » joint aux munitions que les Français y ont laissé, » suffira pour la défense de ce point important. Faites » approvisionner la citadelle de Milan et Pizzighetone » pour trois mois : faites fortifier par des ouvrages de » campagne le faubourg de Tyra à Pizzighetone. Je

» vous envoie un officier pour construire des ponts sur
» le Pô, le Tanaro et la Bormida.

» Le comte de Hohenzollern, qui commande l'avant-
» garde de Kray, devra laisser 4 escadrons, 1 bataillon
» d'infanterie et un détachement de chasseurs à For-
» noue : il devra envoyer, à marches forcées, à Votre
» Excellence les 6 bataillons et les chasseurs qui lui
» resteront. Le comte Hohenzollern avertira Kray de
» tout ce qui se passe, et lui demandera autant de
» troupes qu'il peut en envoyer, surtout de la cava-
» lerie. Si l'ennemi marche sur vous, avertissez-en sur-
» le-champ Frœlich, qui se trouve à Asti avec 5 ba-
» taillons de grenadiers. Il pourra dans une marche
» se réunir à vous. Wukassowich a aussi reçu l'ordre
» d'aller promptement au secours de Vôtre Excellence.
» Demain 12 juin, je compte être à Asti, et après-
» demain à Alexandrie, avec 14 bataillons russes, le
» régiment de Karaczay, et un régiment de cosaques.
» Kaim continuera le siége de la citadelle de Turin
» avec 12 bataillons, 6 escadrons et 2 régimens de
» Cosaques. »

Signé F. M. SUWAROF.

FIN DU TOME ONZIÈME DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE XIV.

CAMPAGNE DE 1799.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

